GUY ET JEAN TESTAS

Les conquistadores

1492-1556

Hachette

GUY et JEAN TESTAS

LES CONQUISTADORES

HACHETTE

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

CHAPITRE PREMIER : LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

- Les chefs d’expéditions

I. — La navigation à la fin du XVe siècle

- Les navires
- Les instruments de mesure
- Les cartes
- Le financement des expéditions

II. — Départ vers le Nouveau Monde

- Ceux qui partent
- La préparation du voyage
- La vie à bord
- Les dangers de la traversée

III. — Les récits mythiques

- L’El Dorado et les Cités fabuleuses

CHAPITRE II : LA RENCONTRE DES CIVILISATIONS

I. — Les premiers contacts avec les Indiens des îles

II. — La rencontre des royaumes Aztèque et Inca

- **Les sacrifices humains**
- **Anthropophagie**
- **L'homosexualité et la sodomie**
- **Les conquistadores et les femmes**

III. — La grandeur des hommes et des sites

- **Les empereurs Moctezuma et Atahualpa**
- **Le Popocatepetl, Mexico, le Pérou**

CHAPITRE III : L'ORGANISATION MILITAIRE DE LA CONQUÊTE

I. — Formation et recrutement des expéditions

II. — Discipline et justice militaire

III. — Décisions collectives

IV. — Les armes et les combats

- **Les affrontements**
- **La *Noche triste***
- **La bataille d'Otumba**
- **La conquête de Mexico**

V. — Bilan humain de la conquête
• La maladie, les épidémies
• Les moyens de subsistance des armées en marche
CHAPITRE IV : ÉTABLISSEMENT DE LA PUISSANCE ESPAGNOLE
I. — L'or et l'argent
• Les trésors et le butin
• Le Potosí
• Le transport des richesses
II. — Les bâtisseurs d'un empire
• Le pouvoir espagnol
• Les encomiendas
• Le bois d'ébène
• La législation du Nouveau Monde
• La fondation de nouvelles villes
CHAPITRE V : CHRISTIANISME, ÉVANGÉLISATION : LA « CONQUÊTE SPIRITUELLE »
I. — L'épée et la croix
• Les Évangiles et Atahualpa
• La destruction des idoles

• Le culte
• La Sainte Vierge et les vœux
• L’aide du Seigneur
• La mort
• Les prêtres soldats
II. — L’évangélisation et les bons moines
• Le traité de Tordesillas et l’intervention de l’Église
• Le Patronage royal
• Antonio de Montesino
• Les ordres Mendiants
• L’évangélisation
• Les langues indigènes
• Les cultures indigènes
CHAPITRE VI : TRIBULATIONS ET VICISSITUDES
I. — Les antagonismes
II. — La destinée tragique des conquistadores
• La vengeance de l’Inca — Mourir aux Indes
• L’Espagne des illusions perdues
CONCLUSION
CHRONOLOGIE COMPARÉE

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

Document de couverture :

« Les Espagnols vainqueurs et les Indiens captifs », dessin extrait de la Chronique du Péruvien Felipe Huamán Poma de Ayala vers 1600. *(Cliché Edimedia)*.

© Hachette, 1988.

ISBN 978-2-0139-5652-9

DES MÊMES AUTEURS

LA TAUROMACHIE, P.U.F., « Que Sais-je ? », Paris, 1955.

ESTUDIANTES DE ANTAÑO, Hatier, Paris, 1957.

VAMOS A ESPAÑA, Masson, Paris, 1961. (collaboration : Gilbert Zonana) ASÍ ES ESPAÑA, Masson, Paris, 1962. (collaboration : Gilbert Zonana) PUEBLOS Y HAZAÑAS, Masson, Paris, 1963. (collaboration : Gilbert Zonana) ¿ HACIA DÓNDE ? Masson, Paris, 1964. (collaboration : Gilbert Zonana) L'INQUISITION, P.U.F., « Que Sais-je ? », Paris, 1966.

DICTIONNAIRE MODERNE FRANÇAIS-ESPAGNOL, ESPAGNOL-FRANÇAIS, Larousse, Paris, 1967. (collaboration : Ramón García Pelayo) HISPANOAMÉRICA A LA SOMBRA DEL GIGANTE, Hachette universitaire, Paris, 1972.

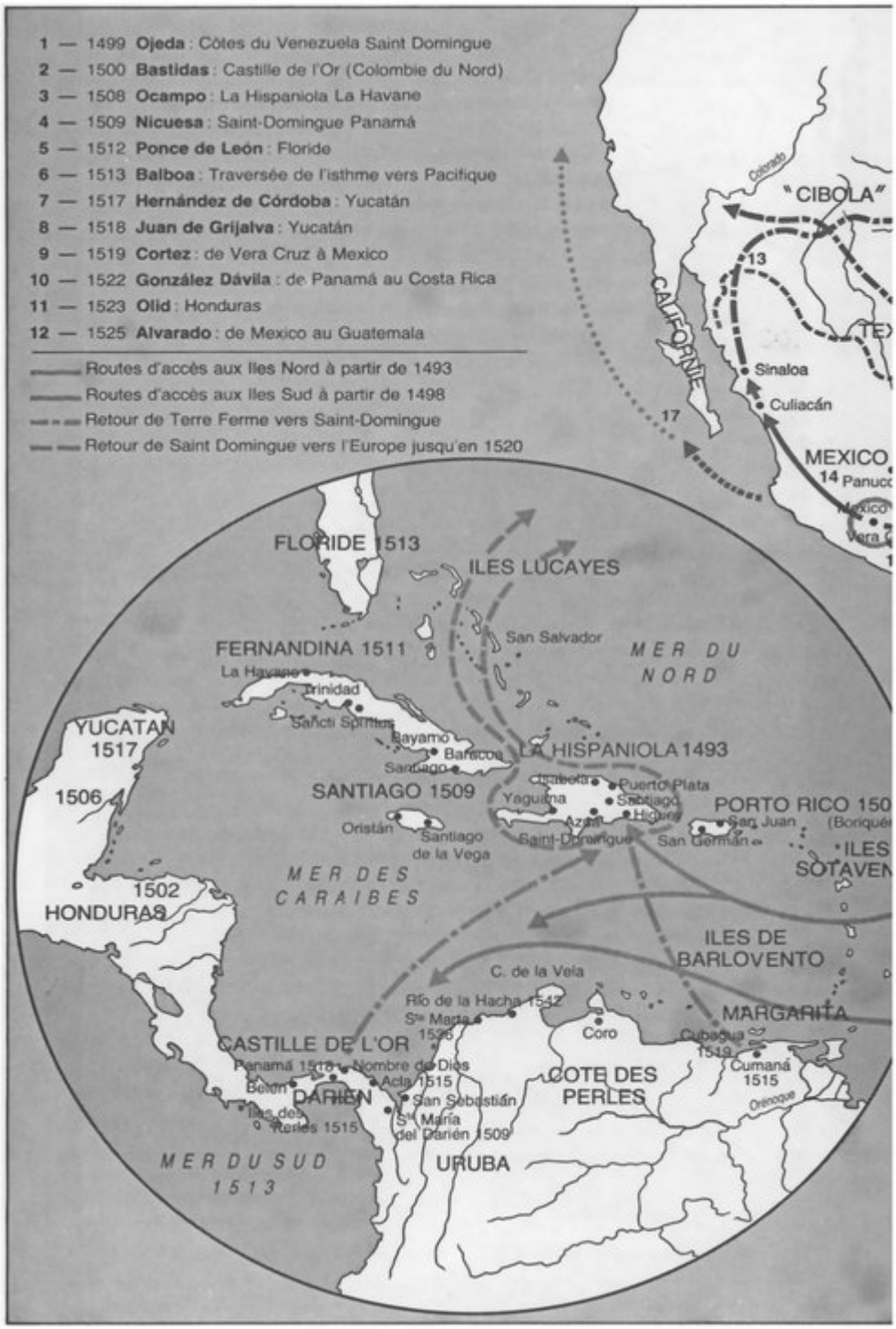
UN CONTINENTE EN EBULLICIÓN, Hachette universitaire, Paris, 1973.

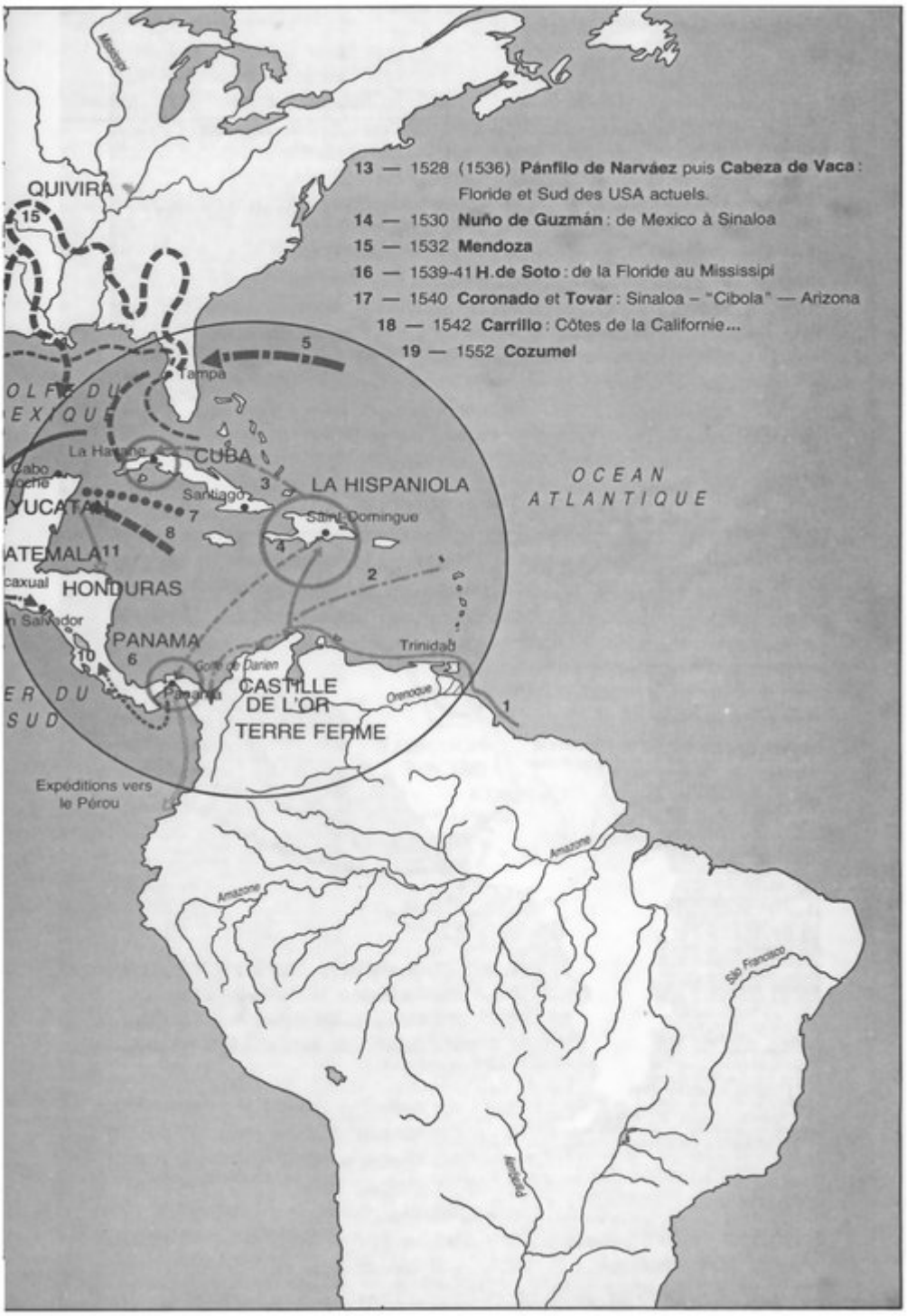
LES INSTITUTIONS ESPAGNOLES FRANQUISTES, P.U.F. « Que Sais-je ? », Paris, 1975.

DEL REY ABAJO NINGUNO, édition, introduction et notes, Clásicos Castalia, Madrid, 1978.

THÉÂTRE ESPAGNOL CLASSIQUE, vol. II, œuvre collective, Gallimard, La Pléiade, à paraître.

GUADALAJARA
1548
Guadalajara
Mexico
1527
MEXIQUE
Guatemala 1542
GUATEMALA
VICE-ROYAUTE
DE NOUVELLE
ESPAGNE (1535)
Panama
PANAMA
Saint-Domingue
SAINT-DOMINGUE
1511
OCEAN
ATLANTIQUE
NOUVELLE GRENADE
Santa Fe
1518
Los Confines
Quito 1563
VICE-ROYAUTE
DU PEROU (1544)
LIMA
1543
Lima
Chincho
Cuzco
OCEAN
PACIFIQUE
La Plata 1569
CHARCAS
BRESIL
Natal
Parahiba
Pernambouc
Bahia
Rio de Janeiro
São Paulo
São Vicente
CHILI
1563
Concepcion
Partage de Tordesillas
Limite des "Audiencias" et dates de fondation
Nouvelle Castille (Pizarre)
Nouvelle Tolède (Almagro)


1 — 1499 Ojeda : Côtes du Venezuela Saint Domingue
2 — 1500 Bastidas : Castille de l'Or (Colombie du Nord)
3 — 1508 Ocampo : La Hispaniola La Havane
4 — 1509 Nicuesa : Saint-Domingue Panamá
5 — 1512 Ponce de León : Floride
6 — 1513 Balboa : Traversée de l'isthme vers Pacifique
7 — 1517 Hernández de Córdoba : Yucatán
8 — 1518 Juan de Grijalva : Yucatán
9 — 1519 Cortez : de Vera Cruz à Mexico
10 — 1522 González Dávila : de Panamá au Costa Rica
11 — 1523 Olid : Honduras
12 — 1525 Alvarado : de Mexico au Guatemala
Routes d'accès aux Iles Nord à partir de 1493
Routes d'accès aux Iles Sud à partir de 1498
Retour de Terre Ferme vers Saint-Domingue
Retour de Saint Domingue vers l'Europe jusqu'en 1520
"CIBOLA"
Colorado
CALIFORNIE
13
17
Sinaloa
Culiacán
MEXICO
14 Panuco
FLORIDE 1513
ILES LUCAYES
San Salvador
MER DU NORD
FERNANDINA 1511
La Havane
Trinidad
Sancti Spiritus
YUCATAN 1517
1506
Bayamo
Baracoa
Santiago
LA HISPANIOLA 1493
SANTIAGO 1509
Isabela
Puerto Plata
Yaguana
Santiago
Azua
Higuey
Saint-Domingue
Oristán
Santiago de la Vega
PORTO RICO 150
San Juan
San Germán
(Boriquén
ILES SOTAVEN
MER DES CARAIBES
1502
HONDURAS
ILES DE BARLOVENTO
C. de la Vela
Río de la Hacha 1542
Sta Marta 1526
Coro
MARGARITA
Cubagua 1519
Cumaná 1515
CASTILLE DE L'OR
Panamá 1518
Nombre de Dios
Acla 1515
Belén
DARIEN
San Sebastián
Sta María del Darién 1509
Iles des Perles 1515
COTE DES PERLES
Orénoque
MER DU SUD 1513
URUBA


13 — 1528 (1536) Pánfilo de Narváez puis Cabeza de Vaca : Floride et Sud des USA actuels.
14 — 1530 Nuño de Guzmán : de Mexico à Sinaloa
15 — 1532 Mendoza
16 — 1539-41 H.de Soto : de la Floride au Mississipi
17 — 1540 Coronado et Tovar : Sinaloa – "Cibola" — Arizona
18 — 1542 Carrillo : Côtes de la Californie...
19 — 1552 Cozumel
QUIVIRA
Tampa
CUBA
LA HISPANIOLA
Santiago
Saint-Domingue
OCEAN ATLANTIQUE
HONDURAS
PANAMA
Trinidad
CASTILLE DE L'OR
TERRE FERME
Orenoque
Expéditions vers le Pérou
Amazone
São Francisco

1 — 1499 Ojeda : Côtes du Venezuela
2 — 1515 Díaz de Solís : Río de la Plata
3 — 1519 Magellan-Elcano : Tour du Monde
4 — 1526-1531 Pizarre-Almagro : Pérou
5 — 1527 Sébastien Cabot : Río de la Plata
6 — 1531 Ordaz : Orénoque
7 — 1535 Almagro : de Cuzco au Chili
PANAMA
Panamá
CASTILLE DE L'OR
TERRE FERME
Bogotá
NOUVELLE GRENADE
Quito
QUITO
Túmbez
NOUVELLE-CASTILLE
Cité des rois 1535
PEROU
Cuzco
1534 Pizarre Almagro
Arequipa
TERRE DE SANTA CRUZ
NOUVELLE TOLEDE
PARAGUAY
Asunción
Santiago del Estero
NOUVELLE BISCAYE
CHILI
LA PLATA
Valparaíso
Santiago
Buenos Aires
Valdivia 1552
8 — 1536 Quesada : de Castille de l'Or à Bogotá
9 — 1536 Federman : du Venezuela à Bogotá
10 — 1536 Pedro de Mendoza : fonde Buenos Aires
11 — 1537 Benalcázar : de Nouvelle-Castille à Bogotá
12 — 1537 Ayolas : de Buenos Aires à Asunción
13 — 1540 Valdivia : de Cuzco à Santiago
14 — 1541 Cabeza de Vaca : de la côte à Asunción
15 — 1541 Orellana : Amazone
16 — 1542 Rojas : de Cuzco à Buenos Aires
17 — 1547 Martínez de Irala : de Asunción à Cuzco
18 — 1560 Lope de Aguirre
Centre de découverte et de colonisation

AVANT-PROPOS

Le 30 décembre 1491, la ville de Grenade se rendit. Le 2 janvier 1492 Ferdinand et Isabelle firent leur entrée à l'Alhambra et le jour même, trois étendards à leurs armes flottèrent pour la première fois sur la tour du guet de la Alcazaba, la citadelle arabe qui domine la cité et la plaine. Le dernier royaume musulman de la terre d'Espagne disparaissait, sept cent soixante-dix-huit ans après la défaite de Rodrigue, l'ultime roi goth.

Christophe Colomb assista à la reddition. Reçu par les souverains au camp de Santa Fe, il avait participé en 1489 à la prise de Baza, journée décisive qui, après la chute de Ronda et de Malaga, amena la soumission de El Zagal (« le pâtre ») oncle de Boabdil.

La lutte depuis 1481 avait été rude et sanglante. Muley Abul Hacén, qui régnait sur Grenade, refusa de payer le tribut jadis versé au roi de Castille, puis ses milices aguerries et ses fiers cavaliers s'emparèrent de Zahara. Mais les factions zegris et abencérages semèrent la discorde au palais, les actes de félonie et les assassinats désunirent les forces. Les querelles de famille de la dynastie nasride vinrent encore perturber les volontés et contrecarrer la vaillance des combattants. Les dissensions entre Abul Hacén et son fils Boabdil furent habilement exploitées par les chrétiens. Celui-ci s'était proclamé roi de Grenade ; fait prisonnier en 1483 à la bataille de Lucena, conduit à Cordoue, il dut se déclarer le vassal de Ferdinand et jura de lui être fidèle. A la mort de Muley Abul Hacén, son frère Muley Abdala El Zagal poursuivit la lutte contre

les Espagnols et contre Boadbil « el rey chico » (le petit roi) devenu légitimement l'héritier du trône.

Après la défaite de El Zagal, le royaume se trouvait pratiquement réduit à la capitale. Dans un sursaut d'orgueil, Boadbil refusa de livrer Grenade et un siège de neuf mois vint à bout de la résistance. Les musulmans étaient vaincus, l'œuvre d'unification s'accomplissait dans le sud de la Péninsule. D'après une tradition, peut-être légendaire, ce serait les caravelles de Colomb revenues en Espagne, qui auraient transporté le dernier roi maure et sa suite en Afrique.

Si l'on veut caractériser d'un trait la politique intérieure des Rois Catholiques, c'est en effet le mot « unité » qui vient à l'esprit. Ils s'appliquèrent à la réaliser dans tous les domaines pour renforcer le pouvoir royal et la centralisation. Certes, au moment du mariage de Ferdinand et Isabelle, le concordat de Séville stipulait que chaque royaume conserverait son organisation politique. Toute décision devait être signée par les deux souverains, mais la devise : « Autant vaut, vaut autant Isabelle que Ferdinand », fut une réalité.

Les Rois Catholiques s'appliquèrent à réduire la puissance des nobles, d'autant plus indépendants qu'ils avaient vécu dans un état de guerre permanent, et s'emparèrent de la maîtrise des ordres militaires. Ferdinand lutta contre la puissance des villes et leurs privilèges (los Fueros). Afin d'éviter une résistance organisée, les Cortes ne furent pas convoquées entre 1482 et 1498.

Pour mener à bien leur action, ils s'appuyèrent sur la Santa Hermandad, sorte de gendarmerie créée en 1476 dont la mission originelle était de lutter contre l'insécurité des campagnes et le brigandage. L'Inquisition réorganisée

devint un tribunal royal. Les Rois Catholiques voulaient assimiler les populations hétérodoxes qui vivaient dans un milieu chrétien. Combattre l'hérésie était pour eux une nécessité politique. La raison d'État justifiait l'intransigeance. Maures et Juifs devaient être incorporés et le pape Sixte IV donna son accord. Un tribunal du Saint-Office fut établi à Séville en 1480, puis en Castille et Léon en 1482. Fray Tomás de Torquemada sera le premier grand inquisiteur. Si l'unité spirituelle était à ce prix, elle allait à l'encontre de la tolérance qui, jusque-là, avait permis la coexistence des diverses communautés. L'Inquisition agissait avec une constance impitoyable et le pape lui-même, voyant ce tribunal surbordonné aux souverains, protesta vainement pour en modérer l'activité. A Séville, 700 hérétiques furent condamnés à mort en huit ans et il y aurait eu 2000 exécutions en Espagne en quatorze ans. Le 31 mars 1492 l'expulsion des Juifs était promulguée. Ils devaient quitter la Péninsule ou se faire baptiser dans un délai de quatre mois. Plus de 35 000 familles s'expatrièrent.

La monarchie espagnole devenait le garant de l'orthodoxie et voulait contrôler les mœurs et la foi de toute une nation. La noblesse était vaincue, les ordres militaires soumis, la reconquête terminée, l'unité religieuse imposée. Une administration de corregidors et d'officiers royaux consolidera encore l'autorité de la couronne.

A l'extérieur, Ferdinand poursuivra les ambitions aragonaises vers la Méditerranée. Par le traité de Barcelone en 1493, il récupéra le Roussillon et la Cerdagne. Il s'opposera victorieusement au roi de France Charles VIII en Italie et le Grand Capitaine, Conzalve de Cordoue, prendra Naples. Le Duc d'Albe s'emparera de la Navarre en 1512. Cette intervention, contraire aux intérêts français, sera justifiée par le pape Jules II. Isabelle la Castillane, symbole triomphant de la Reconquête, portera

jusqu'à sa mort son regard sur l'Afrique. Elle fera poursuivre et consolider l'occupation des Canaries ; Melilla sera prise pour empêcher des représailles musulmanes. Mais le 12 octobre 1492, événement considérable, Christophe Colomb débarque dans une île de l'archipel des Lucayes (les Bahamas) et la reine Isabelle montrera alors un immense intérêt pour les Indes. « A la Castille et au León, Colomb donna le Nouveau Monde. » L'amiral et ses compagnons, en effet, étendront leurs découvertes et jetteront, péniblement mais avec constance, les fondements de la puissance coloniale espagnole. La prise de Grenade avait libéré des milliers de soldats, les circonstances étaient réunies pour tenter l'aventure au-delà des mers.

Seul, le Portugal échappa à l'ambition unitaire des Rois Catholiques et, dans l'entreprise coloniale, il allait édifier son propre empire. La vaste politique matrimoniale mise en place, destinée à réaliser l'union de la Péninsule et à isoler la France, n'avait pas concrétisé tous les espoirs fondés sur elle. L'héritage espagnol revenait à la fille du couple royal, épouse de Philippe le Beau, maître des Flandres et des Pays-Bas. A la mort d'Isabelle, Ferdinand put constater que l'œuvre accomplie restait encore fragile. La soumission des anciens royaumes n'était qu'apparente. La folie de Jeanne, la mort de Philippe le Beau et l'autorité du cardinal Cisneros permirent cependant à Ferdinand d'assurer la régence.

L'avènement de la monarchie absolue était préparé pour son petit-fils, Charles I^{er} d'Espagne, l'empereur Charles Quint. Il put se flatter, grâce aux possessions d'outre-mer, que le soleil ne se couchait jamais sur ses terres. L'honneur en revenait aux conquistadores.

Nous proposons dans ce livre une vue de la conquête et de la réalité américaine, à partir des lettres, des récits et

chroniques écrits par les conquistadores eux-mêmes, avant qu'une administration tentaculaire et inhumaine ne vienne prendre le relais. Il s'agit d'œuvres remarquables, passionnantes, aux aspects multiples, parfois d'une très haute qualité littéraire et, par recoupements, touches successives, elles laissent apparaître une sincérité qu'il est difficile de ne pas accepter.

Certes nous n'avons pas négligé la « visión de los vencidos », c'est-à-dire les relations indigènes ou les rapports des moines fervents défenseurs des Indiens, mais nous nous sommes attachés à retrouver, au travers des récits de ceux qui avaient vécu l'aventure, l'émotion, les détails qui donnent à l'événement la saveur de l'authenticité. Nous avons cherché à offrir une idée précise de ces personnages hors du commun, engagés dans l'une des entreprises les plus exceptionnelles de l'histoire du monde. C'est une approche de la vérité, et notre contribution à sa recherche aura, nous l'espérons, au moins le mérite de la franchise. Nous avons dénoncé les excès mais nous avons aussi cherché à comprendre les raisons qui poussèrent ces hommes à prendre des risques inouïs, à la limite des forces et de l'audace.

On peut considérer qu'à l'avènement de Philippe II en 1556, après l'abdication de son père Charles I^{er}d'Espagne, l'âge des grandes conquêtes touche à sa fin. L'expansion dans le Pacifique et l'expédition de Miguel López de Legazpi vers les Philippines en 1564 furent organisées et imposées par le roi qui chargea Luis de Velasco, vice-roi du Mexique, de mander des nefs « à la découverte des îles du Ponent, vers les Moluques ». Les tentatives individuelles laissant la place aux décisions de l'État, l'ère des Indes espagnoles avait commencé.

CHAPITRE PREMIER

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

La découverte du Nouveau Monde, par Christophe Colomb, s'étend de 1492 à 1504. Quatre expéditions au cours desquelles le génois nommé « amiral de la mer océane, vice-roi des îles et des terres fermes découvertes ou à découvrir », explorera les Lucayes (les Bahamas), l'archipel des Caraïbes, puis atteindra le golfe de Paria et l'embouchure de l'Orénoque. Son dernier voyage, le plus éprouvant, de 1502 à 1504, le conduira jusqu'au cap du Honduras et au pays de Veragua (isthme de Panamá). Pourtant, il restera toujours persuadé d'avoir gagné le littoral de l'Asie par la route de l'Ouest.

Le troisième jour du mois d'août 1492, un vendredi, une demi-heure avant le lever du soleil, trois nefs appareillent du port de Palos de Moguer aux accents du cantique traditionnel des marins, le Salve Regina. Elles remontent le río Tinto, laissant à tribord le couvent de la Rábida, franchissent la barre de Saltes et mettent le cap sur les Canaries. Leurs voiles sont marquées d'une croix de Malte rouge, au grand mât flotte la bannière royale de Castille, écartelée de rouge et de blanc, au trinquet, l'étendard à croix verte des Rois Catholiques.

La *Santa María* est la capitane de Christophe Colomb, dont le second, le maestre, a nom Juan de La Cosa, propriétaire de la « nao », une caravelle à trois mâts et deux cabestans, haute sur l'eau comme une caraque, avec 45 hommes à bord. La *Pinta,* commandée par Martín Alonso Pinzón accompagné de son frère Francisco Martín

Pinzón, de Gómez Rascón et Cristóbal Quintero à qui elle appartient, a un équipage de 25 matelots. On lui a adapté une voile carrée pour la rendre plus apte au vent largue. Enfin, la *Niña*, à voiles latines triangulaires, 20 marins sous les ordres de Vicente Yáñez Pinzón, est louée à Juan Niño, nommé maestre de son navire.

La flotte fait escale à Las Palmas de Gran Canaria pour réparer la *Pinta* qui prend l'eau et dont le gouvernail se déboîte. On transforme la voilure de la *Niña* pour lui donner une meilleure tenue à la mer et, après un arrêt à l'archipel de la Gomera, le 6 septembre 1492 les caravelles prennent la route de l'Ouest, vers l'inconnu.

Deux longs jours de calme plat avec la crainte qu'une escadre portugaise leur fasse obstacle, et le vent du nord-est se lève enfin. Plusieurs semaines passent sans une île en vue et, dans la nuit du 11 au 12 octobre, un Sévillan, Rodrigo de Triana, de son vrai nom Juan Rodríguez Bermejo, marin de la *Pinta,* la caravelle la plus rapide, aperçoit une bande noire qui barre l'horizon. Au cri de « Terre, terre », tous accourent, « et comme ils la virent, ils entonnèrent le Te Deum Laudamus, à genoux et pleurant de joie[1] ». Un coup de bombarde avise les équipages des deux autres navires.

Le 12 octobre l'amiral, portant le drapeau royal, prend possession, au nom des Rois Catholiques, d'une île verdoyante que les indigènes nommaient Guanahani et qu'il appelle San Salvador[2]. A ses côtés, Martín Alonso Pinzón et Vicente Yáñez, son frère, tiennent chacun la hampe d'une bannière à croix verte, enseigne des Rois Catholiques marquée d'un F et d'un Y (Fernando e Ysabel) surmontés d'une couronne. Le notaire royal de toute la flotte Rodrigo de Escovedo et le contrôleur Rodrigo Sánchez de Segovia, témoins officiels, rédigent les minutes de l'acte.

Au bout de quelques jours, Colomb fait route vers le sud-ouest et le 28 octobre il découvre Cuba qu'il baptise Juana, en l'honneur de la princesse héritière. Selon les naturels de Guanahani pris à bord de la *Santa María*, il y avait là des mines d'or et des perles. Les navires du Grand Khan devaient aborder ces rivages. Il longe la côte nord de Cuba si longtemps qu'il est persuadé d'être en présence d'un continent : il a atteint l'Asie.

Le 6 décembre, l'amiral jette l'ancre dans un port naturel d'une île, Haïti, qu'il baptise la *Española* (la Hispaniola). Ce sera pour lui Cipango (le Japon). Après avoir perdu la *Santa María* sur un récif de corail, construit le fort de la Navidad où il laisse 39 hommes commandés par Diego de Arana, avec les deux caravelles restantes il décide de regagner l'Espagne et, le 16 janvier 1493, remonte vers le nord-est pour prendre la route des Açores. Une violente tempête éclate le mardi 12 février. Les deux navires sont séparés et les marins croient leur dernière heure venue. Colomb jette à la mer un baril bien cerclé où il a enfermé un parchemin enveloppé dans une toile cirée, elle-même placée dans un pain de cire. Il y avait décrit brièvement les terres découvertes et indiqué le chemin suivi. La *Niña* touche enfin l'île Sainte-Marie des Açores dont le gouverneur portugais ne se montre guère hospitalier. Un nouveau coup de vent obligera l'amiral à chercher refuge dans le port de Lisbonne, puis il jettera l'ancre dans le port de Palos, le 14 mars 1493.

Le vendredi 25 septembre 1493 c'est une véritable flotte, 17 navires dont 14 caravelles et 3 nefs de charge, 1500 passagers environ, qui part de Cadix, pour le second voyage, vers l'île Hispaniola. Le chemin de l'Ouest est désormais ouvert.

Les chefs d’expéditions

Aller au-delà d’Haïti et de Cuba, d’autres navigateurs le firent et parcoururent de 1499 à 1501, les côtes de la Guyane, du Venezuela jusqu’au cap Saint-Augustin du littoral brésilien que Vicente Yáñez Pinzón, commandant de la *Niña* au cours du premier voyage, atteignit le 20 janvier de l’année 1500. La Terre Ferme se montrait hostile, ses habitants farouches, mais l’existence de contrées plus riches et amènes, se précisait peu à peu.

En 1509, le roi Ferdinand nomma Diego Nicuesa gouverneur de Veragua (Panamá) et Alonso de Ojeda gouverneur de Castilla del Oro (la Colombie). Aussitôt les deux anciens complices se querellèrent pour savoir sous quelle juridiction tombaient le Darién et la Jamaïque. Le destin, nous le verrons, ne se montrera guère favorable ni pour l’un ni pour l’autre. Núñez de Balboa atteignit la mer du Sud le 25 septembre 1513. Ponce de León, le 27 mars 1513, le jour de « Pascuas Floridas » aborda un rivage qu’il nomma la Floride. Hernández de Córdoba avait découvert l’ « île du Yucatán » au cours d’une dramatique expédition à laquelle participa le futur chroniqueur de la conquête du Mexique, Bernal Díaz del Castillo. Le gouverneur envoya donc son neveu Juan de Grijalva en 1518, pour en explorer les rivages, et décida d’organiser une expédition plus importante. Notons encore que Juan Díaz de Solís, en 1516, avait atteint l’estuaire du río de La Plata où il trouva la mort.

Plus d’un quart de siècle après le premier voyage de Colomb les forces espagnoles se lancent à la conquête du continent. Il faudra sensiblement le même temps pour que les capitaines gagnent à Charles Quint d’immenses royaumes allant de la Nouvelle-Biscaye, au nord du Mexique, jusqu’au río de La Plata.

Ainsi les principaux acteurs de cette épopée vécurent de longues années dans les mêmes lieux, partagèrent les mêmes illusions et s'opposèrent dans des disputes d'autant plus violentes qu'elles suivaient de solides amitiés. Ils étaient le plus souvent originaires d'Estrémadure, tels que Pizarre, Almagro, Núñez de Balboa ou Cortez, de conditions modestes et se connaissaient tous. Bartolomé de Las Casas qui partagea leur vie, les dépeint, à de rares exceptions près, sans beaucoup d'indulgence.

Certes Fernand Cortez qu'il n'aimait pas et trouvait pédant et ergoteur, était jeune encore lorsqu'il décida de forcer le sort. Arrivé à Saint-Domingue en 1504, il n'avait pas 20 ans. Ses premières années aux Indes ne furent guère marquantes jusqu'au moment où il devint secrétaire du riche Diego Velázquez en 1511. Sept années dans un emploi modeste, sept autres encore avant de faire preuve de témérité et de vaillance. C'est en effet le Vendredi saint 1519 que Fernand Cortez mit le pied sur la terre mexicaine.

Francisco Pizarre lui, était passé aux Antilles en 1502 dans la même escadre que Ponce de León et Bartolomé de Las Casas. Tous trois avaient sensiblement le même âge, 28 ans. Il participa à nombre d'expéditions et l'on reconnaissait ses qualités exceptionnelles de soldat, d'un sang froid à toute épreuve et tacticien habile. Núñez de Balboa et le bouillant Ojeda voyaient en lui le parfait lieutenant. Pizarre attendra 1528 et l'âge de 54 ans pour, depuis Panamá, préparer son exploration du royaume des Incas avec un autre extrémègne, son compagnon Diego de Almagro, aussi vieux que lui. Diego Velázquez avait 55 ans lorsqu'il envoya son fidèle Pánfilo de Narváez s'emparer de Cortez en 1520, et Narváez était âgé de plus de 55 ans quand il partit vers son dernier échec en 1527. Pedrarias Dávila, enfin, avait 77 ans en 1517, au moment de l'exécution de Balboa, et 86 ans lorsqu'il fit décapiter Francisco Córdoba.

Certes, il y eut par la suite des conquistadores plus jeunes tels que Gonzalo de Quesada, Valdivia ou Francisco de Coronado qui purent participer directement à la découverte du continent, mais les premiers, ceux qui avaient patienté parfois plus d'un quart de siècle et partaient au moment où ils auraient dû tirer les profits d'une vie déjà bien remplie, quelles motivations les poussaient à tout remettre en question ?

On les connaît, c'est la cupidité, l'attrait des richesses ; leur foi en Dieu dont ils sont les combattants. Il y a aussi la gloire et l'honneur ; tous, par des actions prestigieuses, peuvent gagner puissance et fortune. Mais la personnalité de ces hommes est plus complexe, un monde nouveau s'ouvre à eux, merveilleux et mythique, et le goût de l'aventure est tout aussi fort que le reste. Même les plus incultes ont une solide éducation religieuse, ils connaissent les prières, la vie des saints et l'histoire sainte. Ils ont en tête les exploits de la Reconquête et les interventions miraculeuses de saint Jacques. Les vétérans qui ont combattu les Maures et parcouru la vieille Europe content leurs souvenirs qui se mêlent aux « romances » et aux faits d'armes d'Amadis de Gaule. Superstition et lucidité, mesquinerie et grandeur, parfois une naïveté surprenante les pousseront, victimes de mirages, à tenter l'impossible.

Les plus doctes voyaient se matérialiser les légendes de l'Antiquité et les récits du Moyen Age. Christophe Colomb se croyait à Cipango et pour lui les tempêtes des Caraïbes devenaient les typhons de la mer de Chine, pays où Marco Polo avait séjourné dix-sept ans. Il allait atteindre la Chersonèse d'or. Ce visionnaire capable d'intuitions géniales, d'élucubrations surprenantes est aussi irritable, autoritaire et mesquin. Il se fait attribuer la récompense promise par les souverains, au premier qui découvrirait la terre, aux dépens de Rodrigo de Triana. Celui-ci, écœuré par un comportement aussi sordide, se serait fait, dit-on,

musulman. De même, par-devant notaire, le 14 janvier 1495, Christophe Colomb fit signer aux quatre-vingts membres de son équipage, une déclaration où ils affirmaient sous peine d'avoir la langue tranchée en cas de parjure, que Cuba appartenait au continent asiatique. Ce personnage étrange et mystérieux était certainement un grand navigateur, et passait pour un habile astrologue, quelque peu inquiétant. Tous ceux qui le côtoyèrent, l'affirment.

Si l'on veut bien tenir compte du développement de la navigation portugaise et de la valeur de ses marins, Colomb ne pouvait être le seul à connaître la route de l'Ouest. A la différence que la puissance de son rêve lui fit prendre pour certitude l'imaginaire. Les courants et les alizés, ces îles idéalement placées pour la conquête future du Mexique et du Pérou, lui ont donné raison. Comme le dit López de Gómara dans son *Histoire des Indes,* de quelque façon que ce soit, il est digne d'une gloire éternelle.

Les conquérants, en dépit de leur volonté farouche, n'auraient jamais pu vaincre les tempêtes et triompher des écueils, sans l'habileté des marins qui guidaient leurs navires. Il convient en effet, de ne pas négliger le rôle déterminant des pilotes et des maestres dans la découverte. Ils furent indispensables, tout comme les équipages expérimentés, formés d'Andalous et de Basques totalement dévoués qui les accompagnaient. Nous avons déjà parlé de Martín Alonso Pinzón, de son frère Vicente Yáñez et du célèbre Juan de La Cosa. Il y en eut bien d'autres et, parmi eux, Antón de Alaminos, natif lui aussi de Palos et qui avait été mousse sur une caravelle de Christophe Colomb en 1502. Il fut le piloto mayor de Grijalva dans l'exploration du Yucatán, d'Hernández de Córdoba, de Ponce de León, il dirigea également la flotte de Cortez.

Citons encore l'Andalou Bartolomé Ruiz, expert dans la navigation de la mer du Sud et guide des deux navires de Pizarre et d'Almagro. Sur l'île del Gallo, il partagera le destin de son capitaine. Un Juan Díaz de Solís avant d'être piloto mayor de la Casa de Contratación et de partir vers le río de La Plata, avait exploré les rivages de l'Amérique centrale bien au-delà de Veragua.

Les chefs d'expédition s'efforçaient d'engager les meilleurs marins car ils savaient l'importance de ce choix pour la suite de l'aventure. Si les premières tentatives furent maladroites et vouées à l'échec, l'une des raisons se trouve dans les tâtonnements des navigateurs, avant d'acquérir la pratique indispensable : la connaissance des courants et des vents, l'accoutumance aux variations de la boussole, aux étoiles nouvelles, la représentation précise des côtes.

I. La navigation à la fin du XV^{e} siècle

Tout au long du XV^{e} siècle, les navires ne cessèrent de se perfectionner, les coques devinrent plus fines et les mâts plus résistants. A partir de 1492 le passage vers les Indes occidentales sera une occasion nouvelle de mettre à l'épreuve les nefs et les instruments de navigation. Cartes et portulans, pratiquement inexistants lors des premières traversées, furent patiemment établis et affinés, offrant ainsi la possibilité d'une exploitation méthodique des contrées américaines.

Les navires

L'océan Atlantique tumultueux et les vents du large exigeaient des nefs robustes. Henri le Navigateur qui, jusqu'à sa mort en 1460, finança et développa les

expéditions portugaises vers les Açores, le cap Vert et les côtes africaines, permit ainsi aux caravelles de se parfaire et de devenir ces merveilleux navires de découverte, à la fois solides et maniables. Arrondies et trapues, elles résistaient aux ouragans, un faible tirant d'eau et la forme de leur coque permettaient de se dégager assez facilement d'un échouage. Entièrement pontée, la caravelle, en moyenne, avait une longueur de 21 mètres pour une largeur de 7 mètres, avec un centre de gravité très bas. Elle avait une charge utile d'une soixantaine de tonnes castillanes, correspondant chacune à deux pipes de vin de 27,5 arrobes[3]. Les transformations apportées au gréement de la *Pinta,* puis à la *Niña*, afin d'adapter leur voilure aux alizés, s'avérèrent bénéfiques et furent ensuite utilisées par d'autres navigateurs, dont Vasco de Gama.

La *Santa María* du cartographe et pilote Juan de La Cosa, portait le surnom de « la Gallega », la galicienne, que lui donnaient les marins. La *Pinta,* la peinte, devait être le sobriquet de quelque fille accueillante. Notons au passage que la *Niña*, la petite, reprit son vrai nom de *Santa Clara* pour le deuxième voyage de Colomb.

La *Santa María* un gros navire de charge, une « nao » à large coque et à haut bord, était plus lente que les caravelles classiques, mais mieux adaptée au transport des marchandises et des matériaux. Longue de plus de 25 mètres, large de plus de 8 mètres, elle possédait deux cabestans et trois mâts avec une grande surface de voile. Elle jaugeait sensiblement 200 tonnes. Sur la *Santa María* il y avait un deuxième pont qui s'étendait depuis le centre du navire jusqu'à la poupe et recouvrait la chambrée de l'équipage.

La *Santa María* était armée de plusieurs bombardes et de quatre fauconneaux, son équipage comportait une trentaine de marins, douze mousses, le commandant, un maestre, le pilote, etc., cinquante personnes au total. Les

coques des navires peintes en noir recevaient un enduit de poix et d'huile de baleine. Le gouvernail d'étambot, qui n'était plus une innovation, facilita la navigation hautière et permit de conserver la route choisie avec plus de certitude ; il était déjà employé sur les caraques de Méditerranée depuis le XIII^{e} siècle, à côté de la rame-gouvernail à l'ancienne. Les lames plus fortes de l'océan et les vents en imposèrent l'emploi.

Une certaine confusion règne entre le terme « nao » (nef) et caravelle, les voilures de ces bâtiments ne permettant pas toujours de les différencier puisqu'il y eut une combinaison de voiles carrées et triangulaires et que l'on créa un type de navire intermédiaire, la « carabela de armada ». Toutefois les caravelles classiques à coque fine mais de style andalou, c'est-à-dire adaptées aux courses lointaines, poursuivirent inlassablement les voyages de reconnaissance tout au long du XVI^{e} siècle, précédant les bateaux de charge, les avisant des dangers, assurant même la protection des galions pansus en fidèles chiens de garde des lourds convois.

Certaines flottes atteignirent un nombre respectable de vaisseaux, 17 navires pour le deuxième voyage de Colomb, alors qu'il ne put rassembler, tombé en disgrâce, que 4 petites caravelles pour son dernier départ le 9 mai 1502. Certes quelques mois auparavant, sous le commandement d'Antonio de Torres, frère de la gouvernante du prince don Juan, « trente-deux nefs et navires entre grands et petits » appareillèrent de Sanlúcar de Barrameda (Andalousie) le 13 janvier 1502. Parmi les 2 500 passagers se trouvaient le commandeur Fray Nicolás de Ovando, Bartolomé de Las Casas, vraisemblablement François Pizarre, et seul un stupide accident empêcha Fernand Cortez de faire partie du voyage. En vue des Canaries, une tempête éparpilla les bâteaux et une nef la *Rábida* se perdit corps et biens, avec 120 passagers à bord, sans compter les marins[4].

Les instruments de mesure

La navigation restait toujours aventureuse même sur des routes aussi fréquentées que celle de la Gomera ou de Tenerife. Les instruments utilisés par les pilotes, apparemment sommaires, seront indispensables pour apporter à leur expérience les moyens de franchir les mers inconnues, a fortiori plus dangereuses encore.

Les marins accoutumés aux brises variables le long des côtes ne pouvaient qu'être effrayés par ces vents qui soufflaient jour après jour dans la même direction et semblaient les emporter à jamais loin des rivages déjà explorés. Maestres et pilotes avaient accumulé observations, expérience et savoir au cours des périples le long de l'Afrique dont ils ne s'éloignaient guère. En s'écartant du cap Bojador, au nord-ouest de l'Afrique, ils avaient eux aussi besoin de se rassurer.

Ils veillaient à la route avec la plus grande attention et consultaient *las agujas,* les calamites, qui s'accompagnaient de la rose des vents, précieuse pour le timonier afin de garder le cap. Christophe Colomb dans son journal de bord, en date du 13 septembre 1492, écrit qu' « au commencement de la nuit les boussoles nord-ouestaient ». La déclinaison magnétique, c'est-à-dire l'écart entre le pôle magnétique indiqué par l'aiguille aimantée et le nord réel était connue, mais les conséquences pouvaient être graves au cours de longs voyages en mer. Il était donc nécessaire d'apporter des corrections pour que les navires ne s'éloignent pas trop de leur route.

La vérification de la position se faisait en outre par l'observation du soleil à midi ou de l'étoile polaire au crépuscule, à l'aide de la rudimentaire *ballesta,* l'arbalestrille ou bâton de Jacob, qui en fonction de la ligne d'horizon et la hauteur de l'astre, permettait de déterminer la latitude. D'autres appareils plus élaborés l'astrolabe ou

le quadrant, donnaient aux maestres, marins éprouvés, la possibilité de préciser le rumb. Malheureusement ces instruments se révélaient difficilement utilisables sur un bateau, car pour assurer l'immobilité du fil à plomb, d'un quadrant ou celle d'un astrolabe suspendu verticalement par un anneau, il ne fallait ni tangage ni roulis.

La position de la Petite Ourse indiquait l'heure pendant la nuit et la comparaison de la hauteur du soleil avec les tables inscrites dans les almanachs, tel celui d'Abraham Zacuto daté de 1484, ou bien l'examen des éphémérides confirmait la longitude. Ces mesures furent longtemps approximatives jusqu'au premier tour du monde en 1522 qui élucidait le problème de la répartition des terres et des mers.

Les cartes

En effet, l'évaluation des distances effectuée par le Florentin Toscanelli, dans son projet de 1479 était erronée et nettement inférieure à la réalité. Christophe Colomb était donc persuadé que Cipango, le « royaume du Soleil-Levant », l'île de Jipenkone du Vénitien Marco Polo, se trouvait environ à 2500 milles marins des Canaries. L'expédition lui semblait donc moins risquée au départ que ne le pensaient ses hommes. Pourtant il chercha à dissimuler le nombre exact des lieues parcourues afin que l'équipage conserve l'espoir et ignore l'éloignement réel des côtes espagnoles[5].

Dès le 19 septembre les pilotes avaient fait le point et trouvé sensiblement le même nombre de lieues franchies depuis la Gomera : 440 lieues pour la *Niña*, 420 pour la *Pinta* et 400 pour la *Santa María.* Certes les maestres possédaient une science réelle de la navigation mais pouvaient aussi calculer à l' « estime ». Ainsi lorsque

l’amiral toucha Cuba il savait combien de lieues le séparait de la Péninsule, chiffre très proche de la vérité, alors que la position de l’île, du moins celle qu’il avait trouvée, était fausse.

En effet, les cartes qu’il pouvait consulter n’étaient qu’un ensemble d’hypothèses, de supputations ou le résultat de récits plus ou moins imaginaires donnant réalité à la mer des Sargasses, à la zone torride ou à la mer ténébreuse. Martin Behaim de Nurembeg avait établi une mappemonde en 1492 pour Jean II de Portugal. Elle donne une vision de la terre qui devait être celle du génois à la même époque : la route vers l’Ouest serait plus courte pour atteindre l’Asie dont les rivages se trouvaient à une centaine de degrés des côtes européennes. A mi-distance des deux continents, il y avait l’Insula Antilia[6] qui permettait de faire escale. On comprend mieux pourquoi, le 19 septembre 1492, évaluer la distance parcourue par les trois nefs avait de l’importance ; Colomb voulait faire le point avant de changer de cap et de prendre la direction du sud-ouest.

En fait l’évolution des cartes fut rapide, même si les pilotes tinrent secrètes aussi longtemps qu’ils le purent les voies qui menaient vers telle ou telle région découverte. A Séville, les précisions données par les navigateurs étaient aussitôt enregistrées. Les voyages de Colomb, de Juan Cabot, de Díaz de Solís, Vespucci ou Cabral reçurent une grande diffusion. La carte nautique datée de 1500, de Juan de La Cosa, qui, avec Alonso de Ojeda était parvenu jusqu’en Guyane en 1499, est déjà remarquable pour les Antilles et les côtes à partir de Terre-Neuve.

La carte de Nicolas Caveri en 1502, le planisphère d’Alberto Cantini exécuté à Lisbonne pour le duc de Ferrare, les cartes universelles de Cantarini en 1502 puis celle de Diego Ribero en 1526, apportèrent des renseignements de plus en plus détaillés. On aboutit en 1569 à la carte marine du géographe flamand Gerhard

Kremer, connu sous le nom de Mercator et répondant en grande partie aux exigences de la navigation, grâce à sa configuration de la surface de notre planète.

Elle supplanta la mappemonde gravée en 1507 par un moine lorrain à Saint-Dié, Martin Waldseemüller. Celle-ci, la première, porta la mention « America » pour le continent sud[7]. Bartolomé de Las Casas l'affirme : Amérigo Vespucci « usurpa la gloire qui revenait à l'amiral » et, s'il est vrai que ce dernier garde la priorité, Vespucci, avant lui, semble avoir eu la révélation d'un nouveau continent.

En effet Colomb, préparant son dernier départ en 1502, demanda l'autorisation de prendre avec lui des interprètes de langue arabe pour, au-delà de la Terre Ferme, s'il trouvait le fameux passage, entrer en contact avec les sujets du Grand Khan[8] : il avait certes atteint le golfe de Paria (les côtes vénézuéliennes) en août 1498, mais poursuivait toujours son rêve de la route des Indes et du Catay (la Chine). Précisons que Bartolomeo Dias, vers 1488, franchit le cap des Tempêtes, pointe méridionale de l'Afrique nommée par Jean II de Portugal le cap de Bonne-Espérance. Il ouvrait ainsi la voie de l'Orient à Vasco de Gama. Celui-ci touchera Calicut en mai 1498, à l'époque même où Colomb allait appareiller de Sanlúcar pour son troisième voyage qui, depuis les îles du cap Vert, le mènerait aux bouches de l'Orénoque. Une fois de plus, il se heurterait à la barrière des terres.

De la Gomera à Guanahani, du 6 septembre au 12 octobre 1492, le voyage avait duré 37 jours. Le retour jusqu'à Santa Maria des Açores demanda exactement un mois. Telle sera par la suite la moyenne du temps de traversée. En principe de Sanlúcar de Barrameda aux Canaries où les bateaux pouvaient se ravitailler, il fallait 8 jours. On faisait escale une bonne semaine avant de

reprendre la mer. Au bout de 25 jours apparaissaient les premières îles situées avant la Hispaniola, la Marie-Galante, la Désirade, etc. Pour atteindre le port de Saint-Domingue, 35 à 40 jours de navigation étaient nécessaires. Revenir exigeait une cinquantaine de jours, donc un temps plus long. Oviedo donne ces chiffres en précisant qu'il s'agit de traversées normales, puisqu'en 1525 quatre nefs allèrent de Saint-Domingue à Sanlúcar en seulement 25 jours[9]. De même Vespucci, vers 1497, aurait atteint la Terre Ferme depuis la Gran Canaria en 37 jours. Aller de Saint-Domingue au continent américain représentait 5 à 7 jours de voyage, selon la partie vers laquelle se dirigeaient les vaisseaux.

Le financement des expéditions

Ainsi, l'exploitation des richesses du Nouveau Monde développa, au XVI^{e} siècle, de façon extraordinaire, la science de la navigation en haute mer, d'autant plus qu'en dehors de l'Espagne et du Portugal, d'autres nations européennes participèrent à l'exploration. Pour la France, Paulmier de Gonneville parti de Honfleur en 1503 atteindra les côtes brésiliennes ; Jean Verrazane remontera la baie de New York appelant le fleuve Angoulême, nom porté par François I^{er} avant d'être roi, et Jacques Cartier explorera le golfe du Saint-Laurent en 1534. Les pêcheurs basques et bretons armaient des morutiers pour Terre-Neuve dès les premières années du XVI^{e} siècle et chassaient les cachalots dans les eaux du Labrador.

A partir de 1543 les navires voyagèrent en convois et vers 1560, deux fois l'an, des flottes d'une centaine d'unités gagnaient les Antilles avant de se diriger vers la Nouvelle-Espagne ou Panamá. Au retour, les navires s'assemblaient à La Havane avant de remonter vers le nord et de mettre le

cap sur la Péninsule. Ces lents périples prenaient de nombreux mois. Les risques étaient grands et les armateurs pouvaient être ruinés par la tempête, mais aussi par les pirates ou les corsaires, en cas de conflit. Faire voyager les nefs de conserve était un moyen de réduire les périls.

Le monopole du trafic maritime — les marchandises venaient d'Espagne et les royaumes d'outre-mer ne pouvaient commercer qu'avec la métropole — privilégia essentiellement Séville et sa région.

En 1519, le port de Cadix, supervisé par la Casa de Contratación sévillane, obtint de la couronne l'autorisation de recevoir les cargaisons des navires des Indes, à l'exception de ceux qui transportaient des métaux précieux. Ceux-ci remontaient le Guadalquivir et venaient jeter l'ancre près de la Torre del Oro. La province était riche et pouvait aisément approvisionner les navires en partance, ce qui incita des banquiers et des maisons de commerce, le plus souvent génois, à s'établir dans la capitale andalouse. De nombreuses corporations de la ville participèrent au financement des expéditions, créant en 1534 le Consulat du commerce (Consulado de comercio) qui eut une action efficace. Les bourgeois, les nobles qui leur étaient apparentés, toutes les couches sociales aspiraient à partager les richesses du Nouveau Monde en s'associant à son exploitation. Il n'en avait pas toujours été ainsi.

Deux millions de maravedis, telle fut la somme nécessaire pour le premier voyage de Christophe Colomb. Après des années d'attente, le trésorier d'Aragon, Luis de Santángel, descendant d'une famille de juifs convertis, avança 1 400 000 maravedis tirés des fonds de la Santa Hermandad. La famille Pinzón établie à Palos, consentit un prêt de 500000 maravedis au futur amiral qui s'était engagé dans les

Capitulaciones de Santa Fe à financer un huitième des dépenses. Il obtint, en outre, une aide du banquier génois Renardi, installé à Séville. En effet Colomb affréta la *Gallega* de Juan de La Cosa, pour le prix de 2 000 maravedis la tonne, soit un peu plus de 400 000 maravedis. Par décision royale, en châtiment d'un délit de désobéissance, la ville de Palos se vit contrainte à payer la location des deux autres caravelles et la solde des équipages pendant quatre mois. L'autorité et la détermination de Martín Alonso Pinzón, persuadèrent ses concitoyens et facilitèrent leur participation. Le coût total de l'expédition n'atteignit pas 3 millions de francs actuels, ce qui est peu. De plus, si les Rois Catholiques concédèrent un grand nombre de privilèges à Colomb, ils n'assurèrent pas tous les frais. La découverte des Indes ne leur demanda pas des sacrifices financiers excessifs.

Le deuxième voyage de l'amiral en 1493 ne présenta guère de difficultés tant l'enthousiasme était grand. Maître absolu, par ordre royal, il l'organisa avec le secours de Rodríguez Fonseca, alors archidiacre de Séville et chargé de trouver les fonds. L'hostilité que celui-ci manifesta par la suite envers Colomb, trouve peut-être son origine dans cette collaboration.

En 1496, son prestige s'étant considérablement réduit, il faudra deux années au génois pour préparer la troisième expédition (1498-1500). Six navires seront armés grâce à la maison de commerce Berardi, dirigée par Américo Vespucci, légataire de son ami Berardi mort en 1495. Ce dernier dans son testament le priait d'obtenir de Colomb le remboursement des sommes qu'il lui devait encore. Selon les accords de Santa Fe, seul Colomb pouvait partir vers les Indes orientales. Pourtant de 1496 à 1498, années pour lui de semi-disgrâce, les souverains devaient inciter d'autres navigateurs à participer à la découverte. Ainsi Juan Díaz de Solís, Vicente Yáñez Pinzón et Américo Vespucci prenant la

mer le 10 mai 1497 auraient atteint le golfe du Honduras et le continent en juillet, donc avant l'amiral. Il faut pour cela accepter l'authenticité des lettres de Vespucci. Les *Quatuor Navigationes,* envoyées à Soderini à Florence, datent de 1504 et le récit du premier voyage donne comme date de retour au port de Cadix, le 15 octobre 1498. Il s'agirait de textes remaniés pour être mis en parallèle avec les quatre expéditions de Colomb. En fait les événements relatés se seraient déroulés en 1499.

La dernière traversée de Colomb s'effectue en mai 1502. Il a plus de cinquante ans, a subi une série de revers éprouvants à Saint-Domingue, puis est revenu enchaîné en Espagne en 1500. Il doit subvenir aux dépenses nécessaires avec l'aide d'une banque de Gênes et part avec quatre petites caravelles pour son passage le plus hasardeux, avec son fils Hernando âgé de treize ans.

L'organisation mise en place aux îles ne se souciait pas de peuplement et de colonisation. Ayant la dignité de vice-roi, Colomb cherchait avant tout à tirer profit des immenses avantages dont il jouissait, partageant les bénéfices obtenus avec les Rois Catholiques, ses associés. Son intention était de créer des comptoirs ou des factoreries et c'est à cela qu'il songeait lorsqu'il implanta le fortin de la Isabela. Les Espagnols qui l'accompagnaient étaient des salariés, chargés d'obtenir la plus grande quantité de richesses aux dépens des indigènes, sans négliger la possibilité de vente d'esclaves, à la façon des Portugais en Afrique. Mais ceux qui étaient venus avaient d'autres espérances de fortune et d'honneurs, aussi s'opposèrent-ils à l'amiral, car ils voulaient travailler à leur profit, en hommes libres. Les souverains, désireux vraisemblablement de réduire la puissance du génois et de sa famille, apportèrent leur soutien aux contestataires qui

en vinrent à la rébellion avec Francisco Roldán au cours de l'année 1497.

A partir de 1502 et avec l'arrivée de Nicolás de Ovando, s'institue une politique de colonisation s'appuyant sur une implantation dans d'autres îles et les premières tentatives d'occupation de la Terre Ferme. Désormais les conquérants auront le droit de se mettre en campagne, à leurs frais, après des accords passés avec la couronne qui « donne licence et faculté pour que s'effectuent la découverte, la conquête et le peuplement » : les Capitulaciones. Elles s'accompagnaient d'un grand nombre de restrictions, réservaient une part des gains pour les souverains. Ceux-ci établirent un contrôle assez strict du commerce, avec la création, à Séville, en 1503, de la Casa de Contratación, présidée par Juan Rodríguez de Fonseca. En grande partie, la conquête sera le résultat d'initiatives privées. Cortez avait dépensé 5 000 ducats pour équiper sa flotte, alors que le gouvernement de Cuba, Diego Velázquez, n'avait apporté que 1700 ducats, plus ou moins, si l'on en croit Puerto Carrero et la déposition faite en 1520, à La Corogne, où il relate la préparation de l'expédition mexicaine. D'ailleurs, dans sa dernière lettre à l'empereur, le gouverneur de la Nouvelle-Espagne avoue devoir 500 000 pesos et ne pas avoir un castellano pour commencer à les rembourser. Il a certes reçu beaucoup, mais dépensé bien davantage, non pas pour se constituer un majorat ou des rentes, mais pour étendre la souveraineté et le patrimoine de son prince[10]. Malgré tout, il est encore disposé à envoyer des navires vers la terre des Épices.

II. — Départ vers le Nouveau Monde

Depuis la découverte jusqu'à 1555, environ quatre cents bâtiments prirent la route des Indes. Le trafic sera plus intense au cours de la deuxième moitié du XVI^e^ siècle. En ce qui concerne les passagers, le nombre des licences délivrées par la Casa de Contratación, puis par le Conseil des Indes, s'élève à 15 480, pour une période de 50 années, entre 1509 et 1559. Ce chiffre ne tient pas compte des clandestins et de ceux à qui l'on avait vendu de fausses autorisations. Dans le rapport envoyé aux Rois Catholiques en janvier 1494, à propos du deuxième voyage, Christophe Colomb s'étonne d'avoir vu débarquer des personnes inconnues pour lui, à la place de ceux qu'il croyait trouver[11]. La confusion qui précédait le départ, surtout pour les grandes expéditions, s'opposait à une surveillance efficace. En outre, comment empêcher aux Canaries, où l'escale était assez longue, les embarquements illégaux ? Les estimations les plus hautes évaluent à 150 000 le nombre des Espagnols qui auraient franchi l'Atlantique, vers le milieu du XVI^e^ siècle[12]. Ce chiffre semble excessif. Toutefois, dans les décomptes officiels, les marins sont rarement inclus, alors que les équipages, selon le type de navire, comportaient de 25 à 50 membres. Beaucoup ne revenaient pas où étaient enrôlés comme fantassins et certains, même, selon Bernal Díaz del Castillo, devinrent d'excellents soldats[13]. Ainsi lorsque Bartolomé de Las Casas parle du naufrage de la nef la *Rábida*, avec 120 personnes à bord, il ne dénombre pas les matelots, soit une cinquantaine de victimes en plus. On comprend mieux ainsi les écarts qui peuvent exister entre les diverses appréciations.

Ceux qui partent

Au cours des vingt-cinq premières années, les émigrants étaient essentiellement originaires d'Andalousie, d'Estrémadure, de Castille et du pays Basque. Quantité de Sévillans et, parmi eux, des natifs d'autres provinces qui avaient attendu l'occasion de s'embarquer. Les villes de Badajoz, Cáceres, puis de Tolède, fournirent ensuite le plus gros effectif. La reine Isabelle la Catholique avait exprimé la volonté que « le négoce et le profit des Indes » soient réservés à ses sujets castillans. Apparemment ces restrictions se rapportaient au trafic des marchandises avec la Hispaniola et n'eurent plus d'effet après 1504.

En revanche, dès 1501, Nicolás de Ovando reçoit des instructions précises pour éviter que les étrangers puissent s'établir dans les îles ou sur la Terre Ferme. Il devait bannir ceux qui s'y trouvaient. Ce principe juridique fut réitéré par Fernando qui en exigea une application rigoureuse. Charles Quint, nous le verrons, étendra le privilège de colonisation à d'autres européens, pour des raisons commerciales ou religieuses, mais se heurtera toujours aux Castillans, sujets de la reine Jeanne. Certes des dispenses furent consenties par les Rois Catholiques : le génois Colomb et sa famille, Vespucci, Magellan, etc. bénéficièrent de licences royales.

Cependant, lorsqu'il fallut compléter l'équipage de la *Santa María* pour le premier voyage, on fit appel aux hommes qui acceptèrent de tenter l'aventure, des Génois, des Portugais, un Irlandais, Guillermo Ires, et même un sujet anglais, Tallarte de Lages. Ces deux derniers étaient-ils emprisonnés à Moguer et furent-ils libérés pour la circonstance ? Ils semblent avoir choisi de rester dans le fort de la Navidad en décembre 1492, dont la garnison devait être exterminée. Mentionnons aussi, à bord de la capitane, Luis de Torres « qui avait été juif et savait, dit-on, l'hébreu, le chaldéen et même un peu d'arabe[14] ». Certains

historiens pensent que Colomb était peut-être, lui aussi, « nouveau chrétien ». L'édit d'expulsion des Juifs, date du 31 mars 1492, ils devaient quitter l'Espagne ou se faire baptiser, dans un délai de 4 mois. Le départ des caravelles, le 3 août 1492 correspond au terme fixé ; s'agit-il simplement d'une coïncidence ? Plus tard, après la bataille de Villalar, en 1521, l'Amérique sera aussi pour certains *comuneros* une terre d'asile.

Les Rois Catholiques, une fois encore, accordèrent des dispenses. Les *conversos* ou leurs descendants ne pouvaient prétendre à un poste officiel, pourtant, par lettres patentes de 1497, Ferdinand mit Luis de Santángel, issu d'une famille de Juifs convertis, à l'abri des tracasseries inquisitoriales. Sa qualité d'Aragonais, mais aussi son habileté en affaires avaient dû jouer leur rôle.

Si les étrangers venus d'autres nations n'eurent qu'une importance secondaire dans la conquête et le peuplement du continent, les Lusitaniens quant à eux, en bons navigateurs, participèrent activement à la découverte. Certains, comme Magellan après le refus du roi Manuel, se mirent au service de l'Espagne. On sait les difficultés qu'il eut à surmonter, en butte au mépris des Castillans qui se méfiaient d'un trop grand nombre de Portugais sur les navires. Le gouverneur de l'île de Santa Maria des Açores, agit avec la plus grande malveillance en arrêtant les hommes de la *Niña* descendus à terre. Une véritable hostilité opposait alors les deux peuples. La route des Indes par l'Ouest donnait l'hégémonie à l'Espagne. En 1494 le traité de Tordesillas entre l'Espagne et le Portugal, en établissant le partage du Nouveau Monde, évita un conflit armé. Envoyé par le roi Manuel le Fortuné depuis Lisbonne, Alvares Cabral touchera les côtes du Brésil en avril 1500.

Des soldats d'origines diverses prendront part aux expéditions sans avoir un rôle déterminant. Ainsi Micer Codro, astrologue italien, Pedro de Candía le Crétois, l'un

des compagnons de Pizarre sur l'île du Coq, sera fait hidalgo en 1529. Doroteo Teodoro, grec chrétien, préparera le goudron pour enduire les embarcations fabriquées par Pánfilo de Narváez égaré sur les côtes de Floride. Parmi les trois compagnons de Cabeza de Vaca rescapés de cette lamentable aventure en Floride, se trouvait un « noir d'Arabie », Estebanico, natif d'Azamor en terre marocaine.

Pour des motifs religieux, dès le début, il fut interdit aux Juifs, aux Maurisques, aux Gitans et aux Maures, de passer aux Indes. Le contrôle aux Canaries était moins strict, bon nombre de mercenaires, de vagabonds y attendaient l'escale des nefs et les Africains se mêlaient aux indigènes « guanches » dans les ports de Las Palmas ou de Tenerife.

Plus tard, surtout à partir de 1520, la crainte des hérétiques, des luthériens fut telle que la suspicion s'étendit même aux missionnaires venus du nord de l'Europe[15]. En effet, la plupart des franciscains, comme Pierre de Gand, l'un des premiers évangélisateurs de la Nouvelle-Espagne, étaient originaires des Flandres ou de Picardie. La méfiance des Espagnols envers les Anglais et les Français fut constante. Au début du règne de Charles Quint leur xénophobie s'étendait aussi aux Flamands et aux Allemands. L'empereur cependant, tributaire des banquiers dont certains, comme Jacob Fugger, avaient financé son élection, leur concéda dès 1525 privilèges et licences pour commercer et s'établir au Nouveau Monde. La compagnie commerciale Welser d'Augsbourg conclut un accord de vente d'esclaves en 1528, avec le roi du Portugal et organisa des expéditions au Venezuela. Mandatés par cette compagnie, Ambrosio Ehinger (ou Alfinger) en 1529 puis Jorge Espira en 1534 entreprirent des explorations dont les résultats furent décevants.

Federmann en 1536 partit en direction du sud et atteignit trois ans plus tard la savane de Bogota. Sa troupe diminuée et à bout de force fut accueillie par Jiménez de Quesada,

bientôt rejoint par un troisième conquistador, Belalcázar qui venait de Popayan. Par chance tous trois parvinrent à un accord, laissant à Charles Quint le soin de répartir les terres et les titres. La maison Fugger obtint du Conseil des Indes l'autorisation de coloniser les côtes chiliennes, mais ses agents préfèrent négocier en Espagne des contrats, *asientos,* pour la vente de marchandises et l'exploitation des mines. L'aide et la technique étrangères étaient indispensables pour l'extraction et la purification des métaux précieux.

La préparation du voyage

La navigation était coûteuse et les banquiers bailleurs de fonds pratiquaient des taux souvent élevés. Il fallait louer ou acheter les vaisseaux, se charger du ravitaillement, des armes, de la pacotille et des pièces de rechange. Chaque équipage avait son charpentier et ses artisans. Mais il y avait aussi les fonctionnaires royaux qui devaient prendre acte des terres découvertes au nom de Sa Majesté et lever le quint de la couronne sur toutes les richesses. A son premier voyage, Colomb était accompagné du contrôleur Rodrigo Sánchez de Segovia, du notaire Rodrigo de Escovedo et de l'alguazil pour la flotte entière Diego de Arana. Pedro Gutiérrez, chambellan du roi, avait charge des comptes. En 1527, Cabeza de Vaca est trésorier et alguazil mayor de l'expédition de Pánfilo de Narváez, Alfonso Enríquez maître des comptes, Alonso de Solís inspecteur et contrôleur royal. Ces personnages exigeaient une certaine considération. Les autres voyageurs s'équipaient à leurs frais.

Lorsque Colomb préparait son expédition à Palos, le bruit courait que la quantité d'aliments qu'il faudrait prendre, devait permettre aux équipages de tenir une année. La nourriture sur les navires, n'est guère différente de celle

des fantassins : lard, salaisons, poissons séchés ou marinés, biscuits ou pain recuit, légumes secs, du vin et de l'huile. Le scorbut n'est guère un danger dans la mesure où les marins, au départ de Séville, emportaient des citrons, des fruits frais et des oignons. Les fruits secs et le miel sont réservés aux faibles et aux dolents. L'huile est conservée dans des outres et le vinaigre, qui sert aussi à nettoyer les plaies, dans les jarres. Par personne et par jour, il est prévu une livre de biscuit et un *azumbre,* environ deux litres de vin, deux livres de viande ou de poisson séché pour trois, du porc en principe ou de la morue. Le fourneau sur les caravelles, placé dans une caisse de sable, est situé sur le pont, à l'avant de l'écoutille.

Le mémorial envoyé aux Rois Catholiques par Colomb en 1494, donne de précieux renseignements sur les besoins et les difficultés des premiers Espagnols qui ne s'adaptaient qu'avec peine. Avant de récolter du blé, de l'orge et de voir les vignes produire, ils ne pouvaient compter que sur les denrées venant de la Péninsule. On y apprend qu'une grande partie du vin emporté au cours du deuxième voyage s'est répandu, en raison du mauvais travail effectué par les tonneliers sévillans. L'approvisionnement en eau est aussi un grave problème ; aux Canaries les navires renouvellent l'eau, prennent du bois, des fromages et de la viande fraîche[16].

Au cours des expéditions de découverte dans les îles ou le long des côtes, les bateaux doivent chercher un port pour permettre à une chaloupe d'atteindre la rive et de remplir les barils d'eau potable. C'est l'occasion de contacts avec des indigènes plus ou moins pacifiques, au moment où les soldats sont le plus vulnérables[17]. L'importance stratégique des vaisseaux qui accompagnent les troupes au cours de missions d'exploration est essentielle, ils permettent aux fantassins de disposer des fournitures nécessaires et de la nourriture. Ils sont aussi le refuge et le salut, pour

abandonner une terre hostile. La Hispaniola et Cuba auront le monopole de ce ravitaillement, jalousement gardé par le vice-roi Velázquez jusqu'à sa mort en 1524. Huile, vin, vinaigre, mais aussi les vêtements, la pacotille et la poudre vendus au prix fort. Il aurait même interdit de laisser partir vers la Nouvelle-Espagne des juments ou autres femelles, sous peine de mort. Cette mesure fut prise, selon Cortez, pour vendre le bétail et les chevaux le plus cher possible[18].

Colomb se plaignait déjà du mauvais état des montures embarquées pour sa deuxième traversée et qui n'étaient pas les bêtes vues et achetées au cours de la montre à Séville. Gómara décrit l'embarquement et le départ de la flotte de septembre 1493 : juments, vaches, brebis, truies, etc. Du blé, de l'avoine, des semences, des ceps de vigne, de la canne à sucre, de la chaux et des briques ; on emportait en somme tout le nécessaire pour fonder et nourrir des villes[19]. Si l'on ajoute à cela les objets destinés au troc avec les natifs : perles de verre, miroirs, bonnets rouges, grelots ; les outils, cordages, toile à voile, ancres, tonneaux de poix et de goudron, mais aussi les drapeaux et oriflammes, les armes, cuirasses, espingoles, arbalètes et munitions, on imagine alors l'encombrement du pont, l'entassement des sacs, des coffres, des outres et des caisses.

La vie à bord

Les matelots dormaient sur le pont, les personnages de qualité se réfugiant à l'arrière dans la dunette ou bien dans le château de proue, moins confortable. En cas de tempête il fallait alléger le navire et jeter à la mer, vêtements, vin et eau pour faciliter les manœuvres et sauver les vies[20]. Les écoutilles restaient fermées par gros temps, pour empêcher les nefs d'embarquer de l'eau et l'on conçoit les conditions

dans lesquelles se trouvaient les passagers réfugiés dans la cale, à proximité des animaux. Les chevaux étaient sanglés par des courroies passant sous leur ventre, afin d'éviter qu'ils soient ballottés trop fortement.

Lorsque la mer était calme, les prières et les chants qui accompagnaient les manœuvres et annonçaient les repas, rythmaient le temps. On jouait aux dés, aux cartes. Des planchettes entaillées en damiers et retrouvées dans des épaves, permettaient des jeux semblables au trictrac, *las tablas*. Le moindre détail, vols d'oiseaux, touffes d'herbe annonçant la proximité des terres, des dauphins, une baleine aperçue au loin étaient un événement. Des marins parfois nageaient autour des bateaux, pêchaient, dansaient et chantaient sur le pont au son des tambourins, comme ils le firent à l'occasion, pour étonner les indigènes[21].

Arrivés aux premières îles antillaises, surtout si la traversée avait été difficile, les vaisseaux jetaient l'ancre, les passagers descendaient à terre, se reposaient quelque peu, lavaient leur linge[22]. On remplissait les barils d'eau, on complétait la provision de bois car il y avait encore une semaine de navigation avant d'atteindre Saint-Domingue[23].

S'il restait peu de chose à faire sur les navires, les marins s'adonnaient à la pêche. Hernando Colomb se souvient que dans le port bien abrité de Azúa, à l'ouest de la capitale de la Hispaniola, des matelots de la nef *Biscaye* harponnèrent un très gros poisson nommé « esclavine ». Le cordage du trident fut ensuite fixé au banc du canot sur lequel ils se trouvaient et le poisson blessé entraîna l'esquif à la vitesse d'une flèche. Les hommes restés à bord n'en croyaient pas leurs yeux de voir ainsi la barque aller d'un côté à l'autre du port, sans un coup d'aviron. Les requins, ces vautours des mers qui devinent la présence d'un cadavre ou d'une charogne « dont ils perçoivent l'odeur à des lieues », entouraient parfois les caravelles. Malgré leur crainte

supersticieuse, les membres de l'équipage en trouvèrent la chair savoureuse après avoir passé huit mois en mer, à la recherche du passage vers les îles des épices.

Les dangers de la traversée

L'exploration des îles, du continent depuis le delta de l'Amazone jusqu'aux côtes de la Floride soumit les navires et les hommes à de rudes épreuves. Ces périples, nous venons de le voir, duraient plusieurs mois et les secours en cas de naufrage, se faisaient attendre fort longtemps. Les Indiens farouches et usant de l' « herbe mortifère » pour leurs flèches, attaquaient les chaloupes qui allaient à terre depuis les *almadías,* les pirogues, et rendaient extrêmement difficile le ravitaillement des bateaux. La faim devenait insoutenable. « Nous avions passé huit mois à courir la mer et la viande et le poisson emportés d'Espagne étaient consommés. Avec les chaleurs et l'humidité de la mer, même le biscuit s'était empli de tant de vers que, Dieu m'est témoin, j'en vis beaucoup qui attendaient la nuit pour manger la mache-mourre pour ne pas voir les vers ; d'autres étaient déjà si habitués à les manger, qu'ils ne les ôtaient même pas », écrit Hernando Colomb[24]

Au retour du deuxième voyage en mars 1496, la traversée est mouvementée au point que le 20 avril, bien qu'il y ait eu huit ou neuf pilotes à bord des deux caravelles, personne ne savait exactement où elles se trouvaient. Il ne restait plus que 6 onces de pain (environ 200 grammes) et un cuartillo et demi (3/4 de litre) d'eau par jour pour chacun et rien d'autre. Certains voulaient manger les Indiens transportés avec eux, à la façon des cannibales ou tout au moins les jeter à la mer « pour économiser le peu qu'il restait[25] ». Christophe Colomb s'y opposa avec force et

Dieu le récompensa car ils virent la terre le lendemain de leur sinistre projet.

Manquer d'eau douce, alors que la mer se trouvait parfois « seulement à un empan de leur bouche et qu'ils ne pouvaient apaiser leur soif » ! C'est ce qu'il advint à Diego Mendez et Bartolomé Fieschi partis sur des canots depuis la Jamaïque vers la Hispaniola afin d'organiser des secours et sauver Colomb. La chaleur intense et le manque de volonté des rameurs, indigènes pour la plupart, firent que les réserves d'eau s'épuisèrent très vite. Ils errèrent pendant cinq jours. A bout de forces ils touchèrent enfin au but et le gouverneur Ovando, sans grande hâte, prépara le sauvetage des naufragés.

Le 21 novembre 1520, quelque trente ans après Colomb, les nefs de Magellan qui s'enfoncèrent dans l'immense mer Pacifique pour une traversée de plus de trois mois connurent les mêmes difficultés. Interminablement les navires poursuivaient leur marche vers l'inconnu. Les vivres diminuaient dramatiquement et l'eau des barils placés sur le pont devint putride et nauséabonde. Le scorbut faisait des ravages. Les marins chassèrent les rats puis en furent réduits à manger de la sciure de bois qu'ils mêlaient à quelques déchets de biscuit. Enfin le 6 mars 1521, c'est la terre et de l'eau pour ces hommes à la limite de toute résistance.

Dans le golfe des Caraïbes, sévissait un autre péril, le taret, sorte de mollusque qui s'attaque au bois. La coque des vaisseaux, en errance sur la mer des Antilles, pouvait être trouée de toute part, comme des gâteaux de miel. L'équipage jour et nuit devait alors vider l'eau à l'aide des pompes et si l'une d'elles se détraquait, pendant sa réparation, les matelots continuaient d'écoper avec les chaudrons et marmites.

Ils avaient de plus la crainte de voir leur navire se démanteler sous le choc des vagues. Rien, aux Caraïbes ne leur fut épargné, ils subirent cyclones, ouragans et tornades. Parfois les marins avaient l'espoir d'atteindre un port avant que la bourrasque ne se déchaîne, mais le vent tournait. Le tonnerre éclatait avec tant de force, les éclairs étaient si violents qu'ils n'osaient pas ouvrir les yeux. Il semblait que les caravelles s'enfonçaient soudain dans les lames ou que le ciel s'effondrait. Les nefs baignées continuellement d'eau, cheminaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, « luttant contre tous les éléments et les craignant tous, car dans des tourmentes aussi épouvantables, elles craignaient le feu par les éclairs et le tonnerre ; l'air, par la furie des vents ; l'eau par les vagues et la terre par les bas-fonds et les écueils de ces côtes inconnues que l'on trouve souvent près du port où l'on croyait rencontrer le repos et la paix[26] ».

Nous avons plusieurs récits de Colomb lui-même, atteignant le Honduras en août 1502 après, dit-il, trois mois de tempêtes incessantes, conforté ainsi dans l'idée qu'il se trouve en mer de Chine : « Les navires étaient fendus, les voiles déchirées, les ancres, le gréement et les câbles perdus, de même que les chaloupes et une grande partie des provisions[27]. » Tous avaient fait des vœux de pèlerinage et les marins s'étaient confessés les uns aux autres. L'Évangile selon saint Jean avait arrêté une tornade, tourbillon immense qui menaça le 13 décembre 1502 les quatre petites caravelles et qui ne leur aurait laissé aucune chance de salut.

Ce dernier voyage de l'amiral fut particulièrement angoissant, d'autant plus qu'il était accompagné de son jeune fils, Hernando. Arrivé à Saint-Domingue, Ovando lui refusa l'accès du port. Malgré les conseils du navigateur, une flotte d'une trentaine d'unités partit vers l'Espagne au début de juillet 1502. Elle emportait Francisco Roldán,

ceux qui s’étaient soulevés contre l’autorité de Colomb et le commandeur Bobadilla qui l’avait arrêté. Une seule nef put atteindre la Péninsule et trois rejoindre Saint-Domingue, toutes les autres disparurent dans l’ouragan. Cet événement consolida la réputation que le Génois aux cheveux blancs avait d’être prophète, astrologue et peut-être sorcier. La suite de l’aventure, nous l’avons vu, fut aussi mouvementée.

Un autre danger guettait encore les bateaux : le calme plat. En juillet 1498, au sud-ouest du cap Vert les caravelles de Colomb restèrent huit jours sans un souffle d’air, sous une chaleur excessive qui embrasait les navires. Nul ne pouvait rester sur le pont, les cercles des tonneaux sautèrent, le blé et les réserves de nourriture furent brûlés par le soleil. Grâce à Dieu, il tomba un peu de pluie et le ciel se couvrit plusieurs fois, ce qui évita une fin certaine pour de nombreux marins. Ils avaient peut-être côtoyé la redoutable *zona tórrida* où la coque et les voiles des nefs prenaient feu ; mieux valait changer de cap et partir vers le ponant.

III. — Les récits mythiques

Avant d’entreprendre la conquête du continent, une longue adaptation fut, elle aussi, nécessaire. Aux Antilles, les premiers immigrants souffrirent du climat, d’une mauvaise alimentation et de maladies inconnues, souvent mortelles telles que la *modorra,* sorte de langueur accompagnée de fièvre. Célibataires pour la plupart — les européennes étant peu nombreuses — , en raison semble-t-il du commerce avec les femmes indigènes la syphilis fit des ravages. Une grande partie des nouveaux venus ne souhaitaient pas s’établir à la Hispaniola, les autres s’occupèrent d’élevage, de plantations de canne à sucre et

des mines. Le besoin de main-d'œuvre ainsi créé, développa la chasse aux esclaves, créant un type d'homme, *el baquiano,* devenu spécialiste dans ces campagnes à la recherche d'indigènes enlevés sous divers prétextes, anthropophagie ou juste guerre. Leur champ d'action s'agrandit aux autres îles puis à la Terre Ferme où ils se heurtèrent aux redoutables Caribes et aux tribus guerrières du cap Catoche (au nord-ouest du Yucatán). Ceux qui souhaitaient faire rapidement fortune participèrent à ces razzias au cours desquelles ils découvrirent des traces de civilisations plus avancées et apprirent l'existence de lointains royaumes aux innombrables richesses.

L'Orénoque ? Aux Indes tout est grandiose, surprenant ; les forêts, les montagnes, les tempêtes et les distances sont énormes. Un monde fait pour décontenancer ces Européens en présence d'un continent insoupçonné. Ce qu'ils voient leur semble monstrueux et les marins de Magellan trouvent des indigènes si grands qu'ils ne leur arrivent qu'à la ceinture. La crainte transforma aussi en géants les Indiens qui attaquaient nus Cabeza de Vaca et ses compagnons dans les marais de la Floride. Les navigateurs furent étonnés par les grands pieds des sauvages qu'ils nommèrent « Patagons ». Songeaient-ils à ces êtres étranges décrits par Jean de Mandeville qu'un pied immense protégeait des ardeurs du soleil ? Vespucci, lui, avait vu des naturels rester à l'ombre de feuilles très grandes et très larges « et quand le soleil tournait, ils tournaient aussi la feuille[28] ».

Ce qui s'offrait à leurs yeux était le plus souvent inexplicable. Certaines interprétations actuelles des lignes et dessins de Nazca peuvent nous permettre de mieux comprendre leur étonnement. Les sites archéologiques

mexicains sont imposants et l'on se prend à les imaginer au moment de leur splendeur. Tenochtitlan, dressée dans la lumière au milieu de la lagune, ses palais, ses pyramides et les parterres de fleurs, les myriades de pirogues le long des canaux, éveillèrent chez les hommes de Cortez une émotion qui allait au-delà de l'admiration.

On connaît le célèbre passage de Bernal Díaz del Castillo : « Nous disions que cela ressemblait aux demeures enchantées décrites dans le livre d'*Amadis.* Quelques-uns même de nos soldats se demandaient si cette vision n'était pas un rêve. » Le chroniqueur ajoute que de telles choses « n'avaient jamais été vues, ni ouïes, ni même rêvées ».

Cortez, l'habile et rusé capitaine réagit en militaire, examine les quatre chaussées qui mènent à la ville, les ponts, les possibilités d'embuscade et prend aussitôt les dispositions nécessaires pour fabriquer des brigantins. Il ne peut cependant retenir son enthousiasme en décrivant la place du marché, deux fois plus grande que la ville de Salamanque. Il avait averti l'empereur que ses modestes talents d'écrivain ne pourraient donner qu'un aperçu de la puissance et de la magnificence de Moctezuma. On ne voudrait peut-être pas croire ces propos : « Puisque nous qui avec nos propres yeux avons vu ces choses, nous ne pouvons avec notre entendement les comprendre[29]. »

Un de ses lieutenants parti en exploration vers le nord-ouest, en 1524, lui écrivit que les caciques des environs de Mazatlán, affirmaient posséder une île uniquement peuplée de femmes. De temps à autre, des hommes venaient de la Terre Ferme leur rendre visite. Celles qui étaient enceintes, en accouchant ne gardaient que les filles et chassaient les enfants mâles de leur compagnie. Le marquis del Valle (F. Cortez), toujours poussé par le goût de l'aventure en 1535, partira pour sa dernière expédition aux Indes, vers cette contrée[30]. Elle recevra quelques années plus tard le nom

de Californie, en souvenir de *Las Sergas de Esplandián,* roman de chevalerie qui situait très loin vers l'ouest, à proximité du paradis terrestre, une île nommée California, habitée par de farouches guerrières.

Les amazones, F. Orellana affirmait les avoir combattues en descendant le Marañón pendant la désastreuse expédition de Gonzalo Pizarre au pays de la Cannelle. Ce dernier avait prêté une oreille trop attentive aux récits indigènes. Il ne put organiser, comme il l'avait imaginé, un fructueux négoce. S'il trouva des arbres à cannelle, ils étaient à l'état sauvage et très éloignés les uns des autres. Donc, F. Orellana dans l'extravagant récit de son odyssée déclara que lui et ses compagnons avaient livré bataille à des natives armées d'arc et de flèches. Hernando Colomb rapporte qu'à la Guadeloupe et dans les îles environnantes, il y avait des femmes dont « on racontait ce que l'on lit sur les Amazones ». Gómara déclare, avec une certaine ironie, qu'à son avis, aucune de ces Indiennes ne « se coupe le sein droit pour mieux tirer à l'arc, car même en le gardant, elles tirent fort bien. Je ne crois pas, dit-il, qu'elles tuent ou chassent leurs propres enfants, ni qu'elles vivent sans maris, tant elles sont luxurieuses ».

Elles étaient belles et avenantes ces nymphes des Antilles ou des Lucayes (les Bahamas) à la peau blanche et plus d'un conquérant avait cru en les voyant atteindre l'Éden. La réalité était parfois moins chatoyante. Ces indigènes soumises et douces n'offraient pas toujours au regard une beauté sans pareille.

Gómara, qui dans son *Histoire des Indes* rejette les affabulations d'Orellana, écrit pourtant, à propos de Pedro de Valdivia, qu'au sud des terres chiliennes auraient vécu des amazones. Leur reine se nommait Guanomilla, ce qui signifie « Ciel d'or ». Cette région devait en conséquence, posséder beaucoup de richesses, mais il n'y trouva ni les unes ni les autres. Toujours en quête de provinces

fabuleuses, ils croyaient avec naïveté aux contes les plus extravagants. Ainsi Alejo García, apprenant qu'à l'occident du río de La Plata gouverne un prince mythique, « le roi blanc », vraisemblablement l'Inca, part à sa recherche bien au-delà du Chaco. Cette légende se confondit avec celle de l'El Dorado, le mirage le plus extraordinaire du Nouveau Monde.

L'El Dorado et les Cités fabuleuses

Le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo passé aux Indes en 1514 et qui fut gouverneur du Darién (Panamá), donne dans son *Histoire générale des Indes,* l'origine de cette fabuleuse aventure. Les Espagnols qui ont vécu près de Quito, apprirent des Indiens qu'un cacique de cette région « grand seigneur ou prince est continuellement recouvert d'une poudre d'or aussi ténue que du sel fin, car il lui semble qu'aucun ornement n'est plus beau et que porter des pièces ou armures travaillées au marteau ou par estampage ou d'autre façon, est vulgaire et ordinaire et que d'autres seigneurs et riches princes en portent quand ils le veulent, mais que de se saupoudrer d'or est chose singulière, inusitée et nouvelle et plus coûteuse, car la quantité qu'il met sur lui un jour au matin, il l'ôte en se lavant le soir, elle est donc jetée et se perd dans la terre et ceci il le fait jour après jour ».

Toute sa personne ainsi couverte de la plante des pieds à la tête, est si resplendissante que l'on pourrait croire à une sculpture d'or d'un maître orfèvre. Une tribu située dans les montagnes de la Nouvelle-Grenade (la Colombie) aurait effectivement célébré une cérémonie annuelle au cours de laquelle leur chef se couvrait de poudre d'or, après s'être enduit le corps d'une gomme ou liqueur parfumée. Conduit sur un radeau au milieu d'un lac, l' « homme doré » plongeait et perdait sa précieuse enveloppe. Cette coutume

n’avait pu exister que dans un pays aux immenses richesses.

Le récit de cette surprenante pratique éveilla les plus folles espérances. La première tentative pour atteindre la contrée mythique de l’El Dorado, fut allemande. Ambrosio d’Alfinger gouverneur du Venezuela au nom de riches marchands, les Welser, pénétra jusqu’au fleuve Magdalena (région de Bogota), entrevit la civilisation Chibcha et mourut en 1533 d’une flèche empoisonnée dans la gorge. Il laissa la triste réputation d’un homme d’une grande brutalité, au point que son expédition ne fut qu’une suite de luttes contre les indigènes révoltés par sa cruauté. Le véhément Bartolomé de Las Casas ajoute que ce tyran devait en outre être hérétique, en un mot luthérien, « car il n’écoutait pas la messe et laissait peu de personnes l’écouter[31] ».

Son compatriote Jorge Spira parvint jusqu’au fleuve Guaviare et put rejoindre la ville de Coro, au Venezuela, en 1538. L’Espagnol Diego de Ordaz, compagnon de Fernand Cortez, remonta l’Orénoque en 1531 jusqu’au río Meta et ne put vaincre les obstacles qui s’opposaient à sa progression. Un de ses lieutenants Jerónimo de Ortal échoua à son tour, mais tous deux parvinrent à situer ce pays de l’or, au nord-ouest du continent.

En 1536, c’est vers cette région encore inexplorée que partit Gonzalo de Quesada depuis le port de Santa Marta. Il atteignit le río Magdalena, les terres du roi Bogotá, en 1538, et découvrit la civilisation Chibcha. Ses hommes décimés par les fièvres avaient dû surmonter les pires difficultés. Ils rassemblèrent un riche butin d’or et d’émeraudes. Cette conquête à peine réalisée, Federmann arrivait depuis les côtes vénézuéliennes et Sebastián de Belalcázar depuis Quito. Tous deux dans la quête de l’El Dorado avaient été devancés. Mais la légende conservait toute sa force et d’autres suivirent.

C’est à nouveau la région de Meta qui attirait les aventuriers. Au cours de son expédition vers le pays de la Cannelle en 1541, Gonzalo Pizarre espérait bien lui aussi, gagner le royaume de l’ « homme doré ». En 1559, Pedro de Ursúa fut envoyé par le vice-roi Pedro de Mendoza et mourut assassiné par le traître Lope de Aguirre. Jiménez de Quesada à nouveau en 1569, âgé de 73 ans, maréchal de Nouvelle-Grenade, dirigea une exploration, toucha les rives de l’Orénoque avec seulement 25 hommes après un an et demi et renonça devant l’immense forêt qui lui fermait le passage. Il regagna Santa Fe, malade et ruiné.

Plus étrange encore, sir Walter Raleigh attaqua l’île de la Trinidad, remonta l’Orénoque en 1595 jusqu’au Caroni, espérant à son tour, trouver ce merveilleux pays. Il ne découvrit rien, mais le récit publié à son retour en Angleterre contribua à faire croire à l’existence du lac Parime dont le fond était d’argent. Les mythes de l’El Dorado et de la lagune de Parime se confondirent et gardèrent leur mystère. Longtemps ils figurèrent sur les cartes, dans la région de Mitú, au sud-est de la Colombie, aux frontières du Venezuela et du Brésil[32].

Bien d’autres récits indigènes captivèrent les conquérants, par ailleurs lucides, leur ôtant tout bon sens. Le crédule Juan Ponce de León, gouverneur de Puerto Rico, chercha par exemple l’île où se trouvait une fontaine de jouvence. Il l’appelait Bimini, nom imaginé à partir des contes indiens et pendant six mois erra entre les Bahamas avant d’accoster la Floride. Retourné en Castille, il obtint même le titre d’adelantado et gouverneur de Bimini. De Saint-Domingue, il reprit sa recherche avant d’être gravement blessé par une flèche et mourut à Cuba en 1521, à 61 ans.

Cabeza de Vaca, de son côté, relatant ce qu’il avait vu et appris au cours de son périple de huit années, évoqua l’existence des Sept Cités, au nord du Mexique. Il avait

remarqué des traces manifestes d'or, d'antimoine, de cuivre et de fer. Aussitôt elles devinrent des villes où les métaux précieux regorgeaient, peut-être celles fondées par sept évêques portugais au VIII^{e} siècle et que l'on avait cru situées à Antilia. Ayant fui la Péninsule à l'approche des Maures pour sauver la foi chrétienne, chacun d'eux avait créé son propre évêché.

Hernando de Soto, le lieutenant de Pizarre, obtint l'autorisation d'explorer la Floride qui s'étendait jusqu'à la terre des Bacalaos, le Labrador, et reçut le gouvernement de Cuba. Il partit d'Espagne en avril 1538, débarqua dans la baie du Saint-Esprit (en Floride), et s'avança vers le nord, à la recherche des merveilles dépeintes par l'auteur des *Naufrages.* Il gagnerait un nouveau Pérou. Une lutte incessante l'opposa aux tribus guerrières des Apaches et des Cherokees. Au moment de sa mort près des rives du Mississippi, de Soto voulait aller plus avant vers l'ouest et trouver enfin les riches Cités dont Cabeza de Vaca avait fait mention. Ses compagnons commandés par Luis de Moscoso, décidèrent de revenir sur leurs pas et rejoignirent Panuco, au nord de Vera Cruz, en septembre 1543.

De son côté Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique, envoya en reconnaissance Fray Marcos de Niza et l'un des quatre survivants de l'expédition de Narváez, le Maure Estebanico. Ce dernier fut tué par les Indiens et le moine prudemment rentra à Mexico. Il rapporta de grandes nouvelles, les Sept Cités de Cibola avaient des palais couverts d'or et de pierres précieuses et brillaient d'un éclat incomparable sous le soleil.

Au début de 1540, le vice-roi chargea donc Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, d'organiser une autre expédition. Guidé par Marcos de Niza, il atteignit enfin Cibola, dans l'actuel Nouveau-Mexique : des villages indigènes en terre battue, étagés sur

les flancs de montagnes, beaucoup de poussière, de rocaille et quelques turquoises. Selon Gómara, les indigènes n'avaient rien à manger, rien pour se vêtir et restaient sous la neige pendant sept mois. Les soldats, cependant, apprirent l'existence de la province de Quiriva où, bien sûr, l'or s'étalait à profusion. Ils la cherchèrent pendant une année et franchirent le fleuve Arkansas... Les Indiens Quirivas et leur roi ne portaient que des bijoux de cuivre.

Une fois encore, les Espagnols avaient été bernés par les natifs qui espéraient les égarer dans les étendues désertiques du Colorado. C'est une troupe démoralisée, réduite par les désertions qui se présenta devant Antonio de Mendoza, lequel fort mécontent, frappa de sa disgrâce le malheureux Vázquez de Coronado, à peine remis d'une grave chute de cheval.

Alexandre de Humboldt qui explora l'Amérique espagnole dans les premières années du XIX^{e} siècle, dit qu'au temps de la conquête, beaucoup de circonstances favorisaient le développement des caractères individuels et que « l'imagination surexcitée poussait aux grandes entreprises ». Il ajoute que ce nouveau monde immense et inexploré avait jusque-là échappé aux regards, « comme cette face de la lune dérobée éternellement aux yeux des habitants de la terre[33] ». En effet on peint toujours l'étonnement des indigènes devant ces êtres barbus venus du ciel, d'une autre planète, sur leurs vaisseaux. La stupéfaction était aussi du côté des Européens qui n'avaient guère idée du continent qu'ils allaient explorer. Revenus de leur surprise, ils rapprochaient ce qu'ils voyaient ou croyaient voir des voyages et merveilles dont ils avaient eu connaissance, contes, légendes et romans et de leurs superstitions. Tout semblait possible et le fut : les montagnes d'argent, trésors mirifiques et destins fabuleux puisqu'un porcher devint vice-roi. L'incroyable naissait à chaque pas, l'or et la religion n'étaient plus les seuls guides.

Les Indiens eux, furent moins surpris que désespérés, car d'après Sahagún, si l'on en croit les prophéties aztèques, l'interprétation des augures faites par les devins à Haina Capac et que rapporte Garcilaso de La Vega ou les prédictions mayas[34] avant la venue de l'adelantade Montejo, tous savaient que la ruine de leur civilisation était proche.

Certes les conquérants devaient recevoir le choc de coutumes qu'ils ne pouvaient accepter et jugeaient diaboliques ; s'ils firent montre de ressources insoupçonnées, ce fut aussi dans l'intolérance, la violence et la cruauté. Mais l'attrait, le raffinement et la séduction des cultures qu'ils avaient connues, touchèrent les plus rustres, ceux qui apparemment semblaient les moins sensibles, tels le sombre Pizarre et Almagro le Borgne. On les vit tous deux perdre leur assurance de robustes guerriers et las des combats, se montrer pusillanimes. Ils avaient épuisé leur ambition, n'avaient été grands que dans l'action. Le vieux monde ne pourra jamais, en dépit des chroniques, des preuves apportées par les navires, en richesses, hommes, animaux et plantes, concevoir véritablement ce que les conquistadores avaient connu et contemplé. De leur côté, ils ne purent longtemps échapper à la magie des horizons lointains, de cette immense terre promise, creuset et alchimie de toutes les espérances. Ils savaient aussi que leur aventure était l'une des plus extraordinaires jamais vécues par de simples mortels.

CHAPITRE II

LA RENCONTRE DES CIVILISATIONS

Évoquer l'atmosphère dans laquelle se déroulèrent les premiers contacts entre les conquistadores et les indigènes puis la rencontre avec des populations plus organisées présente un intérêt fondamental.

L'arrivée de Christophe Colomb suscita un étonnement naïf à priori, mais éloigné de l'admiration rampante que l'imagerie populaire accrédite parfois. Les îles furent occupées avec une relative facilité : Ponce de Léon termina la conquête de La Hispaniola en 1493, puis occupa Puerto Rico en 1508 après avoir maté une importante révolte ; la Jamaïque fut conquise en 1509 par Juan de Esquivel et Cuba par Velázquez en 1511.

Cependant, avant les grandes conquêtes du Mexique et du Pérou (qui furent l'occasion de conflits beaucoup plus violents), c'est déjà avec une résistance farouche que les Espagnols furent accueillis sur le continent (*Tierra Firme*). En 1509 Alonso de Ojeda dut fuir la Colombie du Nord sous les flèches empoisonnées des indigènes ; en 1510, un navire échoua sur les côtes du Yucatán : seuls Gonzalo Guerrero et Jerónimo de Aguilar échappèrent aux sacrifices. Le premier deviendra cacique ; le second sera esclave ; en 1517, Francisco de Córdoba, descendu à terre à Champotón pour chercher de l'eau, perdit 57 hommes sur 110 et reçut lui-même douze blessures. En 1528, Panfilo de Narvaéz disparut lors d'une expédition en Floride avec presque toute sa troupe : quatre survivants regagnèrent Mexico après huit ans d'une pérégrination effrayante relatée par Núñez Cabeza de Vaca. Ce ne sont que

quelques exemples, mais ils démontrent que jamais les guerriers à la peau de bronze ne s'estimèrent humainement inférieurs aux hommes blancs, même si armement, dogues, chevaux et coutumes avaient de quoi les surprendre.

Il est certain que l'atmosphère mythique qui entoura l'arrivée des Espagnols a joué un rôle primordial ; Quetzalcoatl, le « dieux blanc », était attendu au Mexique et Viracocha, le « porteur du tonnerre », au Pérou. Cependant les voiles trompeurs de la légende se déchirèrent sans attendre, et les Mexicains, par exemple, utilisèrent le mot *popolacas* pour désigner les nouveaux venus qui devenaient ainsi des « étrangers barbares », agents de bouleversements certes voulus par les dieux, mais nullement désirés par leur peuple.

I. — Les premiers contacts avec les indiens des îles

« D'après les informations que j'avais données à Vos Altesses sur les terres de l'Inde et sur un prince nommé Grand Khan (ce qui signifie en langue commune "Roi des rois") ainsi que sur sa demande, plusieurs fois renouvelée par lui et ses prédécesseurs, pour solliciter de Rome l'envoi de docteurs en notre Sainte Foi, de sorte qu'ils la lui enseignent : et comme le Saint-Père ne l'en avait jamais pourvu et que tant de peuples se perdaient en croyant aux idolâtries et en recevant en eux des sectes de perdition, Vos Altesses pensèrent, en leur qualité de catholiques chrétiens et de princes amis et propagateurs de la Sainte Foi chrétienne, et ennemis de la secte de Mahomet et de toutes les idolâtries et hérésies, à m'envoyer, moi, Christophe Colomb, vers lesdites contrées de l'Inde pour voir lesdits princes et leurs peuples, leurs pays, la disposition et l'aspect de toute chose et la manière dont on pourrait s'y

prendre pour les convertir à notre Sainte Foi. » C’est ainsi que s’exprimait Christophe Colomb dans « le Discours préliminaire » à son journal de bord, adressé à Isabelle de Castille et à Ferdinand d’Aragon. L’argument de la catéchèse, qui avait beaucoup impressionné Isabelle, est le seul exposé ici. Il n’est fait aucune mention de la recherche de l’or ou d’un désir de puissance : seule la propagation de la foi est mise en avant. Et pour ce faire, la bonté et la compréhension paraissent les chemins les plus indiqués.

Il semble bien, au cours du premier voyage tout au moins, que les relations entre Espagnols et indigènes aient pris un tour favorable à une bonne entente mutuelle. Voici le récit de la première rencontre qui eut lieu le 12 octobre 1492 dans l’une des îles Lucayes, que les Indiens appelaient Guanahani, que Christophe Colomb nomma San Salvador et qui est aujourd’hui l’île Watling (selon les travaux de l’université d’Arizona cette première île découverte serait Samara Cay à 104 km au sud de Watling) : « Afin qu’il nous prissent en amitié, et parce que je connus que c’étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à notre Sainte Foi plutôt par la douceur que par la violence, je donnai à quelques-uns d’entre eux des bonnets rouges et des perles de verre qu’ils mettaient à leur cou, et beaucoup d’autres objets de peu de valeur qui leur causèrent un grand plaisir et nous concilièrent leur amitié d’une façon admirable. Ils venaient ensuite à la nage jusqu’aux canots dans lesquels nous étions et nous apportaient des perroquets, des pelotes de coton, des lances et beaucoup d’autres choses qu’ils échangeaient avec nous contre de petites perles de verre et des grelots. Enfin, ils prenaient tout ce qu’on leur offrait, et donnaient très volontiers de tout ce qu’ils avaient. Mais il me sembla que c’était des gens très pauvres sous tous les rapports.

« Hommes et femmes vont tout nus, comme lorsqu’ils sortent du sein de leur mère. Je n’ai vu qu’une seule femme

assez jeune, mais, chez les hommes il n'y en avait pas un seul qui eût plus de trente ans. Ils étaient très bien faits, avaient de beaux corps et de jolis visages ; leurs cheveux étaient presque aussi gros que les crins de la queue des chevaux, courts et tombant jusque sur les sourcils. Ils en laissent par derrière une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Quelques-uns d'entre eux se peignent d'une couleur noirâtre ; leur teint naturel est le même que celui des Canariens ; ils ne sont ni noirs ni blancs, mais certains se peignent en blanc, d'autres en rouge, d'autres avec la couleur qu'ils trouvent. Quelques-uns se peignent la figure, d'autres tout le corps ; certains seulement les yeux ou le nez. Ils ne portent pas d'armes et ne les connaissent pas, je leur montrai des épées, et, en saisissant la lame ils se coupaient les doigts par ignorance. Ils n'ont pas de fer : leurs lances sont des bâtons sans métal, dont quelques-uns sont terminés par une dent de poisson, et d'autres par un quelconque corps dur. Ils sont en général de belle taille et bien faits de leur personne ; leurs mouvements sont gracieux.

« J'en vis quelques-uns qui avaient sur leur corps des marques de blessures et je leur demandai par signes ce que c'était. Ils me firent comprendre que des groupes d'habitants des îles voisines venaient chez eux pour les enlever et qu'ils se défendaient. Je crus, et je crois encore, qu'on vient ici de la terre ferme pour les prendre et les réduire en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs et de bon caractère. Je m'aperçus qu'ils répétaient promptement tout ce qu'on leur disait et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car il ne me sembla pas qu'ils appartiennent à aucune secte. S'il plaît à Notre Seigneur, lors de mon départ, j'en emmènerai six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent notre langue[1]. »

Le lendemain, le 13 octobre 1492, dès le lever du jour, de nombreux jeunes hommes sont sur la plage, pleins de

curiosité. Colomb observe tous ces visiteurs et s'aperçoit que certains portent un petit morceau d'or suspendu à un trou qu'ils se font au nez. L'amiral se renseigne : « Où trouve-t-on ce métal ? » Par signes, il croit comprendre qu'on lui indique un pays, en naviguant vers le sud, dont le roi possède de grands vases et une grande quantité de ce métal. Nous verrons que des indications de cet ordre seront sans cesse données aux Espagnols sans que rien de concret ne se dégage des renseignements fournis : « Par là-bas, plus loin, en tournant l'île, vers l'île de Babeque… »

Est-ce mauvaise interprétation espagnole des messages ou roublardise des autochtones, immédiatement sensibles à l'intérêt passionné des nouveaux venus pour le métal jaune ? Car, dès le samedi 13 octobre, Christophe Colomb s'aperçoit que les Indiens n'ont pas que des qualités : « Avides des objets que nous avons, et persuadés qu'on ne leur en donnera pas s'ils n'ont rien à offrir en échange, ils dérobent s'ils le peuvent et se jettent aussitôt à la nage[2]. » Par contre lorsqu'ils ont des produits de troc, ils se font gruger à tel point que l'amiral interdit de prendre du coton (il a vu donner seize pelotes pour un sou de Castille) dont il se réserve l'accumulation pour le service du roi et de la reine. Le dimanche 14 octobre, les caravelles se sont déplacées vers le nord-est de l'île. C'est toujours le même accueil chaleureux : « Il y eut un vieillard qui vint jusque dans mon bateau et d'autres appelaient à grands cris tous les habitants, hommes et femmes : « Venez voir, leur disaient-ils, les hommes qui sont descendus du ciel ; apportez-leur à manger et à boire. » Quant à Colomb, il essaye de repérer, à tout hasard, un lieu propice à l'établissement d'une forteresse, tout en signalant : « Je ne crois pas que cette opération soit nécessaire, parce que ces gens sont bien simples en fait de guerre (…) Et quand bien même Vos Altesses ordonneraient de les prendre tous et de les conduire en Castille, ou de les tenir captifs dans leur île,

rien ne serait plus facile, car avec une cinquantaine d'hommes on peut les maintenir dans une soumission complète et faire d'eux tout ce qu'on voudra[3]. » La pensée de l'amiral prend ici un tour dangereux qui paraît s'éloigner beaucoup des résolutions uniquement religieuses exprimées dans son discours préliminaire.

Cependant, la passivité que Colomb prête aux Indiens sera vite démentie. En effet, dès le lendemain (lundi 15 octobre) une nouvelle île apparaît à l'ouest de San Salvador que l'on nomma Santa María de la Concepción (l'actuelle Rum Cay). Les Indiens enlevés affirmèrent que dans cette nouvelle île les habitants portaient de très grands bracelets d'or aux jambes et aux bras, et Christophe Colomb d'ajouter : « Je crus bien que tout ce qu'ils disaient était une tromperie pour s'échapper[4]. » Effectivement, deux des sept prisonniers réussirent à fuir à l'aide d'une pirogue jetée à la mer du haut de la caravelle où elle se trouvait. Ce même jour, un colporteur dans son canoë est intercepté alors qu'il allait toucher la côte. Colomb lui donna un bonnet rouge, quelques perles vertes et deux grelots qu'il lui mit aux oreilles comme des cerises. Puis il le fit relâcher « afin que les Indiens nous aient en grande estime, de sorte qu'une autre fois, lorsque Vos Altesses renverront quelqu'un à cette île, ils ne lui fassent pas mauvaise réception. Au reste, tout ce que je lui donnai ne valait pas quatre maravédis[5] ».

Les mêmes scènes se reproduisent le lendemain face à une île plus grande, La Fernandina, nom qui sera aussi donné plus tard à Cuba ; même affirmation fausse, bien entendu, de la part des cinq Indiens restés à bord : « Les habitants de Fernandina portent aux bras et aux jambes des bracelets d'or. » Pourtant, l'amiral constata que ces Indiens semblables aux précédents en langage, mœurs, taille « me paraissent un peu plus apprivoisés, plus civilisés, même, et plus rusés, parce que je vois qu'ils ont

apporté à mon vaisseau du coton et d'autres petites choses pour le paiement desquels ils savent mieux marchander[6] ».

Les contacts se poursuivirent ainsi, dans une atmosphère sympathique, et les Indiens captifs collaboraient volontiers à la corvée d'eau et promettaient toujours que l'on trouverait de l'or ailleurs... dans l'île de Babeque. Colomb lui-même doute maintenant de ces affirmations : « C'est là, d'après le récit de ces Indiens que j'ai avec moi, que réside le roi qui porte sur lui beaucoup d'or... Je n'ajoute pas grande foi à leurs dires, tant parce que je ne les comprends pas bien que parce que je vois qu'ils ont si peu d'or eux-mêmes, que, pour peu que ce roi en porte, il leur paraît que c'est beaucoup[7]. » En une autre occasion, des femmes répondirent d'une même façon évasive à propos d'épices : « Ici, nous n'en avons pas, mais par là-bas, plus loin, nous savons qu'il y en a beaucoup[8]. »

Plus qu'erreur d'interprétation de la part des Espagnols ou naïveté de la part des autochtones, il semble bien qu'il s'agisse là d'une attitude délibérée de ces derniers, ruse inconsciente peut-être, mais qui démontre une attitude sans doute moins confiante et moins admirative que ne le croyait Colomb. D'ailleurs, bien vite, un élément nouveau apparaît, dans l'accueil réservé aux Espagnols : la fuite. Maintenant, ce sont des huttes vides que l'on trouve, vides de leurs habitants et de leurs ustensiles. Il est vrai que cinq nouveaux Indiens ont été retenus à bord de la *Santa María* où ils étaient montés en toute confiance et que sept femmes et trois enfants ont été enlevés le 12 novembre pour être conduits en Espagne. Le compagnon de l'une des femmes — père des trois enfants (un garçon et deux filles) — vint se livrer ensuite pour accompagner sa famille. Cette façon d'agir des Espagnols — même si Colomb la justifie en affirmant qu'il ramènera chez eux les « otages », qu'ils seront fort utiles pour propager la foi grâce à leur connaissance de l'espagnol et qu'il a pris des hommes et

des femmes pour qu'ensemble ils résistent mieux à l'éloignement — n'incite pas du tout les indigènes à maintenir leur confiance initiale.

Signalons que cinq jours plus tard, le 17 novembre, les deux plus âgés des jeunes gens pris le 12 novembre réussirent à s'enfuir de la *Niña* où ils se trouvaient. Une raison supplémentaire à la fuite de ces deux prisonniers était peut-être que la *Santa María* semblait prendre la direction d'une île nommée Bohío par les Indiens et où vivait en un lieu appelé Caniba une race de sauvages sanguinaires et « cannibales » qui venaient de temps à autre faire des razzias parmi les paisibles populations découvertes jusqu'alors.

Le 27 novembre, il y eut même un simulacre de résistance armée : « L'amiral vit venir au rivage de la mer une multitude infinie de gens entièrement nus et armés de sagaies, qui poussaient de grands cris. Comme il désirait leur parler, il ferla les voiles, aborda et envoya les chaloupes du vaisseau et de la caravelle la *Niña*, disposés de sorte que ceux qui les montaient ne pussent faire aucun mal aux Indiens ni en recevoir de leur part. Il prescrivit à ses gens de distribuer quelques petits objets choisis parmi les marchandises de pacotille qu'il avait apportées. Les Indiens firent mine de ne pas les laisser sauter à terre et de vouloir résister, mais voyant que les chaloupes s'approchaient davantage, et que ceux qui étaient dedans n'avaient pas peur d'eux, ils s'éloignèrent. Les chrétiens, pensant que les Indiens ne craindraient rien si deux ou trois hommes seulement sortaient des chaloupes, ne descendirent qu'au nombre de trois en criant aux indigènes de se rassurer, et cela dans leur langue, car ils en avaient appris quelques mots par la conversation de ceux qui étaient à bord. Mais tous prirent la fuite sans qu'il en restât un seul, grand ou petit. Les trois chrétiens allèrent aux maisons, qui sont en paille et de la forme de toutes celles

qu’ils avaient vues jusqu’alors. Ils ne trouvèrent dedans ni habitants ni ustensiles, ni quoi que ce soit[9]. » Quelques jours plus tard, un groupe d’indigènes armés de lances rudimentaires lança des imprécations contre les Espagnols. Le sens inconnu de ces cris leur parut chargé de menaces de mort, à en juger par la frayeur des interprètes indiens. Pourtant la seule vue d’une arbalète et d’une épée mit les crieurs en déroute « tant ils sont lâches et craintifs ». Quant à l’interprète, même après la disparition des adversaires, il tremblait encore de tous ses membres, « tellement il avait peu de cœur et de courage, quoiqu’il soit grand et vigoureux[10] ».

L’on toucha ainsi la côte est de Cuba, l’île de la Tortue, et l’actuelle Haïti le jeudi 6 décembre 1492. Dans cette île l’organisation sociale est déjà plus évoluée que dans les autres îles découvertes. Parmi les quelque cinq cents Indiens venus accueillir les Espagnols le 16 décembre 1492, Christophe Colomb distingue un roi, un jeune homme d’une vingtaine d’années, entouré du respect et de la déférence de tous. Ses sujets et lui-même « sont les meilleurs gens du monde et les plus doux des hommes et j’ai grande espérance en Notre Seigneur que Vos Altesses feront d’eux tout autant de chrétiens et qu’ils seront tous vos sujets : pour moi, je les regarde déjà comme tels[11] ». Cette dernière affirmation, l’amiral la répétera souvent, ce qui ne l’empêche pas de déclarer un peu plus loin : « Ils sont si peureux que mille d’entre eux n’attendraient pas de pied ferme trois hommes résolus. Ils sont par conséquent bien propres à obéir, à exécuter les travaux qu’on leur commanderait, à ensemencer, et à faire tout ce qui serait nécessaire. Qu’on leur fasse donc bâtir des villes, qu’on leur apprenne à se vêtir, et qu’on les forme à nos usages[12]. » Ces derniers conseils, s’ils ne décrivent pas tout à fait

une mise en esclavage, paraissent cependant s'en approcher quelque peu, ce qui n'est pas admissible pour de « véritables sujets des Rois de Castille et d'Aragon ».

Il n'en reste pas moins que des relations privilégiées s'établirent entre le souverain nommé Guacanagari et Christophe Colomb. L'Indien vint à bord, accompagné de ses dignitaires. Il y dîna ; il expliqua que des cannibales venaient parfois les attaquer et montra, sur certains de ses sujets, les cicatrices laissées par les coups de dents des visiteurs affamés ; il affirma qu'il y avait de l'or ailleurs, vers Babeque.

Lorsque le mardi 25 décembre 1492 une négligence de pilotage jeta la *Santa María* sur des brisants, Colomb fit part de sa mésaventure au souverain indien. Ce dernier apprit ce malheur en pleurant et envoya en toute hâte bon nombre de ses sujets pour décharger le navire et, de temps en temps, il mandait quelqu'un de ses parents, tout en pleurs, pour consoler l'amiral, lui dire de ne pas s'affliger et qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait. A la suite de ce sauvetage, Colomb ne tarit pas d'éloges et lorsqu'il fut décidé de laisser en ce lieu une forteresse et quelques hommes, c'est sans difficulté qu'on trouva trente-neuf volontaires « parmi lesquels plusieurs amis du roi Guacanagari, et pour les commander, Diego de Arana, de Cordoue, Pedro Gutiérrez, et Rodrigo Escovedo, de Ségovie ». On remit à ces premiers colons toutes les marchandises que le roi Alphonse et la reine Isabelle avaient fait acheter pour les échanges, afin qu'ils les troquassent contre de l'or. On leur laissa aussi tout ce qui était dans le bâtiment échoué, du pain de biscuit pour un an, du vin et de l'artillerie ; et comme la plupart d'entre eux étaient marins, on leur abandonna la chaloupe pour qu'ils pussent,

lorsqu’ils le croiraient convenable, aller à la découverte des mines d’or... On leur donna aussi des graines pour qu’ils fissent des semailles. Christophe Colomb prit donc congé de Guacanagari en lui offrant l’une de ses chemises et après lui avoir démontré la puissance des arquebuses. Cette démonstration — une décharge contre les flancs de la caravelle échouée — était destinée à rassurer les Indiens amis en leur montrant ce qui attendait les Caraïbes anthropophages s’ils se risquaient à hanter ces parages en présence des hommes blancs.

Puis, le cœur en paix, Colomb poursuivit un temps ses découvertes avant de regagner la mère patrie. Il découvrit le 13 janvier 1493, sur un autre rivage de la Hispaniola des Indiens Cigayos armés d’arcs et de flèches, ce qui était une nouveauté. Leur tête était ornée de panaches de plumes de perroquet. Après avoir vendu deux arcs aux Espagnols, ils refusèrent d’en céder davantage et même, firent mine de se placer en disposition d’attaque. Mais les Espagnols fondirent sur eux, donnèrent à un Indien un grand coup d’épée sur les fesses et en blessèrent un autre à la poitrine d’un carreau d’arbalète. Les Indiens, voyant qu’ils avaient peu à gagner dans la lutte, bien que les chrétiens ne fussent que sept et eux plus de cinquante, s’enfuirent sans qu’il en restât un seul, laissant çà et là, les uns leurs flèches, les autres leur arc. Malgré cette alerte, c’est sans appréhension majeure pour le sort des camarades laissés à la forteresse de la Navidad que Christophe Colomb, maintenant à bord de la *Niña*, entreprit le voyage de retour du 16 janvier au lundi 4 mars 1493, jour où il aborda à Lisbonne.

Le 25 septembre 1493, Colomb reprend la mer pour son deuxième voyage. La traversée s’effectue merveilleusement et les dix-sept vaisseaux touchent Saint-Domingue le 3 novembre. Aucun indigène n’est visible. Le lendemain

Santa Maria de Guadalupe est abordée. Dix hommes partent à l'aventure. Ils se perdent. Quatre groupes de cinquante personnes se lancent à leur recherche et font des découvertes horribles dans les cases abandonnées par les indigènes : « Des rôtis de chair humaine, des tibias mis de côté pour en faire des flèches, de jeunes Arawaks castrés afin de mieux les engraisser pour la broche et des filles réduites en esclavage dont on se servait pour produire des bébés, considérés comme mets particulièrement délectables[13]. » Les habitants de ces îles sont des Caraïbes, aux mœurs bien différentes de celle des Arawaks et Taínos découverts au cours du premier voyage. Les Espagnols capturèrent quelques Caraïbes et prirent à leur bord douze jeunes filles d'une grande beauté, âgées de quinze à seize ans.

Le 14 novembre au matin, on toucha l'île de Santa Cruz (au sud-est de Porto Rico). Une chaloupe met à terre une troupe de soldats devant lesquels les Caraïbes fuient. Au retour, la chaloupe rencontre une pirogue dans laquelle se trouvaient quatre hommes et deux femmes. Ces derniers, aussi bien les femmes que les hommes, combattirent vaillamment avant d'être capturés. L'un des Espagnols (un marin basque) fut mortellement blessé : il mourut le 22 novembre et fut enterré sur la côte haïtienne où l'on se trouvait alors. Ainsi le premier combat entre Espagnols et Caraïbes eut lieu le 14 novembre 1493 et les premières funérailles furent célébrées huit jours après. Quant aux vaillants indiens, l'un d'eux était si grièvement blessé que ses entrailles sortaient. L'état du blessé était si désespéré qu'on le jeta par-dessus bord. Pourtant, il gagna la rive à la nage en maintenant d'une main ses intestins en place. Les Arawaks qui se trouvaient sur la nef convainquirent les Espagnols de poursuivre ce farouche guerrier et de l'achever, afin d'éviter qu'arrivé dans l'île il n'incite ses amis à la vengeance. Il fut donc repris, on lui lia les pieds

et les mains et on le rejeta à la mer. Il parvint pourtant à se dégager et se remit à nager. Il fallut le percer de flèches pour qu'il mourût. Cet épisode donne une idée du courage obstiné que pouvaient montrer ces guerriers Canaballi, bien différents de caractère des Taínos emmenés vers l'Espagne comme échantillons des douces populations autochtones.

Le jour même du décès du blessé basque, Colomb avait relâché l'un des deux Indiens qu'il avait ramenés de son premier voyage. Nanti de cadeaux, baptisé depuis Barcelone, il regagna son village et l'amiral espérait qu'il serait un ambassadeur élogieux. Mais Colomb avait hâte de retrouver les trente-neuf hommes laissés au fort Navidad dont on s'approchait chaque jour. Hélas, il s'avéra que tous les Espagnols avaient été massacrés sans que l'on puisse établir les vrais responsabilités ni le rôle tenu par Guacanagari.

Lorsqu'on découvrit la Jamaïque (le 5 mai 1494), des Indiens en parure de guerre durent être bousculés et poursuivis par des chiens dressés à l'attaque. La découverte de l'île se poursuit cependant assez paisiblement. Mais, au retour à Isabela, l'atmosphère est chargée d'électricité dans l'île Hispaniola. Le Catalan Margarit, parti sur l'ordre de Colomb avec quelque quatre cents hommes pour s'habituer à vivre sur le pays, s'est livré à pas mal d'exactions, puis mettant à profit l'absence de l'amiral, s'est emparé de trois caravelles pour s'enfuir vers l'Espagne en compagnie du Frère Boyl dont l'ardeur évangélique ne paraît pas avoir été grandiose puisqu'il n'avait pas encore baptisé une seule âme. Colomb décida alors de vendre comme esclaves les Indiens qui s'opposaient par la violence aux excès commis par les soldats abandonnés là par Margarit. Leur qualité de « prisonniers de guerre » justifiait cette mesure et permettait

d’envoyer vers l’Espagne une marchandise compensatoire à l’absence de l’or promis.

Le 24 février 1495, quatre navires quittèrent Isabela, commandés par Antonio de Torres, emportant plusieurs centaines d’Indiens et d’Indiennes. Les survivants — car beaucoup moururent en route — furent mis en vente à Séville « nus comme au jour de leur naissance, sans plus de gêne que des bêtes sauvages (…) Ils ne sont pas de très bon rapport puisque tous meurent, le pays ne leur convenant pas[14] ».

Nous sommes bien loin des aimables réceptions du premier voyage, et même les paisibles Taínos du cacique Guatiguana se réunirent en une armée nombreuse pour combattre les envahisseurs. Le lendemain 27 mars 1495, l’amiral, son frère Barthélemy, Alonso de Hojeda, deux cents fantassins, cinq chevaux et vingt féroces molosses taillent en pièces la troupe de Guatiguana. Il est à noter que le fidèle Guacanagari avait fourni à ses alliés blancs un contingent de guerriers, préfigurant ainsi les alliances qui se nouèrent plus tard sous l’autorité de Cortez, au Mexique. Il fallut aussi s’emparer de Caonabo, responsable du massacre du fort Navidad. Alonso de Hojeda s’en chargea par ruse. Il entama des pourparlers avec le rebelle, lui promit la cloche de bronze de l’église d’Isabela et, lorsqu’il put l’approcher, lui fit admirer des menottes et des chaînes en acier « telles qu’en porte le Roi d’Espagne ». Invité à monter en croupe derrière Hojeda et à essayer les « ornements royaux », Caonabo est enchaîné, lié au capitaine espagnol et transporté ainsi jusqu’à Isabela où il sera enfermé dans un cachot « enrageant et grinçant des dents comme un lion de Lybie[15] ». Deux ou trois autres expéditions militaires pacifièrent définitivement Haïti. Bien plus tard, Diego Vélázquez, compagnon de Colomb dans ce second voyage, conquit Cuba (1511-1514). Parmi ses hommes se trouvait Cortez.

Les difficultés rencontrées dans la grande île furent mineures comparées à celles qui attendaient le plus grand des conquistadores dans sa conquête de la Nouvelle-Espagne.

L'époque des premiers contacts est maintenant révolue. En pénétrant plus avant dans les structures sociales, ce sont les mentalités et les civilisations elles-mêmes qui vont se confronter, se heurter souvent, se pénétrer parfois.

II. — La rencontre des royaumes Aztèque et Inca

Suivons les Européens dans leur cheminement à l'intérieur des terres, aux abords des deux aires géographiques les mieux organisées du continent ou dans ces territoires eux-mêmes : La Nouvelle-Espagne (Mexique) et la Nouvelle-Castille (Pérou). Là, les Espagnols furent vite confrontés à des sociétés fortement structurées selon des éthiques et des religions éloignées des leurs et parfois en contradiction totale. Il est bien évident que, de leur côté, les indigènes ressentirent l'irruption idéologique et militaire étrangères comme un traumatisme psychologique fracassant dont les conséquences se font encore sentir de nos jours. Mais, l'optique qui nous guide ici est celle des Espagnols du XVI^{e} siècle : il s'agit d'essayer de comprendre leurs réactions face à ce monde organisé où vivaient les Aztèques, les Incas ou les peuples asservis par eux.

Il faut d'abord mettre l'accent sur la primauté toujours présente dans l'âme espagnole de la foi catholique. A de rares exceptions près, tous les conquérants étaient pour ainsi dire « imbibés » de culture religieuse. Tous leurs actes s'inscrivaient dans le cadre d'une sainte croisade, et toute action collective était précédée d'une cérémonie sacrée. Quels que soient les excès, quelles que soient les

violences qui accompagnaient les combats, les chrétiens se devaient d'avoir bonne conscience, persuadés en toute bonne foi qu'une éventuelle confession sincère leur vaudrait la divine indulgence. D'ailleurs y avait-il vraiment péché à vouloir porter le plus loin possible les étendards de la foi ? Nous retrouvons à Tenochtitlán et à Cajamarca beaucoup de l'élan passionné qui emporta les Croisés vers Jérusalem : pleins d'une brûlante ardeur, les massacres (réciproques) leur paraissaient le prix inévitable qu'il fallait payer pour repousser Satan. Car c'est Satan que l'on croyait voir à l'œuvre, Satan qui se plaît à prendre le contre-pied parodique de toutes les saintes instructions divines.

Dès qu'ils purent comprendre superficiellement la valeur symbolique des sacrifices humains, destinés, au Mexique, à fournir aux dieux la force dynamique des mouvements stellaires et, au Pérou, à conserver santé et force à l'Inca-Soleil, les Espagnols crurent déceler une différence absolue entre leur religion et celle des peuples découverts : une différence si totale que seule la volonté de Satan pouvait l'expliquer. D'un côté, le fils de Dieu offrait sa vie pour que les fils des hommes puissent obtenir leur salut éternel, de l'autre, le sang des hommes était nécessaire à la survie de la fausse divinité. Le Christ en croix s'opposait au masque dévorant de Huitzilopochtli. Nous ne devons jamais perdre de vue cette conviction granitique — pour fallacieuse qu'elle puisse nous paraître aujourd'hui — en essayant de comprendre les sentiments éprouvés par les guerriers chrétiens face aux trois centres principaux de leur indignation : les sacrifices humains, le cannibalisme et la sodomie.

Les sacrifices humains

Dès leurs premières incursions dans la région de Campèche (côte ouest du Yucatán), en 1517, sous le commandement de Francisco Hernández de Córdoba, les Espagnols observèrent les temples indiens : « Ils nous conduisirent jusqu'à de hautes maisons, temples de leurs idoles, fort bien construites en dur. Sur les murs étaient représentées de nombreuses formes de serpents et d'autres peintures figurant des idoles qui entouraient une sorte d'autel plein de gouttes de sang. Tout cela nous surprit car c'était un spectacle nouveau et inouï[16]. » Plus tard, en avril 1518, l'expédition de Juan de Grijalva trouva sur l'île de Cozumel une jeune Indienne qui parlait le dialecte de la Jamaïque. Questionnée, elle expliqua que, deux années auparavant, un grand canoë où elle se trouvait avec dix Jamaïcains partis à la pêche fut pris par une tempête et vint échouer à Cozumel. Son mari fut tué et tous ses compagnons furent « sacrifiés aux idoles ».

Par la suite, encore sur une île, on trouva des « maisons très solidement construites, chacune avec des marches permettant d'accéder à des sortes d'autels. Sur ces autels se trouvaient des idoles à l'aspect affreux, qui étaient leurs dieux : cinq Indiens sacrifiés cette nuit même étaient là, la poitrine ouverte, les bras et les jambes coupés. Les murs étaient pleins de sang. Tout cela nous stupéfia et nous donnâmes à cet îlot le nom d'île des Sacrifices[17] ».

Les prêtres qui officiaient dans ces édifices sont ainsi décrits : « Nous trouvâmes un temple où se dressait une idole fort laide et fort grande qui se nommait Tezcatepuca. Auprès d'elle se tenaient quatre Indiens vêtus d'une mante noire, très longue avec un capuchon comme en portent les dominicains ou les chanoines, tout au moins, elle avait une certaine ressemblance avec la leur. C'était les prêtres chargés de servir les idoles : ils avaient sacrifié ce jour-là deux jeunes gens. Ils leur avaient ouvert la poitrine et avaient offert leur coeur et leur sang à leur maudite idole.

Ces prêtres — j'ai déjà dit qu'on les appelait *papas* — s'approchèrent de nous en balançant des sortes de brûle-parfums avec lesquels ils parfumaient leur idole. En cette occasion le parfum utilisé sentait comme de l'encens, mais nous ne leur permîmes pas de nous encenser. Par contre nous étions pleins de pitié et de douleur pour les deux jeunes gens récemment sacrifiés, et indignés par une si énorme cruauté.[18] »

Au fur et à mesure de la marche vers Tenochtitlán (Mexico) les troupes de Cortez trouvèrent des preuves de plus en plus nombreuses du culte sanglant que les Aztèques devaient célébrer. Pedro de Alvarado, envoyé en reconnaissance avec deux cents hommes dans la région de Culúa, tomba sur des « villages abandonnés le jour même par leurs habitants et il trouva des hommes et des jeunes gens sacrifiés dans des temples (*cúes*). Les murs et les autels étaient couverts de sang et les cœurs offerts aux idoles. Il trouva aussi les pierres sur lesquelles ils étaient sacrifiés et les grands coutelas de silex avec lesquels on leur ouvrait la poitrine pour leur arracher le cœur. Pedro de Alvarado remarqua que la plupart des victimes étaient sans bras et sans jambes. D'autres Indiens affirmèrent qu'ils les avaient emportés pour les manger. D'ailleurs, il est inutile de s'arrêter sur ce sujet puisque partout nous en trouvions tout autant[19] ». De telles cérémonies pouvaient être propitiatoires — demander la victoire, de bonnes récoltes, etc. — ou tout simplement rituelles et systématiques comme c'était le cas dans l'enceinte même de Mexico.

En 1487, pour l'inauguration du grand Teocali — pyramide haute de cent pieds, couvrant une superficie voisine d'un hectare et supportant le temple de Huitzilopochtli — vingt mille victimes furent immolées[20] mais le chiffre des morts serait pour certains historiens encore plus monstrueux : « La nécessité d'alimenter le Soleil était devenue si obsessionnelle à la fin de la grandeur

aztèque que l'on a pu évaluer à 80000 le nombre des sacrifiés lors de la dernière rénovation du grand temple de Tenochtitlán en 1487[21]. »

C'est cette énorme pyramide, centre vital d'une enceinte gigantesque où se trouvaient une quarantaine de sanctuaires divers, que les Espagnols visitèrent peu après leur première arrivée à Mexico. Que l'on imagine la curiosité, l'intérêt, l'émotion et sans doute la crainte ressentis par ces hommes, plongés tout à coup dans un monde stupéfiant, établi sans la moindre relation avec aucune des civilisations connues jusqu'alors. Le récit de cette « découverte » mérite d'être rapporté dans son intégralité : « Lorsque nous arrivâmes auprès du grand temple, avant d'avoir gravi la première marche, le grand Moctezuma envoya du sommet où il se trouvait en train de faire des sacrifices, six prêtres et deux dignitaires pour qu'ils fissent escorte à notre capitaine Cortez. Au moment de commencer l'ascension, ces personnages se préparaient à prendre notre chef par les bras pour l'aider à monter les marches — il y en avait cent quatorze — comme ils le faisaient pour Moctezuma, dans l'intention de lui éviter toute fatigue. Cortez ne permit pas que ces prêtres l'approchassent. Une fois arrivés au sommet sur un emplacement qui se trouvait là, nous vîmes des sortes d'échafaudages sur lesquels étaient disposées les grandes pierres sacrificatoires où ils étendaient les infortunés Indiens. Il y avait là une sorte de grand dragon et d'autres personnages affreux et beaucoup de sang répandu depuis peu.

« En nous voyant arriver, Moctezuma sortit d'un oratoire où se trouvaient ses maudites idoles tout en haut du grand temple, accompagné par deux prêtres. Ces derniers saluèrent Cortez et nous-mêmes avec beaucoup de révérence et Moctezuma dit : "Vous devez être fatigué, Malinche, d'être monté jusqu'au sommet de notre temple."

Et Cortez fit répondre par nos interprètes que ni lui ni aucun de ses hommes n'étaient jamais fatigués en aucune circonstance... [Puis] notre capitaine dit à Fray Bartolomé de Olmedo qui était avec nous : "Mon opinion, mon Père, c'est qu'il serait bon d'entreprendre Moctezuma pour qu'il nous laisse établir ici notre église." A cela le Père répondit que l'idée serait acceptable si elle avait une chance de donner un bon résultat, mais qu'il lui semblait peu convenable d'en parler actuellement car il ne pensait pas que Moctezuma soit dans des dispositions d'esprit favorables à une telle autorisation. »

Ensuite notre Cortez s'adressa à Moctezuma par le truchement de doña Marina : « "Votre Majesté, lui dit-il, est un très grand seigneur, et cette grandeur est certes inférieure encore à votre mérite... Ce que je vous demande en grâce, puisque nous sommes ici dans votre temple, c'est que vous nous montriez vos divinités et vos dieux." Moctezuma répondit qu'il devait d'abord prendre l'avis de ses prêtres puis, après avoir conféré avec eux, il nous demanda d'entrer dans une tourelle où s'ouvrit une vaste salle. Là, se trouvaient deux espèces d'autel et sur chacun d'eux, deux formes gigantesques, très hautes et très volumineuses. La première qui était à droite était, nous dirent-ils, Huichilobos, leur Dieu de la guerre. Il avait le visage très large, les yeux difformes et épouvantables, et son corps était recouvert d'or et de perles collées... Autour de sa taille étaient enroulés des sortes de grands serpents faits d'or et de pierreries. Dans sa main droite il tenait un arc ; dans la gauche des flèches. Quant à l'autre idole, placée tout contre lui, et dont ils nous dirent que c'était son page (Paynalton), elle tenait une lance courte et une riche rondache en or et en pierreries. Huichilobos avait autour du cou des visages d'indiens et des cœurs soit en or soit en argent, ou en gemmes bleues. Auprès de lui se trouvaient des braseros emplis de copal et trois cœurs d'indiens

sacrifiés du jour même qui y brûlaient. Tous les murs du sanctuaire étaient baignés de sang et noircis de croûtes coagulées. Il en était de même du sol et l'odeur était épouvantable.

« Puis, à gauche, nous vîmes une autre grande statue aussi haute que celle de Huichilobos. Elle avait une tête d'ours et des yeux qui scintillaient parce que faits avec des miroirs. Elle se nommait Tezcatlpocatl et son corps était orné de pierres précieuses comme celui de Huichilobos, car ils sont frères. Tezcatlpocatl était leur Dieu des enfers et avait en charge les âmes des Mexicains. Autour de son corps s'enroulait une ceinture de diablotins à queue de serpent ; les murs étaient couverts de croûtes de sang coagulé et le sol en était tout baigné de sorte que la puanteur était pire que celle des abattoirs de Castille. Cinq cœurs arrachés ce jour même étaient présentés à ce Dieu. Tout au sommet du temple se trouvait une concavité ornée de boiseries richement ouvragées avec une statue moitié homme, moitié caïman... Tout était couvert de sang, aussi bien les murs que l'autel et la puanteur était telle que nous n'avions qu'une idée : sortir. Il y avait à cet endroit un énorme tambour qui résonnait d'une façon si triste et si sonore qu'on l'entendait à deux lieues de là. Sur cet emplacement nous avons pu voir d'horribles et diaboliques objets : des trompes, des conques, des coutelas et de nombreux cœurs d'indiens qu'ils avaient brûlés dans les cassolettes avec lesquelles ils encensent leurs idoles et partout, du sang, du sang en telle quantité que c'en était une malédiction.

« Et notre capitaine fit dire à Moctezuma avec une intonation plutôt badine : "Seigneur, je ne peux comprendre comment un aussi grand seigneur, un homme aussi sage que vous l'êtes ne se soit pas encore rendu compte que vos idoles ne sont pas des Dieux, mais de mauvaises choses que l'on nomme diables. Et pour que

Votre Majesté s'en rende compte et que tous vos prêtres le comprennent, faites-moi la grâce d'accepter que nous placions au sommet de cette tour notre croix. Puis, dans le lieu où se trouvent vos Huichilobos et Tezcatlpocatl, nous ménagerons un espace où nous mettrons une statue de Notre-Dame. Vous verrez alors la peur de ces idoles qui vous trompent." Moctezuma, irrité, et deux prêtres qui étaient auprès de lui, exprimèrent leur indignation : "Si j'avais pu imaginer, Malinche, que tu allais proférer une telle insulte, je ne t'aurais pas montré mes Dieux. Nous les tenons pour bons ; ils nous donnent la santé, l'eau et de bonnes semailles, des orages et des victoires et tout ce que nous désirons. Ce que je te demande, c'est de ne plus prononcer d'autres mots insultants." Lorsque notre capitaine entendit cette réponse passionnée, il changea de sujet et d'un air enjoué il dit : "Il est temps de nous retirer." Et Moctezuma répondit qu'il devait encore prier et faire des sacrifices pour expier l'offense qu'il avait commise à l'égard de ses Dieux en permettant qu'on les voie et qu'on les insulte... Cortez répondit : "Puisqu'il en est ainsi, excusez-nous, Seigneur..." et nous redescendîmes les escaliers...[22] »

A la sortie du grand temple, « face à la porte principale et à une portée de jet de pierre, se trouvait un ossuaire fait des crânes des prisonniers de guerre sacrifiés au couteau. Cet ossuaire avait la forme d'un théâtre, plus long que large, construit en dur, avec des gradins dans lesquels les crânes étaient encastrés entre deux pierres, les dents tournées vers l'extérieur... Andrès de Tapia et Gonzalo de Umbría les comptèrent un jour et arrivèrent au chiffre de cent trente-six mille pour les seules poutres et les gradins, car ils ne purent compter les crânes des tours... Il existe aussi des personnes chargées de remplacer les crânes si par hasard ils tombent[23] ». Bernal Díaz del Castillo ajoute à ces murailles de crânes, des piles de tibias et de fémurs

bien rangés, à part. Telle était, donc, l'atmosphère habituelle qu'entraînait la foi quotidienne des Aztèques.

Parfois, les motivations de mort pouvaient être plus ponctuelles. Un Indien, par exemple, que les Espagnols avaient pris pour en faire un interprète et qu'ils avaient nommé Melchior (Melquiorejo) s'enfuit, une nuit, après avoir troqué ses vêtements européens contre son traditionnel habillement. Il persuada ses compatriotes qu'il fallait attaquer les blancs barbus et les détruire, car leur nombre était réduit et leur nature simplement humaine. Les Indiens suivirent cette incitation et se lancèrent au combat. Malheureusement, celui-ci tourna mal pour eux, ce que voyant, Melchior prit à nouveau la poudre d'escampette. Les Espagnols surent par la suite que les Indiens vaincus l'avaient repris et l'avaient immolé « à leur idole ». Était-ce vengeance ? Était-ce désir de se concilier à l'avenir le bon vouloir du dieu de la guerre en lui offrant le cœur du faux prophète ?

Il est bien évident que les Conquistadores redoutaient chaque combat lorsqu'ils évoquaient la possibilité de tomber entre les griffes des grands prêtres. Bernal Díaz del Castillo, par ailleurs guerrier d'une folle audace (plusieurs exemples de haute bravoure sont à porter à son actif) n'hésite pas à l'avouer : « Comme j'avais vu qu'ils sciaient la poitrine des prisonniers pour en arracher le cœur palpitant, qu'ils leur coupaient les pieds et les jambes, je craignais qu'un jour ou l'autre ils n'en fissent de même avec moi. En effet, par deux fois déjà les Indiens s'étaient saisi de ma personne et m'entraînaient avec eux. Dieu seul voulut que je réussisse à leur échapper. Mais je me souvenais toujours de ces morts terrifiantes de sorte qu'avant d'aller à la bataille, j'étais en proie à une sorte d'horreur et j'avais à l'âme une profonde tristesse. Je me

recommandais à Dieu, à sa Sainte Mère Notre-Dame et, une fois au cœur du combat, je perdais toute crainte[24]. »

Parfois cette inquiétude était prémonitoire et nombreux furent les Espagnols entraînés vivants vers les pierres de sacrifice sous les yeux de leurs camarades. Pedro de Alvarado, par exemple, laissé par Cortez à Mexico alors que celui-ci partait à la rencontre des troupes lancées pour l'arrêter sur l'ordre de Velázquez, rapporte ce qui suit : « Alors que les Mexicains nous assaillaient de toutes parts, je fis mettre à feu une couleuvrine chargée d'un boulet et de mitraille. Elle ne partit pas. J'ordonnai l'attaque, mais le nombre des ennemis était si grand qu'ils étaient sur le point d'emporter notre camp. C'est alors que la couleuvrine tira seule, tuant et blessant un nombre considérable d'Indiens. Sans cet événement inattendu, ils nous auraient tous tués comme deux de mes soldats qu'ils enlevèrent vivants. » Les épisodes de ce genre, nombreux et particulièrement dramatiques, jettent un jour sinistre sur l'atmosphère dans laquelle évoluaient souvent ces hommes.

Cortez, pourtant chef militaire d'une grande prudence, emporté par l'ivresse de la victoire, tomba dans un piège tendu par les défenseurs de Mexico et fut sur le point d'être saisi par eux, ne devant la vie qu'au sacrifice de plusieurs soldats dont Cristóbal de Guzmán, qui resta aux mains des Mexicains avec soixante-deux de ses camarades. Les assaillants espagnols n'étaient séparés du grand temple que par une faible distance, mais les travaux de fortifications des Indiens et la foule innombrable de leurs guerriers interdisaient toute approche. Pourtant le spectacle auquel les Espagnols épuisés assistèrent les plongeait dans une rage impuissante et les emplissait d'une horreur insupportable : « Tout à coup le tambour de Huichilobos résonna de nouveau accompagné de timbales, de conques marines et de trompes. L'ensemble formait un

son triste et épouvantable à la fois. Nous regardâmes alors le sommet du grand temple d'où partait ce vacarme et nous vîmes que les Indiens poussaient nos camarades, les bousculaient, les giflaient, les frappaient à coups de bâton, les menant violemment au lieu du sacrifice. Déjà ils les avaient placés sur une plate-forme qui se trouvait face à l'oratoire où étaient leurs maudites idoles.

« Nous vîmes qu'ils avaient mis sur la tête de nombreux Espagnols des coiffures emplumées et, qu'ils les obligeaient à danser devant Huichilobos. Puis, lorsqu'ils avaient dansé, ils les couchaient sur les pierres de sacrifice et avec leurs coutelas en silex, ils leur sciaient la poitrine. Ils arrachaient alors le cœur tout bouillonnant et l'offrait aux idoles présentes. Quant aux corps, ils les faisaient rouler le long des marches en les poussant du pied. Là, des Indiens bouchers attendaient pour leur couper les bras et les jambes. La peau du visage était arrachée ensuite pour être préparée comme du cuir léger, tout en prenant soin de conserver la barbe... Ils offraient les cœurs et le sang à leurs idoles, mais jetaient les torses et les abdomens aux lions, aux tigres, aux serpents qu'ils avaient dans des fosses (...).

« Nous pouvions voir toutes ces cruautés de notre camp... Que le lecteur veuille bien s'imaginer la douleur qui emplissait notre âme ! Et nous disions tous : "Merci, Mon Dieu, pour m'avoir évité aujourd'hui d'avoir été pris pour de tels sacrifices !" Pourtant ne perdez pas de vue, non plus, que nous étions proches d'eux et que nous ne pouvions en aucune façon leur porter secours. D'ailleurs au moment même de ce sacrifice, des troupes si nombreuses tombèrent sur nous que nous avions fort à faire de tous les côtés et que nous ne savions pas comment nous tirer de ce mauvais pas. Les Mexicains nous criaient : "Regardez bien, car vous allez tous mourir ainsi : nos Dieux l'ont promis à plusieurs reprises." La nuit, tandis que résonnait le sinistre

tambour, ils allumaient de grands feux au sommet de leurs temples et ils poussaient de longs hurlements tout en continuant les sacrifices. Le dernier qu'ils immolèrent fut Cristóbal de Guzmán qu'ils conservèrent vivant dix-huit jours, ainsi que l'affirmèrent trois capitaines mexicains faits prisonniers plus tard. Cependant Huichilobos leur parlait, leur promettait la victoire et notre destruction totale avant huit jours[25]. »

Les offrandes de sacrifiés blancs devaient être particulièrement agréables à ces divinités, mais elles ne constituaient qu'un rite récent et qui ne pouvait en aucune façon supprimer les cérémonies anciennes. Les peuples vaincus et asservis devaient payer l'impôt du sang, en plus, évidemment d'autres contributions. C'est ce qu'expliqua dès la première rencontre, le gros cacique de Cempoala : « Il se plaignait tant de Moctezuma, mettant l'accent sur sa puissance, il gémissait et pleurait tant que Cortez et nous tous, qui étions présents, en étions émus. Il expliqua comment ils avaient été assujettis et que chaque année ils devaient fournir des jeunes gens et des jeunes filles pour les sacrifices ou pour servir d'esclaves dans les maisons ou dans les champs. Il exprima tant de plaintes que je ne puis me souvenir de toutes. Il affirma, en particulier, que les envoyés de Moctezuma prenaient leurs femmes ou leurs filles, si elles étaient belles, et les violaient. Il dit aussi qu'ils agissaient de même dans toute la région de langue Totonaque où il y avait plus de vingt agglomérations[26]. »

Les impôts humains ne suffisaient pas, bien sûr, pour couvrir la demande en cœurs vivants. La guerre fournissait souvent un important contingent de prisonniers à la race dominatrice et belliqueuse qu'étaient les Aztèques. Mais, lorsqu'une longue période de paix tarissait cette source, il fallait cependant obtenir des victimes. Moctezuma I^{er}

organisa donc le système de la « guerre fleurie » (Xochiyoayotl). Il s'agissait de razzias codifiées et normalisées par lesquelles les peuples de Tlascala et Huexotzinco devaient laisser aux mains des Aztèques un nombre de prisonniers suffisant. Aucun *casus belli* n'était nécessaire, aucune haine n'avait besoin d'éclater : les combats se déroulaient, toujours au bénéfice des invincibles Aztèques, jusqu'à ce que le nombre de captifs voulus soit atteint. Alors le conflit s'arrêtait net et chacun regagnait son logis jusqu'à ce que la pénurie oblige à de nouveaux soubresauts. Cette organisation, devenue insupportable aux éternels vaincus, fit d'eux des alliés passionnés des Espagnols et fut un argument de première importance dans la défaite finale de Tenochtitlán.

Ces « reportages », consignés par un témoin oculaire, acteur de première ligne, dont la sincérité globale ne peut être mise en doute, pourraient être recoupés par de nombreux témoignages d'autres chroniqueurs. Cette civilisation qui avait atteint dans certains domaines un haut degré d'évolution, portait en elle-même une telle cruauté qu'elle ne pouvait qu'aller — un jour ou l'autre — à sa perte.

Passons maintenant dans la région de la ville d'Antioquia, en Colombie, région dont les habitants, selon Cieza de León, sont des guerriers sauvages bien différents, dit-il, des « paisibles » habitants du Pérou, et où les sacrifices humains n'étaient pas rares non plus : « Ils construisent des fortins en bambou au milieu desquels se dresse une haute estrade solidement fabriquée de la même matière, pourvue d'un escalier, où ils font leurs sacrifices… En effet le pouvoir et l'influence que le démon, ennemi du genre humain, a possédés sur eux, sont énormes. Dieu l'a permis en punition de leurs péchés. Sur ces estrades ils

disposaient de gros faisceaux de solide corde en agave tressé, dont certaines mesuraient plus de quarante brasses. Ils y attachaient les Indiens qu'ils faisaient prisonniers durant les combats et les laissaient pendre, liés par les épaules. A certains d'entre eux, ils arrachaient le cœur et l'offrait à leurs Dieux, c'est-à-dire au Démon, en l'honneur desquels ils faisaient des sacrifices, puis, peu après, ils mangeaient le corps des victimes[27]. »

Sur l'immense étendue des territoires dominés par les Incas, les sacrifices humains n'ont pas eu, semble-t-il, la régularité statutaire que suivaient les Aztèques. Souvent, les lamas prenaient la place des humains : « Les lamas gris étaient offerts à Viracocha, et les lamas blancs au Soleil (...) à Cuzco on sacrifiait quotidiennement au Soleil un lama « rouge », l'animal étant brûlé après avoir été revêtu d'une étoffe rouge (...). (Cependant) les sacrifices humains semblent avoir été assez courants dans l'ancien Pérou (...) L'occasion la plus solennelle où ils avaient lieu se présentait à l'avènement du nouvel Inca, mais ils s'effectuaient aussi en d'autres circonstances extraordinaires, en temps d'épidémie, de famine, de guerre, de toute autre calamité générale, quand l'Inca participait personnellement à une campagne ou quand il était malade. Mais, s'il faut en croire Cobo, des enfants étaient également immolés en diverses huacas, endroits sacrés, particulièrement si celles-ci avaient quelque rapport avec le soleil[28]... » En effet, ce sont surtout des enfants qui paraissent avoir été tués, comme s'il s'agissait avant tout de transférer une énergie vitale. Le même auteur nous explique que les Cañares de l'Équateur méridional avaient l'habitude de sacrifier une centaine d'enfants chaque année au moment de la récolte. Les rois de Quito, les Incas du Pérou, puis les Espagnols pendant fort longtemps ne réussirent pas à supprimer ce rite sanglant.

Bien qu'ayant désiré que ces massacres disparaissent, les Incas eux-mêmes pratiquaient la *capacocha :* « On entendait par ce mot l'immolation par strangulation ou par égorgement d'un jeune garçon et d'une petite fille ; les victimes étaient ensuite ensevelies au pied de l'autel. Ce sacrifice avait lieu lors de l'intronisation d'un Inca ou de la fête de l'initiation. Dans son *Historia del Nuevo Mundo,* Cobo énumère quatre rites sacrificatoires. Les victimes étaient étranglées, égorgées par sectionnement de la veine jugulaire, enterrées vivantes ou bien on leur ouvrait la poitrine et on leur arrachait le cœur[29]... » Bien souvent, les sacrifices humains étaient liés à l'anthropophagie, autre sujet de surprise indignée de la part des différents chroniqueurs.

Anthropophagie

Déjà, Christophe Colomb s'était fait l'écho de la crainte qui étreignait certaines peuplades à l'évocation des effrayants mangeurs d'hommes. Cette coutume de dévorer la chair humaine se retrouva presque partout, aussi bien au Mexique que dans ce qui est aujourd'hui la Colombie et le Pérou.

Si les cadavres des suppliciés étaient privés de leurs membres, c'est que le cannibalisme conservait un caractère rituel. La chair humaine n'était consommée qu'après l'offrande aux idoles. Diego de Landa a décrit en détail les cérémonies sacrificatoires qui se déroulent au Yucatán : « Ils lançaient le corps déjà mort sur les marches des escaliers où il roulait jusqu'en bas. Là, les officiants lui arrachaient la peau entièrement, sauf les pieds et les mains. Puis le prêtre, nu, s'en recouvrait le corps et tous dansaient avec lui... Ces victimes étaient en général enterrées dans la cour du temple. Parfois ils les mangeaient et partageaient le corps entre les personnes présentes, sauf

les mains et les pieds réservés aux prêtres… S'il s'agissait de prisonniers de guerre, leur vainqueur conservait leurs os pour en faire ostentation de victoire au cours des fêtes futures. Il arrivait aussi qu'ils jetassent des victimes vivantes dans le puits de Chichen-Itza, et bien qu'on ne les visse jamais reparaître, ils croyaient qu'elles en sortaient le troisième jour[30]. »

C'est également en rapprochant les notions de repas et de sacrifices que le cacique Xicotenga le Jeune (Xicotencatl) menace les Espagnols : « Venez chez nous, leur dit-il, et nous ferons la paix en nous rassasiant de votre chair et en offrant aux dieux vos cœurs et votre sang[31]… » Ce même chef indien (il sera plus tard exécuté) manifeste son mépris à l'égard des envahisseurs en leur envoyant « quarante indiens portant des poules, du pain, des fruits et quatre vieilles Indiennes mal vêtues, ainsi que du copal et des plumes de perroquet. Arrivés dans notre camp, sans aucune des marques de respect qu'ils manifestent d'habitude ils dirent : "Notre capitaine Xicotenga vous envoie ceci, mangez-le si vous êtes des dieux comme l'affirment les habitants de Cempoala. Si vous voulez des sacrifices, voilà quatre femmes pour ce faire : vous pourrez manger leur chair et leur cœur[32] ; si vous êtes hommes, mangez les poules." »

Il arrivait aussi que, mêlant le sybaritisme à l'hommage religieux, des esclaves promis au sacrifice et à la marmite fussent mis à l'engrais : « Nous trouvâmes à Tlascala des maisons fabriquées avec des claies en bois, pleines d'Indiens et d'Indiennes enfermés là pour qu'ils soient gras au moment d'être mangés et sacrifiés. Nous brisâmes ces geôles pour que les prisonniers qui s'y trouvaient puissent s'enfuir. Mais les infortunées victimes n'osaient pas s'éloigner ; ils demeurèrent auprès de nous et sauvèrent ainsi leur vie. Dès cet instant, dans tous les villages où nous arrivions, le premier ordre que donnait Cortez était de

démolir toutes ces cages et de mettre en liberté les prisonniers. Nous en trouvions presque partout et en fûmes si indignés que notre capitaine fit part de sa colère aux caciques de Tlascala. Ces derniers promirent de s'abstenir à l'avenir de tuer et de manger d'autres Indiens. Quant à moi, je pensai que toutes ces promesses étaient inutiles car, à peine avions-nous tourné la tête qu'ils retombaient dans les mêmes cruautés[33]. »

A Cholula, les Espagnols se livrèrent à une vengeance cruelle parce que les habitants, « alors que nous voulions les considérer comme des frères et leur enseigner ce que Dieu Notre Seigneur et le roi ordonnent, eux se préparaient à nous tuer et à nous dévorer car ils avaient déjà préparé des marmites avec du sel, du piment, et des tomates[34]... ». Des marmites semblables sont disposées auprès du grand temple de Mexico : « Ils avaient de nombreuses marmites, des pots et des cruches remplis d'eau dans lesquels ils faisaient cuire les malheureux Indiens qu'ils sacrifiaient. Les prêtres les mangeaient, et près du temple se trouvaient de nombreux coutelas et des billots en bois comme ceux qui sont utilisés dans nos boucheries. »

Étaient-ils « préparés » ainsi les jeunes enfants qui faisaient (peut-être) partie du vaste menu présenté chaque jour à Moctezuma ? Bernal Díaz del Castillo rapporte, en effet, qu'il entendit dire que ce genre de mets était présenté à l'empereur indien parmi beaucoup d'autres, mais que les plats étaient si nombreux qu'il n'eut jamais le loisir de vérifier la véracité de ces assertions. En une autre occasion, Cortez lui-même rapporte (dans sa troisième lettre à l'empereur Charles Quint) que Gonzalo de Sandoval, lancé à la poursuite des alliés des Mexicains trouva dans leurs dépouilles « ... de nombreuses charges de maïs et d'enfants rôtis qu'ils avaient emportés comme réserves de nourriture[35] ».

La chair de ces jeunes gens devait être plus savoureuse au goût des Aztèques que la forte viande des conquistadores, souvent chargée par la fatigue d'une forte dose de toxines ; c'est ainsi que les guerriers de Guatimozín lançaient à leurs adversaires les insultes suivantes : « Voyez à quel point vous ne valez rien et combien vous êtes méprisables, même votre chair est immangeable : elle est amère comme du fiel et ils nous est impossible de l'avaler. » Bernal Díaz del Castillo ajoute que « très vraisemblablement, c'est Dieu Notre Seigneur qui mit cette amertume dans la chair de nos soldats, car depuis quelques jours les Indiens s'en étaient gavé[36] ». « Gavé » est en effet le terme employé par les guerriers Aigles ou les guerriers Jaguars lorsqu'ils adressent leurs sarcasmes aux alliés des Espagnols en leur jetant des membres rôtis de Castillans dépecés : « Mangez donc cette viande de vos dieux (Teules) et de vos frères, car nous en sommes quant à nous rassasiés. Gavez-vous vous-mêmes de ces reliefs de nos repas[37]... » A plusieurs reprises, aussi, ce sont des têtes barbues qui venaient rouler dans le camp espagnol ou qui étaient envoyées comme trophées aux tribus hésitantes.

Cependant, même aux instants les plus cruels de la famine qui épuisa les Mexicains assiégés, famine si poignante qu'ils consommèrent jusqu'à l'écorce des arbres, « jamais ils ne mangèrent le corps d'un Mexicain ; ils ne dévoraient que leurs ennemis Tlascaltèques ou les Espagnols qui leur tombaient entre les mains[38] ». La réciproque, bien sûr, était vraie et les alliés des Espagnols, après la victoire, regagnèrent leur pays chargés de dépouilles et « de très nombreux morceaux de viande séchée de Mexicains qu'ils offrirent à leurs parents et à leurs amis pour qu'ils s'en régalassent au cours de différentes fêtes ». Ce cannibalisme mexicain, à l'évidence fort répandu, conservait un caractère cérémoniel, lié à la guerre et à la religion. Il ne semble pas en avoir été

toujours de même dans ce qui est aujourd'hui l'Amérique du Sud, Venezuela et Colombie surtout, territoires échappant en partie aux lois incaïques.

Américo Vespucci, dans ses lettres à Piero Soderini, gonfalonier de la république de Florence, relate des cas d'anthropophagie beaucoup plus systématiques. Au cours de son premier voyage (19 mai 1497-15 octobre 1498), expédition dirigée par Juan Díaz de Solís et Vicente Yáñez Pinzón, on touche les côtes du Honduras. Là, Vespucci observe des indigènes qui « mangent peu de viande sauf de la chair humaine et Votre Magnificence saura qu'en cela ils sont très inhumains, qu'ils dépassent les plus bestiales coutumes. En effet, ils mangent tous les ennemis qu'ils tuent ou qu'ils capturent, aussi bien les femmes que les hommes, avec tant de férocité que rien qu'à le dire cela paraît chose horrible, combien plus à le voir comme il m'est arrivé en beaucoup d'endroits. Et ils s'étonnèrent de nous entendre dire que nous ne mangions pas nos ennemis[39] ».

Dans le récit de son second voyage (commandé celui-là par Alonso de Ojeda et Juan de La Cosa du 16 mai 1499 au 8 septembre 1500) un autre épisode dramatique, le long des côtes du Venezuela actuel, est consigné. « Lancés à la poursuite d'une vaste pirogue montée par soixante-dix rameurs, les Espagnols virent les Indiens se jeter à la nage. Ils ne purent en saisir que deux, mais dans l'embarcation abandonnée ils trouvèrent quatre enfants qui n'étaient pas de la même race et qu'ils emmenaient captifs. Ils les avaient châtrés, car tous étaient sans membre viril et la plaie était encore fraîche… Ces enfants nous firent comprendre par signes qu'on les avait châtrés pour les manger plus tard et nous sûmes que ces gens étaient un peuple appelé Cannibales, tous féroces et qui mangent de la chair humaine[40]. »

Sur la côte ouest du continent, Cieza de León fut un spectateur particulièrement attentif de ces repas humains dont il a observé les traces en nombre considérable. En 1537, tout près d'Antioquía, « qui est la première ou la dernière ville du Pérou au nord », il vit le grand cacique Nutibara : « Autour de la porte de sa demeure — et il en allait de même pour toutes les maisons de ses capitaines — il avait disposé un grand nombre de têtes des ennemis qu'ils avaient mangés auparavant. C'était pour eux une marque de leur triomphe. D'ailleurs, tous les habitants de cette région mangent de la chair humaine et aucun n'y échappe s'il est fait prisonnier. A peine ont-ils pris un adversaire qu'ils le mangent (sauf s'il est originaire du même village)[41] ». Il ajoute quelques pages plus loin : « J'ai entendu dire que les caciques de ces vallées enlevaient toutes les femmes qu'ils pouvaient prendre à leurs ennemis, qu'ils les conduisaient chez eux et qu'ils en usaient comme de leurs propres épouses. Lorsqu'elles étaient enceintes de leurs œuvres, ils élevaient avec grand soin les enfants qui naissaient jusqu'à l'âge de douze ou treize ans. Alors, lorsque ces derniers étaient bien gras, ils les mangeaient avec délectation sans considérer qu'ils étaient la chair de leur chair. Ainsi, ils avaient avec eux des femmes dont la seule utilité était d'engendrer des enfants pour les manger. »

« Le licenciado Vadillo m'affirma que de vieux Indiens lui avait dit (grâce aux interprètes qu'il avait) que lorsque les indigènes allaient à la guerre, ils réduisaient en esclavage les prisonniers qu'ils faisaient, les mariaient avec des filles de leur famille et mangeaient les enfants nés de cette union. Puis, lorsque ces esclaves étaient devenus vieux et impropres à la reproduction, ils les mangeaient eux aussi. En raison de toutes ces morts, nous trouvions toujours de grandes quantités de têtes autour des portes des caciques

comme s’il y avait eu dans chaque maison une boucherie anthropophagique[42]. »

Parfois c’est avant sa naissance que l’enfant était consommé : « Ils sont si amateurs de chair humaine qu’il est arrivé qu’après avoir pris des Indiennes enceintes presque arrivées à terme, ils se soient précipités sur elles pour leur ouvrir le ventre en toute hâte avec leurs couteaux en silex pour en sortir le bébé. Puis, après avoir allumé un grand feu, ils le faisaient cuire et le mangeaient. Ils finissaient aussi de tuer la mère et la dévoraient, sans même la nettoyer de ses immondices, avec une avidité stupéfiante[43]. » « Lorsqu’ils veulent tuer quelques-unes de leurs malheureuses victimes pour les manger, ils les font mettre à genoux, et, la tête baissée, ils leur assènent un coup sur la nuque pour les étourdir. Le futur sacrifié ne parle pas, ne se plaint pas, demeure muet comme une carpe. Ce que je décris là, je l’ai vu à plusieurs reprises : au moment de mourir les Indiens ne soufflent mot, ne demandent pas miséricorde ; au contraire, certains rient à l’instant où on les tue et cela est vraiment étonnant[44]. »

Au long des pages, surtout lorsqu’il s’agit des marches de l’empire incaïque, les références se multiplient. Nous n’en rapporterons qu’une, tirée des environs de Cali, en raison de l’originalité qu’elle comporte : « Au centre de ce village se trouve une grande maison en bois très haute et toute ronde. En haut, il y avait quatre fenêtres pour l’éclairer. Le toit était en paille. En entrant, on voyait en l’air une longue planche que traversait tout l’espace et, sur cette planche étaient disposés en bon ordre des cadavres de prisonniers faits à la guerre, vidés de leurs entrailles. Ils les ouvraient avec leurs couteaux, les dépouillaient, et, après avoir mangé la chair, les bourraient de cendres et refaisait des visages en cire grâce aux têtes elles-mêmes. Ensuite ils les disposaient sur cette planche de sorte qu’ils semblaient être vivants. Ils leur mettaient entre les mains des javelots,

des lances, de lourdes épées. En plus, il y avait une grande quantité de mains et de pieds suspendus aux murs de cette vaste case et, dans une autre toute proche, un grand nombre de morts, de têtes et d'ossements. C'était épouvantable de considérer un aussi triste spectacle car tous avaient été tués par leurs voisins et mangés comme s'ils avaient été des animaux des champs[45]. »

Qui aurait pu imaginer que les musées de cire existaient déjà, dans leur principe, avant la moitié du XVI^{e} siècle ? Sur un autre point, les civilisations américaines étaient peut-être plus proches de notre époque que de la mentalité officiellement en vigueur au XVI^{e} siècle. Il s'agit de l'homosexualité et de la sodomie considérées au grand jour, sans le voile de l'hypocrisie ou les contraintes de la religion.

L'homosexualité et la sodomie

Dès les premières pages de son récit, Bernal Díaz del Castillo observe le 5 mars 1517, alors qu'il vient de participer au premier combat livré contre les Indiens du Yucatán, « une petite place avec trois maisons construites en dur, leurs oratoires, où se trouvaient de nombreuses idoles en terre cuite, les unes avec des sortes de visages démoniaques, d'autres féminines, grandes, d'autres aux formes et à l'aspect affreux. Il semblait bien qu'elles représentaient des silhouettes d'Indiens en train de pratiquer entre eux la sodomie[46] ».

La presqu'île du Yucatán centre de la civilisation Maya (moribonde à cette époque) était particulièrement marquée par une large permissivité sexuelle. L'historienne Reay Tannahill écrit que « les Mayas figuraient parmi ceux qui admettaient l'homosexualité des adolescents et qui la favorisaient davantage que l'hétérosexualité. Jusqu'à ce

qu’un garçon fût en âge de se marier il était d’usage de lui procurer un compagnon, généralement un esclave, pour satisfaire ses pulsions charnelles. S’il avait des rapports avec une fille non mariée il était passible d’une amende, et si elle était vierge on régularisait promptement. D’après cette manière de voir, le mariage constituait la relation importante ; une activité hétérosexuelle hors des liens conjugaux était plus menaçante pour l’harmonie du couple que des échanges homosexuels. Les Mayas toléraient aussi — à l’inverse des Aztèques et des Incas — une homosexualité permanente et foncière des adultes[47].

Les Espagnols, particulièrement choqués par une attitude qui leur semblait scélérate, démoniaque, repoussante, ont eu sans doute tendance à généraliser leurs soupçons sur toute la Nouvelle-Espagne. Pourtant, il semble que les lois aztèques aient été drastiques contre les homosexuels et les travestis. Il n’en reste pas moins que les affirmations de Cortez et de Bernal Díaz del Castillo peuvent authentifier l’observation effective d’homosexualité, sinon à Mexico même, du moins à Cempoala : « Cortez déclara au cacique obèse que, pour avoir une réelle amitié entre nous, il fallait… qu’ils soient désormais exempts de sodomie. En effet il y avait chez eux des jeunes gens habillés comme des femmes et qui gagnaient leur vie par ce maudit métier[48]. » Ces prostitués mâles connaissaient peut-être les prêtres des grands temples car « d’après ce que nous pûmes apprendre, ces prêtres étaient fils de grands seigneurs et n’avaient pas de femmes. Par contre ils avaient recours à ce maudit office de la sodomie[49]… ».

Que des statues pratiquant la sodomie se trouvent dans des temples, que des prêtres s’y livrent alors qu’ils s’éloignaient des femmes semble impliquer que les Indiens « éprouvent pour ce vice une sorte d’inclination religieuse ». Cette courte citation est due à Cieza de León qui dans sa *Crónica del Perú* témoigne de la grande diffusion de cette

coutume parmi les Mochicas-chimús et les Yuncas des zones côtières.

Certes, lorsque la domination des Incas s'étendit, à partir du XIII^{e} siècle, ils s'efforcèrent d'extirper ce qu'ils considéraient comme une « perte de semence ». Ils le firent avec violence car, comme la plupart des dirigeants despotiques, les Incas ne toléraient pas ce qui détonnait dans leur système rigide et saisissaient chaque occasion de liquider l' « abominable péché » au fur et à mesure de leur avance dans les vallées montagneuses les plus reculées et le long de l'étroite plaine côtière. « L'Inca lui-même ordonnait qu'on recherchât les sodomites avec soin et qu'ils fussent brûlés vifs en place publique, pas seulement les convaincus de culpabilité mais ceux que des preuves indirectes mêmes minces accusaient... Le mot même leur était insupportable et ils ne le prononçaient jamais ; tout Indien... qui, en colère ou se disputant avec quelqu'un, l'employait comme injure était considéré comme déshonoré et passait pendant plusieurs jours pour vil et répugnant auprès des autres Indiens pour avoir utilisé un pareil terme[50]. »

Il apparaît par ailleurs qu'il faut manier avec précaution les affirmations fournies par les historiens les plus sérieux. C'est ainsi que l'on peut lire dans un ouvrage fort documenté qu'il ne restait chez les Chimues qu'un homme pour quinze femmes après extermination des sodomites par les Incas. Cette statistique qui semblerait prouver que dans cette région 14 mâles sur 15 s'accouplaient entre eux est, soi-disant, fondée sur les écrits de Cieza de León. Or celui-ci, déclare à propos des Cañares : « Atabaliba (Atahualpa) fit preuve d'une grande cruauté à l'égard des habitants de cette province lorsqu'il y pénétra après avoir défait les troupes de son frère Huáscar. En effet, bien que les

hommes et les enfants se soient présentés à lui en portant des rameaux verts et des palmes pour demander miséricorde, il ordonna à ses troupes, d'un ton irrité et sans pitié aucune, qu'elles les massacrent tous. C'est ainsi que disparut un grand nombre d'hommes et d'enfants... de sorte que les survivants affirment qu'il y a quinze fois plus d'hommes que de femmes[51]. » Aucune allusion n'est faite au « crime contre nature » pour expliquer le massacre.

Dans un autre ouvrage qui fait également autorité en la matière, le même épisode est rapporté comme suit : « ... Atahualpa s'acharna contre les Cañares qui, à l'heure des revers, étaient passés à l'adversaire. C'est en vain que, portant des rameaux et des feuillages, les jeunes femmes de cette tribu allèrent au-devant de l'Inca pour implorer miséricorde. Il les fit *toutes* massacrer et ordonna qu'on arrachât et qu'on jetât les cœurs de milliers de guerriers Cañares. » Ce seul exemple d'interprétations diverses d'un même passage d'un chroniqueur raisonnablement digne de foi démontre la difficulté de se fonder sur des renseignements de deuxième main. D'ailleurs, Cieza de León est suffisamment explicite sur le point qui nous occupe à l'instant sans qu'il soit besoin de tirailler un texte quelconque. En effet, des habitants de cette même région, il dit : « Vicieux et mauvais comme le sont ces gens-là, et bien que chez eux les femmes ne manquent pas, parfois très belles, la plupart d'entre eux s'adonnent publiquement et ouvertement à l'abominable péché de sodomie dont ils se font gloire (c'est ce qu'on m'a certifié)... »

Plus indéniables que ces témoignages — que l'on peut trouver chez Oviedo et d'autres chroniqueurs encore — sont les découvertes archéologiques effectuées dans les territoires où se développa la civilisation Mochica dans le premier millénaire de notre ère. Sur une centaine de poteries à thème érotique, onze représentent un acte

normal et trente-quatre des activités sodomiques (surtout hétérosexuelles) : l' « abominable péché » paraît avoir été répandu avant que ne s'exerce l'autorité des Incas. Ceux-ci ne devaient pas lutter contre cette déviation pour des raisons morales, mais plutôt par souci d'éviter ce qu'ils considéraient comme un gâchis vital.

Est-ce cette volonté de normaliser les rapports amoureux qui explique la légende tragique qui avait cours à l'époque de Cieza de León aux environs du cap de Santa Elena (golfe de Guayaquil) ? Toujours est-il qu'en des temps fort éloignés, des géants venus dans de vastes embarcations en jonc débarquèrent sur la côte. Leur taille était telle qu'un homme normal leur arrivait à peine à la ceinture. Ils étaient imberbes et leurs yeux avaient la taille d'une soucoupe. Ils creusèrent d'abord des puits gigantesques qui fournissent encore une eau excellente. Pour se nourrir — un seul d'entre eux devait engloutir plus que cinquante hommes normaux — ils dévastaient la région. De plus, ils étaient venus sans femmes et pour satisfaire d'autres appétits ils s'emparèrent des habitantes. Hélas ! les Indiennes mouraient de ces monstrueux accouplements. Quant aux maris, massacrés eux aussi (« d'autres façons », signale le chroniqueur), ils ne savaient que faire malgré les nombreuses réunions qu'ils tenaient. « Après quelques années, en raison du manque de femmes à leur taille ou bien parce que ce vice leur était habituel sous l'influence du démon maudit, ils se livraient entre eux à l'abominable péché de la sodomie, péché très grave et horrible. De plus, ils le commettaient en public aux yeux de tous, sans craindre Dieu et sans aucune pudeur... Il arriva donc, alors qu'ils étaient tous plongés dans leur maudite sodomie, qu'il tomba du ciel un feu effroyable et épouvantable. L'énorme fracas qui l'accompagna fut à peine apaisé qu'un ange resplendissant apparut, brandissant une épée tranchante et lumineuse : d'un seul coup de son arme, il les tua tous et le

feu du ciel les brûla. Il ne reste d'eux que quelques ossements et quelques crânes que Dieu voulut laisser là en souvenir de son courroux[52]... »

Le rapprochement avec la destruction de Sodome et Gomorrhe telle qu'elle nous est contée dans la Genèse s'impose. Or, comme il est peu vraisemblable que l'évocation d'anges blancs ait été habituelle aux Cañares ni qu'ils aient eu connaissance de l'Ancien Testament, on peut penser à une contamination catholique dans ce récit. Ainsi, si l'on considère que Cieza de León nous donne surtout des témoignages de seconde main, qu'Atahualpa a exterminé les vaincus pour des raisons de trahison et non de sodomie et que l'imprégnation religieuse faussait les observations des chrétiens, il est permis de mettre en doute la généralisation de l'homosexualité au Pérou et en Colombie. Sans doute, et malgré les interdictions sociales des Incas, une sodomie rituelle existait-elle ; sans doute aussi un certain nombre d'adeptes populaires suivaient-ils ces tendances. Mais ils le faisaient sans cette dissimulation complexée que donne la notion de péché.

Pour les Espagnols, tout imprégnés de virilité et nourris des Évangiles, le *pecado nefando* était le comble de l'impudence satanique. Gonzalo Fernández de Oviedo écrit par exemple : « Regardez à quel point ils se targuent d'un pareil crime... Ils portent un bijou d'or, ciselé en relief, montrant un homme en train d'accomplir sur un autre l'acte infâme et diabolique de Sodome. » Il fut tellement dégoûté quand on lui montra cet ornement qu'il ne le fit pas simplement fondre mais le brisa à coups de marteau[53].

De son côté, Vasco Núñez de Balboa, découvreur du Pacifique et qui ne passe pas pour avoir été parmi les plus cruels se saisit dans le Darién de cinquante prostitués mâles (*putos*) qu'il fit dévorer par ses molosses et dont il brûla les restes. Auparavant, il avait fait connaître à ses

victimes — selon les normes — l'abomination de leur repoussant péché. Cette impitoyable exécution est rapportée par Gómara sans qu'aucun regret, aucune émotion ne transparaissent, tant était ancrée dans les esprits la certitude du bon droit[54]. Sur un autre point qui semblait fondamental à la société espagnole du XVI^{e} siècle, l'étonnement des conquérants fut profond : la conduite des femmes indiennes et la valeur toute relative de la virginité féminine.

Les conquistadores et les femmes

Fort diserts sur les souffrances dues au manque de nourriture, les conquérants demeurent discrets lorsqu'il s'agit de leur détresse sexuelle : le sujet, à l'époque, ne pouvait être abordé que par d'obscures allusions. Pourtant, il paraît évident que la longue continence dans laquelle se trouvaient maintenus les gaillards qui traversaient les mers devait les pousser à apprécier la nudité bistrée des jeunes Indiennes. Il est quasi certain que le massacre des Espagnols, laissés par Christophe Colomb au fort de la Navidad en 1492, fut dû en grande partie aux rapts effectués sur les populations féminines de l'endroit. De son côté, Bernal Díaz del Castillo signale dès les premières lignes de sa *Conquista de Nueva España* que presque tous les membres de l'expédition partie d'Espagne en 1514 arrivèrent à Nombre de Dios (Panamá) atteints d'une maladie qui causait aux jambes de bien vilaines plaies. Certains ont voulu voir dans ces symptômes la marque de la syphilis, d'autant plus qu'ailleurs l'observation clinique se complète : « Il se trouva alors que six ou sept soldats, jeunes et de belle allure, furent pris de douleurs aux reins, douleurs si fortes qu'il leur était impossible de rester debout : nous devions les porter. La cause de leur mal resta inconnue. Certains disaient qu'ils avaient mené à Cuba une

vie trop agréable et que le poids et la chaleur des armes les avaient rendus malades. » Il n’est pas douteux que des relations s’étaient établies entre les jeunes Espagnols et les femmes indigènes de Cuba.

Dans d’autres circonstances, lorsque des actions guerrières permettaient de s’emparer légalement de futurs esclaves, par exemple au moment de la reconquête de Mexico, chacun s’efforçait d’enlever une « belle Indienne »… ou plusieurs. Mais, comme il s’agissait de prises de guerre ayant une valeur marchande, le quint royal était obligatoirement perçu. Pour ce faire, Cortez « décida, d’accord avec les officiers du roi, que l’on marque au fer rouge les “pièces” et esclaves qui avaient été pris. Il désirait aussi prendre son quint propre sur leur valeur après avoir reçu celui de Sa Majesté. Dans ce but il fit connaître une proclamation qui faisait obligation à tous les soldats de conduire dans une maison désignée toutes les prises qu’ils pouvaient avoir faites de sorte qu’elles soient marquées au fer. « Le délai de remise était de deux jours. Nous allâmes tous remettre toutes les jeunes Indiennes et les jeunes Indiens que nous avions pris (en effet, les hommes mûrs ne nous intéressaient guère en raison de la difficulté qu’il y avait à les surveiller. D’autre part nous n’avions pas besoin d’eux pour notre service puisque nos amis Tlascaltèques y pourvoyaient). Donc, lorsque toutes nos prises furent réunies, on les marqua d’un G, première lettre de “guerre” et avant que nous puissions dire ouf, le quint royal fut fixé ainsi que celui que Cortez s’attribua. De plus, depuis l’instant où nous avions remis nos prises, les plus belles avaient disparu et au moment de la répartition, on ne nous retourna que des Indiennes vieilles et repoussantes… ».

Il y eut, bien sûr, de violentes protestations et Cortez promit « … en conscience — ainsi qu’il avait coutume de le faire — que dorénavant on agirait différemment. Chaque

Indienne, belle ou laide, serait appréciée en vente publique, chacune à son prix, fort si elle était belle, faible si elle ne l'était pas[55]... ». Malheureusement, les choses ne s'améliorèrent guère. A Tezcoco il fut à nouveau décidé de réunir les « pièces » pour fixer leur prix et pour que le quint royal puisse être versé avant d'entrer en possession réelle de l'esclave marquée du G. C'est du moins ce que croyaient les soldats. Mais, il fallut verser encore un second quint à Cortez et, là aussi, les plus jolies Indiennes disparurent pendant la nuit. D'autre part, les commissaires royaux qui dirigeaient les enchères attribuaient à qui leur semblait bon les meilleures prises.

Dès lors, lorsque les soldats prenaient de belles natives (et Bernal Díaz del Castillo ne dissimule pas qu'il était du nombre), ils les cachaient et se refusaient à les faire marquer. Ils affirmaient qu'elles s'étaient enfuies ou, s'ils étaient en bons termes avec Cortez, ils allaient les faire marquer en secret, durant la nuit, payait le quint qui correspondait à leur valeur et les conservaient ainsi pour eux. Le plus souvent, les femmes demeuraient chez leur vainqueur et ce dernier prétendait qu'elles étaient là de leur plein gré, au titre de *naborías* (servantes ou domestiques).

Aucune considération humanitaire ne transparaît à propos de ces scènes qui font penser aux marchés d'esclaves que connut jusqu'au XIX^{e} siècle le sud des États-Unis. Les Indiennes réagissaient avec sensibilité car, « comme il y avait déjà deux ou trois mois que certaines esclaves étaient en notre compagnie, elles connaissaient tous les soldats du camp. Elles savaient qui était bon, qui était méchant, qui traitait bien ses servantes et qui les traitait mal. Elles n'ignoraient pas qui avait la réputation de se comporter en gentilhomme de sorte que, après enchères, lorsque des esclaves — hommes ou femmes — étaient attribués à de mauvais maîtres, ils disparaissaient

aussitôt à jamais sans qu'il soit possible de savoir ce qu'ils étaient devenus[56]. »

Parfois, les parents nobles des filles enlevées s'efforçaient de les récupérer. C'est ce qui se passa après la reconquête de Mexico : « Gualimozín prisonnier, et nombre de ses officiers, se plaignirent que leurs filles et leurs épouses avaient été prises par des Espagnols. Cortez, quoique avec réticence, permit aux Mexicains de parcourir son camp pour y mener leurs recherches. En outre, il demanda à tout soldat possédant une Indienne décidée à regagner sa famille de la restituer sur-le-champ. Les Aztèques découvrirent beaucoup de leurs parentes, mais ces dernières refusèrent de retourner auprès des leurs ou de leur mari. Presque toutes préférèrent rester avec les Castillans et se dérobaient aux recherches. Certaines refusèrent de retourner à leurs idolâtries et beaucoup étaient déjà enceintes, de sorte que les Indiens n'en ramenèrent que trois[57]. »

Il apparaît donc que les Espagnols, en l'absence d'Européennes, recherchaient la compagnie des femmes autochtones. Ils la recherchaient pour différentes raisons, car nous ne pouvons imaginer que les deux franciscains fray Bernaldo de Armenta et fray Alonso Lebrón qui fuyaient l'autorité de Alvar Núñez Cabeza de Vaca à Asunción, en compagnie de trente-cinq jeunes filles, l'aient fait pour d'autres raisons que de les instruire en détail de la doctrine chrétienne[58]. En l'occurrence, les chefs indiens protestèrent auprès du gouverneur qui put rapidement récupérer les innocentes catéchumènes.

Souvent, en revanche, conscients d'offrir aux conquérants le cadeau qui pouvait le mieux les séduire, les caciques remettaient aux Espagnols leurs plus chères enfants. Ceci se produisit, par exemple, à la fin du mois de mars 1519. Les seigneurs de Tabasco, effrayés le jour

précédent par le grondement d'une bombarde et la furie d'un cheval entier, offrirent à Cortez une vingtaine de femmes parmi lesquelles se trouvait l'excellente doña Marina (ainsi baptisée) qui fut par la suite d'une utilité extrême. Le lendemain, le frère Bartolomé de Olmedo dit la messe en présence des caciques et des vingt Indiennes. Ces dernières furent baptisées après avoir écouté quelques explications évangéliques. Cortez effectua alors la répartition parmi ses capitaines.

Il confia doña Marina à Alonso Hernández Puertocarrero, lui-même excellent capitaine. Lorsque ce dernier dut rejoindre l'Espagne, Cortez prit doña Marina pour concubine. Il en eut un fils, Martin Cortez qui devint par la suite commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Cette dame indienne, de lignée noble, fut l'objet du respect de tous. Lorsqu'elle était toute jeune, sa mère, veuve d'un grand cacique, se remaria. Elle eut un fils et pour éviter tout conflit futur, elle donna sa fille à une tribu voisine en affirmant partout qu'elle était morte. Aussi, en 1523, lorsque Cortez et doña Marina se trouvèrent face à la mère vieillie, veuve à nouveau, et à son fils, maintenant cacique, les retrouvailles auraient pu entraîner une vengeance explicable. Mais doña Marina fit preuve de mansuétude ; elle rassura sa mère et son demi-frère et elle déclara que « Dieu lui avait fait la grâce de l'éloigner de ses idolâtries, qu'il l'avait faite chrétienne, qu'il lui avait permis d'avoir un fils de son seigneur et maître Cortez, qu'il l'avait mariée à un bon gentilhomme nommé Juan Jaramillo : par conséquent, même si on la faisait reine de toute la Nouvelle-Espagne, elle refuserait, préférant à tout servir son mari et Cortez[59] ».

Cet épisode prouve qu'il pouvait y avoir chez nos Espagnols une largeur de vue sentimentale surprenante : Cortez offre à l'un de ses lieutenants la femme qui sera longtemps sa propre compagne ; il donne son nom au fils

qu’il a de cette dernière, puis il la marie à un autre capitaine, tout cela sans heurt apparent. Les dons de jeunes femmes furent multiples. Le vieux Xicotenga, cacique de Tlascala, peut-être centenaire, certainement aveugle, offrit sa propre fille à Cortez. Celui-ci en fit don à Pedro de Alvarado après qu’elle eut été baptisée sous le nom de doña Luisa. Alvarado eut d’elle un fils, Pedro, et une fille doña Leonor. Cette dernière épousa don Francisco de La Cueva, noble gentilhomme, qui eut d’elle quatre ou cinq fils, tous nobles gentilshommes également. Bernal Díaz del Castillo ne s’étonne pas de la valeur d’une telle progéniture car, dit-il, « doña Leonor était une femme excellente par son père, qui fut commandeur de l’ordre de Saint-Jacques et gouverneur du Guatemala et par sa mère, fille de Xicotenga, grand seigneur de Tlascala[60] ». Par cette remarque, le vieux chroniqueur démontre à nouveau l’absence réelle de préjugés raciaux chez les premiers conquistadores — tout au moins à ce niveau social et dans les relations entre les Espagnols (pères) et les Indiennes nobles (mères).

Quant à Moctezuma, il fit part à plusieurs reprises de son désir d’avoir une descendance mêlée grâce à ses filles (il avait dix-neuf enfants). L’une d’elles, baptisée doña Isabel épousa par la suite le noble espagnol Alonso Grado.

En Nouvelle-Castille aussi, les Espagnols connurent des Indiennes, certaines belles, certaines moins flattées par la nature. Cieza de León, dans la région d’Urabá (Colombie), observe des Indiens qui sont en général « de bonne disposition et propres. Quant à leurs femmes, elles sont parmi les plus belles et les plus amoureuses que j’ai vues dans la plus grande partie des Indes que j’ai parcourues[61] ». Nous pouvons être persuadés qu’un chroniqueur aussi sérieux que Cieza de León ne peut avancer une telle affirmation péremptoire sans expérimentation personnelle. Son opinion sur les femmes cañares est tout aussi

chaleureuse : « Les femmes sont fières de leurs longs cheveux qu'elles enroulent sur leur tête d'une façon caractéristique à leur race. Elles sont vêtues de laine et de coton et portent des sandales. Quelques-unes d'entre elles sont belles, très ardentes aux jeux de l'amour et elles goûtent fort les Espagnols. De plus elles sont extrêmement travailleuses[62]... »

Le mépris de la virginité, valeur incomparable pour tout époux espagnol, Cieza de León le trouve encore au nord du Pérou. « Là, dit-il, j'ai entendu affirmer que la plupart d'entre eux, avant qu'une fille se marie, la corrompent et apaisent avec elle leur luxure. A ce propos, il me revient que dans la province de Cartagena, lorsqu'on marie une fille, avant de la remettre à son mari, la mère en présence de témoins de sa famille, la dépucèle avec les doigts. En effet, il est plus honorable de la remettre ainsi corrompue que vierge. Quant à choisir une coutume, il me paraît préférable d'agir comme le font certains de cette région-ci, à savoir que des hommes de la famille (ou des amis) rendent femme la jeune fille avant de la remettre à son époux[63]... »

Dans le même ordre d'idée, ajoutons un témoignage dont Gonzalo Hernández de Oviedo se fait l'écho dans la région du golfe de Urabá : « Nombreuses sont les femmes de l'endroit qui s'offrent à qui les veut, particulièrement celles de haut rang car elles affirment que la noblesse consiste à ne rien refuser puisque refuser est un signe de bassesse. Pourtant, elles prennent bien garde de ne pas avoir de relations avec des gens du commun, sauf si ce sont des chrétiens. En effet, sachant qu'ils sont hommes dans toute l'acception du terme, elles les considèrent tous comme nobles — tout en sachant très bien faire la différence entre ceux qui commandent et les autres — et les respectent au plus haut point de sorte qu'elles s'estiment fort honorées si l'un d'entre eux leur prouve son attachement. Presque

toutes, lorsqu'elles ont connu charnellement un chrétien, lui demeurent fidèles, sauf s'il reste longtemps absent parce qu'elles n'ont aucune vocation pour le veuvage ou la chasteté monacale. Lorsqu'elles sont enceintes, beaucoup d'entre elles prennent une herbe spéciale et se débarrassent de leur grossesse. En effet, elles disent que la maternité est bonne pour les vieilles femmes et qu'elles se refusent à abandonner leurs plaisirs, à être grosses et à avoir ensuite la poitrine tombante. Il faut dire qu'elles sont très fières de leurs seins. Lorsqu'elles accouchent, elles vont à la rivière, se lavent et tout écoulement s'arrête immédiatement. Elles ne cessent leur activité que quelques jours et leurs chairs se referment de telle sorte que ceux qui ont commerce avec elles prétendent que les multipares semblent des vierges et que celles qui n'ont pas eu d'enfants sont si étroites qu'il est difficile à l'homme de satisfaire son désir[64]. »

Dans les territoires plus fermement tenus par les Incas, l'atmosphère policée se prêtait moins à des débordements aussi spontanés. Cependant les instituts des filles choisies, réservées au culte et à l'usage de l'Inca, constituait une tentation à laquelle succombèrent, par exemple, les soldats de Hernando de Soto dans la ville de Cajas (selon Francisco de Jerez, secrétaire de F. Pizarre) sur le chemin de Cajamarca. D'ailleurs, Atahualpa condescendait à offrir à certains de ses dignitaires quelques-unes de ses *incapaclla* (servantes choisies pour l'Inca). Il agit de même avec plusieurs des capitaines espagnols.

Ensuite, après la conquête, les unions, voire les mariages se multiplièrent entre hidalgos et princesses, mais aussi, plus rarement, en sens inverse. Garcilaso de La Vega Inca, né à Cuzco en 1539, lui-même issu de cet heureux mélange de race, en fait une sorte d'inventaire dans ses

Comentarios reales[65]. Il se lamente d'abord sur la cruauté exterminatrice d'Atahualpa vainqueur de Huáscar. Les serviteurs, les femmes, les enfants, les fœtus surtout, tout fut massacré. Heureusement quelques personnes purent s'échapper : « Tous ceux qui évitèrent ainsi la mort furent des garçonnets et des fillettes de moins de onze ou douze ans. De ce nombre furent ma mère et un de ses frères, appelé Francisco Huallpa Tupac Inca Yupanqui, que j'ai connu et qui, depuis que je suis en Espagne m'a écrit... J'ai connu aussi deux fils de Huaina Capac (frère de Huáscar), l'un s'appelait Paullu Topa, l'autre Titu : de la famille de Paullu, il est resté des descendants métis ; son fils don Carlos Inca, avec qui j'allais à l'école et suivais des cours de latin, épousa une femme noble, née dans le pays de parents espagnols, dont il eut un fils don Melchior Carlos Inca qui, l'an dernier, en 1602, vint en Espagne pour visiter la capitale et recevoir les dons qu'on devait lui octroyer... principalement parce qu'il est arrière-petit-fils de Huaina Capac en ligne masculine...

« Des *ñustas,* des infantes, filles légitimes de Huaina Capac que l'on connaît, l'une s'appelait doña Beatriz Coya. Elle épousa Martín de Mustincia, homme noble, qui fut au Pérou trésorier de l'empereur Charles Quint. De ce mariage naquirent trois garçons qu'on appelaient les Bustincias, sans parler d'un autre qui fut nommé Juan Sierra de Lequizano, mon compagnon d'école. L'autre *ñusta* s'appelait doña Leonor Coya ; elle épousa en premières noces un Espagnol du nom de Juan Balsa... Ils eurent un fils qui fut mon condisciple. Elle se maria en secondes noces avec Francisco de Villascastín, l'un des premiers conquérants du Pérou...[65] »

Quant à la mère de Garcilaso, elle était nièce de Huaina Capac, « fille d'un de ses frères, légitime du côté paternel et maternel, nommé Huallpa Tupac Inca Yupanqui ». Elle eut ce fils du capitaine Garcilaso de La Vega, de sorte que

notre historien se trouvait être le cousin d'Atahualpa et le descendant du plus grand poète espagnol du début du XVI^{e} siècle. Après avoir évoqué la descendance de Huáscar échappée au massacre, Garcilaso de La Vega Inca poursuit son récit par la famille de Atahualpa : « J'ai connu un fils et deux filles du roi Atahualpa : l'une d'entre elles s'appelait doña Angelina, dont le marquis François Pizarre eut un fils du nom de don Francisco ; lui et moi étions de grands émules, car à huit ou neuf ans (tel était notre âge) son oncle Gonzalo Pizarre nous faisait rivaliser à la course et au saut. Le marquis eut aussi une fille appelée doña Francisca Pizarre ; ce fut une femme fort courageuse ; elle épousa son oncle Fernand Pizarre ; son père, le marquis, l'avait eue d'une fille de Huaina Capac qui s'appelait doña Inés Huailla Nusta. Celle-ci épousa ensuite Martín de Ampuero, habitant de Villa de Los Reyes. Ces deux enfants du marquis et un fils de Gonzalo Pizarre appelé don Fernando furent amenés en Espagne, où les garçons moururent prématurément au grand regret de ceux qui les connaissaient, car ils faisaient concevoir l'espoir qu'ils seraient dignes de leur père. Je ne me souviens pas bien si l'autre fille d'Atahualpa se nommait doña Beatriz ou doña Isabel. Elle épousa un Espagnol d'Estrémadure du nom de Blas Gómez ; elle se maria en secondes noces avec Sancho de Rojas, gentilhomme métis. Leur fils s'appelait don Francisco Atahualpa, il était beau garçon, de corps et de visage, comme tous les Incas… Il mourut jeune[65]. »

Tous ces récits entraînent diverses réflexions ; d'abord qu'il est difficile de suivre les filiations tant les mélanges sont divers, en particulier au Pérou. Ensuite que le métissage était accepté sans aucune réticence. Quelques lustres à peine après la conquête, des écoles avaient été fondées que fréquentaient les jeunes métis. Il y a dans cette attitude castillane une grandeur évidente qui fut trop occultée par la logique exploitation politique des violences

(indéniables) exercées par ailleurs. Peut-être n'est-il pas indifférent de signaler que Diego Almagro le Jeune, sous l'autorité duquel se rangèrent les almagristes après l'exécution de son père Pedro Almagro, était lui aussi métis ; né à Panamá en 1518, il fut accepté comme chef sans protestation. Il est vrai qu'à cette époque la prééminence paternelle ne faisait aucun doute pour personne.

Quant aux femmes espagnoles, absentes des premiers voyages, elles ne semblent pas avoir été transportées en convois punitifs comme plus tard, chez nous, ces filles embarquées vers la Louisiane. La population autochtone, nous l'avons vu, rendait inutile cet apport métropolitain. Lorsque les circonstances le permirent, elles vinrent, accompagnant mari, père ou frère, et lorsque c'était possible, elles convolaient avec de nobles et riches capitaines. D. Velázquez gouverneur de Cuba, poussa son jeune secrétaire F. Cortez à épouser Catalina Suárez Pacheco. Le ménage paraît avoir vécu dans l'harmonie et Catalina vint rejoindre son époux en Nouvelle-Espagne (1522). Par malheur elle mourut à peine arrivée. Le cas n'était pas rare, mais les mauvaises langues laissèrent aller leurs calomnies et des regards torves se tournèrent vers la concubine doña Marina. Pourtant, la douleur de Cortez fut évidente et il porta le deuil plusieurs années. Ce n'est qu'en 1530 qu'il épousa en Espagne doña Juana de Zúñiga qui était d'une famille ducale. Au Pérou, la première femme espagnole, nommée Juana Hernández, arriva avec Hernando de Soto, à Tumbez, en 1531 (*Crónica de Diego Trujillo*).

Au début de la conquête les hommes blancs étaient infiniment plus nombreux que les métropolitains. Puis, de 1509 à 1538, dix pour cent des licences d'embarquement furent attribuées aux femmes, parmi lesquelles un tiers allait rejoindre leur époux. Si elles ne le retrouvaient pas, elles devaient réintégrer l'Espagne dans un délai de trois

ans. Vingt ans après la conquête, et sauf dans les régions écartées (Paraguay ou Chili, par exemple) on peut penser que l'équilibre des sexes était à peu près établi. Dès 1534, les femmes célibataires purent aller en Amérique sans licence d'embarquement, ce qui dut faciliter un certain courant d'émigration.

Fréquemment, les Espagnoles (épouses ou fiancées) supplantaient la concubine indienne, même si elle était de sang princier. Nous avons vu que Cortez n'épousa jamais doña Marina, bien qu'il eut donné son nom au fils qu'il eut d'elle. Alvarado agit de même au Guatemala. Au cours de son voyage en Espagne, en 1527, il avait épousé une jeune femme noble qui mourut peu après. En secondes noces, dix ans plus tard, Alvarado s'unit à Doña Beatriz de La Cueva, sœur de la précédente, toujours durant un voyage en Castille. Il regagna le Guatemala accompagné de son épouse et, ainsi qu'il le fait savoir au Cabildo, « de vingt demoiselles de bonne famille, non mariées, bien qu'il ne pensât pas qu'elles resteraient longtemps sans l'être... Quand ces jeunes filles nobles arrivèrent à la capitale et virent les promis qui les attendaient, grisons hâlés ou vétérans trop marqués par leurs campagnes, elles ne cachèrent pas leur désappointement méprisant : l'un était borgne, l'autre boitait, un troisième était estropié. L'un des guerriers, objet de ce dédain, remarqua simplement : « je prendrai la fille d'un cacique[66] ».

Garcilaso de La Vega agira de même, poussant le cynisme, ou le sens du devoir jusqu'à donner sa maîtresse en mariage à un certain Juan del Pedroche, à Cuzco. Cette obligation de dignité matrimoniale pour les adelantados et gouverneurs ne s'appliquait pas qu'aux concubines indiennes. Valdivia, le conquérant du Chili, dut se séparer de sa belle maîtresse Iñés Suárez et faire venir à Santiago son épouse légitime demeurée en Espagne. Iñés avait accompagné Valdivia pendant de nombreuses années et,

selon le document qui lui concédait une riche encomienda, elle avait défendu Santiago pendant une absence du gouverneur, ordonnant même l'exécution immédiate de sept chefs indiens en son pouvoir. Par la suite, elle épousa Quiroga, préférant ces épousailles au retour en Espagne. Cet époux nouveau devint à son tour gouverneur du Chili vingt-six ans plus tard... Hélas ! Iñés était morte depuis longtemps. L'atmosphère d'incertitude dramatique qui était celle de la conquête, pouvait non seulement donner aux femmes un courage viril, mais leur inspirait parfois une philosophie de vie toute stoïcienne.

Parmi les quelque trois cents soldats qui participèrent à partir de 1527 à la funeste expédition de Pánfilo de Narváez en Floride, dix emmenèrent leur épouse. Lorsque le gouverneur décida de s'enfoncer dans les terres laissant aux trois vaisseaux la mission de regagner Panuco, une femme s'avança et prédit la destruction presque totale de la troupe. Pánfilo répondit noblement que beaucoup mourraient sans doute, mais que les autres auraient richesse et gloire et que rien ne modifierait sa décision. La femme s'adressa alors à ses compagnes qui devaient rester sur les navires en compagnie d'une centaine de marins et elle leur tint à peu près ce langage : « Vos maris partent vers des terres inconnues et mettent leur vie en grand péril. Ne tenez plus compte d'eux. Voyez autour de vous qui peut remplir le rôle d'un époux. Quant à moi, c'est ce que je vais faire[67]. » Alvar Núñez Cabeza de Vaca ajoute que « c'est ce qu'elle fit en effet, et les autres se marièrent et se mirent en ménage avec les hommes qui étaient restés sur les bateaux »... et ne fait aucun commentaire moraliste sur cette acceptation d'un veuvage « en devenir ».

Quoi qu'il en soit, la vie était souvent tragique pour les malheureuses que l'amour où les liens du mariage et de la famille avait entraînées dans ces aventures. On connaît le

cas d’un soldat, épuisé par les fatigues du passage des Andes, qui se laissa mourir auprès du cadavre de sa femme en étreignant sa petite fille. Ce drame démontrerait (s’il en était besoin) jusqu’à quel point le rêve et la tentation d’un monde meilleur pouvait effacer toute réflexion raisonnable dans l’esprit de beaucoup. Il fut la proie de cette aberration, Lope de Aguirre, le Traître, qui se souleva contre l’autorité royale, massacrant, combattant, spoliant et entraînant avec lui sa fille. Sur le point d’être écrasé, il poignarda son enfant, malgré ses supplications, pour lui éviter le déshonneur d’être « la fille d’un traître vaincu ».

Nous sommes bien loin ici des fastes enivrants que connaîtront bien plus tard Lima et Mexico. Cortez et Pizarre avaient eu conscience de l’avenir de leur conquête, et chacun dans sa capitale s’était efforcé de jeter les fondements d’une vie princière, digne des peuples qu’ils avaient vaincus, des hommes qu’ils avaient combattus, des splendeurs qu’ils avaient contemplées.

Si nous nous éloignons des combats et des alcôves, nous voyons que les relations entre vainqueurs et vaincus pouvaient être marquées de sentiments autres que la violence ou l’amour. Parfois naissait l’estime et l’amitié ; fréquemment aussi, l’admiration, voire l’émerveillement.

III. — La grandeur des hommes et des sites

Les empereurs Moctezuma et Atahualpa

Nous savons que la personne de l’Inca Atahualpa avait frappé les Espagnols par sa noblesse de port et sa beauté physique. Sa personnalité était indéniable : âgé de trente-cinq ans environ en 1530, bien découplé, les traits fins, il

avait un regard d’aigle dont l’éclat métallique terrorisait les hauts dignitaires eux-mêmes.

Moctezuma est présenté également de façon élogieuse : « Environ quarante ans, le teint bistré sans être foncé, il était de belle taille et bien proportionné. Plutôt sec de complexion, il avait les cheveux noirs, longs jusqu’aux oreilles, et quelques poils de barbe, noirs aussi. Son visage allongé respirait la joie ; ses yeux avaient bel aspect et de toute sa personne émanait soit une grande bonté, soit, lorsque c’était nécessaire, une noble rigueur. Il était toujours très soigné et se baignait chaque soir[68]… »

Les marques de dévotion révérencielle qui entouraient les deux souverains laissèrent les conquérants stupéfaits. Il est vrai qu’aussi bien Atahualpa que Moctezuma étaient quasiment déifiés, qu’ils étaient tout-puissants, toujours victorieux, habitués aux « reptations » générales et emplis d’un orgueil — méprisant chez Atahualpa, torturé chez Moctezuma — qui donnait à leur personne un fort halo de grandeur. Lorsque Cortez, après avoir passé au cou de Moctezuma un collier en perles d’agate monté sur fil d’or musqué, voulut lui donner l’amicale accolade espagnole, les dignitaires aztèques l’en empêchèrent avec une horreur craintive : la personne de leur « chef-dieu » était intouchable. Sans en arriver à une telle adoration, les Espagnols considérèrent Moctezuma avec respect et sympathie (au début, tout au moins) et Cortez leur en fit une obligation absolue.

L’une des premières entrevues entre les deux chefs mérite d’être rapportée : « Moctezuma nous fit savoir que, s’il nous avait parfois demandé de ne pas venir à Mexico, ça n’était pas par mauvaise volonté propre, mais parce que ses vassaux étaient effrayés, affirmant que nous portions la foudre et l’éclair, que nos chevaux tuaient une infinité d’Indiens, que nous étions des dieux féroces et bien d’autres enfantillages. Mais, maintenant qu’il nous avait

vus, qu'il s'était rendu compte que nous étions des êtres doués de raison, faits d'os et de chair et pleins de courage, il nous tenait en la plus haute estime… Ensuite Moctezuma ajouta en riant, car en toutes choses il était d'humeur joyeuse et conservait son langage de grand seigneur : « Malinche (Cortez), je sais que les Tlascaltèques avec qui vous êtes si liés, t'ont dit que je suis une sorte de dieu, que tout dans mon palais est en or, en argent ou en pierres précieuses. Mais je vous sais assez intelligents pour avoir compris qu'il ne s'agissait là que de plaisanteries. Vous le voyez bien, seigneur Malinche, je suis fait d'os et de chair comme vous, et mon palais est en pierre et en bois. Pour être un grand roi, certes je le suis et quant à mes richesses, ce sont celles de mes prédécesseurs, mais tout ce qu'on vous a dit de plus ne sont que folies et mensonges. Considérez donc cela comme des plaisanteries, de la même façon que je tiens moi-même pour telles vos tonnerres et vos éclairs[69]. »

« Cortez lui répondit alors, en riant lui aussi, que les ennemis propagent toujours des médisances et des mensonges au sujet de leurs adversaires et qu'il s'était bien rendu compte qu'il n'existait nulle part un aussi magnifique seigneur, si justement loué auprès de notre Empereur. » Moctezuma fit alors distribuer à tous les Espagnols présents des cadeaux somptueux, et tout cela « avec une allégresse et un visage caractéristique du grand et noble seigneur qu'il était… Nous prîmes alors congé de lui, et nous regagnâmes nos quartiers tout en devisant des manières élégantes et du noble comportement que Moctezuma montrait en chacune de ses actions, décidant de lui montrer le plus grand respect, ôtant devant lui nos bonnets d'armure comme nous le fîmes dorénavant. »

C'est donc le bonnet d'armes à la main que Bernal Díaz del Castillo se présenta un jour devant Moctezuma auprès de qui il était de garde. Par l'intermédiaire du page

Orteguillo, il avait eu l'audace de demander le cadeau d'une belle Indienne, et le noble prisonnier lui dit : « Bernal Díaz del Castillo, on m'a fait savoir que vous manquiez d'or et de mantes. Je vous ferai donner une belle jeune fille. Traitez-la bien, car c'est la fille d'un seigneur. Je vous donnerai aussi de l'or et des mantes. » Le futur chroniqueur répondit avec grand respect qu'il baisait les mains de son bienfaiteur et qu'il priait Dieu qu'il l'ait en sa sainte garde. A cela Moctezuma répondit : « Bernal Díaz me paraît être un homme de noble caractère[70] », car Moctezuma connaissait tous ses gardiens par leur nom et, même si Cortez en personne se découvrait devant lui, il arrivait pourtant que certains soldats ne manifestassent pas toujours la même retenue.

Un soldat de haute taille, de belle allure, nommé Fulano de Trujillo était une nuit de garde auprès de Moctezuma. C'était un personnage « si mal éduqué que, sauf tout le respect que j'ai pour les lecteurs, il lâchait des bruits indécents que Moctezuma entendit. Il considéra comme irrespect et mauvaise éducation que l'on puisse se livrer à ces excès alors qu'il pouvait, lui, l'entendre... Le jour venu, Moctezuma fit venir le soldat Trujillo et lui reprocha de ne pas avoir à son égard le respect nécessaire. Il le pria de se surveiller dorénavant et lui fit donner un bijou d'or... Notre Trujillo n'en tint aucun compte et, le soir même, lâcha un autre coup de tonnerre dans l'espoir de récolter un autre joyaux[70] ». L'irrespectueux militaire fut écarté de la garde, bénéficiant en l'occurrence de plus de chance que son compagnon Pedro López. Ce dernier, excellent arbalétrier, homme pourtant discret et d'excellent caractère, se laissa aller à s'écrier au moment de prendre son tour de garde : « Au diable ce fils de chien ! A force de monter la garde auprès de lui, j'en ai pris un mal d'estomac qui me fera mourir[70] ! » Moctezuma l'entendit, en fut si marri, qu'il fit part de son indignation à Cortez, lequel fit fouetter le

soldat irréfléchi. Après cela tous les Espagnols chargés de la garde l'effectuait en silence et avec respect « comme il était normal pour un aussi grand cacique ».

Certes, il ne s'agit pas là de témoignage d'amitié, mais c'est la preuve de rapports humains pleins de vie et de réalité. Cortez lui-même est impliqué dans une atmosphère de ce type et il lui arrive de se conduire avec une bonhommie sympathique et réciproque : « Il se trouvait quelquefois que Moctezuma joue avec Cortez au *totoloque,* jeu indien qui consiste à lancer des palets en or aussi près que possible d'autres plaquettes situées à une certaine distance... » Chaque fois que l'un des deux joueurs l'emportait, sa victoire était marquée par un trait. Un neveu de Moctezuma tenait les comptes pour son oncle, et Pedro de Alvarado s'occupait de Cortez. Mais l'Espagnol trichait éhontément et, ajoutant toujours un bâton à son total, faisait souvent triompher son chef. Moctezuma s'en rendit compte et, d'un ton plaisant et avec le sourire, il déclara qu'il refusait dorénavant que « le Soleil » (c'est ainsi qu'ils surnommaient Pedro de Alvarado) comptât les points parce qu'il était trop « menteur »... A ces mots, tous les Espagnols présents éclatèrent de rire et Bernal Díaz del Castillo nous explique la raison de cette hilarité générale : « Pedro de Alvarado, fort bel homme et bien éduqué, avait le défaut d'être un fieffé menteur ; nous le savions tous et cette affirmation de Moctezuma nous plongea dans l'allégresse[70]. » Cette atmosphère bon enfant se détériora après les excès commis par Alvarado lorsqu'il fut laissé seul à Mexico.

Il en fut de même au Pérou. Au début, en effet, Atahualpa se lia d'amitié avec Fernand Pizarre et avec Hernando de Soto. Grâce à eux, il apprit l'espagnol et le jeu des échecs. Son intelligence et sa rapidité d'assimilation faisaient l'admiration de ses professeurs et partenaires. C'est à eux

que l'Inca se plaignit lorsque l'interprète indien Felipillo eut séduit une de ses femmes choisies. François Pizarre menaça avec colère l'Indien hispanisé qui, dès lors, voua à son ancien maître Inca une haine inexpiable. Partout il propageait des nouvelles alarmantes, mettait en garde les uns, mentait auprès des autres et modifiait le sens des phrases qu'il avait à traduire. Aussi, lorsque Fernand Pizarre, le mieux éduqué de la famille, partit vers l'Espagne pour escorter le quint impérial et lorsque Hernando de Soto fut envoyé en reconnaissance vers des rassemblements suspects de troupes indiennes, Atahualpa se trouva sans défenseur et son sort fatal fut vite scellé. Siegfried Huber écrit que « sur 24 juges, 13 votèrent coupable et 11 la mise en liberté d'Atahualpa[71] ». Ce partage des voix signifie que la présence de Fernand Pizarre et de Hernando de Soto aurait pu modifier la sentence. Dès l'exécution rapide du jugement, des protestations et des critiques s'élevèrent chez les conquérants eux-mêmes. Par la suite, la fin tragique de la plupart des jurés impitoyables fut considérée comme une juste punition divine.

Car Dieu et la religion, nous le savons, sont toujours présents dans la pensée de nos acteurs : lorsque Gil González Dávila venu de Panamá par mer, arriva ensuite tout près de la « mer d'eau douce », il rencontra un cacique nommé Nicaragua avec lequel il entama une discussion théologique, appuyé par ses moines et aidé par les interprètes. La pertinence des arguments de l'Indien, la finesse de son raisonnement, la rapidité de son intelligence firent l'admiration de tous. Sa renommée s'étendit de bouche à oreille et c'est ainsi que la région conserva le nom de son brillant représentant. Cet exemple de déférence « toponymique » est assez rare pour être mis en évidence.

Une autre preuve de l'estime des Espagnols est d'ordre littéraire : la seule véritable œuvre épique de la littérature

castillane fut écrite par Alonso de Ercilla y Zúñiga. Voltaire dira d'elle : « Sur la fin du XVI^{e} siècle, l'Espagne produisit un poème épique, célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de son auteur. » L'auteur, l'un des lieutenants de Valdivia lancé à la conquête du Chili (1545), y raconte la lutte contre les indomptables Araucans du chef indien Tucapel, audacieux et vantard. D'autres protagonistes remarquables sont décrits dans cette *Araucana :* le sage vieillard Colocolo ; le bouillant Cayocupil ; le sauvage Elicura ; la belle Tequalda, fille du cacique Brancol et surtout le colossal Caupolicán qui fut nommé chef des Araucans pour avoir transporté sur ses épaules un énorme tronc d'arbre pendant deux jours et deux nuits, cependant que « la lune elle-même semblait avoir ralenti sa course pour admirer une aussi formidable épreuve ». Sous la fiction poétique apparaît la fierté d'un peuple qui ne fut jamais vraiment conquis et qui résista en leur temps aux envahisseurs incas eux-mêmes.

Cette haute idée du combattant valeureux, nous la trouvons aussi à la prise de la forteresse de Sacsahuamán qui protégeait Cuzco. Un chef indien nommé Cahuide faisait preuve d'une telle vaillance contre les attaques espagnoles que Pedro Pizarre donna à ses hommes l'ordre de prendre vivant un tel adversaire qu'il voulait honorer. Mais, au moment de la défaite finale, le cacique laissa tomber ses armes, se cacha la tête dans son poncho et se précipita du haut des remparts. « Sa mort, affirmèrent les Espagnols, fut digne des anciens Romains. »

Enfin, voici un document curieux, dicté et signé le 27 juin 1526 par Fernand Cortez lui-même et qui s'intitule « Privilège de doña Isabel Moctezuma, fille du Grand Moctezuma, dernier roi indien du Grand Royaume et de la ville de Mexico, laquelle, baptisée et devenue chrétienne, épousa Alonso Grado, naturel de la ville de Alcántara,

gentilhomme, de la maison de Sa Majesté... ». Dans ces quelques pages, le gouverneur de la Nouvelle-Espagne fait d'abord un court résumé de son action, puis relate comment Moctezuma fut blessé grièvement alors qu'il s'adressait à son peuple pour l'apaiser. Donc, « ... voyant qu'il pouvait mourir de sa blessure, Moctezuma me tint un long discours pour me remettre en mémoire le profond amour qu'il avait au cœur dans le service de Votre Majesté, le mien propre (en votre royal nom) et celui de tous les Espagnols. Il remarqua qu'il subissait toutes ces offenses et ces blessures à cause de cet amour, mais qu'il n'en avait aucun regret. Il ajouta que s'il venait à mourir, il me priait et me chargeait affectueusement, au nom de l'amour qu'il me portait et de son désir de m'être agréable, de bien vouloir prendre en charge ses trois filles, de les faire baptiser et de leur enseigner notre Sainte Religion qu'il tenait pour fort bonne. Ainsi, après avoir conquis Mexico, je les fis baptiser sans délai, donnant à l'aînée, son héritière légitime le nom de doña Isabel, et aux deux autres, ceux de doña Maria et doña Marina. Puis, se rendant compte qu'il était à la toute dernière extrémité, Moctezuma me fit appeler à nouveau et me pria instamment de prendre soin de ses filles, les plus précieux joyaux qu'il me confiait, de partager entre elles une partie de ses biens pour qu'elles ne soient pas sans ressources, en particulier l'aînée qu'il aimait tendrement... »

Cortez rappelle alors combien Moctezuma fut toujours un ami loyal et dévoué, lavé de toute responsabilité dans les soulèvements aztèques : il lui parut donc obligatoire d'accepter, au nom de Sa Majesté et au sien propre, la demande du moribond. Cet engagement — qui impliquait aussi l'empereur Charles Quint, puisque pris par son mandataire — Cortez tint à honneur de l'avoir tenu : « J'ai donc accueilli chez moi les trois filles de Moctezuma, faisant en sorte qu'on les traite et les reçoive le mieux

possible et qu’on les instruise des commandements de notre Sainte foi catholique… » Ensuite, il donna à Isabel un époux noble, Alonso Grado et lui offrit en dot et donation pour elle-même et ses descendants, la souveraineté sur le territoire et la ville de Tacuba (et quelques autres lieux).

La scène émouvante au cours de laquelle le vaincu se confie à l’honneur du vainqueur (et qui eut d’autres exemples dans l’histoire) présente évidemment une part de vérité qu’il n’est pas facile d’évaluer. Il est indéniable, par contre, que Cortez dont les qualités d’intelligence étaient hors du commun, a dû être sensible à l’anéantissement tragique de la grandeur de Moctezuma. De la même façon qu’il avait détruit la noblesse d’un homme (qu’il estimait peut-être), les circonstances l’avaient amené à détruire sa capitale, Mexico, dont la vue l’avait cependant, naguère, empli d’admiration, lui et tous ses soldats. En effet, en dépit de la perpétuelle tension militaire et d’un état d’esprit qui incitait peu les rudes armées de l’époque aux suaves émotions esthétiques, certains spectacles grandioses touchaient malgré tout leur cœur.

Le Popocatepetl, Mexico, le Pérou

Au mois d’août 1519, en route vers Mexico, la petite troupe voit tout à coup le bourg de Zocotlán (peut-être l’actuelle Tlatlanquitepec). C’était un village tout blanc, avec de vastes terrasses, des temples élevés et le palais du cacique dressant sa masse brillante sous le soleil. La nostalgie des villages andalous avec leurs maisons blanchies de chaux vint poindre l’âme des soldats. Des Portugais qui faisaient partie de la troupe jurèrent leurs grands dieux que l’on se serait cru à Casteloblanco et demandèrent qu’on nomme ainsi cette agglomération gouvernée par Olintecle.

Plus tard, après les durs combats de Tlascala, Cortez et ses hommes contemplèrent avec stupéfaction le Popocatepetl (la montagne qui fume) en éruption. Ce spectacle nouveau — par la suite les volcans du Guatemala rendirent le phénomène presque anodin — fit naître la surprise et l'intérêt. Cortez manda Diego de Ordás et deux volontaires pour qu'ils aillent voir de près ces grondements, ce feu, cette fumée, cette colère : « Diego de Ordás emmena avec lui des seigneurs indiens qui s'efforçaient de lui mettre la crainte au cœur en affirmant que lorsqu'il serait à mi-pente, il ne pourrait pas supporter l'agitation du sol, les pierres, les cendres et les flammes qui sortent de la "montagne qui fume". Quant à eux, ils avertissaient qu'ils ne dépasseraient pas la limite marquée par les temples dédiés aux dieux du volcan... Pourtant, Ordás et ses deux compagnons poursuivirent leur route seuls. Bientôt, le volcan commença à jeter de longues langues de feu, des pierres brûlées et légères, d'épais nuages de cendres tandis que le sol tremblait de tous côtés. Les trois Espagnols attendirent sans bouger d'un pouce pendant une heure, puis grimpèrent jusqu'au cratère qui était rond et large d'un quart de lieue. De là, ils purent voir la grande ville de Mexico, toute la lagune et tous les autres bourgs qui s'y trouvaient. Ce volcan est à douze ou treize lieux de Mexico et, après avoir contemplé longuement la ville, Diego de Ordás revint à Tlascala dont les habitants admirèrent au plus haut point une telle preuve d'audace[72]... » Il faut rappeler ici que le Popocatepetl culmine à 5 439 mètres, et que cette « première » eut lieu sans préparation aucune et sans autre équipement qu'une intraitable volonté. Par la suite, d'autres Espagnols escaladèrent les flancs de ce volcan aujourd'hui éteint, même des moines franciscains effectuèrent cet exploit. En 1522, Francisco Montano s'introduisit dans le cratère pour en retirer du soufre, nécessaire à la fabrication de la

poudre. Mais, fort justement, la priorité de Diego de Ordás fut retenue et, par la suite, un volcan figura sur les armes de sa famille.

Il n'est pas douteux que pour Ordás, qui avait vu la capitale du haut des cieux, l'arrivée à Tenotichtlán, revêtit une importance particulière. C'est par la chaussée d'Iztapalapa que les conquistadores s'approchèrent, une chaussée encombrée de curieux qui contemplaient, bouche bée, les hommes barbus et leurs chevaux. De leur côté, les Espagnols tournaient de tous côtés des regards pleins d'étonnement (et de crainte) : « En voyant toutes ces villes fondées aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme, et cette vaste chaussée toute droite qui conduisait à Mexico, nous étions saisis d'admiration et nous nous disions que tout cela ressemblait aux maisons enchantées du livre *Amadis de Gaule.* Que penser d'autre, en effet, devant les hautes tours, les temples, les édifices qui étaient construits au milieu de l'eau en bonne et belle pierre ? Certains soldats se demandaient même s'ils n'étaient pas plongés en plein rêve : rien d'étonnant à cela car je ne sais comment vous faire ressentir ce que nous avons ressenti nous-mêmes dans une situation jamais vue par personne, jamais entendue et peut-être jamais imaginée. A notre approche d'Iztapalapa, comment évoquer la magnificence des deux caciques qui vinrent à notre rencontre, proches parents de Moctezuma lui-même ? Et, une fois entrés dans la ville, quelle description permettrait d'imaginer les palais où nous fûmes logés, leur grandeur, l'excellence de leur construction, en pierres de la meilleure qualité avec des boiseries en cèdre odorant ? Que dire des jardins intérieurs, couverts de vélums ornés de parements en coton ? Puis, laissant les appartements, nous allâmes nous promener dans les jardins : je ne pouvais rassasier mes regards devant tant d'espèces d'arbres parfumés, tant d'allées fleuries, tant d'arbres fruitiers. Il y avait aussi un

lac d’eau douce où pouvaient pénétrer les embarcations venues de la lagune par une ouverture pratiquée à cette fin et, partout, des murs blanchis à la chaux, embellis de toutes sortes de pierres et de peintures. Quel éloge en devrais-je faire ! Et, que dire de toutes les espèces d’oiseaux qui venaient jusqu’à ce lac ? Je le répète, je ne pouvais croire qu’il y eût au monde d’autres terres découvertes semblables à celle-ci, car à l’époque on ne connaissait pas encore le Pérou[73]… »

Le lyrisme du chroniqueur trouva d’autres raisons de s’exprimer après l’entrée à Mexico : non seulement l’impériale grandeur de Moctezuma, mais aussi l’étendue, la beauté de la ville et son agitation. Dans le palais de Moctezuma, tout est grandiose : l’organisation de la vie, les repas, les distractions, les volières, les réserves d’armes, les artistes même, dont on nous dit que certains seraient dignes d’Apelle, de Michel-Ange ou de Berruguete. Pourtant tous ces émerveillements s’effacent devant le spectacle multicolore et bouillonnant du grand marché de Tlatelolco. Là, sur une place aussi grande que celle de Salamanque, toutes sortes de marchandises sont offertes, achetées, taxées, surveillées. La répartition des emplacements est supérieure à tout ce qui existe en Europe ; ici, les pierres précieuses, ailleurs les œuvres en plumes de quetzal ; là, les esclaves, le miel et les excréments humains servant d’engrais. Il y a aussi les parfums, le tabac, les onguents, les peaux de jaguar, les fruits, les fleurs, les vêtements, etc. : une description de plusieurs pages que Cortez (aussi bien que Bernal Díaz del Castillo) développe avec enthousiasme : « Considérant la foule des gens qui se trouvaient là, les uns achetant, les autres vendant, foule dont la rumeur pouvait s’entendre à plus d’une lieue, plusieurs soldats qui avaient parcouru le monde, Constantinople, Rome et toute l’Italie affirmèrent qu’ils n’avaient jamais vu un marché aussi bien organisé et

aussi fréquenté[74]. » Il est possible que le regret né de la destruction totale de ces merveilles (à la suite du siège de Mexico quelques mois plus tard) ait exacerbé les sentiments des Espagnols de la Nouvelle-Espagne.

Ceux du Pérou, confrontés à des ouvrages cyclopéens inaccessibles aux outrages du temps conservèrent sous les yeux les témoignages de leur stupéfaction. Tel fut l'étonnement que ressentirent Alonso de Molina puis Pedro de Candía lorsqu'ils virent pour la première fois Tumbez. La vue des vases et des ustensiles en or et en argent les convainquirent que la richesse de la région n'était pas un mythe. Surtout la puissante forteresse, entourée d'une triple muraille, retint leur attention. Elle n'était rien, pourtant auprès de la formidable défense du Cuzco, Sacsahuamán. Là, les murailles étaient si hautes, les pierres de granit si lourdes et si admirablement encastrées entre elles que beaucoup d'Espagnols pensèrent que seule l'aide de Satan pouvait expliquer cette merveille. Nombre de ces fortifications portent encore témoignage du savoir-faire inexpliqué des travailleurs incas. Cieza de León décrit avec sympathie le système de réserves de nourriture que de nombreuses étapes offrent à l'Inca sur les routes royales. Il s'étonne aussi du système de communication et de calcul que constituent « des sortes de nœuds qu'ils appellent *quipus*. (Ce système), même s'il nous paraît peu clair et peu net est une bien habile façon de compter[75] ».

Cependant, il n'en reste pas moins que le Pérou dut surtout sa notoriété proverbiale — « ceci vaut un Pérou » — à l'énorme rançon que le grand Atahualpa réunit dans l'espoir fallacieux d'obtenir sa liberté. Ce trésor dont certains prétendaient qu'il ne représentait qu'une poignée de grains dans un sac, poussa plusieurs aventuriers à se lancer à la recherche du pays de l'or, El Dorado. Dans cette quête, Orellana découvrit les énormes fleuves de l'Amazone et les immenses forêts tropicales, presque aussi

démesurées que cet océan nouveau dans lequel Balboa s’enfonça jusqu’à la ceinture, ivre d’orgueil en prenant possession de ces flots au nom de la couronne d’Espagne.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION MILITAIRE DE LA CONQUÊTE

L'expédition de Christophe Colomb fut financée par la couronne de Castille et les riches armateurs Pinzón. Les trois vaisseaux emportaient moins de cent hommes et peu de matériel militaire puisqu'il s'agissait surtout d'explorer et de créer des liens diplomatiques, commerciaux, religieux. Par la suite, la mise en place des cohortes conquérantes, mues par des motivations différentes, s'effectua selon des normes nouvelles. Toutefois, il est bon de remarquer que le nombre des participants aux multiples entreprises demeura relativement réduit : il ne faut imaginer ni les longues théories des croisades, ni les formidables armées des guerres de Grenade ou des carnages d'Italie.

Francisco Hernández de Córdoba partit de La Havane, le 8 février 1517 avec 110 compagnons ; Juan de Grijalva quitta Cuba le 5 avril 1518 à la tête de 240 soldats ; nous savons que Cortez avait sous ses ordres 508 soldats et 109 marins : son armée était donc relativement puissante. Par contre, Pizarre ne comptait que sur 168 hommes (dont 62 cavaliers), pour affronter Atahualpa. Quant à Pánfilo de Narvâez, il mena à la défaite de Cempoala un millier d'hommes et entraîna dans sa malchance fatale les 600 malheureux qui auraient dû reconnaître la Floride (1527). L'un des rares survivants de ce désastre, Alvar Núñez Cabeza de Vaca, repartit vers Buenos Aires le 2 novembre 1540 accompagné de 400 soldats et des marins nécessaires à ses quatre navires. Enfin, nous mentionnerons Pedro de

Ursúa, mandaté par le premier vice-roi du Pérou, Antonio de Mendoza. Il s'élança sur les eaux du fleuve qui se nommera Haut-Amazone, en compagnie de la plus importante troupe réunie au XVI^{e} siècle par les Espagnols, plus de mille hommes (en juillet 1560). Ceux-ci avaient été incités au départ par le vice-roi, désireux de purger sa capitale d'éléments oisifs, agités et quelque peu hors-la-loi. Rien d'étonnant, donc, si la zizanie s'empara vite de cet amalgame d'aventuriers douteux jusqu'à porter à leur tête le tristement fameux Aguirre. Cependant, les expéditions justifiées comme celle-ci par l'assainissement de la société américaine furent l'exception et le recrutement des bataillons conquérants obéissait à d'autres normes.

I. — Recrutement et formation des expéditions

L'atmosphère dans laquelle furent préparées les grandes conquêtes est différente de celle que connurent les premières découvertes. Les Espagnols sont installés depuis des lustres dans les nouveaux territoires, Cortez à Cuba et Pizarre à Panamá. C'est à partir de ces bases qu'ils monteront leurs expéditions. Dans ces conditions, les ambitions personnelles, les intrigues et la richesse parfois déjà accumulée, sont des facteurs déterminants dans la mise en place des éléments fondamentaux de la conquête du continent.

Non loin de Vera Cruz, en 1518, l'expédition de Grijalva reçut des messagers de Moctezuma une quantité d'or non négligeable. Juan de Grijalva décida d'envoyer ce trésor à Cuba et de profiter du voyage pour évacuer les blessés graves et les malades ; Pedro de Alvarado reçut la responsabilité du transport et s'éloigna sur un navire légèrement endommagé qu'il fallait radouber. Lorsqu'il

toucha Santiago de Cuba, le gouverneur Diego de Velázquez l'accueillit avec délire, « le prenant sans cesse dans ses bras pour lui donner l'accolade[1] », ayant la certitude qu'un royaume magnifique s'étendait sur la Terre Ferme. Dès cet instant, sans perdre un jour et pour couper l'herbe sous le pied à d'éventuels compétiteurs, le gouverneur manda vers l'Espagne l'un de ses chapelains, Benito Martínez pour qu'il avise les autorités métropolitaines et qu'il obtienne mandat de conquérir et peupler le nouvel empire. Velázquez était à peu près certain d'obtenir satisfaction auprès de l'évêque de Burgos, Rodríguez de Fonseca, responsable pour lors des Indes occidentales, car il lui avait offert une belle encomienda.

Cependant, en raison de sa santé et de son embonpoint, il ne pouvait prendre en personne le commandement de la nouvelle entreprise. Il lui fallait donc désigner au plus vite un chef responsable, dans le bouillonnement des intrigues et des ambitions. Le clan Velázquez, en particulier, avait ses candidats, mais nombreux étaient ceux qui auraient aimé repartir sous l'autorité de Juan de Grijalva. Cortez, qui évoluait pour lors dans l'entourage du gouverneur, gentilhomme apprécié, jeune marié, mais sans charisme particulier, s'aboucha avec le secrétaire du gouverneur Andrés del Duero et avec Amador de Lárez, représentant financier de la couronne, proche lui aussi de Velázquez. Les trois compères se mirent d'accord : si Cortez obtenait le commandement suprême, il ferait trois parts égales des butins qui lui reviendraient et deux d'entre elles iraient à ses garants. Del Duero et de Lárez par leurs conseils et leur pression constante, obtinrent en effet que le gouverneur désigne leur ami et lui fournisse les documents qui l'accréditaient et fixaient les lignes de sa mission. Deux éléments fort importants sont maintenant acquis : le chef et la flotte. En effet, outre les quatre bateaux de Grijalva, radoubés et carénés, Velázquez en avait armé six autres de

ses propres deniers[2]. Voici donc Cortez investi. Il va agir avec rapidité, selon son caractère et en fonction des obligations de sa charge.

Un nouvel homme apparaît avec l'autorité : nous assistons à Santiago de Cuba à la naissance d'une ambition et d'un destin. Tout d'abord, le futur marquis de Oaxaca (F. Cortez), pourtant déjà soigné de sa mise, accentua son élégance. Il orna son chapeau d'un panache de plumes avec une médaille en or du meilleur effet. Il fit faire une riche cordelière pour son nouveau pourpoint de velours, puis il ordonna qu'on lui façonne des bannières brodées, aux armes de Castille, marquées sur chaque face d'une croix rouge et portant l'inscription latine : « Amici, sequamur crucem et si fidem habemus vere in hoc signo vincemus » (mes amis, suivons la croix, et si nous avons vraiment la foi en ce symbole, nous vaincrons). Ainsi, dès le début de sa conquête, Cortez se plaçait sous la protection du Christ, tout comme l'empereur Constantin en l'an 312.

Malgré tout, cette sainte invocation ne supprimait pas les problèmes : notre futur héros était à court d'argent. Certes, il possédait une encomienda où les Indiens exploitaient de bonnes mines d'or ; mais ses dépenses somptuaires étaient importantes, pour lui-même et surtout pour sa jeune épouse. Il fallut donc emprunter et ce fut assez facile pour cet homme d'un abord courtois, alcalde de Santiago de Baroco, et dont la conversation était fort agréable. Jerónimo Tria et Pedro de Jerez, riches marchands du lieu, prêtèrent à Cortez 4 000 pesos d'or et lui fournirent de nombreuses marchandises à crédit en prenant hypothèque sur le revenu de l'encomienda. Grâce à cet argent, Cortez — après avoir cédé à ses penchants personnels — se lança dans la préparation effective de l'expédition selon la technique qu'utilisèrent ou utiliseront tous les autres chefs.

Il commença par rassembler toutes sortes d'armes, armes à feu et poudre, arbalètes, etc. Puis il accumula les objets de pacotille nécessaires aux échanges futurs, perles, colliers, billes, bonnets rouges, clochettes... Ensuite il fit parcourir les rues de Santiago par des hérauts qui annonçaient à son de trompe et de tambour que chacun pouvait s'enrôler « pour aller conquérir et peupler les terres nouvellement découvertes, au nom de Sa Majesté et de son représentant Diego Velázquez et que tous recevraient leur part d'or, d'argent et de joyaux ainsi que des encomiendas d'Indiens une fois la pacification obtenue[3] ». Pour donner à cette proclamation un aspect tout à fait légal, Cortez affirmait que les autorisations impériales étaient aux mains du gouverneur, affirmation encore prématurée mais qui donnait déjà des indices de la façon d'agir du futur conquérant. Par ailleurs, Cortez fit parvenir à ses amis des lettres dans lesquelles il les invitait à le rejoindre pour la grande aventure. Dès lors beaucoup vendirent leurs biens pour se procurer armes et chevaux et d'autres commencèrent à amonceler du pain de cassave, du lard et tous les produits nécessaires dans une expédition de ce type.

Il s'ensuivit que bientôt plus de trois cents soldats étaient réunis à Santiago, parmi lesquels plusieurs seigneurs de l'entourage de Velázquez, venus là par enthousiasme ou pour surveiller le jeune ambitieux. Cortez, conscient des amertumes qu'avait pu susciter sa nomination ne s'éloignait guère du gouverneur et lui prodiguait sans cesse les marques de son respect, voire de son adulation. Cependant, il fallait faire vite car la résolution de Velázquez semblait vaciller sous les reproches familiaux. Cortez demanda donc à son épouse de faire porter à bord toutes les réserves et les douceurs qu'elle avait préparées pour lui, il fit monter à leur poste les pilotes et les chefs d'équipage et les consigna sur place. Puis, après avoir pris

congé affectueusement de Velázquez, il mit à la voile pour une première étape : La Trinidad (la Trinité).

Là, il fut accueilli avec chaleur et fit placer ses étendards devant sa résidence. Ensuite, il procéda comme à Santiago : achat d'armes et de fournitures puis appel à l'engagement. Nombre d'hidalgos répondirent, parmi lesquels plusieurs graveront leur nom dans l'histoire, comme Pedro de Alvarado et ses frères, Alonso de Avila, Gonzalo Mejía, Cristóbal de Olid, etc. De la ville de Santespíritu distante de huit lieues, vinrent aussi Alonso Hernández de Puertocarrero, Gonzalo de Sandoval, Juan Velázquez de León et beaucoup d'autres gentilshommes. Cortez venait les accueillir avec de grandes démonstrations d'amitié et faisait tirer des salves en leur honneur, et tous les nouveaux venus donnaient au général des marques de profond respect. La plupart s'étaient pourvu de cassave, de lard et de porcs vivants, mais seuls les plus riches avaient un cheval.

A ce propos, il faut citer une anecdote qui montre l'habileté et la chaleur de Cortez : le noble Puertocarrero, pourtant cousin du comte de Medellín, n'avait pas une fortune aussi spectaculaire que son blason. Or il était inconvenant qu'un si grand seigneur aille à pied. Cortez sacrifia donc la lourde cordelière en or dont il était si fier depuis Santiago et acheta une jument grise très bonne trotteuse qu'il offrit à Puertocarrero, faisant ainsi de lui son obligé à jamais dévoué. Il se trouva, en outre, qu'un navire bourré de nourriture destinée aux mines (cassave et lard, comme il se doit) aborda à la Trinidad en provenance de Santiago. Le propriétaire, Juan de Sedeno, qui comptait bien retirer un substantiel bénéfice de la revente de son fret, se laissa circonvenir (comme tant d'autres) par la rhétorique séduisante du « général », il lui vendit — à crédit, bien entendu — son navire et le chargement, puis il s'engagea, joyeux, dans la nouvelle armée. Il n'était pas

poussé par l’esprit de lucre, cet homme, car il était le plus fortuné de tous, ayant avec lui une jument et un serviteur noir, aussi rare et aussi cher l’un que l’autre à l’époque. Par contre, Cortez était couvert de dettes, mais infiniment riche des espérances qu’il savait faire partager. Il put rompre avec facilité les entraves que Velázquez, désormais effrayé par le dynamisme de son lieutenant, s’efforçait de lui opposer. C’est ainsi que tous les envoyés porteurs de messages comminatoires furent séduits et repartirent convaincus par des protestations de loyauté totale.

Le temps pressait. Cortez ordonna à tous les soldats d’avoir leurs armes en bon état ; il demanda aux arbalétriers de se pourvoir au maximum en projectiles, il convoqua des forgerons pour qu’ils fissent des pointes de flèches et en entraîna plusieurs dans son aventure. Après douze jours de séjour à la Trinidad, chacun s’embarqua sur les navires — onze maintenant — pour gagner La Havane, port choisi pour le départ. Pedro de Alvarado devait traverser l’île par terre, accompagné de cinquante soldats et des chevaux, pour parachever en route le recrutement. Il se trouva qu’au cours de la navigation, la nef capitane, cachée par les brumes, s’échoua sur un haut-fond. Les dix autres bateaux rejoignirent donc La Havane sans leur chef, et commença alors une attente rendue plus fiévreuse encore par l’arrivée normale de Pedro de Alvarado et de ses nouvelles recrues. Plus d’une semaine s’écoula au cours de laquelle plusieurs ambitions personnelles se mirent à bouillonner, heureusement calmées par l’arrivée de Cortez saluée avec soulagement par beaucoup, avec dépit par quelques-uns dont le mauvais vouloir trouvera à se manifester par la suite. A nouveau, le même cérémonial eut lieu : étendards déployés, hérauts sonores… et des personnalités de premier plan rejoignirent la troupe. Parmi eux Diego de Soto et Francisco de Montejo qui sera adelantado, gouverneur du Yucatán et du Honduras.

Maintenant les préparatifs sont presque terminés. Cortez manda Diego de Ordaz à la tête d'un navire vers une encomienda appartenant au gouverneur pour qu'il y recueille du ravitaillement, mais aussi pour l'éloigner momentanément par suite de son rôle néfaste joué durant l'absence du général. Ordaz tout comme Pedro de Alvarado, envoyé de l'avant avec un navire dont il était capitaine (cependant que la navigation incombait au pilote Camacho) devaient attendre les neuf autres bateaux à l'extrême pointe ouest de Cuba, le cap Saint-Antoine. Ensuite, la flotte entière rejoindrait Cozumel, le long du Yucatán.

Il suffisait, maintenant, de parachever la mise au point. L'ordre fut donné de sortir l'artillerie, dix canons de bronze et quelques fauconneaux, sous la responsabilité de quatre spécialistes chargés de nettoyer les pièces au vinaigre et de les essayer. Il leur fut demandé de vérifier les boulets et le bon état de la poudre. Quant aux arbalétriers, ils durent inspecter leurs armes par le menu, puis effectuer des tirs d'entraînement de sorte que la portée des carreaux soit bien fixée. Les soldats, de leur côté, préparaient d'épaisses tuniques matelassées de coton, très efficaces contre les flèches et les lances, tout en étant bien plus légères que les cuirasses moyenâgeuses encore en usage. Dans chaque bateau, on aménagea une mangeoire et on emmagasina du maïs et du fourrage pour les 16 chevaux embarqués.

Tout était prêt pour le grand départ qui eut lieu le 10 février 1519 après avoir entendu la messe. Ici prend place un épisode significatif : le pilote Camacho, sans tenir compte des ordres de Cortez, poursuivit sa route au-delà de la pointe de Saint-Antoine et conduisit le *San Sebastián* directement à Cozumel. Là, Alvarado, débarqua, fit quelques incursions dans des villages abandonnés par les habitants effrayés, fit main basse sur de la nourriture, quelques bijoux des temples et s'empara de deux Indiens et

d’une Indienne. Puis, satisfait, il regagna la côte où Cortez arrivait. Le courroux du chef fut spectaculaire : il fit mettre aux fers le pilote désobéissant et réprimanda avec force et en public le bouillant Alvarado. Ensuite, il fit mettre en liberté les trois otages après les avoir comblés de cadeaux et leur avoir prodigué des paroles apaisantes. Tout fut restitué, de sorte que le lendemain, les habitants rassérénés circulaient parmi les Espagnols « comme s’ils nous avaient toujours connus » ; et Bernal Díaz del Castillo ajoute : « C’est ici, dans cette île, que Cortez commença à commander véritablement[4]. »

Le processus de mise en place d’une expédition tel que nous l’avons suivi était à peu près la norme. Cortez y ajouta une touche de grandeur, de mégalomanie peut-être, puisqu’il organisa sa « maison » avant même le départ de Cuba. Il fallait donc, d’abord, le mandat suprême (bien que Cortez ait levé l’ancre avant que ce document ne soit parvenu à Velázquez. Il demandera plus tard une intronisation personnelle qui lui sera accordée, justifiant ainsi les craintes du gouverneur), accompagné des fonctionnaires de la couronne chargés de surveiller la légalité des différentes actions, en particulier le retrait du quint royal. Le chef désigné, à qui les instructions donnaient le titre de gouverneur ou d’adelantado, pouvait couvrir de ses deniers la plus grosse partie des dépenses ; c’est ce que fit Cabeza de Vaca en 1540, investissant 8 000 ducats. Souvent les fonds étaient fournis par des banquiers ou de riches marchands selon des contrats financiers dûment légalisés.

Les hommes se présentaient avec leurs armes et leurs chevaux, les cavaliers ayant droit par la suite à une part double de celle des fantassins. Chaque navire était dirigé par un pilote responsable de la navigation et un capitaine qui exerçait l’autorité militaire, tous choisis par le général.

Enfin, un médecin et des chirurgiens barbiers surveillaient la santé et vérifiaient les médicaments, essentiellement de l'huile, du vin, de l'essence de térébenthine et des purgatifs. L'Église était représentée sur chaque bateau, puisque la vie à bord était rythmée par les offices. Bientôt des moines, destinés à l'évangélisation, firent partie intégrante de l'ensemble. Quant aux marins, engagés avec promesse de paiements réguliers, ils ne participaient aux répartitions de butin que lorsque les circonstances les avaient obligés à prendre part à des actions guerrières. Il est bien évident que le maintien de la discipline, surtout lorsque ces troupes aventurières se retrouvaient à terre, nécessitait une poigne de fer et un ascendant sans faille.

II. — Discipline et justice militaire

Nous avons vu comment Cortez, jusqu'alors toujours chaleureux dans son accueil des volontaires, fit sentir le poids de sa volonté dès la première incartade du pilote Camacho et de Pedro de Alvarado. Cette attitude ne se démentit pas ensuite, mêlée souvent d'indulgence lorsque l'atmosphère était par trop tendue. C'est la conduite que durent suivre tous les véritables conducteurs d'hommes. Ils furent peu nombreux, à dire vrai, dans cette épopée où les personnalités entières et les ambitions s'opposaient sans cesse. Là encore, Cortez et Pizarre furent les meilleurs exemples.

Dans l'île de Cozumel, déjà, le soldat Berrio vint se plaindre qu'on lui avait dérobé du lard et que ses soupçons se portaient sur deux marins, les frères Peñates. Ceux-ci se déclarèrent innocents sous serment ; mais une perquisition immédiate fit apparaître leur larcin. Cortez, sans se laisser fléchir par aucun officier, fit fouetter sur-le-champ les coupables : ils n'oublieront pas cette offense, méritée

pourtant et nécessaire pour fixer dès le départ les règles d'une honnêteté commune.

Pour un vol similaire (deux volailles prises à des Indiens de Cingapacingo) l'infortuné Fulano de Mora fut condamné à la pendaison immédiate. Déjà la corde au cou, les pieds quittant le sol, il fut sauvé par Pedro de Alvarado qui coupa la hart avec l'assentiment tacite du chef. Celui-ci désirait empêcher toute exaction, même légère, dans des villages qui s'étaient déclarés amis. Par ailleurs, il était sans doute irrité par la tromperie qu'avaient exercée sur lui les Cempoalans. Le gros cacique s'était plaint auprès des Espagnols d'une imaginaire incursion effectuée par les habitants d'un bourg voisin et, durant l'expédition conjointe, destinée à une vengeance injustifiée, les Cempoalans s'étaient livrés à un joyeux pillage, but réel de leur ventripotent prince. Cortez, indigné et courroucé, avait obligé ses alliés récents à restituer leurs prises et les avaient fermement menacés. Il devait donc se montrer inflexible avec ses propres hommes.

Il le fut aussi à l'égard de Alonso de Grado investi de l'autorité de gouverneur de la Villa Rica après la mort de Juan de Escalante. Comme la gestion du nouveau responsable s'était avérée désastreuse, Gonzalo de Sandoval fut nommé à sa place et Alonso de Grado revint à Mexico prisonnier pour être exposé deux jours au pilori. Par la suite il fit oublier son impéritie et rentra plus ou moins en grâce. Quant à l'arbalétrier Pedro López, c'est pour avoir traité Moctezuma de « chien » qu'il fut fouetté.

Une autre fois, deux gentilshommes se querellèrent à propos de la répartition des butins ; ils en vinrent à tirer l'épée, chacun infligeant à l'autre deux blessures. C'est à grand-peine qu'on les sépara. Cortez les fit jeter en prison, fers aux pieds, bien que l'un, Gonzalo Mejía, fût trésorier, et l'autre, Velázquez de León, son familier. Ce dernier était un homme très puissant et musculeux qui traînait ses

chaînes à grand fracas en parcourant sa cellule, si bien que Moctezuma, détenu près de là, entendit ce bruit. Il en demanda la cause et se déclara surpris de savoir qu'un aussi valeureux chevalier fût incarcéré. Cortez, toujours habile à saisir les opportunités, fit mine de lever la sanction pour être agréable au Mexicain. Il libéra son ami et envoya Gonzalo Mejía à Cholula en une sorte de mission-exil pour récupérer de l'or promis par Moctezuma.

Ces châtiments relativement bénins pouvaient être beaucoup plus lourds notamment à l'occasion de complots fomentés contre Cortez. Ce fut le cas lorsque Antonio de Villafaña organisa un complot pour remplacer Cortez durant la campagne de reconquête de Mexico. Il fut jugé dans les formes et pendu à sa fenêtre. D'autres conjurés, jetés en prison, attendirent avec terreur que leur sort fut scellé. Le général les fit relâcher, « faute de preuve », bien qu'il ait eu sous les yeux le serment signé des participants. Il fit accréditer le bruit que de Villafaña avait avalé cette liste ; il évita ainsi de sévir contre plusieurs gentilshommes de valeur qu'il surveilla dès lors. De plus, il organisa une garde chargée de veiller à sa sécurité.

En une autre occasion, plusieurs partisans de Velázquez mirent sur pied un projet de fuite vers Cuba. Ils furent dénoncés et arrêtés. Le meneur, Pedro Escudero fut jugé et pendu. Il avait autrefois emprisonné Cortez à Cuba, sur l'ordre du gouverneur. D'autres conjurés furent frappés durement : Juan Cermeño fut pendu et l'on coupa les pieds au pilote Gonzalo de Umbría. Quant aux frères Peñates qui n'avaient pu résister naguère à l'attrait du lard et qui désiraient fuir le souvenir de leur flagellation, ils furent soumis à nouveau au même supplice. Seul, le Père Juan Díaz dut à son état ecclésiastique d'échapper au châtiment. Bernal Díaz del Castillo rapporte qu'en signant la sentence,

Cortez se serait écrié : « Ah ! Combien j'aimerais ne pas savoir écrire pour m'éviter de signer ainsi des sentences capitales ! » Cette réflexion, si elle est véritable, prouve au moins la culture latine du conquérant, puisqu'elle reprend les termes exacts du soupir poussé par Néron dans des circonstances semblables. « Quam vellem nescire litteras ! », d'après Suétone. Quant à notre chroniqueur, il ajoute avec scepticisme : « J'imagine que cette phrase est assez habituelle chez les juges qui prononcent la peine de mort[5]. »

Bien entendu, la même rigueur s'abattait sur les Indiens avec des motivations différentes. Nombreux furent les « espions » que l'on renvoya après leur avoir coupé le nez ou les mains. Cortez agit ainsi pour 17 envoyés de Xicotenga venus apporter salut et nourriture. Sur les soupçons de doña Marina, ils furent interrogés et avouèrent qu'ils devaient faire un rapport à leur chef avant que ce dernier n'attaque par surprise. Ils rejoignirent le camp indien après avoir été mutilés et ce triste spectacle effraya Xicotenga dont le père devint par la suite un fidèle allié des Espagnols.

Les exemples de ce genre — avec des conséquences diverses — pourraient être multipliés. Contentons-nous d'en citer un. Alors que Moctezuma avait accueilli les envahisseurs à Mexico et semblait mener avec eux une cohabitation correcte, des troupes mexicaines attaquèrent Juan de Escalante près de la Villa Rica de Vera Cruz et le tuèrent ainsi que son cheval dans le combat de Almería. Ils s'emparèrent d'un soldat castillan dont la tête énorme, chevelue et barbue fut montrée à Moctezuma quelques jours après. L'empereur de Tenochtitlán, en effet, semble bien avoir été averti de l'entreprise, peut-être même en fut-il l'instigateur. Toujours est-il qu'après avoir passé la nuit

en prières tant leur audace leur semblait risquée, les Espagnols s'emparèrent de Moctezuma et, malgré ses supplications l'entraînèrent dans leurs quartiers. Pour sauver les apparences, l'Aztèque feignit d'être consentant et d'obéir à des conseils donnés par ses divinités. Il n'en reste pas moins que Cortez lui reprocha avec violence sa duplicité fatale. Moctezuma protesta de son innocence et convoqua dans la capitale ses capitaines responsables du méfait. Ces derniers furent conduits devant leur chef qui les remit à ses vainqueurs pour que « justice soit faite ». Les interrogatoires menés par les Espagnols semblent bien avoir démontré la responsabilité originelle de Moctezuma, sur qui aurait dû s'abattre la rigueur de la sentence. Mais, Cortez affirma « qu'il avait tant d'affection pour Moctezuma que même s'il était vraiment coupable, il préférerait subir la peine en personne plutôt que de la voir infligée à un aussi grand seigneur[6]. » Malgré tout, plusieurs capitaines mexicains furent condamnés au bûcher et brûlés en face de la résidence de leur empereur, cependant que ce dernier était chargé de lourdes chaînes en dépit de ses manifestations de colère et de désespoir.

Cette inflexibilité judiciaire, habituelle dans les armées en guerre, était régie par un code militaire porté à la connaissance de tous. Ce code prévoyait la peine de mort pour toute sentinelle qui s'endormirait pendant sa garde ou qui abandonnerait son poste et pour tout fuyard pendant une bataille.

D'autres dispositions pouvaient être prises selon les circonstances. C'est ainsi qu'avant l'attaque contre Mexico, il fut déclaré que la peine de mort serait appliquée à tout soldat qui abandonnerait la troupe où il était affecté pour se joindre à une autre sans autorisation supérieure. En outre, il était interdit de blasphémer, de maltraiter les alliés

indiens, de s’éloigner de son camp, de ne pas se protéger parfaitement et selon les normes fixées, de jouer son cheval ou ses armes, de dormir en ôtant son armure et ses espadrilles, sauf pour les blessés graves et les malades. Toutes ces interdictions étaient accompagnées de menaces de « lourdes peines » et avaient été proclamées à son de trompe[7].

Il arrivait d’ailleurs fréquemment que des manquements non codifiés fussent punis avec rigueur. Ainsi, alors qu’une troupe se dirigeait vers Quiahuistlán, tout au début de l’entreprise mexicaine, il se trouva qu’un soldat, Hernando Alonso de Villanueva, ne conserva pas la parfaite ordonnance des rangs. Le capitaine, Alonso de Ávila lui transperça le bras gauche d’un coup de lance de sorte que le malheureux en perdit l’usage à jamais. Ce fait est rapporté sans commentaires protestatoires, si ce n’est pour nous apprendre que Villanueva fut désormais surnommé « le petit manchot ». En effet, un consensus était nécessaire et il existait dans les troupes espagnoles une sorte de démocratie « décisionnelle » qui peut paraître surprenante.

III. — Décisions collectives

« J’affirme qu’il n’y eut jamais au monde aucun capitaine obéi autant que le fut Cortez », ainsi s’exprime notre chroniqueur Bernal Díaz. Pourtant, ce même capitaine fut le premier à prendre la pioche et à transporter pierres et terre lorsqu’il fallut fonder la Villa Rica de Vera Cruz. Ainsi apparaît la complexité du personnage hors de pair qui, en fin de compte, servit de parangon à presque tous les autres. L’orgueil et le sentiment de sa grandeur se mêlaient en lui à une modestie raisonnable appuyée sur l’habileté. Nous savons que Cortez aspirait à voler de ses propres ailes sans les entraves d’une sujétion quelconque mais,

pour ce faire, il devait conserver les apparences de la légalité. Cette manière d'agir, qu'il observa tout au long de sa carrière, fut également caractéristique des autres conquistadores espagnols toujours flanqués de greffiers et de notaires prêts à prendre note officiellement du déroulement légal des événements.

Les instructions réelles données par le gouverneur de Cuba étaient de récupérer le plus d'or et d'esclaves possible pour les ramener en son pouvoir. Cortez fit donc mine d'obéir à ces ordres bien que l'annonce publique originelle ait mentionné « la conquête et le peuplement » des terres nouvelles. Presque tous les soldats protestèrent (sauf les amis de Velázquez) : ils voulaient aller de l'avant et avoir droit eux-mêmes aux bénéfices de la découverte. Cortez affectait beaucoup de réticence. Il fallut le prier, le supplier et il n'accepta que lorsque la majorité des mécontents l'eut désigné général, dépositaire du pouvoir judiciaire, titulaire d'un deuxième quint sur les prises et après l'envoi vers l'Espagne — vers l'empereur et non l'évêque de Burgos — d'un mandataire *(procurador)* porteur d'une supplique signée, demandant pour lui-même le pouvoir de « découvrir et de peupler » au nom direct de la couronne. Cette lettre fut écrite et envoyée. Elle comportait « tant de louanges, tant d'affirmations que Cortez était un grand serviteur de Sa Majesté qu'elle semblait le porter aux nues ». Tous les capitaines et tous les soldats favorables la signèrent, et le général en prit modestement connaissance avant l'envoi. Il était ainsi investi par la volonté de tous et pouvait envisager des structures autonomes et définitives.

Il commença par fonder la Villa Rica de Vera Cruz, avec église, mairie, place publique, pilori et bois de justice. Le maire et ses adjoints furent élus, ainsi que de nouveaux fonctionnaires officiels : trésorier, vérificateur financier, porte-enseigne, etc. De tout cela la couronne devait être

avisée et, pour la mettre en de bonnes dispositions, il était bon de joindre aux différents courriers la plus grande masse d'or possible. C'est pourquoi Cortez demanda à ses hommes de faire don gratuit de leur part à l'empereur, étant entendu que celui qui désirait malgré tout recevoir son dû le recevrait sans contrainte. Évidemment, tous acceptèrent comme un seul homme de signer leur renonciation.

L'habileté du conquérant ne cessa de se manifester. Lorsque les partisans de Velázquez vinrent protester contre la modification des objectifs et demandèrent à retourner à leur base cubaine, Cortez accéda à leur désir... jusqu'à ce que d'autres soldats soient venus s'insurger contre ces défections. C'est donc contraint et forcé par la volonté majoritaire que le général dut se déjuger, alors que tout était prêt pour le départ des mécontents, dont l'un avait déjà vendu son cheval qu'il ne put jamais récupérer. C'est aussi pour obéir au souhait général que les navires furent désarmés et coulés, de sorte qu'à l'avenir toute velléité de fuite soit évitée, souhait sans aucun doute inspiré par d'adroites insinuations du chef.

Mais Cortez n'hésite pas, lorsque cela lui semble nécessaire, à faire appel directement aux conseils éclairés. C'est pourquoi il convoqua un jour Bernal Díaz et Martín Ramos, jeunes vétérans des expéditions antérieures, pour leur demander quelques renseignements sur leur expérience. En particulier — nous sommes encore à Cozumel, tout au début de l'expédition — il s'interroge sur la valeur des mots prononcés par les Indiens en 1517, « *Castilán, Castilán* », et convient avec ses deux interlocuteurs qu'il s'agit peut-être de « Castillans » prisonniers. « Je crois qu'il sera bon, dit-il, de questionner les caciques de Cozumel pour savoir s'ils n'ont pas eu vent de quelques Espagnols dans cette région », et c'est ainsi que furent découverts deux rescapés d'un naufrage

antérieur, Alonso Guerrero devenu indien lui-même, et Jerónimo de Aguilar qui servira d'interprète.

Souvent, enfin, au moment du péril, le général n'hésitait pas à consulter ses troupes sur l'opportunité du combat ou de la retraite, mais il savait accompagner ses interrogations de discours enivrants comme saura le faire plus tard le général Bonaparte. Souvenons-nous également que Pizarre offrit à ses compagnons la possibilité d'abandonner la folle entreprise dans laquelle ils s'étaient lancés et que seuls restèrent avec lui les 13 braves de l'île du Coq. C'est aussi à la suite d'un vote collectif que la décision fut prise d'exécuter Atahualpa. Quant à Pánfilo de Narváez, à la tête de l'expédition en Floride, il réunit le 1er mai 1528 plusieurs personnalités de son groupe pour leur faire part de son plan et demander leur avis. Son idée était de laisser les vaisseaux partir à la recherche d'un port vers le sud alors que les troupes iraient de l'avant par terre. Cabeza de Vaca jugeait qu'il fallait d'abord découvrir un port sûr, y laisser la flotte et ne mettre pied à terre qu'ensuite. Son plan ne fut pas adopté et Pánfilo de Narváez, pour son malheur, suivit son idée que la majorité des officiers avaient approuvée, ainsi qu'il le fit constater par le greffier royal.

Il est certain que les troupes espagnoles tirèrent bénéfice de cette unité de vue entre le commandement et les hommes ; chacun était conscient de la précarité de la situation et du danger mortel dans lequel il se trouvait. La motivation de tous était orientée vers un but unique : vaincre. Les armées indiennes, mues par un automatisme d'obéissance obscure, n'avaient pas la même fureur de combattre, la même ivresse de foi, de lucre, de gloire, la même obsession de sauver coûte que coûte leur existence. Et pourtant, avec quel courage elles abordèrent toujours les combats sanglants qui se multiplièrent pendant des années !

IV. — Les armes, les combats

Bernal Díaz del Castillo affirme qu'il participa à 119 combats et qu'il reçut une infinité de blessures. Même cousu de cicatrices, il put rendre grâce à Dieu d'avoir survécu aux épreuves et d'avoir terminé sa vie octogénaire, notable de Santiago de Guatemala. Il avait vu mourir autour de lui nombre de ses compagnons, percés de flèches, transpercés de coups de lance, assommés de coups de massue en dépit des armures protectrices.

Les soldats espagnols, en effet, commencèrent la conquête bardés de fer comme l'étaient les armées de Marignan et de Pavie, tout à fait contemporaines. Cependant, seuls les officiers et les cavaliers portaient l'armure complète de métal et de cuir qui pesait une trentaine de kilos. Quant aux chevaux, ils étaient eux aussi protégés par des bardes et le chanfrein, de sorte que l'homme et la bête formaient une masse métallique d'un seul tenant, presque invulnérable, et qui put dans les premiers temps faire croire aux Indiens qu'il s'agissait d'un être unique. Les fantassins portaient parfois quelques pièces d'armure, cotte de mailles, plastron et casque ouvert plus léger que le casque à visière des cavaliers. Mais bientôt, beaucoup se contentèrent des protections matelassées très efficaces contre les flèches. En plus, le bouclier rond, en bois ou métal recouverts de cuir complétait la défense. Nous savons qu'avant la seconde attaque contre Mexico, les instructions faisaient obligation aux soldats « de porter de bonnes armures bien matelassées, avec gorgerin, chaperon à armer ou camail, jambières et rondache ». Enfin, le henequen fourni par l'agave permettait (au Mexique et au Pérou) de renouveler les espadrilles. Par contre, en Floride, les soldats de de Soto durent cheminer pieds nus après qu'un incendie eut détruit leur magasin.

La supériorité militaire des conquistadores est surtout due à leur équipement — armures, épées d'acier, piques, arbalètes, arquebuses — , et à l'artillerie — fauconneaux, canons d'un plus gros calibre, *los tiros* — , transportée sur des chariots. Ils envoyaient des boulets de pierre. Cortez possédait trois canons en fer et quinze plus petits en bronze au moment d'entreprendre le siège de la capitale aztèque. Passant en revue ses troupes, il trouva cent dix-huit arbalétriers et arquebusiers. Les treize brigantins armés d'un canon, transportant chacun six arbalétriers et arquebusiers, furent d'une grande efficacité sur les eaux peu profondes de la lagune, contre les embarcations indiennes. Toutefois les arquebuses étaient lourdes, une dizaine de kilos, et peu maniables. Elles devaient être chargées par la bouche et il fallait tasser la charge avec une baguette et souffler sur la mèche pour aviver le feu que le vent et la pluie éteignaient facilement. Il était indispensable de bien mesurer la quantité de poudre, sinon l'arme pouvait éclater. Enfin une fourche d'appui, assurait une visée moins approximative. Elles tiraient des petites boules de pierre ou de plomb appelées *pelotas,* les jalets, mais faisaient souvent long feu.

Il y eut plus tard au cours des guerres civiles péruviennes, des compagnies de mousquetaires et les *pelotas de alambre* — un fil de métal était fixé aux deux moitiés de la balle, « au sortir de l'arquebuse, elles s'écartent et avec le fil de fer qu'elles ont au milieu coupent tout ce qu'elles rencontrent » — furent utilisées selon Garcilaso de La Vega, à la bataille de Las Salinas en 1538. Au début de la conquête il en était point ainsi et lorsqu'on parle du rôle de Pedro de Candía à Cajamarca en 1532, il convient d'ajouter qu'il ne disposait que de deux fauconneaux. Charger les canons était une rude affaire et demandait du temps. Lorsque Cortez s'empara de Narváez,

il le fit avec tant de rapidité qu'une seule pièce fut mise à feu sur les dix-neuf que contenait la tour où se trouvait le dit Narváez : « Dieu voulut que le coup ne parte pas et ne cause aucun dommage. »

Certes l'artillerie était meurtrière et le fracas, la fumée ainsi provoqués, l'odeur de la poudre, effrayaient les indigènes. Les Espagnols surent habilement exploiter l'épouvante que provoquaient les tirs de canon. Ainsi en présence des caciques de Texcoco, pour montrer sa puissance, Cortez fit partir un boulet de bombarde qui alla rouler au loin avec grand bruit. Puis, il laissa entendre par l'intermédiaire d'Aguilar, qu'il commandait cette foudre, lui ordonnant de causer ou non des dommages. « Les canons font pleuvoir le feu, distillent des étincelles et la fumée qui en sort est très pestilentielle... si le coup frappe une colline il la fend, s'il frappe un arbre il le fait voler en éclats », tel est le discours des messagers à Moctezuma, qui en fut terrorisé.

La poudre étant rare, il fallait la protéger de l'humidité, éviter qu'elle ne prenne feu. Cela advint par la négligence d'un artilleur, au début du siège de Mexico, il brûla sa provision de poudre, alors que la quantité totale dont disposait l'armée ne dépassait pas dix quintaux. En outre l'approvisionnement depuis Cuba était inexistant en raison de l'hostilité de Diego Velázquez ; Cortez sera dans l'obligation de fabriquer de la poudre à canon sur place. Un soldat chargé d'extraire le soufre nécessaire du Popocatepetl, descendra dans le cratère du volcan soixante à quatre-vingts brasses, fixé à une corde.

Au cours des longues expéditions, comme celles de Gonzalo Pizarre en 1541 vers la terre de la Cannelle ou de Jiménez de Quesada au travers de la forêt vers Bogotá, la pluie, le passage des rivières, rendaient inutilisables les armes à feu. Les soldats harrassés par les obstacles

infranchissables les abandonnaient et ne pouvaient plus compter que sur leur courage.

Les Espagnols, il est vrai, avaient une cavalerie qui semait la panique dans les rangs indigènes et utilisaient des meutes de chiens, *los alanos,* particulièrement féroces. Ils sont « énormes, les oreilles ondulantes et aplaties, leur grande langue est pendante ; ils ont des yeux qui répandent le feu et jettent des étincelles, leurs yeux sont jaunes ». Leurs aboiements effrayent les natifs, accoutumés à des chiens silencieux dont ils se nourrissaient. Las Casas précise qu'ils étaient « parfaitement dressés pour déchirer ou dépecer les Indiens qui les craignaient plus que le diable en personne ».

Les « teules », les dieux blancs, s'avançaient vers Mexico, sur des animaux étranges « aussi hauts que des toits ». Les chevaux, fougueux dans les combats, résistants au cours des longues randonnées, compagnons indispensables, permirent la conquête de vastes territoires. De Soto, couvert de son armure avait caracolé devant Atahualpa et celui-ci avoua plus tard la crainte que lui avait inspiré la bête qui s'arrêta si près de lui qu'un peu d'écume était tombée sur sa cape royale. Les Mexicains surent rapidement dresser des obstacles pour provoquer la culbute de ces animaux dont les têtes vinrent orner les temples à côté de celles de leur maître. On dit aussi qu'au cours de la marche vers Cuzco des guerriers péruviens lançant les *boleadoras* avaient empêché la cavalerie de se déployer ou, s'accrochant aux pattes des chevaux, les avaient fait rouler dans les ravins. Manco Inca depuis son refuge des Andes, défit Diego Pizarre et Gonzalo de Tapia : les hommes et leurs montures à bout de fatigue et souffrant du mal des montagnes, n'avaient offert que peu de résistance. D'autre part, les Espagnols almagristes venus se mettre sous la protection de Manco Inca, lui donnèrent quelques leçons d'équitation.

Il reste cependant que la cavalerie surtout dans les rencontres en rase campagne donna une réelle supériorité aux conquistadores. Parfois une charge lancée par un nombre dérisoire de coursiers retournait une situation compromise. A Otumba, Cortez ne possédait qu'une vingtaine de chevaux, mal en point, et il put grâce à eux, dans une attaque concertée, tuer le général aztèque et s'emparer de l'enseigne de commandement, malgré la foule des ennemis.

Moins meurtrières que les espagnoles, les armes indiennes étaient loin d'être négligeables d'autant plus qu'elles étaient maniées par des guerriers entraînés et pleins de vaillance. Ils utilisaient la fronde avec une habileté surprenante et lançaient à de grandes distances des pierres rondes préparées à cet usage ; la force de leurs arcs était redoutable, en particulier celle des Indiens de Floride. Les Espagnols firent un jour l'expérience de placer un guerrier à cinquante pas d'une hotte recouverte d'une double cotte de mailles, et la flèche traversa les quatre épaisseurs protectrices. En Colombie, ces flèches étaient enduites de poison et causaient une mort irrémédiable dans des souffrances indicibles. Les extrémités des projectiles étaient en os, en cuivre, en silex ou simplement durcies au feu. On rapporte le cas d'un soldat qui reçut une flèche dans le cou : il l'arracha, laissant la pointe au plus profond de la blessure. Quelques jours après, il cracha le morceau d'os qui l'avait pénétré et se retrouva aussi sain qu'auparavant. Ils lançaient aussi des javelots, à la main ou au moyen d'un propulseur nommé *atlatl* au Mexique et *estólica* au Pérou.

Pour le combat de près, les Indiens comptaient sur une lourde massue en bois ou une forte épée armée de silex (au Pérou), ou d'obsidienne (au Mexique). Cette arme redoutable pouvait trancher d'un seul coup la tête d'un

cheval. Cieza de León la décrit de la façon suivante : « De longs morceaux de bois, semblables à des espadons qu'ils nomment *macanas* » mais Bernal Díaz del Castillo différencie la *macana* de l'épée maniée à deux mains. Il affirme que Moctezuma possédait deux maisons pleines d'armes parmi lesquelles « certaines semblables aux *macanas* et d'autres comme nos espadons, équipées de lames de silex encastrées qui coupaient bien mieux que nos estocs. Puis, des lances plus longues que les nôtres, avec de nombreux couteaux en pierre si bien ajustés que même en heurtant un bouclier ou une rondache, ils ne sautent pas[8] ».

Les Indiens du Pérou maniaient en outre un casse-tête spécial dont la masse en bronze présentait toujours six reliefs ainsi que des haches en cuivre. Ils utilisaient aussi — et utilisent encore — des *boleadoras* (*ayllos*), armes de jet constituées par deux ou trois courroies auxquelles sont attachées de lourdes boules. Cette arme, lancée sur l'adversaire, s'enroulait autour de ses membres, l'immobilisant toujours, le blessant souvent. Elle fut très efficace contre les chevaux.

Pour leur défense les guerriers aztèques et incas portaient des pelisses matelassées, se couvraient de boucliers en cuir, en bois ou en carapace de tortue, renforcés souvent de plaques d'or. Ils protégeaient leur tête d'un casque, davantage fait pour l'ornement que pour la défense. D'ailleurs Oviedo affirme que la tête des Indiens est si dure qu'il y a danger pour l'Espagnol d'y ébrécher son épée sans résultat. Enfin, les mouvements guerriers étaient accompagnés d'un cérémonial coloré et bruyant : plumes, peintures, oriflammes mais, sourtout, son de conques marines, sifflements aigus, cris multiples et, à Mexico, le grondement sinistre du grand tambour des sacrifices. Après plusieurs mois de combats dans un perpétuel vacarme guerrier, ce qui surprit le plus les

Espagnols après la prise finale de Guatimozín, ce fut le silence mortel, absolu, qui s'étendit sur les ruines.

Ces armées indiennes, soit nombreuses et disciplinées, soit bondissantes et insaisissables, souffraient d'une infériorité technique indéniable, mais nullement annihilante. Leur nombre — parfois plus de 500 contre un — compensait amplement le retard dû aux armes. Seuls, les chevaux assuraient un avantage en terrain plat et aussi, l'acier de Tolède. Mais les bombardes n'avaient rien à voir avec les canons d'aujourd'hui. Elles lançaient un boulet meurtrier, certes, mais incertain, et nécessitaient bien des manœuvres pour renouveler le tir. Il en allait de même pour les arquebuses qui ne pouvaient lâcher leur balle qu'à de longs intervalles (lorsque tout fonctionnait) après des dizaines de mouvement. La supériorité démontrée par les Espagnols venait d'ailleurs : elle était davantage fondée sur la psychologie guerrière et sur la façon de concevoir les combats.

Les affrontements

La menace d'affrontements armés planait sans cesse, et partout, sur les hommes venus d'Espagne et de Cuba. Toujours le regard des espions et la crainte des embuscades ; toujours l'esprit en éveil et le corps vêtu de ses armes : la tension et l'attente faisaient donc partie plus que tout de la vie quotidienne. Il s'ensuivait un système de précautions et de surveillance, nuit et jour. Des coureurs et des cavaliers éclaireurs préparaient la route ; les troupes en marche conservaient l'ordre le plus strict ; les arquebusiers maintenaient la mèche allumée ; à l'arrière garde, entourés des indiens auxiliaires, les bagages et les prises. La nuit, un tour de veille sans faille, dont le plus pénible était celui de l'aube, « la veille de la somnolence ». Avant les batailles, un plan d'attaque était soigneusement

mis au point et des instructions strictes fournies aux combattants.

Pizarre, par exemple, avant l'attaque de Cajamarca répartit les fantassins dans les édifices qui entouraient la place centrale ; divisa sa cavalerie en trois escadrons commandés par de Soto, Fernand Pizarre et Belalcázar ; plaça les arquebusiers sur une hauteur et quelques tireurs choisis en haut d'une tour. Il prit lui-même le commandement de 3 compagnies de fantassins et mis en réserve une troupe de 20 soldats qui devait se porter aux endroits cruciaux.

Cortez, avant l'attaque de Mexico divisa sa troupe en quatre compagnies. L'une sous ses ordres et destinée aussi à armer les 13 brigantins lancés sur la lagune. Sur chaque bateau commandé par un capitaine désigné, 12 rameurs prirent place (choisis parmi les marins et les originaires de ports, en dépit des protestations de certains nobles) ainsi que 12 arbalétriers ou arquebusiers. Quant aux 3 bataillons d'offensive, chacun ayant un objectif et un itinéraire précis, ils étaient commandés par Pedro de Alvarado (80 cavaliers, 18 arbalétriers ou arquebusiers, 150 fantassins en 3 compagnies et 25 000 Tlaxcaltèques), de Cristóbal de Olid (33 cavaliers, 18 arbalétriers ou arquebusiers, 160 fantassins et 20 000 Tlaxcaltèques) et Gonzalo de Sandoval (24 cavaliers, 17 arbalétriers ou arquebusiers, 150 fantassins et 30 000 Indiens). Les chiffres des auxiliaires indiens sont réduits de deux tiers selon d'autres sources par rapport à ceux présentés ici et tirés des lettres de Cortez[9].

En plus de cette organisation précise, des directives étaient fournies aux combattants. Les cavaliers devaient aller trois par trois ou cinq par cinq pour se protéger mutuellement : ils devaient avancer, la lance en arrêt, être toujours en mouvement et frapper sans cesse, de préférence au visage, en calant bien le talon de l'arme de

sorte que les Indiens ne puissent pas l'arracher. Quant aux fantassins, outre la recommandation de serrer les rangs, il leur était conseillé de plonger leur arme dans les entrailles de l'ennemi.

Tout cet ensemble montre une parfaite maîtrise militaire habituelle à l'Europe, mais qui n'était pas le fait des armées indiennes, habituées au Mexique à d'autres coutumes (« la guerre fleurie », par exemple) et, au Pérou, paralysées par l'orgueil d'Atahualpa et l'absence de la moindre initiative. Si la science guerrière était nettement en faveur des Espagnols, le courage, par contre, et la vaillance étaient également partagés[10].

Les rencontres, les embuscades, les escarmouches, les vraies batailles sont si nombreuses qu'il est quasi impossible d'évoquer quelque activité quotidienne que ce soit sans avoir à en mentionner plusieurs. Cependant beaucoup méritent une place à part, par leur ampleur et leur acharnement. Il serait possible d'évoquer le coup de main de Cajamarca, l'extraordinaire attaque de la forteresse de Sacsahuamán où Jean Pizarre trouva la mort, les luttes acharnées contre les Indiens de Quetzaltenango au Guatemala où Pedro de Alvarado personnellement attaqué par le chef Tecum, vit mourir sous lui son cheval mais réussit à transpercer de sa lance son adversaire, « le plus noble, le plus beau, le mieux orné de plumes qu'il ait jamais vu[11] », ou les exploits réalisés par de Soto durant la bataille de Mauvilla (1541) alors qu'il s'approchait du grand fleuve Meact-Massipi (père des eaux), le Mississippi. Pourtant, c'est encore à Bernal Díaz del Castillo que nous aurons recours, tant son témoignage, celui d'un acteur passionné mais attentif, est chargé d'émotion vraie. C'est « la Nuit triste » qu'il va nous conter (30 juin 1520), la miraculeuse victoire d'Otumba (7 juillet) et la longue conquête de Mexico contre l'audacieux jeune prince Guatimozín (de mai à août 1521).

La Noche triste

Au retour de la victoire de Cempoala, Mexico était en effervescence par suite du guet-apens sanglant qu'Alvarado avait tendu à plusieurs chefs aztèques réunis pour une fête. Moctezuma était mort désespéré, lapidé par ses sujets et refusant le secours de la médecine et de la religion. Le devin Botello avait vaticiné que si les Espagnols retardaient leur départ, ils seraient exterminés… Cortez n'avait certes pas besoin de la magie pour comprendre que la situation était tragique puisque des milliers d'Aztèques assiégeaient le camp des Espagnols et avaient coupé tous les ponts qui auraient permis la fuite par une des trois chaussées. Il organisa donc la retraite après avoir fait construire un pont portatif confié à 400 Tlaxcaltèques et à 150 soldats ; 150 Indiens et 50 soldats eurent en charge l'artillerie ; 100 soldats parmi les plus jeunes formèrent l'avant-garde sous le commandement de Gonzalo de Sandoval ; au centre pour convoyer les bagages et porter aide en tous lieux, Cortez fut désigné ainsi qu'Alonso de Avila, aidés de 50 soldats ; quant à Pedro de Alvarado, il se vit confier l'arrière-garde avec 100 soldats. Enfin 300 Tlaxcaltèques et 30 soldats eurent la mission de convoyer les prisonniers et de veiller au salut de doña Marina et de doña Luisa, filles du vieux Xicotenga.

Ces dispositions prises, Cortez sépara du trésor accumulé le quint de Charles I^{er} qu'il fit charger sur 8 montures en mauvais état confiées à 80 Indiens et à 2 officiers royaux. Ensuite, il abandonna à la convoitise des inconscients le reste des richesses, tout en faisant constater par huissier l'honnêteté de sa conduite.

Puis la nuit vint, une nuit noire rendue humide par une pluie fine : « On commença à transporter le pont et à le mettre en place ; puis les bagages, l'artillerie et de nombreux cavaliers firent mouvement, ainsi que les

Tlascaltèques chargés d’or. Sur la passerelle installée, le départ commença selon l’ordre prévu, Sandoval d’abord avec ses cavaliers, puis Cortez avec ses compagnons à cheval et de nombreux soldats. Nous en étions là lorsque les trompes résonnèrent accompagnées des hurlements et des sifflements des Mexicains qui criaient dans leur langue : « Sortez vite avec vos canoës ! Les Teules s’en vont ! Arrêtez les aux ponts ! » En un clin d’œil, nous vîmes sur nous tant de bataillons guerriers et la lagune si couverte de canoës que n’y pouvions pas tenir alors que beaucoup d’entre nous étaient déjà passés. Sur ces entrefaites, une si grande multitude de Mexicains se rua pour arracher le pont, nous blesser ou nous tuer, qu’ils se gênaient les uns les autres. Et comme un malheur n’arrive jamais seul, à cause de la pluie deux chevaux glissèrent, furent pris de frayeur et tombèrent dans la lagune. Le pont est arraché, jeté à bas et une telle foule de guerriers mexicains se précipite pour en achever la destruction qu’en dépit de nos efforts et du carnage que nous faisions d’eux, il fut mis à jamais hors d’état de servir. De sorte que cet espace et cette ouverture d’eau (il y en avait huit sur la longueur totale) s’emplit bientôt de chevaux morts, de cavaliers qui, ne pouvant nager, étaient presque tous tués, de Tlascaltèques, d’Indiens auxiliaires, de bagages, de caisses et d’artillerie.

« C’était grande pitié de voir et d’entendre tous ceux qui se noyaient, chevaux, cavaliers, fantassins et ceux que les Indiens tuaient dans l’eau ou enlevaient dans leurs canoës. Partout ce n’était que cris, lamentations et plaintes : “A l’aide ! je me noie !”, “Au secours ! Je meurs !”, mêlées à des prières adressées à la Vierge Marie ou à saint Jacques. Certains tendaient la main pour remonter après s’être échappés à la nage ou s’accrochaient aux cadavres pour grimper. Quelques-uns qui pensaient être tirés du péril parce qu’ils avaient regagné la chaussée se heurtaient à

des bataillons d’Indiens qui s’emparaient d’eux, les frappaient de leurs *macanas* ou les perçaient de leurs lances. Ah ! Elle était belle la magnifique ordonnance prévue au départ ! Quant à Cortez et à ceux qui étaient passés, ils piquèrent des deux sans songer à rien d’autre qu’à sauver leur vie en arrivant jusqu’à la terre ferme. Et, certes, ils agirent à bon escient car il était impossible de combattre à cheval sur la chaussée.

« En effet, dès qu’un cavalier s’élançait contre les Mexicains, ceux-ci sautaient à l’eau, tuaient le cheval à coups de longues lances faites avec les épées qu’ils nous avaient arrachées, puis écrasaient le cavalier sous une pluie de pierres, de flèches et de javelines tirées depuis la lagune et les hautes terrasses. Dans ces conditions, dépourvus d’armes à feu, sans une seule arbalète, plongés dans la nuit noire, que pouvions-nous faire d’autre sinon nous grouper, et foncer à coups d’épées vers le rivage ? Inutile de songer à attendre des compagnons car, si nous l’avions fait, pas un de nous ne serait sorti vivant de l’aventure. A qui ne l’a pas vu, comment donner une idée de cette nuit, de la multitude de guerriers qui tombait sur nous, de ces canoës qui entraînaient nos compagnons vers la pierre des sacrifices, de cette épouvante qui nous entourait ? Alors que nous avancions au nombre de cinquante, de temps à autre des groupes de guerriers mexicains s’élançaient contre nous. Je me souviens encore qu’ils nous criaient : “Alors, putassiers ! Vous êtes encore en vie ? Les braves ne vous ont pas encore tués ?” Nous leur répondions à grandes estocades pour continuer notre marche.

« Enfin, nous approchant du bord, non loin de Tacuba où étaient déjà rendus Gonzalo de Sandoval, Cristóbal de Olid et d’autres gentilshommes et soldats, nous entendîmes qu’ils criaient à Cortez qui allait de l’avant : “Attendez, seigneur capitaine ! Ces soldats disent que nous fuyons et

que nous abandonnons à la mort tous ceux qui restent sur la chaussée ! Faisons demi-tour pour aller les aider car beaucoup sont morts, la plupart blessés et nul n'en réchappera sans notre secours !" A cela Cortez répondit que ceux qui s'en étaient tiré l'avaient fait par miracle et que s'ils retournaient aux ponts presque tous perdraient la vie, hommes et chevaux. Pourtant, ce même Cortez fit volte-face avec une dizaine de ses capitaines et quelques soldats encore indemnes. Hélas ! Ils n'allèrent pas bien loin puisqu'ils rencontrèrent bientôt Pedro de Alvarado, blessé, sa lance à la main, à pied (sa jument alezane avait été tuée) accompagné de sept soldats et de huit Tlascaltèques, tous ruisselants du sang qu'ils perdaient par de nombreuses blessures... A cette vue, et comprenant qu'il n'y avait point d'autres survivants, les yeux de Cortez et de ses compagnons s'emplirent de larmes[12]. » Alvarado expliqua que de l'arrière-garde qu'il commandait, seulement 80 hommes avaient pu passer l'intervalle laissé par le premier pont en s'agrippant aux caisses et aux cadavres de chevaux et d'hommes qui le comblaient, mais que par la suite tous ou presque avaient été tués.

A cet endroit de son récit, Bernal Díaz s'inscrit en faux contre la tenace légende selon laquelle Alvarado aurait franchi la passe grâce un à saut prodigieux effectué à l'aide de sa lance. Puis il continue sa relation et décrit la troupe épuisée, harcelée sans cesse par des hordes indiennes, en route vers Tlaxcala, ville alliée, dont on ne sait pas encore si elle est restée amie. Un temple abrite quelque temps leurs blessures et leur tristesse, mais il faut repartir vers Quahtitlán. Partout les flèches, les pierres, les insultes assaillent le carré reformé des Espagnols : blessés, indiens et castillans, au centre, cavaliers devant et derrière, soldats valides sur les côtés. Avant d'être à l'abri du village, deux soldats sont tués, ainsi qu'un cheval qui sera dévoré, tripes et cuir.

Au matin du 8 juillet 1520, la petite troupe reprend sa marche inquiète des menaces sibyllines qui lui étaient adressées : « Continuez ! Vous allez vers un lieu où pas un seul d'entre vous ne survivra ! » Après une bonne lieue de marche, alors que les courages se raffermissaient un peu, voici que trois éclaireurs reviennent ventre à terre pour annoncer que la plaine est couverte d'ennemis. En raison des vêtements blancs que portaient les guerriers, « toute la campagne semblaient couverte de neige » et, bientôt encerclé, le carré espagnol « semblait un îlot au milieu des flots. La rencontre avait lieu près du village d'Otumba et il semblait bien que l'hallali fût proche.

La bataille d'Otumba

« Après nous être, de tout cœur, recommandés à Dieu et à la Vierge Marie, invoquant le nom de Monseigneur saint Jacques, alors que nos ennemis commençaient de nous encercler, les cavaliers, de cinq en cinq, les chargèrent et nous tous ensemble. Oh ! Quel extraordinaire spectacle que cette bataille terrible et acharnée ! Comme nous allions pied à pied et avec quelle furie ils combattaient, ces chiens ! Que de blessures et de morts ils nous infligeaient avec leurs lances, leurs massues et leurs espadons ! Et nos cavaliers, comme ils maniaient la lance à plaisir allant et venant dans la plaine, la bride serrée ! Quoique les montures et les cavaliers fussent couverts de blessures, ces derniers poursuivaient la lutte comme de vaillants barons qu'ils étaient. Et nous autres, fantassins, nous sentions notre courage redoubler. Blessés de toutes parts, ne recevant pour tout secours que de nouvelles blessures, sans prendre le temps de les bander, nous n'avions d'autre souci que d'affronter l'ennemi et de lui porter de sauvages estocades. Et Dieu permit que Cortez, accompagné de Cristóbal de Olid, Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval

parvint au lieu où marchait le capitaine général des Mexicains, avec sa bannière déployée, de riches armes d'or et de hauts panaches d'orfèvrerie.

« Cortez, voyant le porte-étendard avec sa nombreuse escorte toute empanachée d'or, cria à ses capitaines : "Sus, Messieurs ! Fonçons sur eux !" Et, s'étant recommandé à Dieu, Cortez chargea ainsi que Cristóbal de Olid, Sandoval, Alonso de Avila et d'autres cavaliers. Cortez heurta le grand chef du poitrail de sa monture et lui fit baisser sa bannière, tandis que les autres capitaines achevaient de rompre le bataillon indien pourtant très fourni. L'homme qui acheva le porte-étendard (que le choc de Cortez n'avait pas jeté à terre) fut un certain Juan de Salamanca, natif d'Ontiveros. Monté sur une bonne jument aubère, il parvint à le tuer et, lui arrachant son riche panache, il l'offrit à Cortez puisqu'il l'avait atteint le premier, lui avait fait baisser bannière et avait abattu son courage… Dieu voulut qu'une fois ce capitaine porteur de la bannière mort et une fois tués de nombreux chefs, l'ardeur à la lutte des Indiens fléchisse. Ils firent retraite poursuivis par toute notre cavalerie. Quant à nous, nous ne sentions plus nos blessures, nous avions oublié notre soif et notre faim comme si tous nos malheurs n'avaient jamais existé. Nous parachevâmes la victoire, tuant et blessant. Ah ! Et nos amis de Tlaxcala ! Comme des lions, ils combattaient vaillamment à coups d'estocs, d'espadons et d'autres armes qu'ils avaient pu récupérer[12]… »

Cette victoire, obtenue sans le secours des armes à feu, par quelques centaines d'Européens et un millier de Tlascaltèques, par un carré d'éclopés, hâves, affamés, en fuite, contre des troupes magnifiques, orgueilleuses et nombreuses (Gómara estime à 200 000 le nombre des Aztèques) prit dans l'esprit de tous l'allure d'un miracle. Nul doute pour les Espagnols que la main de Dieu seule avait pu les tirer de cette situation fatale. D'ailleurs, les

Aztèques partageaient cette opinion un officier indien affirma qu'il avait vu combattre contre lui Monseigneur saint Jacques. Il en fut de même au Guatemala où « une petite fille toute blanche entourée d'oiseaux sans pattes » protégeait les Espagnols tout en paralysant ou aveuglant leurs adversaires. L'aide divine se manifesta encore par l'accueil ému et amical que les chefs Tlaxcaltèques réservèrent aux chrétiens.

La conquête de Mexico

Il fallait d'abord soigner les blessures (Cortez était grièvement touché à la tête et perdit l'usage de deux doigts de la main gauche) puis rétablir peu à peu l'autorité espagnole sur la région. Après vingt jours de repos, une campagne victorieuse fut menée contre Tepeaca (avec l'aide de 2000 Tlascaltèques) dont les habitants furent réduits en esclavage, et marqués au fer rouge de la lettre G. Plusieurs bateaux accostèrent à Vera Cruz, pour des raisons diverses, fournissant des renforts plus ou moins efficaces : une troupe malade au teint blafard et au ventre enflé, un contingent vigoureux, enfin, une quarantaine d'hommes matelassés à l'excès. Les vieux routiers, suffisamment remis pour pratiquer l'humour, les surnommèrent les « ventres verdoyants », les « reins solides » et les « ânes bâtés ». Ces arrivées inespérées permirent de se débarrasser des protestataires découragés qui regagnèrent Cuba. Puis, peu à peu, au prix de combats toujours renouvelés, Tezcoco, Cholula, Tecamechalco et d'autres bourgs autour de la lagune furent amenés à prêter allégeance.

A Iztapalapa, au sud du lac, à l'entrée de la grande chaussée, Cortez et son armée faillirent être victimes d'une ruse. Les habitants, après une forte résistance armée, lâchèrent pied et abandonnèrent la ville. Espagnols et

auxiliaires occupèrent les lieux avec joie. A la nuit tombante une sorte de raz de marée envahit toutes les rues et les occupants ne durent la vie qu'à la rapidité de leur fuite : les Indiens avaient rompu des digues. Toute la poudre, presque tous les bagages furent perdus et les Espagnols regagnèrent Tezcoco, mouillés, honteux, mais conscients maintenant que leurs ennemis avaient tiré profit des leçons d'habileté militaire qu'ils avaient reçues. Le jeune empereur Guatimozín donnait aux hostilités une impulsion nouvelle.

C'est donc au prix d'exploits renouvelés qu'Espagnols et Tlaxcaltèques purent dominer les pourtours de la lagune : attaque d'un piton sous une pluie de rochers ; passage d'un précipice sur un tronc d'arbre pour attaquer les arrières d'une place forte (Bernal Díaz fut l'un des braves équilibristes malgré le vertige qui le prit) et surtout, peut-être, la construction, le transport en pièces numérotées puis la mise à flot au moyen d'un long canal creusé *ad hoc* de 13 brigantins. Maintenant, les différents corps d'assaut luttaient avec émulation pour s'avancer sur les chaussées, s'emparer des ponts, détruire les barricades, nettoyer les maisons et les terrasses. Cortez pensa qu'il serait bon d'attaquer tous ensemble pour se rejoindre sur la grand-place centrale et y établir le camp commun. Après les consultations habituelles ce projet fut repoussé ou plutôt amendé : on ferait une attaque concertée pour tester les défenses : « Un matin, après avoir entendu la messe et nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes de notre camp avec Pedro de Alvarado à la tête, Cortez en fit de même ainsi que Gonzalo de Sandoval et tous leurs capitaines. Chacun, dans un élan irrésistible emportait des ponts et dès barricades bien que les ennemis combattissent avec le plus grand courage. Quant à nous, nous avions conquis une barricade et un pont avec beaucoup de difficultés en raison du grand nombre de défenseurs que

Guatimozín avait placés là. Nous eûmes beaucoup de blessés, dont un mortellement et chez nos amis de Tlaxcala, plus de mille furent touchés.

« Pourtant, nous poursuivions notre avance avec allégresse. Cortez, cependant, venait d'enlever un pertuis d'eau très profonde qui se poursuivait par une petite chaussée étroite que les Mexicains avaient ainsi préparée par ruse, imaginant ce qui arriva en fait à notre général. Celui-ci, poussé par la victoire comme ses capitaines et tous ses soldats, voyant derrière lui la chaussée pleine de nos amis, s'élança pour pourchasser les adversaires. Eux, bien qu'affectant de fuir, nous lançaient sans cesse des pierres, des javelots et des flèches, construisaient des murets pour faire mine de résister à Cortez et l'appâter dans la poursuite puis, le voyant derrière eux en quête de la victoire, ils faisaient semblant de le fuir de plus belle…

« Comme notre chef Cortez se voyait victorieux, à portée de châtier nos ennemis, par inattention sans doute, mais surtout parce que Notre Seigneur Jésus-Christ le permit, lui, ses capitaines et ses soldats ne prirent pas soin de combler l'ouverture d'eau qu'ils avaient conquise. Quant à la chaussée sur laquelle les Indiens fuyaient avec ruse, elle était exprès étroite, plusieurs autres voies débouchaient sur elle et elle était couverte de boue et de fange. Lorsque les Mexicains virent que les Espagnols dépassaient le pertuis sans le boucher, ils en furent ravis car c'était là leur espoir. Ils avaient préparé dans cette attente de nombreux bataillons de guerriers valeureux, de nombreux canoës sur la lagune en des points inaccessibles à nos brigantins en raison des digues qu'ils avaient construites pour les faire échouer.

« Dès lors, ils font volte-face et tombent sur la troupe de Cortez avec une telle furie, poussant de tels hurlements que les nôtres ne purent résister à cette attaque. D'un commun accord, tous, soldats, capitaines décidèrent de

battre en retraite en bon ordre, les bannières déployées. Mais, comme les Indiens fonçaient sur eux avec une rage décuplée par le piège qu'ils avaient tendu, nos soldats prirent la fuite sans offrir de résistance. Et Cortez, lorsqu'il vit cette débâcle, les admonestait en criant : "Tenez ! Messieurs ! Tenez dur ! Comment donc ! Est-ce ainsi que vous tournez le dos ?" Il ne put cependant les arrêter et, dans ce trou de chaussée qu'ils négligèrent de combler, dans cette étroite et méchante chaussée, grâce aussi à leurs canoës, les Indiens mirent sa troupe en pièces. Ils blessèrent Cortez à une jambe, entraînèrent vivants plus de soixante soldats et tuèrent six chevaux.

« Plus encore, six ou sept capitaines mexicains s'étaient emparés de Cortez et Dieu voulut bien lui donner le courage de les combattre et de s'en défaire en dépit de sa blessure à la jambe. A cet instant, d'ailleurs, arriva là un valeureux soldat nommé Cristóbal de Olea qui, voyant son général happé par tant d'Indiens, lutta avec une telle fureur qu'il tua à coups d'épée quatre des Mexicains qui avaient agrippé Cortez. Un autre courageux nommé Lerma vint à la rescousse et ils réussirent à libérer leur chef. Olea y laissa la vie et Lerma en réchappa de justesse... Par la suite accoururent d'autres soldats, tous blessés, et Antonio de Quiñones, capitaine de sa garde ; ils prirent Cortez par les bras, l'aidèrent à sortir de l'eau, lui donnèrent un nouveau cheval grâce auquel il sauva sa vie. Sur ces entrefaites arriva aussi Cristóbal de Guzmán, son majordome, qui lui amenait une autre monture. Le malheureux tomba aux mains des Mexicains qui l'entraînèrent vivant vers Guatimozín...

« Cependant, nous autres, soldats sous les ordres de Alvarado nous combattions avec bonheur lorsque, tout à coup, nous vîmes venir contre nous de nombreux bataillons mexicains hurlant, tout empanachés et bannières au vent. Ils jetèrent à nos pieds cinq têtes qu'ils venaient de

trancher à des soldats de Cortez, dégoulinantes de sang, et ils criaient : “Nous vous tuerons comme nous avons tué Malinche, Sandoval et tous les leurs : voici leurs têtes ! Les reconnaissez-vous ?...” Et ce disant ils fonçaient sur nous[13]… »

D’autres têtes furent jetées dans le camp de Cortez pour lui faire croire qu’Alvarado était mort ; puis ce fut le long supplice des prisonniers espagnols, au grondement lugubre du grand tambour et sous les regards horrifiés des assiégeants. Ces récits donnent une idée de l’acharnement de la lutte. Il fallut détruire toute maison conquise pour éviter qu’elle ne se transforme en fortin, tout brûler, tout dévaster. Les Traxcaltèques, ivres de carnage et de vengeance égorgeaient avec fureur et se gavaient de chair humaine sous les yeux impuissants de leurs alliés. Cortez multiplia les offres de paix pour éviter la destruction totale de cette ville qu’il admirait tant. Elles furent toutes repoussées. Les assiégés, privés d’eau, affamés par les brigantins qui coupaient tout secours venu par la lagune, mourant de variole par milliers, en étaient réduits à ronger l’écorce des arbres. Lorsqu’enfin Guatimozín fut pris sur la pirogue qui l’emportait, Mexico n’était que ruines et la puanteur qu’exhalaient les cadavres était telle que Cortez en fut malade. Le vainqueur rendit hommage au courage des vaincus et à leur résistance collective.

Il serait erroné, cependant, de croire que les Indiens ne montraient leur courage que perdus dans une foule innombrable. Il existe de nombreux exemples de combats singuliers où ils excellaient aussi. On connaît l’épisode d’un arbalétrier espagnol surveillant depuis plusieurs jours un archer indien d’élite. Chacun se tenait toujours prêt à tirer mais ne le pouvait faire tant que l’autre ne relâchait pas son attention. L’Espagnol feignit un jour un instant de rêverie, et l’Indien décocha son trait comme un éclair.

Hélas ! il s'était un peu découvert, et le carreau d'arbalète le frappa en pleine poitrine. L'Indien sentit que sa fin était proche. Il rassembla ses dernières forces et se pendit à un arbre voisin à l'aide d'une liane, préférant qu'on le dise mort par suicide plutôt que par une défaite en combat singulier. Garcilaso de la Vega el Inca nous conte un épisode semblable, avec une différence cependant, puisqu'il s'agissait d'un défi lancé par l'archer indien.

Ailleurs, c'est l'histoire d'un indien Tula opposé à quatre Espagnols, trois fantassins et un cavalier. Ces derniers, trop certains de leur victoire, se présentèrent en ordre dispersé. L'Indien qui avait récupéré une hache d'armes dans une bataille antérieure frappa d'abord un certain Juan de Carranza : il brisa sa rondache et le blessa grièvement au bras. Il agit de même avec Diego de Godoy accouru ensuite et le mis hors de combat. Le cavalier Francisco de Salazar fonça donc sur le farouche adversaire qui chercha refuge sous un arbre. Là, la lance du cavalier ne pouvait atteindre le fuyard qui, jaillissant de sa cachette, infligea au cheval une profonde blessure dans le flanc gauche. Le quatrième Espagnol arriva alors, sans trop se hâter, tant il lui semblait improbable que la lutte ait pu être périlleuse. Ce quatrième homme « était Gonzalo Silvestre et l'Indien s'élança à sa rencontre avec une férocité et une rage décuplées par les trois coups victorieux qu'il venait de réussir. Brandissant sa hache à deux mains, il aurait atteint Silvestre comme ses compagnons si ce dernier, davantage sur ses gardes, n'avait réussi à esquiver le coup. La hache frôla la rondache et se planta dans le sol. L'Espagnol lança une estocade de haut en bas, atteignit son adversaire au front, lui ouvrit le visage, la poitrine et lui coupa net la main gauche à hauteur du poignet. L'Indien, se voyant dans l'impossibilité de manier son arme à deux mains, plaça le manche sur le moignon et se jeta désespérément sur l'Espagnol en s'efforçant de le frapper au visage. Mais

Silvestre détournant le coup avec sa rondache, lança son épée en revers et toucha son ennemi au niveau de la ceinture avec une telle puissance qu'il trancha tout le corps. L'Indien demeura un instant debout et dit à l'Espagnol : "Reste en paix" Puis il tomba mort en deux morceaux[14]. » Ces témoignages (qui abondent dans tous les récits) prouvent que le courage guerrier des Indiens ne le cédait en rien à celui des Européens. Face à de tels adversaires, il est malheureusement logique que les pertes aient été lourdes des deux côtés.

V. — Bilan humain des conquêtes

L'histoire a plutôt tendance à conserver le souvenir des seuls vainqueurs. Cependant, nous savons que pour un Cortez, pour un Pizarre, des dizaines de chefs d'expédition ont disparu avec leurs hommes soit massacrés, soit perdus en mer. Dans les batailles, les pertes espagnoles sont presque toujours peu importantes par rapport aux morts indigènes tant alliés qu'adversaires. Il est fréquent que deux ou trois Castillans perdent la vie alors que des centaines d'Indiens ont été tués. Cette relative immunité est due à la résistance des armures (les Indiens visèrent très vite le cou et le visage) et à l'expérience militaire. Pourtant la répétition des rencontres faisait fondre les effectifs dans des proportions qui devenaient vite effrayantes. Pendant la *Noche triste,* par exemple, les effectifs espagnols passèrent de 1 300 hommes à 440 ce qui représente une baisse de deux tiers. Nous sommes loin de la victoire sans victime espagnole à Cajamarca. Quant aux Indiens tués au cours de cette sanglante retraite hors de Mexico, les chiffres varient de 2 000 à 8 000 selon les chroniqueurs. Il est indéniable que les actions violentes — pertes au combat, massacre pour imposer la terreur,

tortures — , pratiques malheureusement habituelles durant toute guerre, ont eu une importance décisive dans la diminution de la population indigène. Mais tous les exemples de mortalités élevées à la suite de conflits armés font apparaître partout ailleurs une rapide reprise de la population.

La maladie, les épidémies

Il y eut donc d'autres causes à la chute vertigineuse, effrayante, du nombre d'habitants dans les Indes occidentales. Selon l'école de Berkeley, on passe en un siècle de 25 000 000 d'habitants pour le Mexique (d'autres évaluent à 11 400 000 ou à 18 200 000), en 1519 à 800 000 habitants en 1620. La chute serait donc de 96 % ; au Pérou, elle fut de 93 %.

Un tel désastre ne peut s'expliquer seulement par la violence. D'autres raisons bien plus déterminantes furent les épidémies, le déséquilibre écologique et le bouleversement psychologique. Ces deux derniers facteurs sont difficilement quantifiables, mais pour la variole, qui se déchaîna en 1520 dans Mexico, les décès chez les Indiens (privés de système immunologique) sont évalués à 50 % de la population. L'épidémie de rougeole qui s'abattit sur la même région, en 1531, tua 30 % des habitants survivants. A cela, il faut ajouter la grippe, le typhus, la diphtérie, la peste bubonique et la malaria[15]. Le professeur Luc Montagnier de l'Institut Pasteur a déclaré que « la rougeole a tué beaucoup plus d'Indiens que les guerres de la conquête, parce que le virus de la rougeole était inconnu dans le Nouveau Monde[16] ».

D'ailleurs les conquistadores n'étaient pas épargnés par la maladie, loin de là, et la vie quotidienne les menait souvent à des morts sans gloire. La syphilis fut peut-être

importée d'Amérique[17] Toujours est-il que les bubons à l'aine, les douleurs dans les reins accompagnées d'une énorme fatigue furent maintes fois observés. Plus spécifique encore fut ce que l'on nomma la *modorra,* sorte d'apathie générale, ou de léthargie, qui saisissait de nombreux arrivants et les conduisait souvent à l'issue fatale. C'est peut-être à cette maladie que Cabeza de Vaca fait allusion lorsqu'il dit de l'île du cap Vert qu' « elle est si malsaine, surtout au printemps, que la plupart de ceux qui y débarquent meurent en peu de tempes[18] ».

Le même auteur décrit une épidémie — dysenterie sans doute — qui fit tomber le nombre de ses compagnons de 80 à 15 et tua la moitié des Indiens qui les avaient recueillis. Parfois, tout un groupe d'Espagnols se trouve dans un état lamentable. Ainsi, le « renfort » envoyé de Villa Rica de Vera Cruz après que presque tous les marins y furent morts de maladie, comportait sept hommes « cinq couverts de bubons et deux gonflés, avec des ventres énormes[19] ». C'est encore un triste spectacle que donne l'équipage d'un vaisseau commandé par Camargo. Lorsque les hommes se présentèrent à Cortez, ils étaient « très maigres, jaunes et gonflés. Ils ne marchaient qu'avec difficulté en raison de leur faiblesse. Leur teint verdâtre était celui d'un cadavre[20]... ». Inutile d'ajouter que presque tous ces malheureux moururent peu après.

Les mêmes symptômes sont décrits par Garcilaso el Inca : « Ils étaient pris d'une petite fièvre lente puis, le troisième ou le quatrième jour, personne ne pouvait supporter la puanteur qu'exhalait leur corps, plus pestilentielle que celle des cadavres de chiens ou de chats putrifiés. Ainsi, ils mouraient sans remède... en effet, lorsque la fièvre les prenait, ils étaient déjà pourris et tout leur ventre était vert, comme l'herbe, à partir de la poitrine[21]. » L'auteur attribue la maladie au manque de sel, mais il semble qu'il

faille rendre responsable le moustique *aedes,* vecteur de la fièvre jaune, dont l'issue fatale est précédée d'un ictère violent.

Outre ces terribles épidémies infectieuses, les Espagnols étaient affectés de maladies pulmonaires. Peu protégés contre le froid des Andes ou des hauteurs mexicaines, ils grelottaient souvent sous leur armure. Il s'ensuivait de nombreuses pneumonies (peut-être même de la tuberculose) décrites à plusieurs reprises : « Cortez ne savait comment donner une aide efficace à nos alliés qui lui montraient sur un tissu en henequen, peint à merveille, les bataillons d'Aztèques qui s'avançaient contre eux, parce qu'il voyait que beaucoup d'entre nous étions blessés ou malades. Huit soldats étaient déjà morts d'un mal de côté qui les faisait cracher du sang caillé, mêlé à de la boue, par la bouche et le nez[22]. » Et Bernal Díaz del Castillo signale ailleurs : « Je ne pus prendre part à cette expédition, car j'avais la fièvre et vomissait du slang[23]. » Ailleurs, il affirme : « D'autres soldats étaient malades d'épuisement. En effet, il y avait tant de sang et de poussière mêlés dans nos entrailles, que nous ne rejetions pas autre chose par la bouche et ailleurs. Il est vrai que nous étions sous les armes nuit et jour sans un instant de repos. En quinze jours, cinq de nos soldats moururent d'un mal de côté[24]... » Ce mal peut être rapproché du *soroche,* mal des montagnes, qui saisit de nombreux militaires sur les sommets andins, et qui devait les amener à des telles calamités.

Contre tous ces malheurs, les secours de la thérapeutique étaient quasi inexistants. Certes, le docteur Chanca qui accompagna Colomb, paraît avoir été un praticien remarquable pour son époque ; il fut l'exception. Ailleurs sévissaient les chirurgiens-barbiers, peu

nombreux, et les empiriques. Bernal Díaz fut guéri de ses fièvres par les habituelles saignées, mais le plus souvent on avait recours aux purges. Elles étaient fondées sur différents produits végétaux dont certains étaient autochtones, la *zarzaparilla* (salsepareille) par exemple, dont Cieza de León dit merveilles, affirmant qu'elle guérit même les bubons et que beaucoup de ceux qui avaient « l'intérieur gâté et les corps pourris[25] » se retrouvèrent, après une cure, sains comme des pommes. Il en dit de même de l'arbre nommé *molle* (faux poivrier), supérieur à la rhubarbe et à l'ellébore.

De son côté, Garcilaso de La Vega signale que les Indiens savent fabriquer un liquide à base d'herbe calcinée qui prévient et guérit la maladie « due au manque de sel[26] » (sorte de peste ou de fièvre jaune) dont nous avons déjà parlé. « Les Espagnols qui ont eu confiance en ce remède indigène ont sauvé leur vie, dit-il ; les autres orgueilleusement méprisants dans leurs préventions imbéciles sont morts au nombre de soixante[27]. » Les chirurgiens-barbiers, bien entendu, pratiquaient les saignées et ordonnaient les purges, mais avaient surtout beaucoup de besogne en cas de bataille.

Les blessures, en effet, étaient multiples et diverses. En une seule rencontre, Fernández de Córdoba fut atteint par douze flèches. Cependant, « l'homme de l'art » ne soignait que les blessures graves. Les autres, dans le gras de la cuisse, le bras ou les muscles fessiers étaient laissées aux soins de chacun. Par contre, lorsque la blessure était profonde, que le crâne était ouvert ou qu'une articulation était atteinte, c'était du ressort du *cirujano.* Les interventions n'avaient pas lieu dans la douceur, et un certain Sanjurje souffrit tellement du charcutage que lui fit subir le chirurgien pour extraire une flèche de son genou qu'il jura de mourir plutôt que d'avoir recours à lui à nouveau.

Il est vrai que Sanjurje était un empirique. Il soignait avec de l'huile et de la laine sale (car la propre ne valait rien) accompagnées de quelques paroles magiques. Il réussit, paraît-il, nombre de guérisons extraordinaires. Mais, au cours de la bataille de Mauvala (Floride) l'huile et la laine brûlèrent. Sanjurje était donc impuissant pour tous et pour lui-même, blessé au pied. Il refusa d'appeler son tourmenteur lequel, d'ailleurs, ne serait pas venu. Pourtant, lassé de souffrir sans résultat, il se livra à une expérience médicale osée : il se soigna avec de la graisse de porc et de la charpie tirée d'une vieille mante d'Indien (car depuis longtemps il n'y avait plus ni chemise ni le moindre morceau de tissu de lin). La guérison fut si rapide que quelques jours après Sanjurje gambadait comme un cabri. L'huile était donc le médicament fondamental. On oignait les plaies et quelquefois on les brûlait après application ; puis on faisait des bandages avec de la charpie et des pansements fabriqués avec du lin, des draps ou des chemises. Lorsque l'huile manquait, qu'il n'y avait pas de saindoux, on ouvrait un cadavre d'Indien et on en utilisait la graisse. Les exemples de ce genre sont partout attestés.

De toutes les façons, la résistance à la douleur était alors prodigieuse. La plus extraordinaire démonstration en fut donnée par Hojeda, qui fut frappé à la jambe par une flèche empoisonnée. Pour sauver sa vie, il obligea par la menace ses compagnons à serrer la plaie dans des fers chauffés au rouge. Puis, pour calmer la fièvre qui l'avait pris, on le roula dans une couverture que l'on mouilla de vinaigre jusqu'à ce qu'un mieux sauveur se fit sentir. Une autre fois, de Soto se souleva de sa selle pour frapper de sa lance un adversaire indien ; il reçut alors dans la fesse une flèche qui s'y ficha profondément. Incapable de trouver le loisir de l'arracher, de Soto combattit cinq heures dressé sur ses étriers, prouvant ainsi sa résistance et sa maîtrise de cavalier. L'un de ses gentilshommes reçut une flèche si

puissante dans la cuisse gauche qu'elle traversa le membre, la selle et qu'elle alla se planter dans le flanc du cheval de sorte que le blessé resta cloué à sa monture, affolée et caracolante, jusqu'à la fin du combat.

Signalons enfin que les blessures étranges et les morts inattendues furent légion dans ces aventures. Un jour, un soldat lança son javelot contre un gibier qu'il avait aperçu. Il était en haut d'une colline et manqua son but ; l'arme dévala le flanc de la butte et alla traverser le crâne d'un compagnon qui pêchait en contrebas. Ailleurs, Andrès de Vasconcelos de Silva, valeureux Portugais, après une journée entière de bataille, descendit de sa monture et resta là comme une statue de bois. Il mourut trois jours après sans avoir prononcé un mot, sans avoir bu une gorgée d'eau, sans avoir avalé une bouchée, sans avoir dormi un instant.

Il y avait aussi les insectes, les serpents, les vampires. Des nuées de moustiques interdisaient tout repos au Yucatán, en Floride, partout. En Colombie, des fourmis géantes et des chenilles causaient de telles douleurs que la victime se roulait par terre durant un jour entier. Au Paraguay, Cabeza de Vaca fut mordu à l'orteil par un vampire durant son sommeil. Au matin, il s'éveilla baignant dans son sang et terrorisé[28]. Oviedo raconte que dans les îles, une sorte de puce (chique) se glisse entre la peau et la chair du pied. Elle y fait une petite bourse de la grosseur d'un pois chiche, bourse qui s'emplit de vermine et qui enfle de sorte que l'homme reste boiteux à jamais si on ne l'opère pas à temps. Il y a aussi d'innombrables tiques qui s'accrochent aux jambes : il faut s'enduire d'huile puis racler la peau avec un couteau. Les Indiens, eux, passent leurs jambes à la flamme pour brûler les parasites[29].

Quant aux poux (qui transmettent le typhus), ils abondent sur les têtes indigènes. A tel point que les Indiens passent de nombreuses heures à se les chercher mutuellement et à les croquer. Quant aux Européens, il est fort rare qu'ils abritent ces parasites en Amérique. Oviedo considère comme un fait d'expérience que les pouilleux d'Espagne sont miraculeusement débarrassés de leurs hôtes malencontreux à peine dépassée la dernière des îles Açores. Par contre, au retour, cette limite une fois franchie, ils se retrouvent infestés et ne peuvent se débarrasser qu'à grand renfort de toilette[30].

Enfin, une dernière anecdote, beaucoup plus agréable et même poétique, destinée à réhabiliter la gent des insectes. Un soldat espagnol emportait un grillon dans une petite boîte. Ce joyeux compagnon cessa toute chanson dès qu'il eut mis le pied — si nous pouvons ainsi nous exprimer — sur le bateau. Malgré les prières de son maître qui le contemplait attristé, il demeura muet. Tout à coup, une nuit, dans le silence endormi, le crissement alerte s'éleva à nouveau. Le soldat bondit avec joie tout comme ses compagnons... et l'on s'aperçut à temps que la terre était proche, mais qu'elle était entourée de brisants sur lesquels le navire était sur le point de s'éventrer. Plus perspicace que la vigie somnolente, le petit animal noir de jais avait pressenti la terre ferme et, par son appel d'allégresse, avait sauvé la vie de l'équipage[31].

Les moyens de subsistance des armées en marche

Il est tout à fait évident que les troupes espagnoles, éloignées de leur base de départ, ne pouvaient en aucun cas emporter des réserves de nourriture importantes. Bien vite, des problèmes de subsistances se posaient avec acuité. Il était souvent possible de se nourrir « sur

l’habitant », mais les Indiens fuyaient presque toujours en emportant leurs réserves, si bien que la faim et la soif étaient les compagnes fréquentes des conquérants.

• *Les ressources ordinaires.*

En règle générale, la nourriture des armées en mouvement était tirée des populations mêmes, soit grâce à leur bon vouloir, soit en dépit de leur hostilité. Les références abondent, en particulier chez Bernal Díaz del Castillo et chez Cortez. Au cours de l’expédition de 1518, par exemple, les Indiens de la région de Tabasco « se présentèrent au nombre d’une trentaine et apportèrent du poisson grillé, des volailles, des fruits et du pain de maïs[32] ». Plus tard, avec Cortez, les mêmes scènes se reproduisirent, mais parfois dans une atmosphère tendue : « Les caciques décidèrent de nous envoyer quinze Indiens choisis parmi leurs esclaves, le visage noirci de suie et vêtus de la plus mauvaise façon. Ces esclaves nous portèrent des poules, du poisson grillé et du pain de maïs. Cortez les reçut avec amabilité, mais notre interprète, Aguilar, leur demanda d’un air sévère pourquoi ils venaient ainsi affublés ; il leur dit qu’ils paraissaient davantage être des messagers de guerre que des envoyés de paix et qu’ils s’en retournent vers les caciques pour leur signifier que s’ils voulaient parler de paix (comme nous le désirions nous-mêmes), qu’ils nous envoient de hauts dignitaires selon l’usage, et non des esclaves[33]. »

« Moctezuma, après la première rencontre avec Cortez, avait ordonné que nous soyons pourvus selon notre usage et coutume, c’est-à-dire de maïs, des pierres et des Indiennes nécessaires pour le moudre et en faire du pain, de poules, de fruits et d’une grande quantité d’herbe pour nos chevaux[34]. » A cet instant, Moctezuma s’est résigné à

la présence des Espagnols à Mexico. Auparavant, en proie au doute, hésitant entre la crainte révérencielle et la violence, l'empereur de Tenochtitlán avait mandé ambassade sur ambassade pour détourner les étrangers de leur projet. Après l'une d'elles, le noble Pitalpitoque était resté au camp espagnol pour s'occuper de son ravitaillement « mais Pitalpitoque se désintéressa à tel point de son office qu'il ne nous fit jamais rien apporter, de sorte que nous manquions au plus haut point de nourriture. En effet, le pain de cassave qui nous restait, était tout amer de moisissure, pourri et plein de charançons[35]… ».

La faim apparaît ici comme une obsession de tous les instants. Elle est partout présente. Elle le fut tout autant au Pérou où les luttes incessantes entre Indiens d'abord, entre Espagnols ensuite, détruisirent les récoltes pendant des années et paralysèrent la culture. Pour Cabeza de Vaca, survivant de l'expédition de 1528 en Floride, la faim fut pratiquement la compagne sinistre et perpétuelle de sa longue odyssée en Amérique du Nord. Il est vrai que sa condition de serviteur ou même d'esclave au pouvoir d'Indiens nomades, primitifs et eux-mêmes toujours affamés, ne le plaçait pas dans une situation de sybarite.

Le manque de nourriture subi par les conquistadores devint si caractéristique qu'elle donna lieu à une sorte de proverbe : « Avoir une faim comme dans les Indes. » Il n'est pas étonnant que pour calmer les élancements d'un estomac vide, les Espagnols aient eu recours parfois à d'étranges subsistances.

- *Les nourritures extraordinaires.*

La faim, comme la colère, est mauvaise conseillère. Il arriva que les Espagnols, poussés par la nécessité, ingérassent des végétaux dont l'aspect leur paraissait

sympathique. Il s'ensuivait parfois des indispositions légères : « Les Indiens et les Espagnols mangeaient également des fruits sauvages que l'on trouvait en abondance. Aucun de ceux dont ils se nourrirent ne leur fit mal, excepté ceux d'un arbre semblable aux myrtes d'Espagne, un peu plus gros cependant et excellents au goût. Tous ceux qui en mangèrent eurent des vomissements ou de la diarrhée. Ces incommodités durèrent peu et ne causèrent pas grand mal. On se nourrissait aussi du fruit de palmiers qui sont très communs. On ne mangeait pas les dattes, mais l'intérieur après avoir cassé la coque : il est rond et semblable à une amande douce, les Indiens en font une farine excellente[36]. » Chez les Iguaces, Castillo et Estebanico, mangèrent « deux ou trois espèces de racines qu'ils recherchent dans tout le pays. Elles sont très mauvaises et font enfler ceux qui les mangent. Il faut deux jours pour les griller ; beaucoup sont très amères et, outre cela, on ne les déterre qu'avec beaucoup de peine[37] ».

Ventre enflé ou douloureux, cela n'est pas très grave. Parfois, hélas, certains mouraient après avoir avalé des « herbes » inconnues : « Je me plaçai là où je devais attendre ceux qui venaient par voie de terre. J'attendis trois jours au bout desquels ils arrivèrent en bon état, sauf un Espagnol dont on me dit qu'il avait mangé en route certaines herbes qui causèrent sa mort presque subite[38]. » Ailleurs, Oviedo nous raconte : « Peu de jours après, toute nourriture était terminée, mais les Espagnols n'osaient pas sortir de leur forteresse pour aller en chercher dans les villages indiens, tant ils conservaient la crainte des flèches empoisonnées. Ils en arrivèrent à une telle extrémité de famine qu'ils mangeaient des herbes et des racines, sans même savoir si elles étaient bonnes ou nocives. Il s'ensuivit que les humeurs du corps en furent corrompues, que beaucoup tombèrent grièvement malades et en moururent. Une nuit, alors qu'une sentinelle montait la garde, son âme s'envola.

D’autres s’étendaient sur le sol, et sans aucune douleur, ils mouraient de faim. » Souvent, pour rendre ces végétaux plus comestibles, les soldats les faisaient bouillir dans leur casque qui leur servait également de récipient pour recueillir l’eau de pluie. L’inexpérience aussi causait de graves méprises.

Cieza de León, alors qu’il nous décrit la façon de fabriquer le poison dont les Indiens de Cartagena enduisent leurs flèches, signale qu’il entre dans cette composition des « pommes qui ressemblent par leur parfum et leur couleur aux pommes espagnoles ». Il ajoute : « J’ai connu un certain Juan Agraz qui, arrivant d’Espagne et mettant le pied sur la côte de Santa María, mangea dix ou douze de ces pommes et affirma — je l’ai entendu de mes propres oreilles — qu’il était impossible d’en trouver de meilleures aussi bien pour leur parfum, leur aspect et leur saveur. Après les avoir mangées, il crut bien en crever et si on ne l’avait pas immédiatement soigné avec de l’huile, il serait mort sans aucun doute[39]. »

Moins savoureuses que ces fruits empoisonnés, mais moins dangereuses aussi, étaient les feuilles de figuiers de barbarie *(tuna)* que Alvar Núñez Cabeza de Vaca fit cuire toute une nuit dans un four fabriqué *ad hoc :* « Nous les chauffâmes tellement, dit-il, qu’au matin, elles étaient bonnes à manger[40]. » D’ailleurs, le lendemain, les Indiens offrent aux Espagnols ces mêmes raquettes cuites et des fruits de *tuna,* verts et rôtis. La nécessité oblige souvent à manger aussi le maïs vert et parfois cru : Cortez, Cabeza de Vaca, Cieza de León, tous le signalent à diverses reprises.

C’est bien entendu, au cours de leur long cheminement à travers le sud des États-Unis actuels, parmi des populations fréquemment affamées, que les Espagnols survivants de l’expédition en Floride ont connu des nourritures bizarres, rarement très énergétiques. De la paille réduite en poudre,

par exemple (accompagnée, il est vrai, de graisse de cerf) ; des racines aquatiques qui ont la forme de noix, « tantôt plus grosses, tantôt moins », et que l'on récolte avec les plus grandes difficultés ; des pignons, produits par de petits pins, et « meilleurs que ceux de Castille, parce que l'écorce en est plus fine » ; de la farine de *mesquiquez* (mezquite) qui, nous dit-on, « est un fruit qui ressemble aux caroubes lorsqu'il est sur l'arbre. Il est fort amer ; on le mange mêlé avec de la terre, alors, il est doux et très bon[41] ».

Parfois, on voit apparaître des fruits connus et leur simplicité les rend presque insolites : des mûres, des cerises, des prunes. Ces derniers fruits permirent à Sandoval (valeureux soldat que Cortez avait laissé à Villa Rica) une ruse digne de son chef. Alors que Pánfilo de Narváez se trouvait à Cempoala à la tête des troupes mandées de Cuba par Velázquez pour s'emparer de Cortez, Sandoval envoya vers Cempoala deux de ses hommes pour espionner. Ils étaient déguisés en Indiens, avec sandales et mantes et, comme ils étaient très bruns, ils semblaient vraiment être des Indiens. Chacun d'entre eux emporta un panier de prunes pour les vendre car c'était la saison. Salvatierra, l'un des chefs du groupe nouveau venu, donna aux deux « Indiens » un collier de perles jaunes en paiement de leurs fruits et les envoya chercher de l'herbe pour les chevaux. Lorsque les deux compères revinrent avec leur double charge, c'était l'heure de l'Ave Maria et ils restèrent dans le campement accroupis comme des Indiens. A la nuit, après avoir beaucoup vu et entendu, ils s'enfuirent en dérobant trois chevaux dont celui de Salvatierra[42]. Cortez se réjouit beaucoup de cette plaisanterie, surtout lorsqu'on lui fit part de la rage comique de l'amateur de prunes dupé. Cet épisode démontre que, même au plus profond des situations dramatiques — ici, Cortez va s'opposer à une troupe

d’Espagnols mandée par Velázquez de Cuba et trois fois plus nombreuse que la sienne — , un certain humour se faisaient jour parmi les conquistadores.

Conservaient-ils cette humeur joyeuse lorsque le sort n’offrait à leur appétit (et durant de longs jours) que des cœurs de palmier ? Cette nourriture est attestée partout et Cortez, en particulier, après la cruelle défaite de la *Noche triste* écrit dans sa cinquième lettre à l’empereur : « Il y avait plus de huit jours (lorsque nous arrivâmes à Taniha) que nous ne mangions que des cœurs de palmier cuits avec de la viande, mais sans sel dont nous manquions depuis longtemps... De ces cœurs de palmier sans sel, nous n’en avions pas en abondance, car il était très difficile de couper les arbres très gros et très grands : deux hommes devaient s’affairer pendant un jour entier pour obtenir le cœur qu’ils mangeaient en une demi-heure[43]. »

Une autre nourriture curieuse dont Alvar Núñez Cabeza de Vaca fait mention lorsqu’il est avec les Guaranís est la *cañafístola,* connue en France sous le nom de casse (ou canéficier). Il s’agit d’une gousse « qui a environ un empan et demi de long et trois doigts de grosseur. On en mangeait beaucoup et l’intérieur a un goût de miel. Ces arbres et leurs fruits sont tout à fait semblables à ceux d’Espagne, quoique les fruits soient plus gros et d’une saveur un peu plus âpre puisqu’ils ne sont pas cultivés. Sur le bord du fleuve Paraguay, on en trouve souvent plus de quatre-vingts ensemble[44] ». Covarrubias, dans son dictionnaire de 1611, fait de cette gousse une description détaillée et en énonce les qualités : « Elle clarifie le sang, calme la fureur de l’humeur colérique et purge légèrement les humeurs colériques et flegmatiques qui vagabondent dans le ventre et l’estomac. » C’est donc une cure médicale excellente que faisaient les Espagnols en mangeant leur *cañafístola.*

A peu près dans la même région, en janvier 1542, et pendant une autre période de pénurie, les hommes — Indiens et Espagnols — se nourrirent de vers blancs, « longs et gros comme le doigt, que l'on faisait frire pour les manger. Il sortait de ces vers — tirés de roseaux — une telle quantité de matière grasse qu'elle suffisait amplement à leur friture. Tout le monde en mangeait et considérait ce mets comme très bon[45] ». Outre ces gros vers, les roseaux fournissaient parfois de l'eau pure, offrant ainsi nourriture et boisson.

D'autres infortunés naufragés (sur les côtes de la Floride encore) vécurent tant bien que mal « de crabes et de varech » pendant plusieurs semaines. Ailleurs les crabes sont remplacés par des huîtres : « Chez les Indiens qui habitent cette île (embouchure du Mississippi actuel), lorsqu'un fils ou un frère meurt dans une famille, pendant trois mois aucun des habitants de la maison ne doit aller chercher de la nourriture, même s'il doit mourir de faim. Ce sont les parents et les voisins qui doivent pourvoir à leurs besoins. Or, au moment où je demeurai parmi eux, ils moururent en si grand nombre que la famine régnait dans la plupart des foyers à cause de cette coutume. Quant à ceux qui devaient aller chercher de la nourriture, ils avaient beau s'affairer, ils n'en trouvaient que peu car la saison était rude. C'est pourquoi les Indiens dont j'étais l'esclave abandonnèrent l'île et, dans leurs canoës, gagnèrent la terre ferme. Là, sur la côte de plusieurs anses, il y avait de grosses huîtres qui constituent leur unique nourriture pendant trois mois de l'année. Ils boivent une eau fort mauvaise, manquent au plus haut point de bois à brûler, mais ont en abondance de nombreux moustiques. Nous restâmes là jusqu'à la fin du mois d'avril, puis, changeant de côte, nous nous sustentâmes uniquement de mûres pendant un mois au milieu des danses et des fêtes. »

Un nommé Majuelas — c'est Diego de Landa qui nous le conte dans sa *Relación de las cosas de Yucatán* — toucha une petite île, seul survivant épuisé d'un naufrage survenu plusieurs jours auparavant. Là, « il se restaura en mangeant des limaçons de mer et des moules... Comme il cherchait sa nourriture, il heurta un crabe qui lui trancha la première phalange du pouce, ce qui lui causa une vive douleur. Il traversa ensuite au hasard une épaisse forêt, cherchant à se diriger sur la ville de Salamanca (Chectemal). La nuit venue, il monta sur un arbre, d'où il vit un grand tigre se tenir à l'affût puis égorger une biche. Au matin, il mangea ce que le fauve avait laissé[46] ». Se rassasier des reliefs du repas d'un jaguar est une aventure peu commune et que peu d'Espagnols ont dû vivre.

Par contre, se nourrir de coquillages fut beaucoup plus fréquent, et Pedro de Cieza de León pense que la fondation de Panamá en un lieu peu salubre s'explique uniquement par la présence sur les côtes de nombreuses clovisses : « Sur la côte, près des maisons de la ville, on trouve dans le sable des clovisses très petites appelées *chuchas*. Il y en a beaucoup et je crois qu'au début du peuplement de la ville, c'est à cause de ces coquillages qu'elle demeura en cet endroit. Ainsi les Espagnols étaient certains de ne pas endurer la famine. »

Cette famine, nous le savons, d'autres la subirent et durent comme les Indiens Mariames et Iquaces, manger « des araignées et des œufs de fourmis, des vers et des lézards, des salamandres, des couleuvres et des serpents venimeux dont la morsure est mortelle ». Ils durent manger aussi « de la terre et du bois ; tout ce qu'ils peuvent trouver, les déjections des cerfs et d'autres choses que je renonce à dire. En toute sincérité, je crois que s'il y avait des pierres dans cette région, ils les mangeraient. Ils conservent les arêtes de poisson et les os de serpent pour les réduire en poussière et s'en nourrir ensuite[47] ». C'est

dire que, parfois, une omelette aux œufs de caïman était un festin de roi : « Ces animaux que je considère davantage comme des bêtes marines que terrestres naissent pourtant des œufs qu'ils enterrent dans le sable. Ces œufs sont aussi gros — parfois plus — que ceux des oies et ont deux bouts de même taille. Si on les jette à terre, ils ne se brisent pas. Seule la première coquille se casse, mais entre celle-ci et l'intérieur il y a une solide membrane que l'on ne peut déchirer qu'avec un outil pointu. Lorsqu'on lance cet œuf au sol, il rebondit comme une balle. Il n'y a pas de jaune mais seulement du blanc. Si on les fait cuire en omelette, ils sont très bons. J'en ai mangé quelquefois... Dans la ville de Darién certains chrétiens en vendaient même à raison d'un réal d'argent l'œuf. C'est le prix que je les ai payés parfois en 1514. Par la suite, lorsqu'il y eut d'autres mets et du bétail, on cessa de rechercher les œufs de caïman. Il n'en reste pas moins que lorsque certains en trouvent par hasard, ils les mangent volontiers[48]. »

D'ailleurs, les caïmans ne fournissaient pas seulement de la nourriture grâce à leurs œufs : par un juste retour des choses — car « ils mangent souvent les hommes, les chiens, les chevaux et les vaches au passage des rivières » — , ils pouvaient être eux-mêmes dévorés par les hommes. Parmi les exemples assez nombreux, choisissons celui rapporté par Cieza de León : « Dans les rivières de la région de Panamá il y a de nombreux caïmans (lézards) qui sont si grands et si féroces que c'est extraordinaire... J'en ai vu beaucoup dans le fleuve Cenú et j'ai souvent mangé les œufs qu'ils pondent sur la plage. Une fois nous avons rencontré l'une de ces bêtes sur le bord du fleuve San Jorge, si grande, si énorme qu'elle mesurait plus de vingt-cinq pieds. Nous le tuâmes à coups de lance et il fallait voir la sauvagerie avec laquelle elle se débattait. Ensuite pour apaiser notre faim, nous la mangeâmes. La chair en est mauvaise et l'odeur soulève le cœur[49]... »

L’iguane, par contre est excellent « après l’avoir dépouillé, on le rôtit ou on le fait bouillir : il est aussi savoureux que du lapin, en particulier la femelle. Ceux qui ne connaissent pas cet animal seraient plutôt pris du désir de le fuir que de celui de s’en nourrir tant son aspect est effrayant. Je ne pourrais déterminer si c’est de la chair ou du poisson car il plonge des arbres dans l’eau et paraît s’y trouver à l’aise[50]… ».

Toujours dans la région d’Antioquia, Pedro Jimón se trouva un jour face à un serpent « si grand qu’il mesurait plus de vingt pieds de long. Sa tête tirait sur le rose, et ses yeux étaient verts, en saillie. Dès qu’il vit l’homme, il lui fit face et Pedro Jimón lui donna un tel coup de lance que l’animal mourut après d’énormes soubresauts. Dans son ventre on trouva un petit cerf, tout entier comme lorsqu’il fut avalé. Les Espagnols, affamés mangèrent le cerf et une partie du serpent ».

Puisque le caïman et l’anaconda ont pu calmer les estomacs espagnols, il ne paraîtra pas étonnant que le requin, à son tour, ait pu remplir le même office. Ces bêtes « sont prises grâce à de forts hameçons appâtés avec du lard, un morceau de poisson ou les entrailles d’un autre requin. Il faut les découper en tranches minces, que l’on fait sécher deux ou trois jours dans le gréement. C’est une nourriture fort utile en mer et qui peut améliorer l’ordinaire pendant plusieurs jours en raison de sa taille ». Pourtant, il existe un « poisson » plus gros encore : le *manatí* (lamantin). Toujours selon Oviedo : « C’est un poisson de mer, plus gros et plus long que le requin, laid au plus haut point puisqu’il a un peu l’aspect de ces grosses outres dans lesquelles on transporte le vin à Medina del Campo. Sa tête ressemble à celle d’une vache et ses yeux sont semblables aux siens aussi. Il a deux gros moignons à la place des pattes de devant grâce auxquels il nage. C’est un animal très paisible… » On le chasse au harpon et pour

le ramener à la ville, il faut une charrette tirée par deux bœufs. Ce pacifique mammifère aquatique que notre chroniqueur baptise « poisson » surprend par sa saveur : « Je crois bien que c'est l'un des meilleurs poissons du monde par son goût, car aucun poisson ne ressemble autant à la viande. Il est si proche du bœuf par sa saveur que personne ne peut s'imaginer que ça n'en n'est point s'il ne l'a pas vu entier auparavant. En fait, on le prend pour de la viande, pour du veau, et du meilleur. Tout le monde s'y tromperait. Lorsqu'on le fait sécher, sa chair est excellente et se conserve très bien. Sans aucun doute, c'est un mets supérieur à l'esturgeon de ces régions[51]. »

Ce n'est évidemment pas le cas du fourmilier (*oso hormiguero*) dont la chair est si mauvaise que sa consommation n'a pu se produire que dans des cas d'extrême nécessité et jamais — au grand jamais — par gourmandise. Le tapir, par contre (*danta* ou *beori*), dont la viande est moins ferme que celle du bœuf, est plus acceptable ; surtout les pieds qui, après vingt-quatre heures de cuisson, fournissent un plat délicieux. De son côté, Cabeza de Vaca est le premier européen à avoir décrit les troupeaux de bisons et à en avoir goûté la chair[52].

Le souvenir de ces festins relatifs devait être douloureux lorsque le même chroniqueur se contentait des raclures de viande qu'il récupérait en traitant des peaux : « Parfois ces Indiens me faisaient racler des peaux et les assouplir. Pour moi, c'était une période de grande prospérité car, lorsqu'ils me confiaient ce travail, je les raclais au maximum et mangeais les raclures pendant deux ou trois jours. Il arrivait également qu'ils nous donnassent un morceau de viande : nous le mangions ainsi tout cru. En effet, si nous le faisions rôtir, le premier Indien qui passait nous le prenait pour s'en repaître[53]... » Ne croyons pas que ces Indiens aient agi ainsi par pure méchanceté : trop occupés à rechercher leur nourriture, ils n'avaient ni le loisir ni le

désir de perdre leur temps à des fantaisies culinaires. Mais, si d'autres s'en chargeaient pour eux, ils s'emparaient sans ambages du produit ainsi élaboré. Par contre, s'ils possédaient de la nourriture, ils n'hésitaient pas à en donner : dans un village proche du Mississippi on offrit à l'Espagnol Dorantes « plus de six cents cœurs de cerfs, ouverts, dont les Indiens ont toujours de grandes provisions pour leur nourriture[54] ».

En d'autres occasions, les indigènes acceptent des trocs : « Nous étions si affamés que nous échangeâmes des filets de pêche, une peau dont je me couvrais et d'autres objets contre deux chiens... Après les avoir mangés, nous crûmes nous sentir assez de force pour nous mettre en route et nous prîmes congé des Indiens après avoir supplié Dieu de nous servir de guide[53]. » Les chiens spéciaux, en effet, constituaient partout une nourriture habituelle. Cortez, par exemple, arrivant dans un village vidé de ses habitants y découvre « une belle quantité de maïs sec, du cacao, des haricots ; du piment, du sel ; des poules et des faisans dans leur cage, des perdrix mais aussi des chiens qu'ils élèvent pour les manger et qui ne sont pas mauvais du tout[55]... ». En l'occurrence, les fuyards surpris n'avaient pas eu le loisir d'emporter leurs vivres, mais la plupart du temps, ils le faisaient et laissaient les demeures vides. Pourtant, ainsi que le dit Bernal Díaz del Castillo, « nous fîmes un excellent dîner grâce aux petits chiens qu'ils élèvent. En effet, bien que toutes les maisons fussent vides d'habitants et de mobilier, bien qu'ils emmenassent avec eux leurs petits chiens, ces derniers revenaient à la maison la nuit. Alors, nous faisions main basse sur eux et ils nous fournissaient une fort bonne nourriture[56]. »

Il faut rappeler que ces canidés n'avaient rien à voir avec les molosses, auxiliaires militaires qu'utilisaient les Espagnols. Il s'agissait d'animaux muets, sans poils,

destinés uniquement à des fins nourricières. Les chiens de combat, par contre étaient protégés (parfois même recevaient une solde) tout autant que les chevaux. Ces derniers, en effet, éléments fondamentaux dans les combats, ne devaient être mangés que dans des circonstances extrêmes. C'est ainsi que les naufragés de l'expédition malheureuse de Pánfilo de Narváez, après avoir décidé la construction de barcasses, organisent le sacrifice progressif des chevaux devenus inutiles : « Chaque trois jours nous tuâmes un cheval dont la chair était répartie entre ceux qui travaillaient et les malades... Le 22 septembre, il n'en restait plus qu'un[57]... » Peu auparavant, un cavalier nommé Juan Velázquez, de Cuéllar, impatient de traverser un puissant fleuve, fut emporté par le courant, lui et sa monture : « Des Indiens nous signalèrent l'emplacement du cadavre du cheval. Nous allâmes le chercher et sa mort nous causa beaucoup de peine car c'était le premier que nous perdions. Grâce à lui, beaucoup d'entre nous eurent ainsi à souper ce soir-là[58]... »

Cortez réagit de la même façon peu après sa fuite de Mexico : « Nous continuâmes notre route, toujours assaillis par un grand nombre d'Indiens qui nous blessèrent quatre ou cinq Espagnols et autant de chevaux ; ils nous tuèrent encore une jument ce qui nous causa une bien grande peine car, après Dieu, nous mettions toutes nos espérances dans nos chevaux. Nous nous consolâmes cependant de cette perte en mangeant cet animal jusqu'à la peau car nous avions si peu de maïs que nous avions été souvent obligés de manger les herbes trouvées alors dans la campagne[59]. »

Rapportons un dernier épisode tragique : Diego de Almagro, au retour de sa funeste expédition du Chili regagnait les bases espagnoles en empruntant le chemin parcouru à l'aller. Il fallut retraverser des défilés des Andes ou les combats et l'altitude avaient causé naguère des

pertes importantes. López de Gómara dans son *Historia de las Indias* explique : « Almagro eut de graves difficultés au retour. Il mangea les chevaux qui étaient morts à l'aller. C'est là un fait remarquable, car, au bout de quatre mois au moins, ils étaient intacts et aussi frais, à ce qu'il nous fut dit, que s'ils venaient de mourir. Il y avait aussi des Espagnols morts figés là, adossés aux rochers, tenant encore entre leurs mains les rênes des chevaux et paraissant vivants[60]... » Étrange décor de cauchemar que ce cimetière glacé dans les solitudes andines !

Par son horreur, cette scène pourrait être rapprochée de celles vécues sur la côte paraguayenne près de Puerto de Los Reyes : « Les chauve-souris qu'il y a là sont d'horribles bestioles (vampires). Il y en a beaucoup qui sont plus grosses que des tourterelles d'Espagne et elles coupent si délicatement avec leurs dents que celui qu'elles mordent ne s'en rend pas compte. Nous avions beaucoup à faire pour protéger de leurs morsures les oreilles de nos chevaux auxquelles elles s'attaquent de préférence... Ces vampires nous causèrent une fois un important dommage. En effet nous avions emmené dans notre expédition six truies pleines pour avoir des petits ; lorsqu'elles eurent mis bas, et que les porcelets voulurent téter, ils ne trouvèrent aucune tétine chez leur mère : les vampires les avaient rongées. Les petits moururent donc et nous dûmes manger les truies puisqu'elles ne pouvaient nourrir leur portée[61]. »

Si les Espagnols traitaient avec ménagement les truies et les juments pleines, ils n'eurent pas les mêmes scrupules à l'égard des lamas qui leur semblaient innombrables. Il ne s'agissait pas de se pourvoir en viande de boucherie, mais simplement d'utiliser la cervelle : « De nombreux Espagnols ont tué et tuent une quantité incroyable de lamas seulement pour manger la cervelle dont ils font des pâtés en croûte et pour la graisse dont ils font des bougies[62]. » Sans que cette explication serve d'excuse,

sachons que les Espagnols du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle étaient particulièrement friands de ces *pasteles.* La littérature classique le prouve abondamment et les conquérants obéissent ainsi à une double tendance fréquente chez eux : la recherche d'une atmosphère connue dans la mère patrie et l'ostentation publique d'une abondance orgueilleuse, abondance compensatoire souvent à de longues périodes de famine qui avaient pu les mener à des extrémités inhumaines.

En effet, ils furent contraints parfois à se livrer à l'anthropophagie, inconsciente ou, hélas, volontaire. Suivons donc Cieza de León dans son récit de la conquête de la Colombie : « Pour que le lecteur se fasse une idée des peines que l'on subit dans ces entreprises je veux conter ce qui arriva lorsque nous partîmes à la découverte avec Juan de Vadillo. Comme les habitants fuyaient en emportant toute nourriture, nous ne trouvions rien à manger, pas même du maïs. Quant à la viande nous n'en avions pas mangé depuis plus d'un an, sauf les chevaux qui mouraient et quelques chiens. Nous n'avions même pas de sel tant était grand notre dénuement. Donc, vingt-cinq à trente soldats organisèrent une expédition de ravitaillement, plus exactement une sorte de raid pour s'emparer de ce qu'ils trouveraient. Auprès d'une rivière, ils rencontrèrent un groupe d'Indiens qui s'enfuirent pour ne pas tomber entre nos mains. Ils avaient laissé là une grande marmite, pleine de viande qui bouillait. Les Espagnols, affamés, en proie au seul désir de manger, croyant qu'il s'agissait d'un ragoût de cochons d'Inde puisqu'on en voyait des morceaux, commencèrent leur repas. Mais, alors qu'ils s'étaient bien rempli l'estomac, un chrétien sortit de la marmite une main avec les doigts et les ongles. Mieux encore, ils virent aussi des morceaux de pieds et deux ou trois quartiers d'homme qui cuisaient là. Ils eurent grande affliction d'avoir avalé

cette nourriture et beaucoup furent pris de nausée à la vue des mains et des pieds. Mais, en fin de compte, cela passa et ils revinrent au camp le ventre plein alors qu'ils en étaient partis morts de faim[63]. »

Les mésaventures, parfois vécues avec philosophie, prennent ailleurs une dimension plus dramatique encore. Nous sommes en Floride et « le temps se mit tellement au froid que les Indiens ne pouvaient arracher leurs racines et ne pouvaient pêcher dans les canaux. De plus, comme leurs maisons étaient ouvertes à tous les vents, ils moururent en grand nombre. A cette époque, cinq chrétiens qui s'étaient établis sur la côte en arrivèrent à une telle extrémité qu'ils se mangèrent les uns les autres jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un, lequel survécut puisqu'il n'y avait personne pour le manger[64] ». Bien que l'Espagnol survivant se soit nourri des cadavres de ses compagnons (attitude approuvée par Montaigne dans son chapitre « Des cannibales »), les Indiens du lieu furent indignés d'un tel procédé. En novembre 1529, un groupe errant d'Espagnols fait halte dans un bois, près des côtes de la Louisiane « parce qu'ils trouvèrent là de l'eau, du bois, des crabes et quelques coquillages. Mais, bientôt le froid et la faim causèrent leur mort progressive. Peu à peu, donc, ils disparaissaient tous et, ceux qui mouraient étaient découpés par les survivants. Le dernier qui mourut fut Sotomayor. Esquivel en fit des morceaux grâce auxquels il survécut jusqu'au 1er mars date à laquelle un Indien le découvrit[65] ».

Après avoir évoqué ces façons incongrues d'échapper à l'inanition, nous ne pourrons nous étonner devant les fastes alimentaires qui suivaient parfois des victoires. Le jeune métis Garcilaso de la Vega el Inca, nous présente un repas de Gonzalo Pizarre lorsqu'il était gouverneur à Lima : « Il mangeait toujours en public. On lui dressait une table

longue qui pouvait recevoir au moins cent convives. Il s'asseyait au haut bout et, à droite comme à gauche, personne ne prenait place aux deux chaises proches de lui. J'ai moi-même mangé deux fois à sa table avec son fils don Fernand et son neveu don Francisco, fils du Marquis don Francisco Pizarro. Tous les trois, nous mangeâmes debout[66]... » C'est surtout le faste et le cérémonial qui frappent dans ce repas péruvien.

Il n'en est pas de même à Coyoacán après la prise définitive de Mexico : « Cortez ordonna d'organiser un banquet pour fêter la prise de cette grande et populeuse ville. Pour ce faire, il avait reçu une grande quantité de vin d'un navire qui avait touché la Villa Rica, et de nombreux porcs venus de Cuba. Il convia donc tous les capitaines et tous les soldats qu'il lui semblait devoir honorer dans les trois groupes d'attaque qui avaient été formés. Lorsque nous arrivâmes au lieu du banquet, les tables n'étaient pas dressées et il n'y avait pas assez de sièges pour le tiers des convives. Il aurait été préférable de ne pas faire cette réunion en raison des actes déplorables qui s'y accomplirent. En effet le jus de la treille fit perdre la tête à certains et l'on en vit plusieurs qui, après avoir mangé, montèrent sur les tables sans réussir à trouver la sortie de la cour où avait lieu le festin. D'autres affirmaient qu'ils allaient acheter des chevaux avec des selles d'or et il y eut des arbalétriers qui jurèrent que toutes les flèches de leur carquois seraient en or grâce à la part de butin qu'on allait leur donner. Beaucoup roulaient toutes les marches des escaliers... Puis, lorsqu'on eut ôté les tables, il y eut un bal auquel prirent part les rares dames qui étaient là. Quant à leurs cavaliers, ils étaient couverts de leurs armes et prêtaient plutôt à rire. Je préfère taire le nom des femmes, car le lendemain les langues allèrent bon train. Ce que je peux dire par contre, c'est qu'il se passa des choses si

vilaines tant au banquet qu'au bal, que le bon frère Bartolomé de Olmedo ne put taire ses critiques[67]… »

Compensation et explosion explicables après tant de mois passés dans la crainte de la mort et dans la hantise de la famine : tout à coup les porcelets rôtis, le vin à flots et la certitude plus enivrante encore de la victoire. Quel esprit, même le plus sensé, aurait-il pu résister ?

CHAPITRE IV

ÉTABLISSEMENT DE LA PUISSANCE ESPAGNOLE

I. — L’or et l’argent

En 1522, le corsaire français Jean Fleury, Juan Florin pour les Espagnols, non loin du cap Vicente à la pointe de l’Algarve, intercepta l’escadre commandée par Alonso de Amilibia et s’empara de la troisième caravelle qui transportait le trésor de Moctezuma. Quelque temps auparavant, il avait pris deux autres navires menant vers la Péninsule les richesses mexicaines réunies par Cortez : « J’ai su que les choses envoyées à Votre Auguste Majesté avec Antonio de Quiñones et Alonso de Ávila en tant que procureurs de cette Nouvelle-Espagne, n’arrivèrent pas à votre royale présence parce qu’elles furent saisies par les français, à cause de la mauvaise escorte que ceux de la Casa de Contratación de Séville ont envoyée pour les accompagner depuis les Açores ; je désirais vivement que Votre Majesté puisse voir ces choses si belles et si étonnantes », écrit-il à Charles Quint.

Cette rencontre donna lieu à un combat acharné au cours duquel Antonio de Quiñones fut tué et Alonso de Ávila fait prisonnier. Une immense fortune arriva au port de Dieppe : vaisselle en or, bijoux en forme de fleurs, de poissons, d’oiseaux et d’animaux divers ; bracelets, pendentifs, anneaux et labrets d’or et d’argent ; mosaïques de pierres précieuses, coiffes et chapes en plumes vertes de quetzal ; une émeraude pyramidale grande comme la paume de la

main[1] et le quint du roi et l’argent envoyé par les conquistadores à leur famille et 600 marcs de perles fines et 2 000 arrobes de sucre comblèrent les vœux de bien des marins, éveillant la convoitise et stimulant l’espoir des autres.

Plus tard, Guillaume Le Testu, à l’affût sur la route habituelle des navires, en dépit des convois et de la chasse organisés par la flotte espagnole, parviendra à s’emparer de galions péruviens. On se souvient de la mésaventure de Núñez Cabeza de Vaca, contée avec humour, échappant de peu à un corsaire français à proximité des Açores, lequel à son tour, parvint à tromper une forte escadre portugaise. Sur le méchant bateau de Cabeza de Vaca, il y avait en or et en argent la valeur de 300 000 pesos.

Dieppois, Havrais et Malouins participèrent à des courses minutieusement organisées par des armateurs tels que Jean Ango et poussèrent jusqu’aux côtes américaines attaquant parfois, après 1525, des ports antillais. Ils savaient le sort qui les attendait en cas de défaite, mais ces terres lointaines et mythiques les envoûtaient ; elles regorgeaient de richesses qui ne pouvaient appartenir qu’aux seuls monarques ibériques. Pirates maures et turcs, corsaires anglais et français, surtout ces derniers, tentaient ainsi de réparer les dommages qu’un partage du monde fait sans eux, leur faisait subir.

La monarchie espagnole voulait imposer sa puissance et la maintenir longtemps ; grâce aux Indes, elle put soutenir des guerres interminables. L’administration royale s’efforçait de veiller à ce que la part de l’État ne soit pas détournée, et les conquistadores, même les plus grands, se virent soupçonnés par les commissaires royaux, venus demander des comptes au nom de l’empereur, les audiences ou le vice-roi.

Les réactions d’un autocrate, conscient de sa grandeur, n’étaient pas toujours celles qu’escomptaient les capitaines. Ils avaient financé les expéditions, assumé les responsabilités et les risques, devaient rémunérer leurs troupes, préparer les futures découvertes en échange de titres ou nominations décernés le plus souvent avec parcimonie. Le souverain se comportait en fonction des coutumes et du droit en vigueur dans la Péninsule ou en Europe. Lorsque Fernand Pizarre fut reçu par Charles Quint en 1534, il obtint pour lui l’ordre des chevaliers de Saint-Jacques, le titre de marquis pour François, celui de gouverneur pour Almagro, en récompense des merveilleux trésors qu’il apportait. Cependant, avec un manque absolu de bon sens, l’empereur aurait voulu recevoir la rançon d’Atahualpa, entièrement, de roi à roi, exigence impossible à satisfaire qui n’aurait pas manqué de provoquer la révolte des soldats et l’échec de l’entreprise. Sans conteste le prince et le trésor royal étaient les principaux gagnants puisque le monarque recevait le quint, parfois le tiers des prises, une fois les frais payés et un *veedor*, un contrôleur, accompagnait chaque opération ou campagne militaires.

C’est ainsi que le *veedor oficial* García de Sancedo, à Cajamarca, eut la lourde tâche de surveiller la fonte de tout l’or amassé. Elle dura presque deux mois, du 16 mai au 9 juillet 1533. Plus encore, pour gagner les bonnes grâces du prince et se faire pardonner les entorses faites aux instructions données en son nom, les capitaines offraient de somptueux cadeaux comme la couleuvrine d’argent envoyée par Cortez à l’empereur qui nécessita vingt-quatre quintaux et deux arrobes d’argent (plus d’une tonne), car il fallut la fondre deux fois. Ce présent, accompagné de 60 000 pesos pour aider aux guerres et autres entreprises[2], répara quelque peu la perte subie par la faute des corsaires. Le bénéficiaire immédiat fut la couronne, et peu

de fortunes aux Indes purent s’établir sur le butin des conquêtes.

Christophe Colomb, à son premier voyage, espère atteindre l’île de Cipango, décrite par Marco Polo dans le *Livre des diversités et merveilles du monde*, dont le seigneur avait un palais tout couvert d’or fin en la même façon que nos églises sont couvertes de plomb. La description de Cuba faite par les indigènes ne laisse guère de doute : une île étendue, un trafic intense de marchandises, d’épices et de métaux précieux : il s’agit de Cipango, ce qui correspondait à ses propres calculs. Le 24 décembre 1492, des messagers viennent le convier au nom du cacique Guacanagari. A l’évidence ils ont parlé de Cipango qu’eux « nomment Civao et là, affirment-ils, il y aurait une grande quantité d’or ». Pourtant les richesses que rapporte Colomb aux Rois Catholiques au retour de son premier voyage, furent obtenues essentiellement par le troc. Le métal ainsi recueilli, n’avait pas toujours une forte teneur en or, c’était souvent du *guanín,* fortement mêlé de cuivre et d’argent.

Christophe Colomb espérait que les trente-neuf hommes laissés à la Navidad rempliraient pendant son absence un tonneau de poudre d’or, découvriraient les mines et la terre des Épices. Avant trois années, les Rois Catholiques pourraient organiser la conquête de la « Maison sainte », car il souhaitait que les gains de son entreprise soient utilisés pour la conquête de Jérusalem. Les souverains avaient accepté d’autant plus volontiers qu’ils avaient ce désir depuis longtemps. Hélas, le fort de Navidad fut brûlé et tous les soldats tués.

En 1494 une reconnaissance commandée par Alonso de Hojeda partira vers Cibao, à l’intérieur de la Hispaniola, territoire appartenant au redoutable cacique Caonabó. Les

cours d’eau venant des montagnes charriaient de riches pépites. Près de la vaste plaine la Vega Real, Colomb fera construire le fortin de Santo Tomás qu’il placera sous les ordres de Pedro Margarit. Dans le rapport envoyé aux Rois Catholiques daté du 30 janvier 1494 et confié à Antonio de Torres, il demande des orpailleurs et des mineurs d’Almadén pour entreprendre l’exploitation des deux façons. Sans attendre, il espère réunir une bonne quantité d’or que pourraient emporter les premières caravelles en partance, si toutefois la santé de ceux qui vivent en ces lieux le permet. La colonie se rendit vite compte que « l’or ne poussait pas sur les arbres » et qu’il fallait creuser et laver la terre dans les batées, sans relâche. En outre l’attitude de Pedro Margarit provoqua l’hostilité du cacique Caonabó ; il avait interprété fort maladroitement les instructions données par l’amiral lui conseillant de s’emparer habilement du chef indien. Une fois encore, Hojeda intervint et trompant la naïveté de l’indigène, l’enchaîna. La captivité de Caonabó provoqua un véritable soulèvement maté par le capitaine espagnol. Les révoltés vaincus furent contraints de travailler dans les mines. Les naturels de plus de quatorze ans, jusqu’à soixante-dix ans, devaient en outre fournir tous les trois mois un grelot, « un cascabel grande », de poudre d’or, les caciques étant imposés plus lourdement[3].

Dans les régions dépourvues de métaux précieux chacun donnerait vingt-cinq livres de coton. Ce tribut, Colomb le supprima car il était précaire ; la vente d’esclaves indiens idolâtres ou pris en juste guerre lui semblait plus pertinente. Lorsque son homme de confiance Antonio Torres partit pour Cadix en 1494, il emportait sur ses quatre navires 500 indigènes dont la moitié à peine serait arrivée à bon port. L’amiral avait besoin de trouver les sommes suffisantes pour couvrir les frais et le salaire des Espagnols rémunérés par la couronne. Pour son prestige

personnel, il voulait aussi montrer aux souverains les richesses des terres découvertes. Des colons irrités par les difficultés insoupçonnées et déçus de ne pas travailler pour eux-mêmes, revenus en Espagne alimentèrent la campagne qui provoqua la disgrâce du navigateur.

Pourtant au retour de son second voyage, à Médina del Campo, Colomb avait offert aux souverains de nombreuses pépites, de l'ambre, de la nacre, des plumes et des cotonnades. Les mines de Cibao étaient riches et Bartolomé de Las Casas dit avoir vu une pépite monstrueuse pesant trente-cinq livres aussi grosse qu'une fougasse d'Alcalá de trois livres et qui valait 3 600 pesos d'or. Elle disparut en mer avec la nef du commandeur Bobadilla, où se trouvaient aussi Francisco Roldán et le cacique Guarionex, qui sombra, en juin 1502, à la pointe orientale de la Hispaniola. L'escadre avait quitté Saint-Domingue malgré les conseils de prudence de Colomb. Sur ce même navire, il y avait 100 000 castellanos pour le roi et 100 000 autres emportés par les passagers, sommes énormes pour l'époque. En 1516, lorsque Bartolomé de Las Casas fut nommé protecteur universel des Indiens, il reçut une rémunération annuelle de 100 pesos d'or, correspondant à une livre d'or, à 100 castellanos, ce qui était alors un très bon salaire. Vers les années 1510, la production d'or de la Hispaniola représentait environ chaque année de 450 000 à 460 000 pesos, plus de deux tonnes, (mines de Buenaventura, de Cibao et poudre d'or des rivières à proximité de La Vega).

En 1503, Colomb, parti pour son dernier voyage, écrit aux Rois Catholiques depuis la Jamaïque et parle de la région de Veragua sur la côte caraïbe de Panamá. En découvrant les Indes, il avait affirmé que c'était la plus riche région du monde, parlé d'or, de perles, de pierres précieuses, d'épices, de négoces et comme tout cela n'était pas apparu aussitôt, il avait été cause de scandale : « Cette leçon, écrit-il, fait qu'à présent je ne dirai que ce que j'ai

moi-même entendu des naturels de cette terre. J'ose dire au moins une chose parce qu'il y a bon nombre de témoins, c'est que j'ai vu sur cette terre de Veragua plus d'indices d'or les deux premiers jours qu'en quatre années à La Hispaniola[4]. » Ce serait à ses yeux une exploration fructueuse et pleine de promesses. Au service des souverains espagnols depuis vingt-huit ans, il n'a plus un cheveu qui ne soit blanc, fatigué et malade, tout espoir perdu, il attend la mort, mais rêve encore de trésors et de merveilles.

Au cours de la période qui va de la découverte à 1519, lorsque les vaisseaux de Cortez gagnèrent San Juan de Ulúa, en tenant compte des expéditions de Rodrigo de Bastidas, Peralonso Niño, Hernández de Córdoba, de Juan de Grijalva et de la contrebande, la quantité totale d'or obtenue peut être estimée à 30 000 kg. Le chiffre officiel enregistré à Séville est de 14 118 kg, de 1503 à 1520.

Mentionnons aussi le trafic de perles fines. L'amiral en avait obtenu dès 1498 à Cubagua, dans le golfe de Paria près de l'île Marguerite, troc qu'il aurait tenu secret provoquant ainsi l'irritation des Rois Catholiques. Il les gardait toutes pour lui « ne donnait rien à personne même à ceux qui étaient malades ou valeureux[5] ». On accordait en effet aux perles un pouvoir curatif surtout pour les mélancoliques, car elles consumaient les vapeurs noires qui montent au cœur et à la tête. Peralonso Niño obtint une licence royale, visita la côte de Cumaná au Venezuela, et rapporta en Galice en 1499, 96 livres de perles dont la plupart étaient fort belles. Il fut lui-même soupçonné d'en avoir dissimulé une grande partie. Oviedo décrivant dans le détail la pêche des huîtres perlières à Cubagua et à Cumaná, affirme que les plongeurs peuvent rester une heure sous l'eau[6]. Dans le golfe de San Miguel sur la côte

pacifique de Panamá, à l'île de Terarequi on avait trouvé des perles atteignant la valeur d'un millier de pesos. Oviedo avait possédé une belle perle ronde venant de cette région, grosse comme un petit jalet d'arbalète, achetée 650 pesos et qu'il avait revendue trois années plus tard en Espagne, au comte de Nansao, vraisemblablement un bon prix. Les ports antillais de Saint-Domingue et de La Havane serviront de point de départ aux explorations de la Terre Ferme, de la Floride et du Yucatán. Les marins prenaient contact avec les populations riveraines et si les relations n'étaient pas trop hostiles, débarquaient et pratiquaient le troc.

Américo Vespucci qui longea les côtes vénézuélienne et brésilienne vers 1501, explique fort bien que les richesses les plus estimées en Europe ou dans les autres contrées civilisées n'ont aucune valeur aux yeux des indigènes. Il lui arriva donc d'obtenir 150 perles fines et un peu d'or pour un grelot, les naturels ne saisissaient pas la disparité de l'échange. Ils ne faisaient pas de commerce, n'avaient pas de monnaie. Les objets qu'ils prisaient le plus étaient des colliers d'os de poisson ou de pierres blanches et vertes, les plumes d'oiseaux multicolores, choses qui n'éveillaient guère l'intérêt des navigateurs. La quantité d'or obtenue au cours de ce périple fut assez maigre et Vespucci avait pu à son tour, se rendre compte que le trafic des esclaves était autrement profitable puisqu'il aurait ramené de son premier voyage de 1498, à Cadix, 222 Indiens pour y être vendus.

Gómara[7] donne le détail précis des pièces ramenées par Juan de Grijalva de son expédition au Yucatán en 1518 : des petites idoles, des patènes en or, des pendentifs, des bracelets, des colliers, douze pépites dépassant les cinquante ducats, des masques, des couteaux de sacrifice, des cotonnades, etc., une femme indienne qu'on lui avait

donnée et quelques indigènes qu'il avait pris. Il rapporta aussi la nouvelle que dans certaines îles vivaient des amazones. Il n'avait offert en échange que 6 chemises de toile grossière, 2000 perles de verre, 6 miroirs dorés, 15 peignes, 5 bonnets, 100 aiguilles, 200 épingles, etc., à la surprise de ses compatriotes.

Certes au cours des premières rencontres, les naturels se contentaient de quelques babioles, mais la venue de soldats en nombre plus élevé — l'immense majorité des Espagnols des îles passa sur le continent américain dès 1519 — transforma la mentalité indienne. Cieza de León se souvient avec une certaine nostalgie d'avoir troqué une hachette de cuivre contre son pesant en or ; il ajoute que ce temps est révolu et qu'à présent (vers 1548) les natifs savent fort bien vendre ce qu'ils ont et acheter ce dont ils ont besoin[8]. Cette remarque est d'autant plus valable que l'auteur de *La Crónica del Perú* n'était venu aux Indes qu'en 1535. En fait, ces *rescates* ne permettaient pas de constituer de grandes fortunes, mais donnaient la possibilité de découvrir les contrées, de savoir s'il y avait des richesses, nourrissant ainsi le rêve de ceux qui partiraient vers la terre des Émeraudes, l'El Dorado ou le pays de la Cannelle.

La population des Antilles puis celle des Lucayes s'amenuisait dramatiquement en raison de leur exploitation et des épidémies, les mines s'épuisaient. La culture de la canne à sucre et du coton exigeait une main-d'œuvre nombreuse que l'on alla chercher sur la côte de Paria ou en Floride et l'on y apprit l'existence de royaumes aux immenses réserves. Les esclaves noirs commençaient à assurer la relève, la Hispaniola et Cuba reprenaient vie, les bases étaient assurées, le vice-roi Diego Velázquez songeait à augmenter sa puissance. L'empire mexicain et ses trésors allaient être conquis, mais à ses dépens.

Les trésors et le butin

Avant de fuir Tenochtitlán, Fernand Cortez fit appeler son majordome, Juan de Guzmán, et le pria d'ouvrir la salle où se trouvaient l'or, l'argent, les bijoux, les pierres précieuses, les plumes et les riches tissus que les Espagnols avaient récupérés. En présence des notaires du roi, des alcaldes et des échevins, les trésoriers royaux séparèrent le quint du souverain. Le capitaine donna une de ses juments, quelques chevaux blessés et une escorte pour en assurer le transport. Il laissa ensuite les soldats prendre ce qu'ils voulaient. Certains et parmi eux beaucoup d'hommes de Narváez, derniers arrivés et, dit-on, plus avides que les autres, se chargèrent avec excès d'objets de valeur, certes, mais le plus souvent volumineux. Alourdis, entravés dans leur marche, il leur en coûta la vie. Bernal Díaz plus aguerri et conscient du danger, ne garda que quatre *chalchihuis,* sorte d'émeraudes que les Indiens avaient en grande estime et qu'il eut la précaution de bien cacher sous son armure. Les fuyards perdirent dans la mêlée beaucoup de leurs compagnons, de nombreux chevaux, toutes les richesses emportées et plus grave encore, leur artillerie.

La valeur totale de ce qu'ils avaient accumulé dépassait la somme de 700 000 pesos. C'était le trésor d'Ayacacatl, père de Moctezuma, découvert par le charpentier Alonso Yáñez. Il fallait y ajouter une grande partie de l'or et des bijoux fournis par le prince aztèque qui croyait ainsi, comme le voulait la tradition mexicaine après une défaite, payer un tribut et recouvrer la liberté de son peuple. Cette rançon fondue en lingots avait atteint la somme de 160 000 pesos et de 500 marcs d'argent. Cortez en avait écarté les pièces d'art pour faire un présent à l'empereur, mais tout fut perdu au cours de la déroute de Mexico[9].

Après la dramatique reconquête de la ville, les vainqueurs ne retrouvèrent dans les ruines que peu de choses des biens abandonnés. Les soldats, les représentants du roi et surtout le trésorier Julián de Alderete voulaient récupérer les richesses et soupçonnèrent leur chef d'être de connivence avec Cuauthemoc, le dernier prince aztèque vaincu et prisonnier. Cortez fut donc contraint de le mettre à la torture ainsi que deux autres notables dont le roi de Tamba. Celui-ci confessa qu'un « soleil » avait été jeté dans un étang des jardins de Moctezuma et le général espagnol fit aussitôt arrêter le supplice. On retrouva effectivement un calendrier aztèque fait d'or pur et qui avait la forme d'une roue. Ce qui put être recueilli au cours des diverses fouilles fut rassemblé et fondu en lingots. Les 130 000 pesos ainsi obtenus, soit environ 600 kg d'or, devaient être répartis entre les conquérants, le quint du roi étant de 26 000 pesos. Nous l'avons vu, la majeure partie de cette fortune tomba entre les mains de Jean Fleury, corsaire au nom de François I^{er}. La fatalité s'opposait avec obstination à ce que les richesses de la Nouvelle-Espagne puissent venir éteindre les dettes du jeune empereur. Indiquons toutefois qu'en juillet 1519, au début de son entreprise, Cortez avait envoyé au monarque un riche présent composé de merveilleuses pièces de joaillerie, de colliers d'or et d'émeraudes, de masques de turquoise, d'une calotte de casque remplie de pépites, « de quelques livres avec des figures comme en usent les Mexicains », etc. Il y avait surtout deux disques, l'un d'argent qui pesait bien 52 marcs, symbolisant la lune, l'autre d'or, d'au moins 100 marcs (25 kg d'or) représentant le soleil, chacun d'un diamètre de dix empans. Certes, la beauté de ces objets dépassait leur valeur, mais cet ensemble avait été considéré comme l'un des plus extraordinaires trésors

venus jusque-là des Indes, parce que le Pérou n’avait pas encore été découvert.

La capture de l’Inca Atahualpa, le 16 novembre 1532, ne pouvait arrêter la marche de François Pizarre, il lui fallait gagner Cuzco. De longs mois s’étaient écoulés dans l’inaction. La troupe, Almagro arrivé depuis février 1533, les fonctionnaires royaux venus du port de San Miguel récemment créé au sud de Tumbes, voulaient sans plus attendre le partage du butin. Les richesses assemblées étaient disparates et d’une teneur variable, il fallait donc procéder à l’étalonnage des métaux. A ce que Pizarre et ses hommes avaient pris depuis leur débarquement, s’ajoutait la rançon que l’Inca s’était engagé à payer. Elle s’amoncelait lentement sous le regard cupide des Espagnols. Par décision de Gonzalo de Pineda, au service du gouverneur, on entreprit la fonte le vendredi 16 mai 1533 et elle prit fin, nous l’avons dit, le 9 juillet de la même année.

L’opération terminée, le total atteignit la somme de 1 326 539 pesos d’or fin, sensiblement 6 500 kg et la quantité d’argent 52 000 marcs, environ 10 500 kg. Il fallut retirer les droits du *quilatador*, de l’essayeur, chargé d’évaluer le titre des monnaies, 2 000 pesos ; ceux du fondeur qui reçut 13 245 pesos, approximativement 1 % du montant. Selon Las Casas, l’orfèvre Rodrigo de Alcázar avait obtenu des Rois Catholiques ce même pourcentage pour les mines de La Hispaniola. Ceux-ci annulèrent le contrat tant la somme leur sembla exorbitante. A Cajamarca, le quint du souverain représentait 262 259 pesos dont une partie fut remise à Fernand Pizarre désigné pour aller en Espagne, le reste étant confié à Alonso Riquelme nommé trésorier de la province de Tumbes en 1529, avec un salaire annuel de 130 000 maravedis, soit moins de 300 pesos[10].

Par comparaison, on mesure déjà ce que pouvaient représenter les soldes qui vont être distribuées. Avant d'effectuer la fonte, en prévision du voyage de Fernand Pizarre, 38 pièces uniques en or, coupes, récipients, statuettes, etc., et 48 en argent, l'ensemble atteignant une valeur de 100 000 ducats, furent écartées. Elles devaient permettre à l'empereur de se rendre compte du raffinement de la civilisation péruvienne et de la qualité des artistes indigènes. Cieza de León dit avoir vu à Séville certains de ces objets[11]. Le navire qui ramenait ces richesses, arriva effectivement en janvier 1534. Une quinzaine de chariots tirés par des attelages de bœufs furent nécessaires pour les transporter du port à la Casa de Contratación.

Donc, on avait procédé au partage. Chaque cavalier obtint 8 900 pesos d'or et 370 marcs d'argent, chaque fantassin la moitié, soit 4 450 pesos et 180 marcs d'argent. Les capitaines reçurent de 30 000 à 40 000 pesos et de 1 000 à 1 500 marcs d'argent. La part de Pizarre s'éleva à 57 000 pesos (plus de 250 kg d'or) et à 2 350 marcs d'argent (plus de 500 kg). Il aurait en outre gardé une plaque d'or de la litière de l'Inca, d'une valeur de 25 000 pesos. Une somme globale de 20 000 ducats fut attribuée aux soldats d'Almagro, et celui-ci reçut une rétribution qui devait correspondre au contrat signé à Panamá en 1526, puisqu'il n'éleva aucune protestation. Le chanoine Hernando de Luque, qui avait apporté les fonds de l'association, était mort en 1532. « Jamais soldats n'avaient reçu tant de richesses en si peu de temps, avec si peu de risques[12]. »

Il est difficile d'imaginer ce que pouvaient représenter exactement les quantités allouées, d'autant plus que les chroniqueurs jonglent avec les castellanos, les pesos, les ducats, les maravedis, les réaux etc. Cependant, en comparant les annotations des trésoriers tels qu'Alonso Riquelme, ou les précisions données au cours des récits, on

se rend compte qu'il y a une équivalence totale entre un peso et un castellano, que le peso correspond sensiblement à 500 maravedis (de 450 à 500 maravedis). Hernández de Oviedo, qui avait été pendant douze années veedor, contrôleur pour les fontes d'or et inspecteur des mines de la Terre Ferme, est d'un précieux secours. Dans le *Sumario de la natural historia de las Indias* (1525), il écrit que la plus grosse pépite jamais trouvée, vraisemblablement celle dont parle Las Casas, « pesait 3 200 castellanos qui sont une arrobe et 7 livres ou 32 livres de 16 onces qui sont 64 marcs d'or ». En 1515, il avait vu, en possession de Miguel de Pasamonte, trésorier royal, « deux pépites dont l'une pesait sept livres soit quatorze marcs et l'autre dix marcs soit cinq livres et de bon or d'au moins vingt-deux carats ».

Las Casas, Cortez, Bernal Díaz, Garcilaso, donnent de leur côté de précieux renseignements que l'on peut ainsi résumer :

— une arrobe (12 kilogrammes) égale 25 livres,
— une livre (480 grammes) équivaut à 2 marcs,
— un marc (240 grammes) vaut 8 onces ou 50 pesos,
— une once pèse 30 grammes d'or à 22 carats.

Ainsi la pépite de 3 200 castellanos mentionnée par Oviedo, représentait un peu plus de 15 kg d'or (soit 32 livres de 480 g). Une dernière précision, le ducat, en général, valait 375 maravedis, soit 6 ducats pour 5 pesos. Un exemple, la troupe d'Almagro, 150 hommes et cavaliers, reçut 20 000 ducats (ou 16 700 pesos), plus de 80 kg d'or, donc chacun obtint approximativement le cinquième de la part du butin en or, accordée à ceux qui avaient participé à toute la campagne. Ces derniers, pour la plupart, avaient reçu plus de 20 kg d'or et 36 kg d'argent. Il ne faut donc pas s'étonner si le prix des objets les plus usuels augmenta soudain sans aucune limite. Des hauts-de-chausses de drap, des brodequins coûtaient 30 pesos, une cape 100 pesos, un

couteau 15 pesos, une épée 50 pesos, une main de papier 10 pesos, une azumbre de vin 20 pesos. Indiquons, par comparaison, qu'en 1519, les Espagnols de Vera Cruz s'étaient plaint d'avoir dû payer à Diego Velázquez, une arrobe de vin, soit 8 azumbres, « 4 pesos d'or qui sont 2 000 maravadis ». Un cheval trouvait preneur jusqu'à 200 pesos, au Mexique, vers 1524 ; au Pérou, jusqu'à 4 000 pesos, dix années après. A vrai dire, les Espagnols, comme le souligne avec fierté Cieza de León, montraient un souverain mépris de leur fortune, perdant tout leur avoir sur un coup de dé ou à « quitte ou double ». Pourtant, alors que Pizarre se préparait à poursuivre son expédition, une vingtaine de compagnons, avec son accord et parmi eux le chroniqueur Francisco López Jerez, décida de regagner la Péninsule. De pauvres citadins ou paysans, ils étaient devenus des seigneurs et pourraient vivre paisiblement de leurs rentes. Sur le navire de Fernand Pizarre, outre le quint, il y avait 31 000 pesos et 13 200 marcs d'argent. Ces richesses « emplirent la Casa de Contratación de Séville et le monde de bruit et d'envie ».

Au-delà de l'aide apportée à la réalisation des grands desseins de l'empereur, au remboursement des dettes contractées notamment pour son élection, puis son couronnement en 1520 à Aix-la-Chapelle, l'économie européenne fut transformée de façon définitive dès la deuxième moitié du XVI^{e} siècle. L'inflation fut soudaine, mais l'afflux de capitaux s'accompagna aussi du développement de l'industrie de transformation. En effet, les armées qui s'affrontaient continuellement sur le vieux continent, exigeaient un matériel énorme, une multitude de véhicules, de lourdes pièces d'artillerie ; les trésors indiens en permirent le financement. Le Nouveau Monde avait un besoin continuel d'armes, d'outils, d'étoffes, denrées et produits de toutes sortes. L'Espagne jouissait du privilège exclusif de ce commerce, mais n'était pas un pays

industriel de premier ordre et devait acquérir la plus grande partie des marchandises auprès d'autres nations, en particulier les Pays-Bas. Elle les payait fort cher.

Séville avait la mainmise sur le trafic des Indes, d'où l'immense développement de la métropole andalouse, mais l'administration espagnole fut incapable d'établir un système efficace, laissant la place à des établissements étrangers, le plus souvent génois. Le coût énorme des transactions, les prix démesurés, les dépenses improductives nécessitées par le monopole du négoce, expliquent en partie que le flot des richesses américaines n'aient fait que passer pour vivifier ailleurs l'activité.

Le 15 novembre 1533, les Espagnols entraient dans Cuzco après de durs combats dans la Cordillère près d'Abancay. C'était la citée la plus vénérée des Incas, la ville sacrée que leurs princes avaient embellie à travers les âges. Le temple le plus extraordinaire se nommait Inti-Huasi, la « Maison du Soleil », aux quatre murs couverts de bas en haut de plaques d'or ; certaines avaient déjà été enlevées pour être transportées à Cajamarca. A l'endroit qui correspondrait au maître-autel dans une église, se trouvait un immense disque d'or représentant le soleil. Il échut par la suite à un gentilhomme qui le perdit au jeu en une nuit, épisode qui serait à l'origine du proverbe : « *Jugar el sol antes que salga* » (jouer le soleil avant qu'il n'apparaisse). Les Espagnols commencèrent à enlever ces plaques et celles des autres édifices, à déterrer les vases qui accompagnaient les notables dans la mort, à dépouiller les momies de leurs bijoux, cherchant par tous les moyens à retrouver les sépultures. Après avoir retiré quelques œuvres d'art pour le souverain, le tout, fondu en lingots, aurait donné 580 200 pesos d'or, environ 2 700 kg et 215 000 marcs d'argent, plus de 40 000 kg. Sur leur route, les soldats étaient aussi passés à Jauja, où se trouvaient de

nombreux orfèvres qui travaillaient pour l'Inca ; ils auraient emporté un riche butin ajouté à celui de Cuzco. La Tierra de Jauja était si belle et si fertile que François Pizarre avait décidé d'y établir sa capitale avant la fondation de Lima[13]. Selon Pedro Pizarre, les cavaliers auraient touché chacun 6 000 pesos et les fantassins 3 000 ; le nombre des soldats étaient plus grand qu'à Cajamarca et atteignait 480. Ce trésor aurait dépassé en valeur la rançon d'Atahualpa, mais comme il lui était postérieur son effet fut moindre, d'autant plus que sa possession n'avait pas exigé l'emprisonnement et l'exécution d'un roi.

Les conquérants restaient persuadés que la plus grande partie des objets précieux n'avait pas été retrouvée. Ce qu'ils avaient obtenu correspondait à une goutte tirée d'un grand vase empli d'eau, à une poignée de maïs prise dans une mesure de grain. Telles étaient les comparaisons faites par les notables indiens dont Paullu Inca, frère d'Atahualpa, que Garcilaso de la Vega avait connu. Ils se hâtaient d'ajouter : « Les chrétiens n'ont eu que cela, le restant est caché dans des endroits que nous-mêmes ne connaissons pas. » De plus, d'après Gómara, il y avait à Cuzco une grande quantité d'or et d'argent prête à être ouvragée et qui disparut à la mort de Huáscar, car ses sujets, voyant que les Espagnols prenaient les métaux précieux pour les envoyer en Castille, dissimulèrent tout ce qu'ils purent. Beaucoup de soldats s'acharnèrent alors à découvrir les cachettes, mais sans résultat : la renommée de ces richesses était peut-être plus grande que leur valeur.

Les Indiens avaient coutume d'ensevelir les morts avec leur fortune, ce que Cieza de León considère comme une œuvre du démon prenant plaisir à entraîner aux enfers des âmes alourdies par les péchés. Ils se seraient fait accompagner dans leur dernier voyage par leurs épouses préférées et leurs serviteurs les plus zélés. Donc, depuis Carthagène, en Nouvelle-Grenade, jusqu'à Cuzco, les

Espagnols cherchèrent les sépultures au point que le chroniqueur peut écrire vers 1547 : « Les temples anciens qu'ils nomment *huacas* sont tous détruits et profanés. » En 1535, par exemple, arrivé depuis peu à la Terre Ferme, il assiste dans la province de Carthagène au pillage de nombreuses tombes situées en terrain découvert et dont certaines étaient fort anciennes puisque de grands arbres y avaient poussé. Un fabuleux trésor estimé à « plus d'un million », de pesos vraisemblablement, en fut retiré. Près d'Ica, un lieutenant de Gonzalo Pizarre aurait découvert dans des sépultures des objets et des bijoux pour une valeur de 50 000 pesos. On pouvait voir un « grand nombre de crânes et de vêtements pourris et gâtés par le temps » sur les étendues désertiques de Nazca, et les soldats devaient parfois abandonner les fouilles en raison de la puanteur[14].

L'auteur de la *Crónica del Perú* donne de nombreux exemples, particulièrement à propos du valeureux capitaine Francisco César, parti de Carthagène en 1536 vers la vallée de Goaca. Le jeune Cieza de León participa à cette expédition qui dura une dizaine de mois. Les autochtones s'étaient vite rendu compte que les intérêts essentiels des conquérants pouvaient se résumer en quelques mots : « l'or et l'argent et de belles femmes ». Ils profitaient donc de leur cupidité pour les attirer dans des guets-apens, en les conduisant vers des temples à l'accès difficile, ou bien pour les tromper avec plus de facilité. C'est la ruse qu'utilisa Manco Inca pour échapper à Fernand Pizarre. Après lui avoir révélé plusieurs caches, il promit de rapporter une statue en or massif de son père Huaina Capac, à l'abri dans une caverne secrète de la Cordillère, près de Yucay. Fernand consentit à le laisser partir et ne se rendit compte de sa méprise qu'une semaine plus tard. En février 1536 l'Inca assiégeait Cuzco.

L’attrait de l’or était tel qu’il pouvait provoquer les actions les plus criminelles. Deux frères Contreras, qui avaient déjà assassiné l’évêque Fray Antonio de Valdivieso au Nicaragua, dont le père Rodrigo de Contreras était le gouverneur, projetèrent de dépouiller le « président pacificateur » Pedro de La Gasca. Celui-ci, après avoir rétabli l’ordre au Pérou, avait rejoint Panamá, puis était parti vers Nombre de Dios pour s’embarquer. Il emportait 264422 marcs d’argent à 6 ducats, soit 1 588 322 ducats (1500 000 pesos) résultant de sa bonne gestion et des prises de guerre. Ceux qui l’accompagnaient possédaient une somme à peu près équivalente. La Gasca avait laissé à Panamá 600 000 pesos, ne sachant comment les transporter. Les frères Contreras, à la tête d’une bande de 200 hommes, brigands et « pizarristes » en fuite, s’emparèrent de cette somme par la force. Persuadés qu’ils pourraient devenir les maîtres du Pérou, parce qu’ils étaient les petits-fils de Pedrarias Dávila, ils décidèrent d’attaquer La Gasca. Averti, ce dernier mit l’argent en sécurité, leva des troupes et, avec l’aide des habitants de Panama, les châtia. L’un des deux frères s’était noyé en franchissant une rivière, l’autre fut pris à bord d’un navire avec le montant du vol. La Gasca rejoignit Séville en 1550, après quatre années d’absence, mission accomplie et ramenant une immense fortune, à la satisfaction de l’empereur.

Les trésors mirifiques — citons encore les 1 800 émeraudes troquées par Gonzalo Jiménez de Quesada en 1537, au cours de son exploration de l’empire des Chibchas — constituaient cependant l’exception et pouvaient n’être qu’apparence ou désillusion. En effet, comme l’écrit Hernández de Oviedo, la plus grande partie des objets et des bijoux trouvés ou échangés contenait du cuivre. Les Indiens savaient à merveille travailler le métal et « dorer les pièces de cuivre ou qui ont une basse teneur en or… il

semble que toute la pièce qu'ils dorent ainsi est d'aussi bon or que s'il avait 22 carats et même plus. Ils utilisent pour ce faire certaines herbes qui feraient la fortune des orfèvres italiens ou espagnols qui sont les plus réputés ». Les déconvenues pouvaient être très grandes.

Parfois, c'est par ignorance que les conquérants laissaient échapper une fortune à leur portée. Cieza de León rapporte l'histoire incroyable des soldats de Pedro de Alvarado, débarqués à Manta en Équateur, qui testèrent des émeraudes sur une bigorne à coups de marteau, pensant qu'ils avaient trouvé du verre, « de sorte que par manque de connaissance et de leur peu d'expérience, ils brisèrent beaucoup de ces émeraudes et n'en tirèrent que peu de profit ». Jamais les Espagnols ne purent découvrir, dans la région de Puerto Viejo, les mines où ces pierres mûrissaient en terre « comme mûrit le fruit sur l'arbre ». Garcilaso de La Vega souligne qu'elles étaient fort prisées par les Indiens qui, cependant, ne savaient pas les tailler. Les fameux « chalchihuis », 5 émeraudes prises dans le trésor de Moctezuma et qui valaient, dit-on, 100 000 ducats, Cortez les perdit devant Alger, en 1541. La galère sur laquelle il avait pris place avec deux de ses fils, Don Martín et Don Luis, emportée par la tempête, s'était échouée. Ils parvinrent à sauver leur vie, mais lui laissa dans la vase les émeraudes tombées de sa ceinture « soit par négligence ou en raison du danger[15] ». Fidèle à son souverain, Cortez participa à cette expédition malheureuse, à ses frais, n'en retirant qu'humiliation.

Le Potosí

D'autres ressources, qui ne consistaient pas à s'emparer des biens accumulés depuis des siècles, vinrent alimenter les caisses de la couronne. Depuis l'établissement dans le golfe d'Urabá, en Castilla del Oro, jusqu'aux territoires

chiliens, les gisements aurifères furent exploités. Le plus souvent, il s'agissait de cours d'eau qui donnaient poudre d'or et pépites. Quand il ne fallait pas dévier une rivière, les travaux à entreprendre n'avaient guère d'ampleur. Hernández de Oviedo explique fort bien que les veines de métal, quelque soit le lieu où on les trouve, ne doivent pas être éloignées de l'eau. Il faut en effet transporter la terre et la laver dans une batée « qui est concave, grande comme un plat à barbe et presque aussi profonde ». Creuser le sol, transporter la terre et la laver, exige cinq personnes par batée, sans oublier l'équipe chargée de la nourriture. Si l'on assèche le lit d'un fleuve (*xamurar*, dans le jargon des mineurs) l'or se trouve dans les creux ou dans les fentes entre les rochers. Selon Cieza de León, il y avait parfois plus de pépites que de sable et il fut trouvé en une seule batée la valeur de 700 pesos, soit 7 livres, en Équateur, vers 1544, dans la province de Canar. Lui-même put constater en 1547, près d'Ibagué, en Colombie, qu'il avait été obtenu 15 000 pesos d'or en trois mois et ce avec des équipes d'à peine « trois ou quatre nègres et quelques Indiens ». Dans la Meseta du Callao, à proximité du lac Titicaca, par orpaillage, 1 700 pesos devaient être acquis, en risquant la vie de ceux qui y travaillaient car la région était malsaine[16].

Comme aux Antilles, les gisements furent assez vite épuisés, à l'exception de quelques mines d'or en Équateur et surtout en Colombie. En principe, il devint impossible d'employer des Indiens sans leur consentement, et la coûteuse main-d'œuvre noire ne pouvait supporter le climat des terres froides[17], il fallait donc un haut rendement pour continuer l'exploitation. Les mines d'argent étaient plus rentables.

En 1545, un Indien Yanacona (homme qui a l'obligation de faire office de serviteur), accompagnant un Espagnol du nom de Villarroël, découvrit de façon fortuite le Potosí, véritable montagne d'argent, situé sur le territoire de l'actuelle Bolivie, à plus de 4 000 mètres d'altitude. A la même époque, furent mis en exploitation le gisement de Pasco au Pérou et ceux de Guanajuato et Zacatecas en Nouvelle-Espagne (1546). Depuis des siècles, les Indiens tiraient l'argent des mines situées à proximité de La Plata (Sucre), mais l'apparition de filons aussi riches provoquèrent des oppositions encore plus violentes entre les conquistadores, plongés dans les guerres civiles. Une fois la paix rétablie, les vaincus dépouillés, La Gasca effectua des répartitions qui ne calmèrent pas les antagonismes. Pedro de Hinojosa, comme prix de sa trahison, lui qui avait livré la flotte « pizarriste », reçut en concession les territoires du Potosí qui avaient appartenu à Gonzalo Pizarre. Ces mines lui rapportèrent 200 000 pesos par an, du moins pendant les deux années qui précédèrent son assassinat.

En 1549, Cieza de León put assister à La Plata, chez le corregidor, à la fonte du quint royal, pratiquée tous les samedis, 30 000 à 40 000 pesos par semaine, environ 125 000 castellanos par mois. De 1548 à 1551, le souverain se vit attribuer 3 000 000 de ducats (2 500 000 pesos), plus qu'il n'avait été obtenu d'Atahualpa et de la ville de Cuzco.

Pourtant, l'extraction ne se faisait pas dans des conditions satisfaisantes car, pour être affiné, le minerai du Potosí devait être traité de façon particulière, et sa purification exigeait plusieurs phases. A la façon indienne, dans des petits fourneaux d'argile percés à la base de trous d'aération, *las guairas,* qui avaient la forme d'un pot à basilic, on plaçait un mélange de charbon et de galène argentifère. Le vent remplaçait les soufflets et ces *guairas,* placées par milliers sur les flancs des collines, brillaient la

nuit comme une multitude de flambeaux[18]. Venaient ensuite les opérations classiques de fusion pour faire disparaître le plomb, activée à l'aide de soufflets ou de tuyaux de cuivre. Il était pratiquement impossible d'établir un contrôle car les Indiens effectuaient la dernière fonte hors des lieux de production.

Un procédé d'amalgame par le mercure allait permettre une certaine industrialisation. Découvert en 1550 par un Allemand, Kaspar Loman, un Sévillan, Bartolomé de Médina, l'utilisa en Nouvelle-Espagne dès 1555. Cette nouvelle méthode exigeait le broyage du minerai, le lavage de l'alliage et sa distillation. Elle nécessitait une grande quantité d'eau, donc la construction d'immenses réservoirs. En outre, le mercure venait d'Almadén, en Espagne, et le transport long et coûteux s'effectuait dans des sacs de cuir placés eux-mêmes dans des coffres en bois. Le rendement dépendait de ces exportations. Par chance, en 1563, à Huancavelica (Pérou), un riche gisement de mercure fut découvert qui permit un approvisionnement régulier. La technique de l'amalgame mise au point au Mexique (Pachuca) fut introduite au Potosí en 1572, par décision du vice-roi Francisco de Toledo. Le vif-argent arrivait au port de Chincha à dos de lama et de mulet après un pénible voyage. Il était embarqué pour Acapulco et acheminé ensuite jusqu'à Zacatecas. Des navires partaient aussi pour Arica, et le mercure, transporté par des bêtes de somme, parvenait au Potosí.

La production péruvienne dépassera celle du Mexique vers 1575 et exigera, à son tour, une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse. Les Indiens seront enrôlés selon le principe de la *mita* incaïque qui imposait aux communautés indigènes des corvées d'intérêt général, comme l'entretien des routes ou des forteresses. Les *mitayos* eurent à souffrir de l'altitude, du climat car ils venaient le plus souvent d'autres régions, passant brusquement de l'état de paysan

à celui de mineur. Ils effectuaient un travail extrêmement pénible, remontant le minerai à l'aide d'immenses échelles plaquées contre la paroi, de la moiteur étouffante des galeries au froid de la surface, immense noria dévoreuse d'hommes. L'épuisement et la maladie avaient raison des plus solides. Comme la production était abondante, amender les conditions d'existence ne s'imposait pas. En outre, si la couronne possédait de par la loi, toutes les mines, elle concédait en fait la propriété aux Espagnols qui en assuraient l'exploitation, en échange du quint royal. Ceux-ci voyaient le bénéfice immédiat et ne se souciaient pas du long terme.

Avant l'exploitation intensive, si l'on en juge d'après la description faite par Cieza de León en 1549, le tableau est moins noir. Les Indiens venaient d'eux-mêmes au Potosí et s'engageaient à donner de un à deux marcs d'argent par semaine. Selon lui, les yanaconas avaient la liberté de servir qui bon leur semblait. Aussi, de nombreux indigènes « s'enrichirent et repartirent avec une grande quantité de cet argent. De nombreux endroits du royaume les Indiens accouraient afin d'améliorer leur sort et il y avait pour cela toutes les conditions requises[19] ». Il s'étonne en particulier des marchés importants, *los tiangues,* où, jusqu'à la nuit tombante, au pied du Potosí, on vend de la coca en abondance, du *chuno* (pommes de terre desséchées), du maïs, des quartiers de bonne viande et autres nourritures, des cotonnades et des chemises. Les indigènes, amis du boire et du manger, y dépensent tout leur avoir et les ventes atteignent parfois dans une journée, 40 000 pesos. D'ailleurs l'endroit est sain pour les Indiens et le nombre de ceux qui tombent malades pratiquement nul ; une façon peut-être de dire que les noirs n'avaient pas de résistance. Il est vrai qu'en 1549 la ville ne comptait que quelques milliers d'habitants, alors qu'au début du XVII^{e} siècle elle aura une population de 160 000 âmes.

Pourtant, les signes avant-coureurs d'une transformation, que l'afflux de main-d'œuvre et d'individus attirés par les mines allait provoquer, n'échappent pas à Cieza de León. Déjà les plus belles filles de Cuzco et de tout le royaume du Pérou se trouvaient en ces lieux ; un désir insatiable de convoitise poussait certains Espagnols à la fraude et à la chicane. La prostitution, la délinquance et la contrebande seront aussi des moyens de faire fortune. Dans les *reales,* campements qui s'édifiaient à proximité des gisements, un ensemble composite d'Indiens, de Nègres, Mulâtres, de Métis et d'Espagnols vagabonds ou déserteurs, vivra dans des conditions déplorables, victimes des épidémies et de la malnutrition, surprenant contraste avec le luxe qu'étalaient les propriétaires de concessions. Ces *reales* se changeaient en ville ou disparaissaient avec l'épuisement des filons.

En Nouvelle-Espagne, l'utilisation du procédé dit « *beneficio de patio* », de l'amalgame par le mercure, commence en 1552. Il y a des mines à Pachuca, Tasco, Guanajuato, Zacatecas, etc., et la production totale d'argent jusqu'en 1550 sera de 1 600 000 pesos. De 1550 à 1575, elle passera à 10 000 000 de pesos, développement dû à ce nouveau système qui permettait d'exploiter des minerais à plus faible teneur.

Le Potosí aurait produit, de 1545 à 1585, 111 millions de pesos, soit 50 % de tout l'argent obtenu dans le monde au XVI^{e} siècle. Une exploitation plus rationnelle dès 1572, avait permis une moyenne annuelle de 1 700 000 pesos[20]. Il y avait au Pérou d'autres gisements, à Pasco, à Castrovirreina, auxquels s'ajoutaient les mines de Zamura en Équateur, d'Antioquia et de Popoyán en Colombie. On a ainsi une idée de l'immense quantité de métaux précieux partant vers la métropole, 75 % de la production totale, et 70 % des exportations vers l'Espagne. L'industrie minière sera pratiquement la seule à laquelle la couronne portera un intérêt réel et qu'elle favorisera.

Au quint royal, divers impôts douaniers, taxes sur les ventes et bénéfices tirés des monopoles concédés à des particuliers, apportaient un complément substantiel. Ainsi, le vice-roi, Francisco de Toledo, qui tenta d'organiser le travail des *mitayos* sur les hauts plateaux, faisait acheter la production de mercure de Huancavelica au prix moyen de 46 pesos le quintal pour la revendre 85 pesos. En échange, les prix étaient maintenus, et l'administration avait à charge de fournir régulièrement les gisements argentifères. Une production excessive de mercure perturbera cet agencement, dans la mesure où les réserves achetées deviendront supérieures aux besoins des mines. Une sorte de gabelle frappait aussi le sel qui entrait dans la préparation de l'amalgame, avant la distillation finale. La production de métaux précieux était étroitement contrôlée et chaque phase, depuis l'extraction jusqu'à l'affinage, s'accompagnait d'une contribution levée par l'Etat.

Notons enfin qu'en 1530, à Cuba, furent découverts de riches gisements cuprifères dont Charles Quint concéda l'exploitation à des métallurgistes allemands. Le cuivre trouvait en partie son utilisation sur place dans la préparation du sucre qui nécessitait l'usage d'immenses chaudrons, la culture de la canne à sucre ayant pris son essor à peu près à la même époque. Il y avait en effet à La Hispaniola une quarantaine de moulins de broyage vers 1530.

Ce métal servit aussi, et particulièrement aux Antilles, à la frappe de la monnaie. Le troc, au cours des premiers échanges, s'adaptait parfaitement aux traditions indigènes, il fut suivi entre les Espagnols par le paiement à l'aide de lingots, de barres d'argent et de pépites. Vers 1525, s'établit l'usage du peso ou castellano d'or, d'une valeur de 450 à 500 maravedis, le maravedi étant l'unité de référence. D'autres monnaies circulèrent, le ducado estimé à 375 maravedis, le real d'argent qui se stabilisa à 34

maravedis et, plus tardivement, des espèces en cuivres. Ces dernières, qui ne rencontrèrent pas la faveur du public et des commerçants, n'étaient pas thésaurisées. En effet, il y eut aux Indes, jusqu'au XVIII^{e} siècle une carence de numéraire. La frappe continuant à s'effectuer de façon artisanale dans les Casas Reales de Moneda, établies à Mexico en 1537 et à Lima en 1565, couvrait difficilement les besoins. Ces pièces permettaient un contrôle fiscal précis, elles étaient donc transportées comme une authentique marchandise peu encombrante vers l'Europe où les espèces en or disparaissaient des transactions en raison de leur fragilité et de leur valeur. Ainsi, le principe du troc, fondé sur certaines denrées, une charge de maté ou un ballot de coca, resta longtemps encore en vigueur en Amérique, loin des grandes voies et des foires qui s'organisaient à l'arrivée des bateaux.

Environ 25 % de la production minière servait à payer les armes et outils, l'huile, le vin, les étoffes, etc., importés d'Espagne. Les taxes sur ce commerce exclusif avec la métropole et Séville, les innombrables impositions, le quint (y compris celui sur l'extraction des perles le long des côtes vénézuéliennes, 120 000 pesos par an) alimentaient les finances de l'empereur, garantissant en outre les emprunts contractés auprès des banquiers allemands ou génois. Ceux-ci obtenaient parfois en cautionnement un monopole d'exploitation. Malgré un tel afflux de richesses, les guerres incessantes et ruineuses portèrent un coup terrible aux puissances européennes, en particulier à la France et à l'Espagne. A partir de 1550, elles ne purent faire face à toutes les dettes accumulées, au point que Philippe II, par exemple, proposa à ses créanciers un moratoire et une baisse des taux d'intérêts, entraînant la faillite de grandes banques allemandes. Un nouveau conflit allait pourtant opposer les deux rois Philippe II et Henri II, en 1557 à Saint-Quentin.

Le transport des richesses

Séville, nous l'avons vu, monopolisait en Espagne le commerce américain. Les seuls ports officiellement reconnus aux Indes étaient El Callao (Lima) au Pérou, et Vera Cruz au Mexique ; Carthagène en Nouvelle-Grenade (Colombie) ; Nombre de Dios puis Portobelo à Panamá, servaient de port de transit. Les voyages étaient longs, coûteux et périlleux, au point que les métaux précieux, presque exclusivement, pouvaient être rentables — une valeur élevée sous un volume réduit. Un exemple : depuis le Potosí, des litanies de mules et de lamas amenaient les barres d'argent, après un parcours semé d'obstacles sur plus de 700 kilomètres, à Arica. De là, par la mer, elles gagnaient la capitale, Lima. Puis au bout de 2000 kilomètres le long des côtes du nord Pérou, de l'Équateur et de la Colombie, les navires atteignaient Panamá. Les mules, une fois encore, acheminaient le métal jusqu'à Nombre de Dios, sur un trajet apparemment très court. De la nouvelle cité de Panamá à Nombre de Dios, il y a 18 lieues, mais le parcours réel dépasse bien 20 lieues et, selon Hernández de Oviedo qui l'a effectué deux fois à pied vers 1521, est fort accidenté[21]. Cieza de León a vu Panamá une trentaine d'années après, dans une période de grande activité. Dans l'enceinte de la ville, il n'y a plus d'indigènes, disparus en raison des mauvais traitements ou des maladies. Seuls d'honorables marchands y habitent. Ils commercent avec Nombre de Dios et le trafic est si grand qu'il peut être comparé à celui de Venise. Souvent des bateaux arrivent de la mer du Sud, chargés d'or et d'argent. Les flottes de la mer du Nord qui touchent Nombre de Dios sont considérables. Leur cargaison par le río que l'on nomme Chagre, vient à cinq lieues de Panamá et des troupeaux de mules la porte jusqu'au cœur de la cité. La mer forme une anse importante et, avec les marées, les navires peuvent entrer dans le port où les

transbordements s’effectuent. De là, les marchandises allaient vers le royaume du Pérou[22].

L’or colombien était transporté jusqu’à Carthagène au travers de contrées inextricables ; l’argent mexicain concentré dans la capitale, depuis les différentes mines, était acheminé à Vera Cruz à dos de mule. Les obstacles énormes et la longueur des trajets poussèrent les conquistadores à rechercher le fameux passage, depuis l’Atlantique à la mer du Sud, qui aurait de plus écourté la route vers les Moluques et le Catay. Il existait, c’était l’opinion de la plupart des pilotes mais, en dépit de nombreuses expéditions, on ne le découvrit pas. Cortez lui-même, en 1527, envoya trois navires du port de Zacatecas ; il ne désespérait pas de trouver le détroit, sinon un chemin pour la terre des Épices qui libérerait l’empereur de la dépendance du Portugal[23]. Ce fut un échec, et les quelques marins qui purent atteindre Malaca tombèrent entre les mains des Portugais.

Puisqu’il était impossible de réduire l’itinéraire, il fallait diminuer l’arrêt dans les ports, nécessaire pour la formation des flottes. En effet, dès 1543, la traversée de l’Atlantique s’effectua en convoi depuis Nombre de Dios ou Saint-Domingue. Si l’on ajoute les difficultés dues à la navigation, aux ouragans, l’attente des vents favorables, un marin parti de Séville ou de Cadix, pouvait ne regagner les côtes espagnoles qu’au bout de deux ans. On imagine la quantité de vivres nécessaires à l’équipage, d’où l’obligation de charger les navires au maximum. En outre, les marchandises qui partaient vers les Indes exigeaient un plus grand nombre de bateaux que le transport des métaux précieux au retour, et certains d’entre eux terminaient leur carrière dans quelque baie des Caraïbes, et les armateurs n’envoyaient pas leurs meilleures unités.

L’organisation des convois à Saint-Domingue, demandait une grande patience. Venait ensuite la traversée sur des bâtiments de fortune, éprouvés par leur séjour dans les eaux antillaises. Les nefs les plus lentes retardaient considérablement les caravelles qui devaient les attendre. A la hauteur des Açores, il fallait éviter corsaires et pirates guettant les navires égarés, avant que les escadres de protection, qui louvoyaient dans les parages, ne viennent assurer la fin du voyage. Au demeurant, le secours ainsi apporté était payé par les marchands sous la forme d’un impôt*, la avería.* On s’explique sans peine le coût que pouvaient atteindre les denrées, et les risques que prenaient certains marins préférant naviguer seuls, même hors des courtes périodes de paix. Ils évitaient ainsi plus aisément le contrôle de la Casa de Contratación sévillane en gagnant un autre port. Les capitaines donnaient pour prétexte que la tempête ou les dégâts matériels les avaient obligés à changer de route.

A Nombre de Dios, à l’arrivée des convois, s’organisaient des foires et il n’était pas rare de voir les marchandises vendues dix fois leur valeur, pour rentabiliser le transport. Séville, de son côté, se transforma rapidement et atteignit une population de 130 000 habitants, faisant d’elle l’une des cités les plus peuplées d’Europe. Une petite quantité de métaux précieux et de monnaies y restaient un temps, le reste partait aussitôt en paiement des produits, vers les régions industrieuses. A Valladolid, l’empereur devait régler ses dettes et couvrir les dépenses d’une politique excessivement coûteuse. Seule l’inflation laissait sa trace, avec son cortège de misère. Bartolomé de Las Casas avait raison, les trésors du Pérou ruinaient l’Espagne, du moins une certaine Espagne. Certes, administrateurs, commerçants, marchands d’esclaves et banquiers y trouvaient leur intérêt. Ainsi, dès son retour en 1540, Cortez dut faire face à de grandes dépenses pour défendre

ses privilèges et tenir son rang. Il se vit dans l'obligation de signer, en 1542, un accord avec un banquier génois de Valladolid, Leonardo Lomelín, qui s'engageait à lui verser 1000 ducats par mois et monnayait en contrepartie l'or, l'argent, les bijoux et autres marchandises de Nouvelle-Espagne appartenant au marquis del Valle, jusqu'à concurrence de 20 000 castellanos[24].

II. — Les bâtisseurs d'un empire

Le contrôle des fonctionnaires mandatés par la couronne, s'accompagnait de l'autorité des gouverneurs désignés depuis l'Espagne et qui avaient à charge d'organiser la conquête. Les capitaines choisis avaient comme premier souci de s'écarter d'une tutelle administrative excessive pour n'avoir de comptes à rendre qu'au seul empereur. Ils pouvaient ainsi agir avec plus s'indépendance, édifiant leur puissance selon leurs capacités propres, en fonction des territoires qu'ils parcouraient.

Le pouvoir espagnol aux Indes, avec une volonté sans faille, s'imposa par divers moyens : l'intransigeance, la cruauté, l'exploitation des discordes et des querelles intestines entre les peuples indigènes.

Les soldats, qui ne pouvaient aspirer à un destin hors du commun, rêvaient d'un fief, d'une répartition des terres où ils pourraient s'établir. Une fois encore, l'intervention du monarque par des lois édictées pour protéger les populations, vinrent contrarier leurs espérances. Ils se révoltèrent ou cherchèrent à contourner les ordonnances royales inspirées le plus souvent par des intentions humanitaires, mais qui eurent, parce que trop systématiques, des effets pernicieux.

L'organisation administrative, à peine ébranlée, poursuivit sa route. La vie des conquistadores ne pouvait

être qu'au Nouveau Monde, aussi, avant d'être supplantés, édifièrent-ils des cités nouvelles, créant une civilisation originale marquée par les diverses cultures tant l'osmose fut grande.

Le pouvoir espagnol

En Espagne, les Rois Catholiques avaient recherché une centralisation administrative, après avoir abattu la puissance politique de la noblesse, ils ne pouvaient donc pas accepter que les îles échappent à leur autorité. Nicolás de Ovando fut désigné pour imposer le droit castillan à La Hispaniola et mettre un terme au bon vouloir de Colomb et de ses frères, selon les vœux de certains gentilshommes de cour et de plaignants. Les colons espagnols auraient désormais la possibilité d'entreprendre, à condition de payer un tribut au roi. Un contrôleur, participerait à chacune des expéditions, avec mission de veiller aux intérêts de la couronne.

Vasco Núñez de Balboa, à son tour, allait cruellement pâtir de la méfiance qu'inspirait un homme élevé soudain à une situation importante en raison des circonstances et dont on craint les initiatives. Nommé gouverneur par intérim, il fut toujours considéré comme un rebelle. Pedrarias Dávila, représentant type de la tradition espagnole, formé au cours des guerres de Grenade et d'Afrique, avait 74 ans lorsqu'il fut nommé gouverneur de Castilla del Oro, en 1514, et devait ce poste à son rang. Incapable de s'adapter aux conditions particulières d'un monde nouveau, sûr de son droit, jaloux de son autorité, il fit exécuter Balboa sans tenir compte de ses mérites ou peut-être à cause d'eux, sous le prétexte qu'il avait voulu échapper à sa tutelle. Pedrarias Dávila, gouverneur et capitaine général de Castilla del Oro, devait choisir les chefs des diverses expéditions qu'il organisait. C'est lui qui

donna les directives nécessaires à François Pizarre, en 1524, pour conquérir, découvrir, pacifier et coloniser les côtes de la mer du Sud.

Il est vrai que les conquistadores issus le plus souvent du peuple ou de la petite noblesse, s'ils avaient l'expérience des combats n'avaient pas le savoir, ni la formation juridique nécessaires pour entreprendre une action bien structurée et conforme à la légalité. On sent derrière eux, à tout instant, le poids et le rempart des institutions. Chaque entreprise est accompagnée de fonctionnaires royaux : *veedores* contrôleurs ou inspecteurs, chargés de veiller au quint, *contadores* maîtres des comptes, *tesoreros* trésoriers, *escribanos* notaires et greffiers, *alguaciles* responsables de la justice, etc.

Ainsi, en juin 1527, lorsque Pánfilo de Narváez partit de Sanlúcar de Barrameda, il emmenait Cabeza de Vaca comme trésorier et alguazil mayor, Alonso Enríquez comme maître des comptes, et Alonso de Solís comme facteur et contrôleur royal. Il s'agissait souvent de personnes de haut rang. N'oublions pas que le chroniqueur Fernández de Oviedo fut *veedor* de Pedrarias Dávila, avant d'être nommé gouverneur de Carthagène des Indes. Leur rôle pouvait être capital, le trésorier Riquelme et le greffier Antonio Picado influencèrent à diverses reprises François Pizarre, pas toujours avec discernement, leur cupidité prenant les apparences de la loi.

L'autorisation d'entreprendre une expédition est indispensable et les Capitulaciones, déterminées en Espagne même, accordent les distinctions et les responsabilités, précisent les limites territoriales, les tributs et les exigences de la couronne. Elles récompensent aussi les mérites. Ainsi, au nom de la reine Jeanne, il fut décidé que les compagnons de Pizarre sur l'île del Gallo, Bartolomé Ruiz, Cristóbal de Peralta, Pedro de Candía, etc., recevraient le titre d'hidalgo ou de chevalier de « *espuelas*

doradas », avec éperons dorés, en reconnaisance de leurs services. Le respect des décisions royales est essentiel, les personnes désignées comme *adelantado,* gouverneur militaire, ou *gobernador*, représentant du souverain, ont droit de justice et sanctionnent s'il le faut, avec sévérité.

C'est dans ce contexte que Cortez fut envoyé par Diego Velázquez vers les côtes mexicaines. Le gouverneur de Cuba donne une série d'instructions, datées du 28 octobre 1518, à son capitaine, qu'il juge homme d'expérience et personne de bon sens. Le pauvre petit écuyer serviteur de Diego Velázquez qui n'osait pas piper mot devant lui[25], selon Las Casas, partit vers le Yucatán en février 1519. On sait que la décision de fonder la Villa Rica de Vera Cruz fut prise pour permettre à Cortez d'échapper à la tutelle du gouverneur de Cuba. Ses droits seront reconnus en octobre 1522, lui accordant l'autorité légale et une légitimité incontestable puisqu'elle émanait de la couronne.

François Pizarre semble plus hésitant et donne l'impression d'obéir aux circonstances. Il se soumet à des décisions collectives qu'il se doit d'imposer en tant que chef, mais qu'il n'approuve pas. Habile, calculateur et retors, Pizarre l'est certainement. Sachant le prix de l'amitié et de la confiance, il prendra certaines mesures avec tristesse. C'est un homme lucide, d'un sang-froid à toute épreuve, qui ne se dépasse que dans l'action. Son frère Fernand et son secrétaire Picado l'influenceront d'autant plus qu'il est inhibé par son ignorance. Des querelles violentes l'opposèrent à son vieux compagnon, Diego de Almagro, mais celui-ci ne pouvait s'empêcher de conserver un fond de confiance envers François Pizarre, dont il reconnaît malgré lui la supériorité. Leur association avait été scellée à Panamá en 1526, en présence du notaire royal Hernando del Castillo, et des témoins avaient signé pour eux qui ne savaient pas écrire. Ils avaient juré sur les

Saints Évangiles et le padre Luque, le troisième partenaire, avait rompu une hostie consacrée dont chacun d'eux avait pris un morceau.

Ce pacte solennel ne survivra pas à l'entrevue orageuse de Mala, en novembre 1537. Les deux complices sont alors devenus rivaux, et Diego de Almagro sera étranglé dans sa prison à Cuzco, par décision de Fernand Pizarre. François Pizarre n'intervint pas pour le faire libérer. Celui-ci, tout comme Cortez, au début de l'aventure, refusa d'obéir aux ordres du gouverneur de Panamá, Pedro de Los Ríos, qui avait eu connaissance des souffrances endurées par les Espagnols sur l'île du Coq. Une lettre échappa à la surveillance d'Almagro, revenu chercher du secours. Cachée dans un écheveau de coton, la pétition signée par plusieurs soldats, demandant que leur soit accordée la licence d'abandonner l'expédition, était parvenue à l'épouse du gouverneur. Par la suite, Pedro de Los Ríos refusera son aide et François Pizarre, accompagné de Pedro de Candía, sur les conseils judicieux de Fransisco de Luque, partira en Espagne en 1528, pour obtenir appui et légitimité de la couronne. Diego de Almagro avait approuvé cette décision, car il connaissait parfaitement l'habileté de son compagnon. Il fut pourtant extrêmement mécontent des Capitulaciones de Tolède. Certes, il devenait hidalgo et recevait la cité de Tumbes avec un salaire de 100 000 maravedis par an, mais François Pizarre était nommé adelantado de la province du Pérou et alguazil mayor à vie. Le gouvernement et la justice passaient entre ses mains. Almagro devra aussi supporter les autres membres de la famille, les frères Pizarre et surtout l'orgueilleux Fernand, le seul légitime qui, selon Oviedo, sèmera la discorde entre les deux complices.

Ambition et cupidité seront à l'origine de violentes oppositions, mais une légitimité est acceptée par tous, celle qui émane du souverain. On croit à une attitude hypocrite

lorsque Fernand mène le deuil d'Almagro, que François pleure sa mort ou montre une grande tristesse après l'exécution d'Atahualpa. Ne l'oublions pas : ils sont avant tout croyants, respectent les morts et la volonté de Dieu. Ils acceptent en outre les décisions prises au nom de la justice et des lois auxquelles ils se soumettent. Cortez l'a prouvé : à aucun moment il ne s'opposa à Charles Quint, il avait consenti à la *residencia* proclamée contre lui.

La sévérité des sentences et l'indifférence au moment de les imposer, nous en avons de multiples exemples. Ne parlons pas des guerres civiles, où les passions exacerbées laissèrent place à tous les excès, mais dans les conditions habituelles, l'ordre est maintenu sans faillir. Les conquérants trouvent une part de leur force dans cette intransigeance. Envers les Indiens, une fois que ceux-ci ont fait acte d'allégeance au roi d'Espagne, les réactions des capitaines sont rudes et cruelles. Au cours des campagnes, la puissance espagnole sous le prétexte du manquement à la parole donnée et de félonie, n'hésitera pas à s'imposer par la peur. Les raisons d'asservir les naturels sont diverses, mais essentiellement, il faut inspirer la terreur, car certains peuples si on ne « faisait contre eux un grand et cruel châtiment, ne s'amenderaient jamais[26] ».

Les Indiens, de leur côté, usaient entre eux de la plus grande férocité. Atahualpa en 1532, après avoir vaincu Huáscar dans la plaine de Quepayan, fit massacrer la noblesse de Cuzco, avec un grand raffinement dans le choix des supplices. Presque tous les curacas, seigneurs et capitaines partisans de Huáscar furent égorgés, pendus, jetés dans les lacs et rivières avec de grosses pierres au cou ou précipités du haut de rochers élevés. Les sœurs d'Atahualpa, ses tantes ou cousines germaines furent suspendues par les cheveux ou sous les aisselles, « ils leurs

donnaient leurs petits enfants pour qu'elles les aient dans leurs bras, elles les tenaient jusqu'à ce qu'ils leur échappent et s'écrasent à terre[27] ». Garcilaso de la Vega, qui donne cette profusion de détails, était fils d'une princesse indienne cuzquéenne, nièce de Huaina Capac et cousine d'Atahualpa. Elle avait échappé à la tuerie en compagnie d'un de ses frères, tous deux enfants. Huáscar, prisonnier, devait assister à ces exécutions, et le général Chalicuchima, pour le tenir captif, lui avait fait passer une corde sous la clavicule. Atahualpa dit-on s'était fait confectionner une coupe avec le crâne d'un de ses demi-frères, Atoc, qui l'avait combattu à Quito. Vainqueur, il fit mettre la région à feu et à sang. On sait que Huáscar sera assassiné et son corps jeté dans le fleuve Andamarca. Plus tard, Manco Inca, avec l'appui de François Pizarre, le vengera, et les deux principaux généraux d'Atahualpa, Chalicuchima et Quizquiz, finiront tragiquement.

Les troupes indiennes alliées de Cortez, nous l'avons vu, se livrèrent elles aussi à de véritables carnages. Tlaxcaltèques et Cempoalais assouvissaient leur rancune et se nourrissaient des cadavres de leurs ennemis qu'ils emportaient coupés en morceaux pour pouvoir les manger. Les Espagnols surent parfaitement exploiter l'hostilité entre les tribus, la haine envers la puissante Tenochtitlán et le désir de s'arracher à la tyrannie. La lutte sanglante pour la succession de Huaina Capac laissa l'empire péruvien totalement désemparé. Pizarre et ses hommes avaient le destin pour eux. L'aide indienne fut primordiale dans la destruction de la puissance aztèque. L'amitié des Tlaxcaltèques ne se démentit jamais, même dans les pires moments de la lutte, lorsque les Espagnols, à bout de force, auraient pu être des proies faciles. L'effondrement sera encore précipité par le comportement de Moctezuma incapable de lutter contre les envoyés de Quetzalcoatl et subissant la volonté des Dieux.

Parfois, il était difficile d'apercevoir la limite entre la fidélité à la parole donnée, la trahison ou la vengeance. Le complot ourdi par Cuauthemoc, emmené captif au cours de l'expédition de Cortez vers le Honduras, est dénoncé par un Mexicain de Tenochtitlán, Mexicalcingo. L'interprète indien de Pizarre, Felipillo, eut un rôle essentiel dans le procès d'Atahualpa accusé d'avoir préparé un soulèvement avec l'aide de son général Chalicuchima. Celui-ci affirma qu'il n'en était rien, mais le démon inspirait Felipillo de Puechos, « il disait le contraire transformant les propos de ceux que l'on interrogeaient ». Le perfide avait trahi pour l'amour d'une concubine de l'Inca, mais aussi parce qu'il voyait en ce dernier un parvenu.

Les manifestations de douleur à la mort d'Atahualpa, ces femmes qui jour après jour parcouraient sa demeure et se lamentaient, pleuraient aussi sur le destin de leur peuple. L'organisation incaïque s'effondrait. Ruminahui avait fui Cajamarca avec ses troupes et tentait de s'emparer de la région de Quito. Sebastián de Belalcázar, lieutenant de François Pizarre, fut envoyé de San Miguel avec 200 fantassins et 80 cavaliers pour rétablir l'ordre. Il parvint à pénétrer dans Quito après de rudes combats, mais Ruminahui mit le feu à la ville. Pizarre conscient de l'importance du désordre, car d'autres provinces tombaient également au pouvoir de chefs indiens, voulut redonner un souverain au Tawantinsuyu. En accord avec les notables et le général Chalicuchima, il fit attribuer l'insigne royal la *mascapaicha,* houppe de laine rouge ornée de fils d'or, à un jeune frère de Huáscar, Tupac Huallpa. En sa compagnie, il entreprit la lente marche vers Cuzco le 11 août 1534. La menace des troupes de Quizquiz était sans cesse présente. A Jauja, il y eut une première escarmouche. A Vilcaconga, l'avant-garde espagnole conduite par Hernando de Soto

tomba dans une embuscade, et l'arrivée d'Almagro envoyé en toute hâte le sauva du désastre.

A Jauja, l'inca Tupac Huallpa, mourut. Sur la route de la capitale incaïque, à Jaquijahuana, où se déroulera en 1548 une bataille décisive, gagnée par Pedro de La Gasca, François Pizarre reçut la visite d'un autre frère de Huáscar, Manco. Il se présenta comme l'héritier légitime du trône. Le capitaine espagnol lui donna les marques de toute son estime car il savait le profond ressentiment qu'éprouvait Manco pour les partisans d'Atahualpa et tout particulièrement pour Chalicuchima, assassin de Huáscar et peut-être de Tupac Huallpa. On sait le sort qui fut réservé au général indien. Grâce à Manco, après un dernier accrochage à proximité de la ville, les Espagnols entrèrent le 15 novembre 1534 à Cuzco, en libérateurs. Ayant pris possession de la ville au nom de son empereur, François Pizarre fit ensuite couronner Manco Inca. Celui-ci se rendra vite compte qu'il n'était qu'un fantoche et poussé par la rancœur décidera de se révolter. Les troubles au Pérou ne cesseront que vers 1544.

Il reste que l'une des causes essentielles des victoires espagnoles se trouve dans les querelles intestines qui désorganisèrent ces immenses empires théocratiques. Les conquérants éprouvent beaucoup plus de difficultés pour s'imposer à des peuples moins civilisés, et imprévisibles dans leurs réactions. D'autres raisons peuvent expliquer les victoires obtenues par quelques centaines de soldats espagnols combattant des armées. Une réelle inquiétude, accompagnée d'un sentiment d'incrédulité, parfois de curiosité, avait permis l'avance dans les terres. La force de l'envahisseur était éprouvée, on cherchait à le mieux connaître tout en le laissant s'enfoncer dans le piège. Le mépris d'un ennemi jugé insignifiant, l'hésitation ou l'atermoiement facilitèrent les premiers succès. Tout ne fut pas aussi simple dans la mesure où les Espagnols allaient,

eux aussi, vers l'inconnu. Mais les conquérants ne renonçaient jamais. Quelques valeureux chefs d'une trempe exceptionnelle firent le reste.

Les encomiendas

Les plus chanceux obtinrent des concessions, les encomiendas, et purent exploiter les terres reçues en récompense. En fait, cette institution remontait aux premières années de la découverte des îles. La préoccupation majeure de ceux qui arrivaient, n'était pas d'instituer une véritable colonisation soutenue par une économie agricole solide, d'autant plus que sur l'île Hispaniola la vie était rude et la terre ne semblait guère propice à la culture. Il fallait, avant tout, rechercher les métaux précieux et le besoin d'orpailleurs ou de mineurs était plus important que celui de paysans. Les biens de consommation venaient d'Espagne et le petit nombre de « laboureurs » qui devaient faire partie de chaque voyage, ne cultivaient que des produits de complément et veillaient à l'élevage des porcs, — car le lard avait une place essentielle dans l'approvisionnement des marins et des soldats.

Pourtant, Christophe Colomb imagina, dès la seconde traversée, d'établir des exploitations rurales importantes, mais la mauvaise volonté, les maladies, le manque d'outils, d'animaux, contrecarrèrent le plus souvent ce projet. L'évêque Fonseca, en 1500, ne trouva que peu de volontaires désireux de s'expatrier uniquement pour cultiver la terre. Ceux qui, plus tard, acceptèrent, convaincus par l'éloquence de Bartolomé de Las Casas, se laissèrent à leur tour emporter par la cupidité. Ils rejoignirent les bandes qui partaient à la chasse aux esclaves. Rester aux Indes, deux ans, trois ans peut-être, puis revenir en Castille comblés de richesses, c'était le rêve

de ceux qui débarquaient. Sur le chemin des mines, la cohorte des nouveaux venus se hâtait comme des fourmis. A pied d'œuvre, ils se rendaient brusquement compte qu'il fallait creuser et laver la terre. Au bout d'une dizaine de jours, à bout de forces, affamés et bredouilles, ils rejoignaient le port[28]. En règle générale les chercheurs d'or perdaient le peu qu'ils avaient et se retrouvaient parfois en prison, pour dettes : « La dépense est plus grande que le profit », telle était la dure leçon.

Le roi Ferdinand chercha une solution, en facilitant le passage, en donnant une aide en terre, animaux, matériel à ceux qui voudraient s'installer aux Indes durablement. Il envisagea même la possibilité d'envoyer de façon autoritaire, au compte de l'État, des personnes sans ressources avec leur famille et de les établir dans les régions découvertes.

Après l'engouement du second voyage, le sort terrible réservé aux premiers colons établis dans le fortin de La Navidad à La Hispaniola, les folles espérances déçues, les difficultés d'adaptation, le climat épuisant, avaient découragé les plus obstinés.

Christophe Colomb connaissait toutes ces difficultés pour les avoir partagées ; voulant donner des conditions d'existence plus convenables à la population espagnole, assurer un meilleur rendement aux gisements aurifères, permettre aussi l'établissement de plantations de canne à sucre et de coton, il accepta de procéder à des « répartitions » d'Indiens : *repartimientos,* concession de terres, et les indigènes qui y vivaient seraient la main-d'œuvre employée par les colons.

Lorsque Fray Nicolás de Ovando débarqua à Saint-Domingue en 1502, il devait, certes, enquêter sur les raisons des mécontements et sur les erreurs de l'amiral mais il avait une autre mission, dictée par la reine Isabelle :

se préoccuper du sort des Indiens. Il devait veiller à ce qu'ils soient considérés comme des vassaux libres, aussi libres que ceux du royaume de Castille. Les repartimientos allaient à l'encontre des conceptions affichées par les Rois Catholiques ; les durs travaux, les coutumes bafouées, les châtiments, l'épuisement et les maladies provoquaient de véritables hécatombes. Le gouverneur Ovando légitima, cependant, cette institution, estimant que c'était l'unique façon de pousser au travail « une race indolente et totalement insensible à l'appât du gain ». Mais, selon les instructions reçues, il prit des mesures pour réduire les excès, chercha à établir des villages d'Indiens dirigés par leur chef, à distribuer des parcelles de terre, les plaçant sous la protection d'un Espagnol qui avait à charge de les catéchiser, de leur apprendre à lire et à écrire, de les inciter éventuellement dans leurs tâches, au moyen de rétributions. Il était recommandé à ces maîtres espagnols de faire montre de bonté et de traiter les naturels selon la charité chrétienne. Les actes de concessions ainsi établis[29] leur confiaient par le biais d'un cacique indigène, un groupe d'Indiens. Ceux-ci pouvaient être utilisés pour travailler la terre ou pour les mines, et devaient essentiellement recevoir une instruction religieuse. Cette tentative d'humanisation des repartimientos prit donc le nom d'*encomienda* et le propriétaire celui d'*encomendero*.

En réalité la différence devint bien vite imperceptible car tous les bénéfices restèrent entre les mains d'un seul, le maître, qui ne se souciait guère de l'Évangile. Fray Antonio de Montesinos, en 1510, prononça un sermon demeuré célèbre, en présence de toutes les personnalités de Saint-Domingue et de Diego Colomb « fils du premier qui découvrit ces Indes ». La situation des Indigènes dans les concessions était scandaleuse. Au comble de la colère, Montesinos brandit la menace du châtiment éternel. Les Espagnols les tuent dans les mines pour acquérir chaque

jour un peu plus d'or et ne se soucient en aucune façon de les convertir à la religion catholique. « Vous ne pourrez, leur dit-il, vous sauver davantage que les Maures ou les Turcs qui sont privés de la foi en Jésus-Christ ou qui la rejettent. »

Bartolomé de Las Casas reçut le prône avec émotion. Il est vrai qu'en association avec son ami Pedro de Rentería, un saint homme qui passait la journée en prière, il gérait une répartition. Bartolomé avait la charge des affaires et commençait à se faire une réputation de cupide. Touché par la grâce, dès lors, il se consacra totalement à la défense des Indiens. Premier prêtre ordonné à Santiago de Cuba, il abandonnera ses terres, à la stupeur du gouverneur Velázquez, incrédule et méfiant.

Les remous provoqués par ce sermon arrivèrent jusqu'à la cour d'Espagne. Le roi Ferdinand chargea le Conseil royal, sous la haute autorité de Juan Rodríguez de Fonseca, futur évêque de Burgos, aidé par quelques théologiens, de se pencher sur la condition des natifs des îles et de prendre les mesures nécessaires : ce sont les Lois de Burgos de 1512.

Elles cherchent à mettre un terme à l'exploitation systématique des Indiens en exigeant que les efforts imposés soient modérés. Elles demandent de leur donner une nourriture suffisante, de réduire le temps de travail dans les mines, d'accorder des périodes de repos et de prendre grand soin de l'éducation religieuse. Les femmes enceintes devront s'arrêter de travailler et les enfants de moins de quatorze ans ne pourront en aucune façon être employés, etc.

Mais l'encomienda demeure, seule façon d'obtenir un rendement, car les esclaves noirs, plus vigoureux, n'arrivaient pas encore en assez grand nombre (la décision du transport des Africains vers les îles date sensiblement

de 1501). Il y avait peut-être une autre raison moins avouable, c'est que Juan de Fonseca, son secrétaire Lope Conchillos, Hernando de Vega membre du Conseil des Indes et très estimé par le roi recevaient eux aussi des bénéfices d'encomiendas établies à La Hispaniola, à Cuba ou à la Jamaïque[30]. Une fois encore ces prescriptions ne furent guère respectées. Aussi Bartolomé de Las Casas se rendit en Espagne et fit un exposé terrifiant au cardinal Cisneros, devenu régent à la mort du roi Ferdinand, sur l'extermination des indigènes. Vision horrible qu'un rapport, rédigé en 1519 par les dominicains, confirme. La population autochtone de La Hispaniola serait tombée de 1 100 000 à 10 000 ; les chiffres donnés par Las Casas en 1516 sont pratiquement les mêmes[31]. La pénurie de main-d'œuvre ainsi causée pousse les colons à aller chercher dans les îles voisines des Indiens ; expéditions qui s'accompagnent de violence et de tueries ; les transports par bateaux se font dans des conditions atroces. L'archipel entier se dépeuplait.

Même si l'on tient compte de l'inexactitude vraisemblable de certains chiffres, de l'exagération pour toucher davantage, de la méfiance des natifs plus prompts à s'enfuir qu'à se soumettre à un recensement, le tableau reste terrifiant. Les razzias se justifiaient si l'on avait affaire à des Caribes, mangeurs d'hommes, ce qui laissait place à tous les abus, surtout dans les terres non encore colonisées. Sur décision du cardinal Cisneros, les représentants de l'administration royale aux Indes ne pouvaient plus conserver d'encomiendas, il ne leur restait donc qu'à tirer de substantiels profits du trafic des esclaves, soit en l'organisant, soit en levant une dîme au passage.

« Le protecteur universel de tous les Indiens des Indes », Bartolomé de Las Casas, s'efforça de mettre au point un plan de repeuplement qui combinerait la colonisation et

l’évangélisation. Au moyen d’une immigration paysanne sur la Terre Ferme, appuyée par des Espagnols déjà installés dans les îles, donc adaptés à la région, il fonderait des exploitations agricoles. Ce plan avait l’avantage de proposer un débouché à une population vivant dans la nécessité en Espagne, qui accepterait de se fixer aux Indes où elle retrouverait, dans la main-d’œuvre locale, une aide efficace parce que fondée sur la compréhension mutuelle.

Après bien des vicissitudes et l’échec de l’expédition mal préparée de Luis de Berrio — celui-ci, en accord avec Fonseca, amena deux cents Andalous à Saint-Domingue qui, sur place, ne reçurent aucune aide — , Las Casas entreprend de coloniser une partie de la côte de Cumaná, au Venezuela.

Soixante-dix agriculteurs venus d’Espagne et des compagnons plus aguerris, directement engagés sur place vont tenter l’aventure. La désillusion sera totale. Les paysans allèrent rejoindre les bandes de pillards dès leur arrivée à Puerto Rico.

A Cumaná, Las Casas se heurte à une expédition punitive commandée par Gonzalo de Ocampo et, sous des prétextes divers, la plupart de ceux qui restaient encore, repartent avec les soldats, laissant le *clérigo* seul avec quelques serviteurs. Il décide donc de se rendre à l’Audience de Cuba pour dénoncer le danger que représentent les troupes qui troquent des perles, maltraitent les indigènes et les enivrent. Las Casas avait laissé sur le littoral vénézuélien un petit fortin, dans l’agglomération de Toledo, sous les ordres d’un dénommé Pedro de Soto, venu avec lui depuis l’Espagne. Les Indiens attaquèrent ce village, tuant de flèches empoisonnées Pedro de Soto, quatre serviteurs et un moine. Bartolomé, désespéré, abandonne l’entreprise. « Il n’augmenta pas les rentes du roi, n’ennoblit point les paysans, n’envoya point de perles aux Flamands et se fit frère dominicain[32]. »

Plus tard, en 1545, devenu évêque de Chiapas, au Mexique, il refusera les sacrements aux colons inhumains. Il avait entrepris auparavant, dès 1540, une campagne vigoureuse à la cour d'Espagne, action qui fut à l'origine des Lois Nouvelles de 1542.

Au-delà des îles et du golfe de Paria, d'immenses territoires étaient à présent conquis. En Nouvelle-Espagne, Cortez accepta, avec mesure, le système des encomiendas, dès 1522 ; au Pérou, François Pizarre sut calmer les rancœurs, par la distribution de concessions. Les soldats, au cours des campagnes, cherchaient les régions amènes, les peuplades accueillantes où ils pourraient un jour, vivre une oisiveté bien gagnée, après avoir remisé leurs armes. Ils estimaient que les terres ainsi partagées étaient la juste récompense de leurs exploits. Les conquérants se transformaient en colons, mais répugnaient quelque peu à travailler de leurs mains. Autour des villes qui s'édifiaient à la mesure de la conquête, gérées par des municipalités, *los cabildos*, les habitants prenaient l'engagement de cultiver les terrains environnants. Pedro de Valdivia, élu gouverneur de la Nouvelle-Estrémadure, (Chili), dit lui-même qu'il dut encourager ses hommes à se livrer à toutes les activités indispensables à une implantation durable. Ils devaient être à la fois guerriers, géomètres, laboureurs et bergers, car les farouches Araucans ne fournissaient pas la main-d'œuvre indispensable.

En revanche, au Mexique et au Pérou, les communautés agraires indigènes procuraient l'aide nécessaire. Certains capitaines en vinrent à posséder d'immenses richesses qu'ils étalaient avec beaucoup de naïveté, lorsqu'ils se rendaient à la cour d'Espagne, n'éveillant que mépris et jalousie. Ils présentaient le risque aux yeux de l'empereur, de devenir trop puissants. Ce dernier n'avait pas oublié le drame des *Comunidades* espagnoles et la bataille de

Villalar, en avril 1521. Les cités castillanes voulaient alors limiter les pouvoirs du souverain et le soumettre au contrôle des *Cortes*. Il avait combattu la féodalité et ne pouvait donc accepter des concessions héréditaires.

Charles Quint, qui avait consacré pendant longtemps ses forces et l'argent de l'Espagne à une politique ambitieuse en Europe, mesurait enfin toute l'importance des territoires conquis dont les ressources semblaient inépuisables. Sachant parfaitement que la distance affaiblissait son autorité, il ressentit la nécessité de faire administrer avec plus de rigueur, par des fonctionnaires directement venus de la métropole, ces terres lointaines et troublées.

Le monarque était convaincu des excès provoqués par les encomiendas dans l'exploitation de la main-d'œuvre indienne, (Bartolomé de Las Casas remit le manuscrit de la *Destruction des Indes* à l'empereur en 1542) et persuadé depuis toujours que les soldats devenaient de piètres administrateurs. Hidalgos de fraîche date pour la plupart, ils ne sauraient cependant avoir droit à trop d'indulgence. Aussi, chargea-t-il le docteur Figueroa de prendre sous serment la déposition de quelques gouverneurs, conquérants, religieux, qui avaient vécu aux Indes, pour connaître exactement le traitement infligé aux indigènes. A la lumière de cette enquête, des hommes de « science et conscience » (parmi eux Juan de Zúñiga, précepteur du prince Philippe) rédigeraient des lois pour gouverner très chrétiennement ces terres nouvelles. Ces ordonnances furent signées par Charles Quint, à Barcelone, le 20 novembre 1542.

Quelles étaient les grandes lignes de ces nouvelles lois ? Les Indiens devaient être traités en hommes libres et en sujets de l'empereur ; ils ne pouvaient être contraints à

travailler dans les mines ou dans les pêcheries de perles, ne devaient pas porter de fardeaux et, si la nécessité l'exigeait, ils devaient recevoir un salaire en échange. Les encomiendas ne pouvaient être transmissibles ; elles seraient retirées aux évêques, aux monastères, aux fonctionnaires royaux. Tous ceux qui avaient participé au conflit entre Pizarre et Almagro, provoqué par le partage du vice-royaume, ne pourraient plus conserver leurs concessions ; autant dire, tous les Espagnols du Pérou. Ils furent si totalement troublés, lorsqu'ils en prirent connaissance, que l'on sonna le tocsin dans de nombreuses villes péruviennes en maudissant le nom de Bartolomé de Las Casas, cause principale de leur malheur.

Au Mexique, l'application des ordonnances fut suspendue par Pedro de Mendoza qui en avait mesuré les risques. Il n'en demeurait pas moins que les décisions prises pour assurer la protection des Indiens devraient être respectées. Aussi, sur le continent, on imagina que les esclaves noirs, peu nombreux jusque-là, pourraient être, comme aux Antilles, une main-d'œuvre moins tracassière.

Le bois d'ébène

Les colons des îles avaient atteint un niveau de production agricole et d'élevage satisfaisant. Ils exportaient même des produits tels que le sucre, vers la Péninsule. Ils employaient particulièrement à Cuba et à Puerto Rico, des esclaves africains. La destruction des indigènes par la maladie, le travail excessif et les mauvais traitements, justifia le transport de Noirs vers les plantations. Les premiers arrivèrent en 1505, avec l'accord du roi Ferdinand, pour les mines de La Hispaniola. A partir de 1511, leur nombre augmenta et ils furent essentiellement employés dans les raffineries sucrières. Au cours de la deuxième moitié du XVI^{e} siècle, grâce aux

licences d’exportation concédées par la couronne, ce fut la « marchandise » qui rapportait le plus au Trésor espagnol, environ un million de ducats par an.

Les Africains montrèrent assez vite leur inaptitude pour les mines péruviennes : leur faible résistance et un coût d’achat élevé firent renoncer à leur emploi. Comme l’écrit Cieza de León, les hauts plateaux étaient trop froids pour eux, mais ils furent parfois utilisés comme orpailleurs. En Nouvelle-Espagne, quelques milliers vinrent travailler dans les plantations de canne à sucre et de coton de Cuernavaca, surtout après 1529, et dans les terres chaudes de Vera Cruz. La population espagnole les considérait avec méfiance, et le vice-roi Antonio de Mendoza, pour éviter les tentatives de soulèvement, les traita avec rigueur.

Ils jouèrent aussi, comme en Espagne, ce qui leur assurait une certaine considération, le rôle de serviteur. Au cours de son expédition vers Las Hibueras, Cortez, perdu dans le labyrinthe des eaux, mentionne à plusieurs reprises la noyade d’esclaves noirs, vraisemblablement porteurs. Un noir se trouvait auprès de François Pizarre au moment de son assassinat et mourut pour lui ; ce sont des nègres, selon Gómara, qui transportèrent les corps de Pizarre et de Francisco Martín à la cathédrale de Los Reyes. Le sinistre Carvajal, pendant les guerres civiles, employait un esclave noir comme bourreau et l’on sait que l’un des domestiques africains de Pánfilo de Narváez apporta la variole au Mexique.

Ils étaient d’ailleurs craints par les Indiens, car ils pouvaient se montrer des majordomes redoutables. « Ladinos », pour la plupart, c’est-à-dire parlant le castillan, ils avaient la réputation d’être habiles et rusés. L’administration méfiante contrôlait leur nombre pour éviter qu’ils n’apportent un ferment de révolte. Leurs conditions d’existence étaient bien plus difficiles dans les îles, abordées après une traversée effroyable depuis les

côtes portugaises d'Afrique. Le transfert ne pouvait en principe s'effectuer que sur des navires espagnols, mais dès 1518, l'empereur céda une partie du transport à une compagnie hollandaise qui conclut directement avec le roi du Portugal un accord, dénoncé en 1533 à la suite de protestations venues de Saint-Domingue. Les plaintes ne portaient, hélas, que sur la mauvaise qualité de la main-d'œuvre et sur les exigences financières de cette société étrangère. Pourtant, très tôt, apparut la contradiction entre la suppression de l'esclavage des Indiens et la persistance de celui des Africains. Une tradition établie faisait accepter la traite des Noirs, mais des voix s'élevèrent pour demander son abolition.

C'est à Bartolomé de Las Casas que l'on reproche d'avoir lancé l'idée de la déportation de nègres vers les Antilles. Il déclare lui-même être intervenu auprès de Charles Quint, pour prôner les avantages d'une telle mesure. Dans son esprit, il s'agissait avant tout, d'amener les colons à renoncer à l'emploi des indigènes dont la population diminuait tragiquement. D'ailleurs le rapport des Hiéronymites de 1518, arrivait aux mêmes résultats. Les conséquences furent que les Espagnols conservèrent pour la plupart les autochtones et achetèrent en outre ces esclaves pour obtenir une plus grande force de travail.

Dans son *Historia de las Indias*, Las Casas explique la raison de son attitude, s'il donna tout d'abord son accord pour transporter depuis l'Espagne quelques Noirs, c'était pour aider à la libération des naturels des îles[33]. Il ne s'était pas rendu compte de « l'injustice avec laquelle les Portugais les prennent et les font esclaves » depuis l'Afrique, sinon il n'aurait jamais vu favorablement une telle disposition, ceci « pour rien au monde car c'est pour eux injustice et tyrannie tout autant que pour les Indiens ». Il ajoute plus loin qu'il se repent profondément de son idée première, due à une ignorance coupable, affirmant que l'on

en avait amené aux Indes plus de 100 000 sans avoir pour autant porté remède à la situation des aborigènes[34].

Au cours des premières années, les Noirs jouissaient d'une santé à toute épreuve parce qu'ils s'étaient adaptés à merveille au climat des Antilles, « ainsi que l'avaient fait les orangers ». Le travail qu'ils doivent effectuer dans les sucreries et les breuvages qu'ils composent avec le sirop de canne, vinrent à bout de leur résistance, ils meurent à présent en grand nombre. Aussi quand ils le peuvent ils prennent la fuite, se soulèvent, attaquent et tuent les Espagnols au point que les petits villages de La Hispaniola ne sont plus en sécurité[35].

On s'aperçoit que Las Casas avait conscience du problème moral posé par la traite des Noirs. Le Conseil des Indes, en 1526, s'était posé la question de savoir si l'on pouvait les élargir après un temps plus ou moins long d'esclavage, mais les immenses richesses qu'offraient le Nouveau Monde firent taire les scrupules. Ils étaient la main-d'œuvre indispensable. Les préoccupations essentielles à leur propos étaient avant tout d'ordre financier. Déjà employés en Andalousie et symboles de la réussite, certains firent partie de la maison des conquistadores ou des vice-rois. Ils participèrent en nombre et dans des conditions difficiles au développement agricole des Antilles puis à celui de la Nouvelle-Espagne, et furent parfois utilisés dans les mines de régions tropicales, en Colombie par exemple.

La législation espagnole se montra toujours plus rude pour eux que pour les Indiens. Il leur fut constamment interdit de porter des armes et de circuler dans les agglomérations pendant la nuit. La peur de révoltes d'esclaves, les Nègres marrons, *los cimarrones*, qui dès 1522 provoquèrent une grande inquiétude parmi les colons de La Hispaniola, étayaient la méfiance qu'ils inspiraient.

La législation du Nouveau Monde

Les souverains espagnols nous l'avons vu à propos des encomiendas, se préoccupèrent très tôt des populations nouvelles dont ils voulaient faire leurs sujets. L'empereur Charles Quint, en raison de la conquête des vastes empires américains, dut édicter force lois parce que le droit castillan ne pouvait s'appliquer sans transformations à des peuples d'une civilisation différente.

Sous son règne, les bases définitives de la législation des Indes furent établies[36]. Édits et ordonnances sont en nombre tel que, dès 1533, l'Audience de la Nouvelle-Espagne dut en faire une compilation pour qu'ils puissent être consultés par les municipalités. On procédera de la même façon au Pérou et au Guatemala en 1541. Les Capitulations, le Patronage royal, la Casa de Contratación de Séville instituée le 14 janvier 1503, le Conseil des Indes, les directives de la reine de Castille et son testament avaient créé une solide infrastructure.

Les dispositions et la réglementation édictées sous l'empereur prirent en charge l'établissement de l'administration espagnole. Le 1er août 1524, année de la mort de Fonseca, était instauré le Conseil royal des Indes, aux pouvoirs très étendus et dont les membres se devaient de ne pas avoir de concessions d'Indiens. Cette assemblée vint siéger à la cour en 1542. Les vice-royautés, les audiences, les cabildos furent fondés à cette époque. L'évangélisation, la protection des indigènes, la création d'universités et de collèges appartiennent aussi à la politique américaine de Charles Quint. En un demi-siècle le changement fut total. Les souverains avaient apporté, au départ, une aide versatile à des initiatives privées, marquées par la personnalité d'un Juan Rodríguez de Fonseca et les inimitiés qu'il avait pu créer. On devait

aboutir avec les vice-rois au contrôle d'un État puissant sur le nouveau continent.

L'autorité fut d'abord confiée aux audiences. La première est fondée en 1526 à Saint-Domingue, celle de Mexico date de 1527. Viennent ensuite les Audiences royales de Lima en 1542, de Guatemala en 1543, de Guadalajara en 1548 et de Santa Fe en 1549. Elles administraient la justice et comprenaient un conseil formé d'un président, de plusieurs *oidores* ou juges nommés par le roi, ainsi qu'un *fiscal,* magistrat chargé de défendre les intérêts de la couronne. Les décisions prises par ce tribunal pouvaient être révoquées par le Conseil royal des Indes. Au Mexique, après le gouvernement de Cortez jusqu'en 1527, il y eut la nomination de deux audiences avant la venue du premier vice-roi. Antonio de Mendoza en 1535. Au Pérou, c'est à l'Audience de Panamá qu'écrivit le jeune Diego de Almagro en juillet 1541 pour justifier sa conduite. Celle de Lima eut des jours bien difficiles avant l'arrivée du président pacificateur, Pedro de La Gasca, le premier vice-roi Blasco Núñez Vela ayant été assassiné en 1544. Il faudra attendre la venue d'Antonio de Mendoza, en 1550, qui avait laissé le Mexique à Luis de Velasco, pour que la vice-royauté puisse réellement fonctionner. Épuisé par ses lourdes fonctions, il devait mourir en 1552, et l'Audience de Lima fut à nouveau chargée du gouvernement jusqu'à la nomination d'Andrés Hurtado de Mendoza, en 1556. Les audiences pouvaient donc jouer un rôle politique et militaire important en l'absence du vice-roi. Celui-ci devait la présider et s'appuyer sur elle.

Le vice-roi, symbole de la puissance espagnole était le représentant du roi. Il en avait tous les pouvoirs dans les domaines politiques et juridiques, mais aussi économiques puisqu'il levait l'impôt. Il intervenait aussi dans la nomination des prêtres et assurait l'entretien de l'Église coloniale. Au terme de son mandat, qui en principe durait

au moins quatre années, il devait subir un jugement de résidence, de la part du Conseil royal des Indes et présenter un mémoire sur son action et les événements essentiels de son gouvernement.

Le premier vice-roi de Mexico fut désigné par l'empereur le 17 avril 1535. Antonio de Mendoza, gentilhomme de la suite du souverain, appartenait à l'une des familles espagnoles les plus illustres. Il gouverna avec sagesse un territoire qui comprenait en outre le Venezuela et les Antilles. Une rivalité inévitable allait l'opposer à Cortez, capitaine général, conquérant et maître de la Nouvelle-Espagne, mais il sut lui rendre justice et le ménager, le sachant trop grand seigneur pour obéir à tout autre qu'à Charles Quint. Blasco Núñez Vela, premier vice-roi du Pérou, entra à cheval dans la cité de Lima le 17 mai 1544, accompagné par la population tout entière, sous un dais cramoisi porté par les conseillers municipaux, à pied et précédé de massiers. Il fut accueilli par le clergé sur le parvis de l'église où il pénétra aux accents du *Te Deum laudamus*. Cette magnifique réception ne l'empêcha pas d'être déposé par l'Audience royale et d'avoir la tête tranchée sur le champ de bataille d'Añaquito le 18 janvier 1546. Imbu de son autorité, irascible et violent, il avait voulu imposer les Lois Nouvelles sur les ençomiendas, sans l'habileté politique d'un Antonio de Mendoza qui, au Mexique, en avait suspendu l'application.

Unité administrative inférieure, le cabildo, le conseil municipal, était la seule assemblée élue démocratiquement, privilège qui n'existait plus en métropole. Il s'occupait du gouvernement des villes, lieu de résidence des Espagnols, qui ne pouvaient légalement s'établir dans les campagnes, et se composait de deux alcaldes et de plusieurs regidores. Ces magistrats en principe choisis par les habitants s'occupaient de l'ordre public avec l'aide d'alguazils, fixaient le prix des denrées, veillaient à la moralité et

rendaient la justice au niveau local avec le secours d'un escribano, secrétaire et greffier.

Plus tard, ces charges furent vendues ou pourvues par décisions royales, comme l'étaient celles des corregidores. Ceux-ci, élus pour une durée de 4 à 5 ans, avaient pour mission essentielle la défense des indigènes contre les excès de l'administration et des encomenderos. Ils s'occupaient des travaux publics et percevaient certains impôts, notamment le tribut que les Indiens, en tant que vassaux, devaient payer au roi d'Espagne. Les corregidores furent, parmi les fonctionnaires, ceux qui commirent les abus les plus condamnables, prenant le plus souvent fait et cause pour les propriétaires de concessions. Lorsqu'elles furent légalement supprimées, certains corregidores, chargés d'appliquer cette décision, seront choisis parmi d'anciens encomenderos. Leur zèle, on le conçoit, n'était pas des plus ardents. Ils taxèrent les natifs sans retenue, usant de leur pouvoir pour augmenter les avantages dont ils jouissaient. Ils justifièrent en grande partie, par leur attitude, les attaques portées contre la domination espagnole. Suprême ironie, ils devaient aussi veiller à l'évangélisation des indigènes.

Si l'on veut bien considérer que les édits royaux s'occupaient aussi de la nomination des notaires, des médecins et des apothicaires, organisaient les conditions d'existence des populations transportées en Amérique, ou le régime des prisons, etc., on se rend compte que les Indes étaient minutieusement gérées par l'administration espagnole.

« On respecte la loi mais on ne l'observe pas. » Pour le moins, elle n'était pas suivie au pied de la lettre. Malgré l'avis judicieux d'hommes d'expérience, comme Bartolomé de Las Casas, faire entendre la voix d'une métropole si lointaine, même si cette voix est celle de la raison ou de la justice, était chose ardue. Il fallait imaginer l'Amérique

depuis la cour, faire la part des intrigues, de la réalité et des mensonges. Les Lois Nouvelles de 1542 seront abrogées en 1546, mais le mal était fait. L'interdiction de l'esclavage des natifs et des services personnels était maintenue, ceux-ci devaient être volontaires ou rétribués. Vers 1560, en Nouvelle-Espagne et au Pérou, il y avait un millier d'encomiendas, et, dans la plupart, les indigènes continuaient à travailler selon le bon vouloir du maître, tout en lui versant un tribut. Les conditions d'existence étaient certes humanisées, l'esclavage des Indiens avait presque disparu, mais les anciens nobles devenus caciques des communautés et collaborant avec les Espagnols, conservaient leurs privilèges ancestraux.

L'octroi d'une charge administrative était un honneur, aussi les rémunérations qui l'accompagnait restaient-elles peu élevées. Pour que l'intégrité du fonctionnaire nommé par décision royale ne soit pas mise en doute, il lui était interdit d'avoir des concessions à son nom. Nous l'avons dit, certains magistrats se laissaient acheter ou tiraient profit de la traite des Noirs. Les corregidores eux-mêmes furent soumis à des « jugements de résidence », pour mettre fin aux excès. Des juges, chargés d'enquêtes détaillées, étaient mandés par le Conseil des Indes et personne n'était épargné.

Souvenons-nous de Luis Ponce de León, chargé par l'empereur de contrôler la gestion de Cortez, après les lettres d'accusation qui avaient été envoyées par Salazar et Rodrigo de Albornoz contre lui. Reçu avec les plus grands honneurs, Luis Ponce assigna le gouverneur dont il garda le bâton de commandement. L'homme de loi malencontreusement devait mourir quelques jours après. Son successeur, Marcos de Aguilar, s'éteignit au bout de deux mois, rongé par la syphilis dont il souffrait depuis longtemps.

Cortez partit pour la Castille en 1528. Expulsé de la ville de Mexico par Alonso de Estrada chargé d'assurer l'intérim, il s'éloigna pour éviter un affrontement plus violent. Un nouveau conseil est nommé en 1530, parmi ses membres se trouvait le futur évêque de Michoacán, Vasco de Quiroga, l'un des humanistes les plus attachants de l'époque. Le partage des pouvoirs avec Fernand Cortez, capitaine général de la Nouvelle-Espagne, des provinces et côtes de la mer du Sud, donc chargé de l'autorité militaire, rendait difficile toute action d'envergure. Le Marquis del Valle de Oaxaca se retira dans son fief de Cuernavaca, car il avait reçut de l'empereur 29 villages dans cette belle région choisie par lui.

La fondation de nouvelles villes

Cortez avait demandé dans ses *Cartas* que l'on fasse parvenir de la Péninsule des plantes et des graines, affirmant que les naturels possédaient une habileté particulière pour cultiver la terre, il s'occupa aussitôt d'exploiter son domaine. Il lui en avait coûté de détruire la merveilleuse cité de Tenochtitlán, aussi dans sa quatrième lettre à l'empereur, datée d'octobre 1524, il exposait son intention de redonner vie à la capitale. Distribuant les terrains du centre à chacun des conquistadores, il laissa Tlaltelolco à la population indigène. Cortez aurait tracé le nouveau plan ; à l'emplacement du palais de Moctezuma sera située la plaza mayor délimitée par la cathédrale et une somptueuse demeure, celle du gouverneur. L'arpenteur et géomètre Alonso García Bravo l'aida à établir une reconstruction en damier, à la façon des villes andalouses de la fin du Moyen Âge. Les rues se coupaient à angle droit depuis la place centrale, forme typique de l'édification urbaine aux Indes. La ville de « Los Reyes », Lima, fondée par François Pizarre le long du Rimac, le 18 janvier 1535,

avec le concours de 70 habitants présentera les mêmes caractéristiques.

La main-d'œuvre mexicaine commença à nettoyer la ville et à réparer l'aqueduc de Chapultepec. Ces milliers d'Indiens prirent toutes les dépenses à leur charge et ne reçurent aucune rétribution ; ainsi le voulaient les lois de la guerre. Les travaux furent si difficiles que Fray Toribio de Benavente considéra la construction de Mexico comme l'une des dix plaies qui frappèrent le pays. Cortez précise avec satisfaction que déjà deux marchés se tiennent régulièrement, l'un pour les naturels dans la partie qu'ils habitent, l'autre pour les Espagnols et que l'on peut y trouver tout ce que cette terre produit, comme au temps de sa prospérité. On se souvient de l'étonnement de Bernal Díaz del Castillo devant l'immense quantité de gens et de marchandises, de l'ordre et de l'agencement observés par tous, lorsqu'il découvrit la grande place de Tlaltelolco pour la première fois et l'on doute quelque peu de l'affirmation de Cortez.

Les Espagnols tentèrent de faire revivre les cités qu'ils avaient contribué à détruire et s'employèrent avec obstination à en bâtir de nouvelles. Diverses raisons peuvent justifier ce comportement. Nous l'avons dit, la création d'un cabildo, donnait un pouvoir juridique et une indépendance réelle par rapport aux notables désignés à Séville. Alors qu'en Espagne les communautés s'opposèrent à l'empereur, aux Amériques, elles s'édifièrent en son nom et pour amplifier sa gloire. La construction de Vera Cruz une fois décidée, tous, soldats et capitaines, prirent part aux travaux et Cortez donna l'exemple[37]. Lorsque le valeureux Cristóbal de Olid érigea la ville de Triunfo de La Cruz, au Honduras — étrange similitude toponymique avec celle fondée par son chef — il entendait aussi prouver sa capacité d'agir en maître. Si Pedro de Alvarado institua la cité de Santiago de Guatemala, c'était avec le désir

d’établir une base qui faciliterait la conquête et confirmerait la domination du souverain espagnol sur les territoires déjà soumis.

Ainsi le gouverneur François Pizarre « décida de peupler à mi-chemin du Cuzco et de Lima une cité de chrétiens pour qu’ils rendent sûr le passage des voyageurs et commerçants, qu’il nomma Saint-Jean-de-La-Frontière ». Elle fut créée le 9 janvier 1539, au nom de sa majesté l’empereur. Les embuscades tendues par Manco Inca causaient beaucoup de dommages, une garnison commandée par Francisco de Cárdenas tenterait de s’y opposer. Cieza de León, qui la visite en 1549, trouve son emplacement fort sain et son climat tempéré. Il nous parle de ses demeures de pierres et de briques, couvertes de tuiles, de la plaza mayor « plane et bien grande ». C’est la ville actuelle d’Ayacucho, elle offre encore l’un des ensembles coloniaux les plus remarquables.

L’auteur de la *Crónica del Perú,* ce merveilleux guide du royaume vers l’année 1550, dépeint Lima que Pizarre s’efforça d’embellir pour en faire la digne capitale d’un vaste empire. Le nom de Ciudad de Los Reyes sera remplacé par celui de Lima, déformation vraisemblable de Rimac, appellation quechua de la rivière qui coulait à proximité. Après Cuzco, c’est la plus importante du Pérou : « Il y a de très belles maisons et quelques-unes sont très élégantes avec leurs tours et leurs terrasses, le long de presque toutes les maisons passent des *acequias,* des navilles, ce qui est fort agréable ; les habitants se servent de cette eau et arrosent leurs potagers et jardins qui sont fort nombreux, frais et délicieux. » Pizarre se promenait dans l’un de ces vergers lorsque le conjuré Juan de Rada, conseiller de Diego de Almagro le jeune, vint le voir quelques jours avant le meurtre. Il cueillit alors des oranges, les lui donna en disant qu’elles étaient parmi les premières produites sur cette terre[38].

Saint-Domingue de La Hispaniola fut fondée en 1496 par Bartolomé Colomb. Hernández de Oviedo, vers 1525, donne une description poétique et enthousiaste de la ville en construction. Ses rues sont plus larges et bien plus droites que celles de Barcelone qu'il connaît bien. En effet, l'agglomération tout entière est édifiée à une même époque, on a donc pu concevoir un plan d'ensemble et tracer les voies avec la règle et le compas. Elle est si proche de la mer qu'elle n'en est parfois séparée que par le chemin de ronde et les vagues viennent en ces lieux battre les rochers. De l'autre côté, le río Ozama forme un port merveilleux et les nefs glissent le long de la cité avant de jeter l'ancre à quarante pas à peine des maisons. Ce port compte sensiblement 700 Espagnols, Barcelone avait alors 60 000 habitants. S'il en juge par ce qu'il a vu de la demeure, encore en travaux, de Diego Colomb : « Votre Majesté pourrait y être aussi bien logé que dans l'une des maisons les plus convenables de Castille. » On est en train d'édifier une cathédrale qui sera somptueuse. Il y a déjà trois monastères, (Saint-Domingue, Saint-François et La Merci) de sobre construction, où vivent de saints hommes exemplaires et un bel hôpital fondé par le trésorier royal Miguel de Pasamonte. « Chaque jour que Dieu fait la cité augmente et s'ennoblit et s'améliorera toujours. » Lieu de résidence de l'amiral vice-roi, de l'audience et de la chancellerie royale, elle est en outre habitée par les notables les plus riches de l'île[39].

Depuis le Nebraska jusqu'à Santiago de Chile, au cours de l'âge héroïque des conquêtes, avec des fortunes diverses, les Espagnols s'efforcèrent de créer des villes, des lignes de communications, de les protéger par des fortins, *los presidios,* pour établir ensuite une politique de pacification. De Cibola au pays des amazones, les mirages n'étaient certes pas éteints mais d'autres motivations déterminaient leur comportement. Ils s'attachaient à ces

terres où ils avaient souffert. Ils avaient été émus et séduits par les civilisations qu'ils avaient rencontrées, en comprenant peut-être tardivement le raffinement. Leur admiration pour l'art et les réalisations indiennes n'était pas feinte et les conquistadores, las de guerroyer, voulaient retrouver les conditions d'existence qu'ils avaient fait disparaître, tout en leur apportant une coloration nouvelle. Les richesses des cultures les avaient surpris et ils cherchèrent avec grand soin l'emplacement des futures cités où ils vivraient en paix. Aux alentours, ils auraient leurs encomiendas, « des troupeaux et des colombiers et beaucoup de vignes et des huertas très fraîches et délicieuses, pleines de fruits naturels de cette terre, des figuiers, des bananiers, des grenadiers, de la canne à sucre, des melons, des limes, des cédrats, des pamplemousses et des légumes venus d'Espagne (…). Assurément pour y passer l'humaine vie, les fracas et les tumultes ayant cessé et la guerre finie, c'est une des bonnes terres de ce monde. » Ainsi s'exprime Cieza de León en peignant les environs de Lima avec un tel enthousiasme qu'il en oublie la *garúa* et parle d'un « ciel toujours serein et très beau[40] ». C'est le tableau idéal et rêvé par beaucoup, qu'ils s'attachèrent à réaliser, sans toujours parvenir à une authentique assimilation, puisque les communautés indiennes vécurent le plus souvent à l'écart, oubliées parfois au creux des cordillères ou aux confins des hauts plateaux.

CHAPITRE V

CHRISTIANISME, ÉVANGÉLISATION : LA « CONQUÊTE SPIRITUELLE » »

Les aventuriers des Indes rêvaient de gagner fortune et gloire, mais sincèrement croyants, presque tous s'efforcèrent de christianiser les peuplades qu'ils découvrirent, de convertir les notables pour les écarter du culte des idoles et de ce qu'ils considéraient comme l'œuvre du démon. Ils se comportèrent parfois avec une ardeur toute militaire que les aumôniers des troupes avaient grand-peine à modérer. Les capitaines, et particulièrement Fernand Cortez, s'aperçurent très vite qu'une évangélisation méthodique ne pouvait être que l'œuvre de religieux, prêts à entreprendre la « conquête spirituelle ».

Si les Rois Catholiques avaient subordonné dès le début la découverte à l'évangélisation qui la justifiait, si Rome leur avait accordé le Royal Patronat qui faisait d'eux les ambassadeurs de la papauté au Nouveau Monde, c'est avec l'arrivée des ordres Mendiants, sous Charles Quint, que la christianisation voulue par lui, prit toute son ampleur.

I. — L'épée et la croix

Les Évangiles et Atahualpa

Ayant franchi la cordillère des Andes, François Pizarre et ses hommes arrivèrent à Cajamarca le 15 novembre 1532. Ils avaient vu le camp indien et les tentes innombrables

parfaitement disposées. De Soto et Fernand Pizarre, après avoir rencontré l'Inca, affirmèrent qu'il était à la tête d'une armée de plus de trente mille guerriers. Enfermés dans la ville de Cajamarca, les cent soixante-huit Espagnols au comble de l'angoisse dominaient à grand-peine leur frayeur. Les prêtres et religieux, qui accompagnaient la troupe, passèrent la nuit en prière, implorant Dieu de leur accorder la victoire pour assurer la propagation de la foi et sauver les âmes d'un grand nombre d'infidèles. Certains se donnèrent la discipline, mêlant leurs larmes et leur sang[1]. Au matin du 16 novembre 1532, la messe fut célébrée et François Pizarre parla à ses soldats, les assurant, en un pieux discours, de l'aide divine et du secours de la Vierge Marie puisqu'ils combattaient pour le Christ. Tous, à haute voix, récitèrent avec ferveur « Lève-toi Seigneur et juge ta cause ».

Enfin, après une attente insoutenable qui dura presque toute la journée, Atahualpa, ayant su parfaitement jouer avec les nerfs de cette poignée d'étrangers pris au piège, pénétra majestueusement sur la place de Cajamarca. Sa litière d'or ornée de plumes multicolores était portée par une soixantaine d'hommes vêtus d'une livrée bleue. Elle était précédée de centaines de serviteurs qui ôtaient les pierres du chemin, rythmant leur danse de chants sacrés à la gloire de leur prince. Il était accompagné du riche cortège des nobles de sa suite et de sa garde formée de plusieurs milliers de fantassins. Redressé légèrement sur son trône en or massif, dominant cette foule bigarrée, l'Inca chercha du regard ses ennemis, ne les vit pas, et s'imagina que paralysés par la peur, ils n'osaient pas se montrer.

A la demande de François Pizarre, le père Vicente de Valverde s'avança alors, il tenait d'une main son bréviaire et de l'autre une croix, l'interprète Felipillo à ses côtés. Les Indiens s'écartèrent, le moine dominicain s'approcha du

palanquin, s'inclina et se signa. Il lut ensuite le texte du « Requerimiento » rédigé par le docteur Palacios Rubios en 1513, énonça que le vicaire de Dieu sur terre est le pape ; celui-ci avait accordé au roi d'Espagne l'autorité sur les îles et la Terre Ferme. Il pria l'Inca d'accepter l'amitié de ce grand seigneur, de le considérer désormais comme son suzerain, d'obéir au souverain pontife et de reconnaître l'Église catholique comme maîtresse de l'Univers. Pour lui faire pressentir le mystère de la Sainte Trinité, le père lui exposa comment le monde et l'homme avaient été créés, comment Adam avait péché. Il lui dit que Jésus était né de la Vierge Marie et mort sur une croix semblable à celle qu'il lui montrait, pour sauver le genre humain. Il parla de sa Résurrection et de sa montée au Ciel. Selon la formule traditionnelle, Valverde affirma solennellement que si Atahualpa refusait le joug de l'Église et l'obéissance au monarque espagnol, ce dernier lui ferait la guerre en tous lieux et causerait de grands dommages à ses biens et à sa famille.

Ces propos furent rapportés par le truchement de Felipillo, de façon plus ou moins erronée. Atahualpa comprit l'idée générale de ce discours : il devait se soumettre à un prince étranger. Il affecta d'accepter l'amitié, d'un seigneur qui avait envoyé ses sujets jusqu'à lui, preuve de sa puissance, s'étonna que le pape puisse donner ce qui ne lui appartenait pas et déclara que ses dieux à lui, la Lune et le Soleil, n'étaient pas morts comme le Christ. Il demanda où se trouvaient les preuves de la création du monde par le dieu des chrétiens. L'aumônier lui montra alors son bréviaire ; l'Inca le prit, le regarda, l'ouvrit, le feuilleta puis le jeta au sol en affirmant que ce livre ne lui disait rien de tout cela. Valverde le ramassa, alla vers François Pizarre et cria : « Les Évangiles à terre, vengeance, chrétiens ! Sus à l'ennemi, ils ne veulent ni

notre amitié, ni notre religion. » Il aurait même ajouté : « Je vous donne l'absolution. »

Le signal donné, Pedro de Candía fait tirer les deux fauconneaux, les cavaliers, dont les montures ont le poitrail couvert de grelots pour augmenter le vacarme, se précipitent, les fantassins à leur tour taillent en pièces les gardes pétrifiés qui protègent de leur corps la personne sacrée de l'Inca. Ils s'enfuient bientôt en proie à l'épouvante renversant l'un des murs de pisé qui encadraient la place. Du côté espagnol, seul Pizarre reçoit un coup d'épée à une main, alors qu'il se saisit d'Atahualpa en criant : « Que personne ne blesse l'Indien sous peine de mort. » Leur souverain est prisonnier, plus aucune résistance n'est possible, deux mille victimes sont tombées sous les coups des Espagnols et les guerriers commandés par Ruminahui, à l'affût près de la ville, se perdent dans la nuit.

Tous les récits concordent, aucun soldat chrétien, à l'exception de leur chef, ne fut blessé ; les Espagnols y voyaient l'aide manifeste de la divine providence. Seule une intervention miraculeuse avait pu les sauver, et des prêtres affirmèrent avoir vu dans le ciel une apparition merveilleuse, celle d'un cavalier recouvert d'une armure étincelante montant un blanc coursier et qui ne pouvait être que saint Jacques. Frappés de stupeur, les Indiens n'avaient offert aucune résistance. En effet, ils n'avaient pas combattu, peut-être aussi parce qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre[2].

Le capitaine s'adressa à ses hommes, leur demanda de remercier Dieu pour la victoire et les mit en garde contre une trop grande confiance, l'affaire n'etait pas terminée et ces guerriers pourraient se montrer redoutables malgré la capture de l'Inca. Celui-ci croyait prendre ses ennemis

vivants pour en faire des esclaves et sacrifier leurs chevaux, il avait déjà fait préparer les cordes. La défaite le persuada que la volonté de Viracocha venait de s'accomplir. Tout ne lui semblait pas encore perdu car il avait découvert l'amour effréné des étrangers pour l'or, il allait donc tenter de racheter sa liberté. Pourtant, dix mois après, le sort du souverain indien était à jamais fixé.

Le 29 août 1533, aux premières heures de la nuit, à la lumière des torches, Atahualpa enchaîné fut conduit sur la place de Cajamarca où les soldats avaient été rassemblés. Dès qu'ils le virent apparaître, ses sujets se jetèrent sur le sol, « se laissant tomber comme des ivrognes ». La sentence était la mort par le garrot et que son corps « soit brûlé parce qu'il avait pour femmes ses sœurs ». Le bûcher ou la noyade étaient considérés dans la religion inca comme des fins ignominieuses qui ôtaient toute possibilité de survie. C'est pour cette raison qu'Atahualpa avait fait jeter le corps de son demi-frère Huáscar dans une rivière.

Ayant appris le verdict, l'Inca en pleurs, demanda la vie sauve. Ses compagnons avaient vu Pizarre verser des larmes tant son regret était grand de ne pouvoir l'épargner ; il n'était pas en mesure de s'opposer aux requêtes d'Almagro et de ses officiers, il savait en outre les risques que représentait sa mise en liberté. Le père Vicente de Valverde tenta de convertir le prince, lui faisant reconnaître que celui qui s'exprimait par la bouche de ses idoles ne pouvait être le dieu véritable parce qu'il ne lui était d'aucun secours ; il le supplia de devenir chrétien. Atahualpa demanda si, une fois baptisé, son corps serait brûlé, la réponse fut non ; il donna alors son accord et reçut le nom de Juan. Après avoir prié le chef espagnol de prendre soin de ses enfants, l'Inca accepta son destin avec résignation. « Étouffé à un pieu attaché », pendant que les Espagnols récitaient le Credo, il mourut avec courage et « s'il demanda le baptême du fond du cœur, bienheureux

soit-il, sinon il paya les crimes qu'il avait commis[3] ». Le lendemain, sa dépouille fut ensevelie dans l'église instaurée dans la ville et Pizarre, vêtu de noir, lui fit d'honorables funérailles.

Le capitaine Hernando de Soto, parti avec quatre de ses compagnons à la recherche d'une hypothétique armée ennemie, revint quelques jours après ces événements. Il trouva le gouverneur très attristé, un grand chapeau de feutre enfoncé jusqu'aux yeux en signe de deuil. De Soto fit alors éclater son indignation, lui et sa troupe n'avaient trouvé aucune hostilité pendant leur chevauchée. Il fallait envoyer l'Indien en Espagne puisqu'il ne pouvait pas rester au Pérou et non l'exécuter avec tant de cruauté. Le chroniqueur Fernández de Oviedo ajoute qu'un seigneur aussi raffiné n'aurait peut-être pas supporté longtemps l'exil.

Une fois la vérité connue, Pizarre, le trésorier Riquelme et fray Vicente Valverde se firent mutuellement de violents reproches ; le temps et leurs péchés se chargèrent par la suite de les châtier. Fernández de Oviedo, qui était juriste, trouva le procès aberrant, conduit essentiellement par un prêtre agité et malhonnête et par un greffier sans conscience ni capacité (vraisemblablement Antonio Picado, secrétaire de l'expédition). Il est vrai que fray Vicente de Valverde, le dominicain, semble essentiellement guidé, depuis la prise de l'Inca jusqu'à son exécution, par le fanatisme. Il accepta même de signer une copie du jugement estimant que les charges relevées étaient amplement suffisantes pour demander la peine de mort. Vraisemblablement, les crimes d'idolâtrie, d'adultère et d'inceste justifiaient à ses yeux la sanction suprême, bien plus que l'assassinat de Huáscar ou la tentative d'insurrection contre les Espagnols dénoncée par l'interprète Felipillo. Le moine ne se souciait pas de connaître le résultat des recherches entreprises par

Hernando de Soto. L'hérétique se proclamait fils du Soleil, il devait mourir. Ajoutons que Diego de Almagro le Jeune, en 1541 écrivit, dans une lettre adressée à l'Audience de Panamá, que monseigneur l'évêque fray Vicente de Valverde n'avait guère songé à Lima, au service de Dieu et à la conversion des naturels, mais à ses propres intérêts. Almagro n'était pas de ses amis, il le chassa de la capitale. Peu de temps après, le prélat fut massacré par les Indiens en accostant l'île de Puna. C'était un homme complexe, tourmenté, impulsif et dont l'influence sur son chef ne fut pas bénéfique, d'autant plus que Pizarre n'affectait pas un zèle religieux excessif. S'il connaissait parfaitement la motivation essentielle de la couronne espagnole, la conversion des infidèles, son expédition n'avait rien d'une croisade.

La destruction des idoles

En février 1533, au cours de la captivité de l'Inca, afin de vérifier si l'or de la rançon était réellement acheminé vers Cajamarca et si les troupes indiennes de Chalicuchima ne préparaient pas une attaque, Fernand Pizarre fut envoyé en opération. Il poussa jusqu'à Pachacamac, sanctuaire qu'il fut le premier chrétien à découvrir. Le temple où se trouvait l'idole qui rendait les oracles, ainsi que la pythie à Delphes, était situé sur une hauteur « faite à la main entièrement en briques de pisé et de terre[4] ». Les fidèles y perpétraient des sacrifices d'animaux, peut-être même d'êtres humains et croyaient à la totale véracité des réponses ; Atahualpa lui-même avait fait consulter la divinité et l'interprétation favorable des augures l'avait persuadé d'une victoire facile. Fernand Pizarre décrit la caverne où se trouvait Pachacamac comme un endroit « très sombre où on ne pouvait entrer sans chandelle et très sale ». La statue en bois grossièrement taillée fut extirpée

de ce réduit et détruite. Les Espagnols profitèrent de l'occasion pour propager la foi et lutter contre l'idolâtrie. Leur capitaine, qui n'avait pas les talents d'un prédicateur, apprit le signe de la croix aux indigènes surpris de ne voir aucune manifestation de la colère de leurs dieux. A la même place, il fit dresser une grande croix en pierre qui s'y trouvait encore lorsque Cieza de León visita le site en 1548 : « En dépit du démon en ce lieu où il fut servi et adoré, se dresse la croix pour l'effrayer et consoler les fidèles », alors que les autres édifices étaient en ruine. L'auteur de la *Chronique du Pérou*, après avoir combattu sous les ordres de La Gasca, parcourut le territoire en s'informant minutieusement. Chaque fois qu'il décrit un monument, un temple, une ville indienne, il souligne qu'il est difficile d'imaginer la grandeur passée parce que tout a été détruit. Cieza de León estime nécessaire de prendre de graves sanctions contre les pillards, tant indigènes qu'espagnols, pour « protéger les richesses d'autrefois et songer à l'éducation des temps futurs ».

Certains conquistadores, dans leur combat pour imposer la « vraie religion », n'hésitaient pas à abattre systématiquement les symboles du paganisme. Parmi eux, Fernand Cortez dont l'un des motifs essentiels fut la conversion des mécréants, au point qu'il mit en péril plusieurs fois la réussite de l'expédition par son attitude envers les croyances des Indiens venus lui apporter leur aide. S'étant rendu compte très rapidement que Tenochtitlán imposait sa tyrannie sur les autres peuples et accumulait la rancune et la haine, il chercha à faire alliance avec les tribus soumises.

L'un des premiers alliés sera le « gros cacique » totonaque de Cempoala. Celui-ci était venu raconter, les larmes aux yeux, les souffrances que devaient subir ses sujets. Cortez promit de mettre un terme à tant d'offenses. Déjouant les rivalités, il parvint à faire accepter un traité

d’alliance entre peuplades afin de les unir contre l’ennemi commun, Mexico. En récompense, les chefs indigènes firent aux Espagnols don de plusieurs filles de caciques, parce qu’ils les considéraient désormais comme leurs frères. Cortez estima le moment venu de parachever son œuvre : il aurait pour eux la plus grande des considérations s’ils acceptaient de ne plus adorer les idoles, d’abandonner les sacrifices humains et de ne plus s’adonner au « péché infâme », contre nature. Si les caciques mettaient un terme à de telles pratiques, il les assisterait dans de nouvelles conquêtes et ferait d’eux des princes. En outre, pour que les jeunes Indiennes soient acceptées par ses officiers, elles devaient devenir chrétiennes et recevoir le baptême.

Prêtres et chefs, étonnés d’un tel langage, ne voyaient aucune raison d’abandonner leurs dieux et les sacrifices. Ils avaient reçu d’eux tous les bienfaits souhaitables ; pour ce qui avait trait au « vice honteux », ils feraient en sorte d’y porter remède. Le capitaine ne pouvait accepter une telle réponse, les idoles devaient être renversées le jour même et par la force s’il le fallait ; il ordonna donc à ses soldats de rester en armes. L’irritation des notables et des ministres du culte devint extrême, lorsqu’ils virent ce qui se tramait ; ils étaient décidés à s’opposer à cette folle entreprise qui ne pouvait amener que peines et calamités tant la vengeance des dieux serait terrible.

Cortez jura de les traiter comme des adversaires et de les abandonner à la merci de Moctezuma s’ils refusaient, puis il envoya une cinquantaine d’hommes au sommet du sanctuaire renverser les figures païennes et les mettre en pièces. Cependant, les naturels, dans leur langue totonaque, imploraient le pardon des divinités. Armant leurs arcs, ils voulurent tuer les Espagnols mais ceux-ci s’emparèrent des chefs indiens et des prêtres, affirmant qu’ils les exécuteraient sur-le-champ si les menaces ne cessaient pas. Le calme revenu, le capitaine fit brûler les

statues et, par l'intermédiaire d'Aguilar et de Marina, annonça qu'il allait leur donner une image de la Sainte Vierge, mère du Christ et désormais leur protectrice. Dans le temple purifié et blanchi à la chaux, on dressa un autel. Quatre prêtres indiens dont on coupa la chevelure furent vêtus d'aubes et se chargèrent de l'entretien du saint lieu, sous la vigilance d'un vieux soldat à peu près invalide. Le lendemain, le padre Olmedo dit la messe à laquelle assistèrent les chefs indigènes, les Indiennes reçurent le baptême et. la fille du « gros cacique », qui était fort laide selon l'opinion de Bernal Díaz del Castillo, reçut le doux nom de Catalina.

En août 1519, les vaisseaux échoués, tout espoir de retour étant perdu, la marche vers l'intérieur commençait. Il fallait gagner la ville de Tlaxcala et convaincre les autorités de s'allier aux Espagnols contre les Aztèques. Après de rudes combats à l'issue incertaine, les soldats se trouvaient avancés dans les terres, entourés de tous côtés par des peuplades hostiles et sans aucune possibilité de secours[5]. Cortez montra sa cruelle détermination en faisant couper les mains à cinquante Indiens qui, sous le couvert d'apporter de la nourriture, étaient venus inspecter le camp ennemi pour préparer une attaque de nuit. Surpris par la rigueur du châtiment et de la facilité avec laquelle la ruse avait été déjouée, les Tlaxcaltèques envoyèrent une ambassade demander la paix. Le général n'osant se fier à cette proposition, attendit plusieurs jours avant d'accepter. Le 23 septembre 1519, il entra enfin dans leur capitale dont il nous donne une description enthousiaste dans ses *Cartas.* Ayant reçu du vin et des hosties, le lendemain, de bon matin, il fit dire une messe. Le jour suivant, en présence du vieux chef aveugle Xicotenga qui parcourut de ses mains le visage, la barbe et le corps de Fernand Cortez, celui-ci une fois encore prit la parole et demanda aux

caciques tlaxcaltèques de croire en un seul véritable Dieu. Au moyen des interprètes, il expliqua les fondements essentiels de sa religion. Les Indiens répondirent avec bon sens qu'ils avaient besoin de temps pour s'accoutumer et comprendre de tels mystères. Ils feraient alors tout ce qu'il souhaitait pour lui plaire, mais en attendant, ils ne cesseraient pas les sacrifices à leurs dieux.

Redoutant avec raison, les réactions du conquistador, le padre Olmedo de l'ordre de la Merci, homme lucide et parfait théologien, intervint pour le calmer. Il était inutile d'en faire des chrétiens par la force et il ne servait à rien, comme à Cempoala, de détruire les idoles si les indigènes n'avaient pas la foi, car les fétiches étaient aussitôt transportés dans d'autres temples et les rites païens continuaient. Plusieurs gentilshommes espagnols appuyèrent ces propos, et leur chef se laissa convaincre. Il exigea cependant qu'un sanctuaire indien soit purifié pour que l'on puisse y placer une croix et une statue de la Sainte Vierge. Puis la messe fut dite et les jeunes natives accordées aux officiers en signe d'amitié, furent baptisées. L'une d'elles, fille de Xicotenga, devint Luisa, et Cortez la donna à Pedro de Alvarado qui en eut deux enfants.

Bartolomé de Olmedo avait su prêcher la modération, mais son indulgence n'était pas teintée de faiblesse car il pouvait, quand il le jugeait nécessaire, réagir avec colère. Ainsi après la chute de Mexico, un banquet offert aux capitaines tourna rapidement en beuverie. Ils voulaient oublier les horreurs du siège et la mort atroce de leurs compagnons tombés entre les mains des Aztèques. On avait écarté les tables et les quelques dames qui se trouvaient là, dont Bernal Díaz tait pudiquement les noms, dansèrent avec les « galants chargés de leurs armes », on imagine avec quelle légèreté. L'orgie avait été poussée bien avant dans la nuit. Le padre Olmedo, ulcéré, protesta vigoureusement. Il organisa le lendemain une procession

avec la statue de la Sainte Vierge, fit chanter les litanies, vitupéra dans un sermon les excès de la veille et rendit grâce à Dieu pour la victoire.

Mais l'expérience lui avait appris à ne pas trop attendre du zèle intempestif dont faisait preuve le général. Il avait détruit les idoles à Cozumel avec l'aide du diacre Jerónimo de Aguilar, et les insulaires s'étaient pris de dévotion pour « Notre-Dame sainte Marie » ajoutant quelques figures à leur collection ; ils avaient même demandé de laisser un moine ou un prêtre pour apprendre à mieux servir le Dieu des chrétiens. Cortez n'avait osé le faire, craignant pour la vie de celui qui serait resté. Il ne semblait donc pas totalement convaincu de la soudaine piétié des indigènes. A Pontonchán, les Espagnols placèrent une croix dans le temple principal de la ville et, en pleurant, à genoux l'adorèrent, suivis par les Indiens qui se comportaient comme eux. Deux jours après ils avaient célébré la fête des Rameaux et les autochtones furent ravis de la pompe avec laquelle la procession s'était déroulée, puis les soldats satisfaits s'embarquèrent[6].

A présent, à Tlaxcala, les propositions de paix étaient inespérées. Les combats avaient été si durs qu'en imaginant les forces de Moctezuma plus puissantes encore, beaucoup de soldats s'étaient laissé gagner par le découragement : « Si notre capitaine veut être fou et aller vers la mort, qu'il y aille seul, ne le suivons pas ! » Les reprendre en main était indispensable. Vingt lieues encore pour gagner Mexico, l'honneur et la richesse et il fallait avant tout lutter pour la propagation de la vraie religion. Une armée atteinte de lassitude, des adversaires tenaces, inutile donc, de réveiller le courroux de guerriers aussi valeureux que les Tlaxcaltèques, en s'en prenant à leurs idoles. Le père Olmedo jugeait selon sa loi et sa conscience ; Cortez habile en politique s'était laissé convaincre.

Il ne faisait pourtant que respecter scrupuleusement les lois édictées par les souverains espagnols. Chaque capitaine du roi, à peine arrivé dans une province ou terre découvertes, devait faire connaître la Sainte Foi aux Indiens, prendre les mesures nécessaires pour renverser les idoles et interdire de manger de la chair humaine. Fernand Cortez portait en lui l'esprit de la Reconquête, d'où son désir de lutter sans relâche contre les infidèles et de donner à Dieu les territoires obtenus par les armes. Comme pour la plupart des conquistadores, les sanctuaires indiens sont des *mezquitas,* des mosquées, symbole des temples païens ; il lui arrive de traiter les indigènes de « chiens », en raison de leur hargne dans les combats mais aussi parce qu'ils sont mécréants. Le souvenir de Pedro Carbonero, personnage devenu proverbial pour avoir entrepris une trop longue course en terre musulmane, provoquant l'anéantissement de sa troupe et sa propre mort, est évoqué par les soldats éloignés de Vera Cruz qui redoutent la folle témérité de leur général. Celui-ci, curieusement, lorsqu'il dépeint Tlaxcala, écrit : « Elle est plus grande que Grenade, elle est mieux fortifiée et possède d'aussi beaux édifices et ses habitants y sont plus nombreux que ceux de Grenade au temps où elle fut conquise[7] », épisode qu'il n'a point vécu mais aussitôt présent dans sa mémoire tant la similitude lui paraît évidente.

Une autre raison explique le comportement des Espagnols : les divinités mexicaines n'inspiraient que la peur. L'attitude des Aztèques consistait à rendre les dieux favorables, et la seule façon d'être épargné était de faire des offrandes de sang et des sacrifices. Ces pratiques provoquèrent leur indignation que seul le malin pouvait inspirer. Les conquistadores étaient persuadés qu'en les instruisant dans la foi catholique, si les indigènes servaient avec autant de ferveur et de diligence Dieu qu'ils l'avaient

fait jusqu'à présent pour leurs idoles, de nombreux miracles se réaliseraient.

Le culte

La conquête et la religion étaient parfaitement imbriquées. Déjà, Christophe Colomb, dans une lettre adressée aux Rois Catholiques en 1496 afin que La Hispaniola puisse servir de base, demandait « des églises, des abbés ou des frères pour l'administration des sacrements et le culte divin et la conversion des Indiens ». Effectivement, prêtres et moines, en petit nombre, accompagnaient les troupes, il fallait donc les ménager car leur présence était indispensable pour assister les agonisants et régler la vie des camps, au moyen des prières et des rites.

Dans la mesure des possibilités, la messe était célébrée de bon matin, tous les jours. Elle faisait partie intégrante de l'activité des hommes d'armes, au point que l'on peut lire dans *Amadis de Gaule* par exemple, des lignes semblables à celles écrites dans les *Cartas* de *relación.* Le Donzel de la mer s'arme une fois l'office terminé ; les chevaliers de Lisuart, rois d'Angleterre, écoutent la messe et vont rejoindre leur enseigne, tout comme le faisaient les capitaines en campagne au Mexique.

Parfois, l'intensité de la lutte ou les difficultés de la marche empêchaient les prêtres de célébrer le Saint Sacrifice. C'est ce qu'il advint en 1524 à l'armée en route vers le Honduras, prise dans les marécages, épuisée par les fièvres. De plus, il était indispensable d'avoir du vin pour qu'il soit consacré, on le gardait donc jalousement à cet effet, mais il servait aussi à réconforter les plus affaiblis et les blessés. Le choix s'avérait parfois dramatique.

Les marais franchis, en route vers Tayasal depuis la province de Mazatcán, Cortez chercha à contacter les caciques de la région, réputés grands guerriers et envoya un messager, les priant de venir le voir. Les Indiens arrivèrent à bord de leurs pirogues au camp espagnol, à l'heure de la messe. Le capitaine vit aussitôt un moyen de capter leur attention et décida que l'office serait chanté et plus solennel que d'habitude. Il était parti de Mexico avec cinq musiciens. Il demanda à ses « menestrels joueurs de chalumeau et de saquebute » d'accompagner les cantiques. Les trente indigènes suivirent attentivement la cérémonie, puis les religieux qui accompagnaient l'expédition, avec l'aide d'un interprète prêchèrent l'humilité, le pardon des offenses, montrant les erreurs des autres croyances. Le cacique le plus éminent répondit qu'il était disposé à détruire les idoles et souhaitait servir et honorer le Dieu des Espagnols. Il est vrai que Marina leur apprit comment le général avait conquis Mexico et soumis bien d'autres terres. Cortez savait que la religion était une arme et pouvait apaiser les natifs, les gagner à sa cause en leur parlant de paix, de salut éternel, ôter peut-être en eux tout désir de vengeance. Il était bon cependant de montrer ce qui arrivait aux rétifs.

Dans les premiers temps de la conquête, à San Juan de Ulúoa, deux envoyés de Moctezuma vinrent pour remercier des présents offerts à leur maître (une coupe gravée en verre de Florence, trois chemises en toile de Hollande, quelques autres objets) et apportèrent sa réponse : il était inutile de songer à le voir. Une cloche vint alors à sonner dans le campement et tous les soldats tombèrent à genoux en regardant la croix dressée sur une dune de sable et se mirent à réciter l'Ave Maria car c'était l'heure de l'angélus. Les messagers indiens surpris, demandèrent avec une certaine perfidie pourquoi les Espagnols s'étaient humiliés devant un morceau de bois taillé de cette façon. Le

capitaine vit aussitôt la possibilité de les évangéliser et demanda au père Olmedo de s'en charger.

Les journées donc étaient rythmées par la messe, les fêtes religieuses et les prières. L'Ave Maria se récitait plusieurs fois chaque jour. Il en était de même sur les bateaux, et Fernández de Oviedo nous montre tous les membres de l'équipage chantant le soir le Salve Regina, sur le pont le plus haut de la nef, au cours de la traversée de la mer Océane. Ainsi, dès qu'on le pouvait, on recréait l'existence quotidienne des petites villes espagnoles où les cloches des églises sonnaient le moment des diverses prières et faisaient connaître les événements essentiels de la communauté.

La Sainte Vierge et les vœux

Les conquistadores avaient une dévotion particulière pour la Mère du Christ, la Vierge du Bon Secours qui les protégeait dans les moments de graves dangers. Ainsi Alonso de Ojeda au cours de son expédition de 1510 dans le golfe d'Urabá (Panamá), à la recherche du fleuve Darién, transportait dans sa besace une représentation flamande de Notre-Dame, merveilleusement peinte, don de l'évêque Juan de Fonseca.

En présence de la détresse et la misère de ses hommes, Ojeda abandonna le commandement à l'un de ses officiers, François Pizarre, et décida d'aller chercher du renfort. Il s'embarqua sur un navire volé par l'aventurier Bernardino de Talavera et ses compagnons, aussi peu recommandables que lui. Ils touchèrent l'île de Cuba dans une zone encore inexplorée et prirent la direction de l'ouest. Les Indiens savaient par expérience ce que signifiait le débarquement inopiné de soldats. Ils s'opposèrent à eux, et leur interdirent l'accès des villages. Les Espagnols, ne se

sentant pas en position de force, évitèrent le combat et se rapprochèrent de la côte. Ils poursuivirent leur route, et durent franchir des marécages qui, au départ, semblaient peu dangereux, mais au bout de quelques jours leur marche devint plus difficile. Ils s'enfonçaient dans la boue et l'eau putride jusqu'aux aisselles et ceux qui ne savaient pas nager risquaient à tout instant la noyade. Le peu de nourriture qui leur restait fut irrémédiablement perdu.

Quand Ojeda trouvait hors de l'eau des racines de mangliers, il s'arrêtait pour se reposer et attendre les traînards, puis il sortait de son sac l'image de la Sainte Vierge, la plaçait sur l'arbre et l'adorait[8]. Il exhortait ceux qui l'accompagnaient et qui avaient beaucoup à se faire pardonner, de supplier Notre-Dame pour qu'elle leur vienne en aide. Il renouvelait cette prière plusieurs fois par jour. La traversée des marigots dura presque un mois et les plus vigoureux parvinrent à un village indien du nom de Ceiba. Les indigènes pleins de compassion les accueillirent, allèrent au secours de ceux qui étaient en difficulté, les portant sur leur dos. Près de la moitié des soixante-dix hommes mourut d'épuisement, de faim ou de noyade.

Ayant fait le vœu, s'il avait la vie sauve, de donner l'image de la Vierge au cacique du premier village rencontré, l'Espagnol édifia à Ceiba un oratoire. Il apprit aux naturels les rudiments de la religion catholique et leur dit que la mère du Christ était la protectrice de tous les humains. Quelque temps après, Bartolomé de Las Casas put voir l'effigie sur l'autel du sanctuaire et constater la grande dévotion des Indiens. Cependant, la troupe d'Alonso de Ojeda ne le voyant pas revenir au bout du délai de cinquante jours fixé par lui, s'embarqua sur deux brigantins pour rejoindre Saint-Domingue. L'une des embarcatins coula en vue de Carthagène (Colombie), l'autre, commandée par François Pizarre, fut secourue et reprit la mer pour continuer l'exploration. Elle s'échoua avant

d’atteindre Urabá. Les Espagnols ne purent sauver que peu de provisions et perdirent tous leurs chevaux. Ils tombèrent dans une embuscade tendue par des guerriers qui employaient les redoutables flèches empoisonnées. Les rescapés, en quête de nourriture, s’approchèrent d’un village dont le cacique Cemaco avait rassemblé cinq cents combattants pour s’opposer à eux. Les soldats, craignant le poison de leurs flèches et se souvenant des souffrances atroces provoquées par de telles blessures, firent le vœu, si Notre-Dame la Antigua de Sevilla, Vierge à l’enfant et à la rose, leur accordait la victoire, de lui consacrer la première église ou agglomération qu’ils bâtiraient et d’envoyer un pèlerin à la cathédrale de Séville offrir au nom de tous, des bijoux en or et en argent. Par chance pour eux, ces Indiens ne se servaient pas de poison, et furent mis en déroute. Cemaco dut se soumettre. Ils édifièrent en cet endroit, comme ils l’avaient juré, un village nommé Santa Maria la Antigua de Darién qui n’eut qu’une existence fugitive.

En règle générale, le sort désignait l’homme qui devait effectuer le pèlerinage en exécution des promesses, l’ensemble du groupe prenant à sa charge les frais de voyage. Souvenons-nous du premier retour de Colomb en février 1493 et des matelots de la *Niña,* au milieu des éléments déchaînés. Ils laissèrent le hasard choisir celui qui devrait gagner le monastère Santa Maria de Guadalupe, en Estrémadure, pour y porter un cierge de cinq livres de cire, celui qui irait à Notre-Dame-de-Lorette près d’Ancone (ce fut un marin, Pedro de Villa), celui qui passerait une nuit en prière et ferait dire une messe au couvent de Santa Clara de Moguer. Signe du destin, l’amiral retira deux fois le pois chiche marqué d’une croix[9]. Mais comme la tempête redoublait, tous jurèrent, dès qu’ils toucheraient terre, d’aller en procession, les pieds nus et en chemise, se recueillir dans une église vouée à la Sainte Vierge. Leur supplique fut écoutée puisqu’ils atteignirent le

18 février une île des Açores nommée Sainte-Marie. Le lendemain la moitié de l'équipage alla en procession à un ermitage dédié à la mère du Christ. On sait que le gouverneur portugais de l'île en profita pour les faire arrêter.

Le 15 mars, la *Niña* entrait dans le port de Palos et Colomb se rendit, en action de grâces, à Santa Clara.

Au plus fort de son angoisse l'amiral n'était pas parvenu totalement à se convaincre qu'il était abandonné. Dieu lui avait permis de découvrir une route nouvelle, d'aborder des rivages inconnus. Il lui avait donné la force de vaincre le découragement de ses hommes. Le Tout-Puissant consentirait à ce qu'il puisse lui-même faire le récit de ses aventures aux rois d'Espagne. Christophe Colomb savait aussi que rien ne peut être mené à bien sans la main secourable de l'Architecte de l'Univers ; il le suppliait donc de le guider, afin de la mieux servir.

L'aide du Seigneur

La chance devait sourire au moment le plus dramatique. A l'instant même où le découragement gagnait les plus valeureux, la divine Providence tendait une main secourable. Ainsi Fernand Cortez, en 1524, à l'approche du Honduras, se perd dans un dédale de forêts et de marais. Il cherche désespérément à regagner la côte et décide d'envoyer des embarcations le long des cours d'eau pour atteindre une embouchure. La première sortie fut un échec total car les Espagnols voulurent parvenir à une bourgade qu'ils avaient aperçue mais une tourmente soudaine les obligea à se réfugier dans une grande case. Ils furent attaqués au moment où, désarmés et parfois nus, ils se réchauffaient aux feux qu'ils avaient allumés. D'autres, conduits par un guide indien, revinrent au bout de dix jours

affirmant avoir été volontairement fourvoyés. Pourtant la mer ne devait pas être loin puisque certains d'entre eux avaient cru entendre le bruit des vagues. Cortez écrivit plus tard à Charles Quint qu'il avait alors perdu tout espoir, persuadé que personne ne pourrait s'échapper de cet enfer. « Dans cette angoisse, dit-il, Dieu notre Seigneur qui a toujours à charge de porter remède à de semblables nécessités et spécialement pour moi qui n'en suis pas digne, qui tant de fois m'a secouru parce qu'il s'agissait du royal service de Votre Majesté, fit arriver un navire des îles qui était bien loin de soupçonner ma présence, sur lequel se trouvait une bonne trentaine d'hommes sans compter l'équipage, treize chevaux, quelque soixante porcs, douze boucauts (barils) de viande salée et trente charges de pain des îles (cassave). Nous rendîmes grâce à Dieu qui nous avait secouru dans une si grande nécessité et j'achetai le chargement ainsi que le bateau. »

Comment ne pas être persuadé que l'action entreprise est faite sous la protection divine, donc qu'elle est juste. Nous comprenons mieux que parvenu à Trujillo, sur la côte nord du Honduras, et voulant regagner Mexico, le conquistador ait cru bon de se soumettre aux décisions du Ciel. Il s'embarqua par beau temps, et au moment de lever l'ancre, le vent tomba et le calme fut tel que le navire ne put sortir du port. Le lendemain matin il apprit qu'une certaine agitation suivrait son départ, il descendit à terre pour rassurer les esprits et y resta deux jours. A nouveau à bord, au moment où le navire gagnait le large, la grande vergue se brisa. Les réparations exigèrent trois jours. Une autre tentative avorta au bout d'une cinquantaine de lieues car un très fort coup de vent cassa net le mât de misaine et c'est avec beaucoup de difficultés que la nef parvint à gagner un endroit abrité. Tous les passagers étaient mal en point et durent prendre du repos en attendant que la tempête cesse. Cortez resta persuadé que le Seigneur ne

voulait pas qu'il laisse ce territoire, d'autant plus que certaines tribus indiennes commençaient à se soulever.

Il fit dire des messes, faire des processions, se recommanda à l'Éternel et le navire partit sans lui. Marqué physiquement, il ne poursuivit pas sa route vers le sud. On sait que quelques mois plus tard Cortez eut toutes les peines à rejoindre Mexico et qu'il dut, poussé par le mauvais temps, faire escale à Cuba. Dieu ne semblait pas favorable et le capitaine épuisé, ne croyait plus en son étoile.

Tant de choses s'étaient passées depuis son arrivée à la terre mexicaine en 1519. Alors qu'il croyait son autorité solidement établie, tout était à refaire. La lassitude le gagnait. Il avait su pourtant lutter avec acharnement contre l'adversité et lorsqu'il pleura sur sa défaite de la *Noche triste,* le 1er juillet 1520, l'assurance de reconquérir Technochtitlán, ne l'avait pas quitté. Il ne restait plus que vingt-quatre chevaux capables de courir, les Espagnols avaient perdu environ neuf cents hommes et mille deux cents alliés indiens. Après une nuit et un jour de combats incessants, les soldats ne pouvaient plus avancer et les blessés s'accrochaient aux étriers ou à la queue des montures, ils s'appuyaient sur des béquilles faites à la hâte ou étaient soutenus par leurs camarades. Cortez lui-même avait reçu deux coups de fronde à la tête et n'avait guère pris le temps de se soigner. La troupe en déroute était continuellement harcelée par l'ennemi et les prisonniers immédiatement entraînés vers les lieux de sacrifice. Le 9 juillet, près d'Otumba, débouchant dans la plaine, ils virent devant eux, à perte de vue, une immense armée mexicaine, sûre d'elle, entourant le commandant en chef Cihuacoatl, cuirassé d'or et d'argent portant la bannière royale. Il ne restait plus qu'à invoquer le Seigneur, la Vierge Marie, saint Jacques et à vendre chèrement sa vie. Dieu montra son grand pouvoir et sa miséricorde puisqu'il permit dans

la mêlée qu'un nommé Juan de Salamanca puisse tuer d'un coup de lance Cihuacoatl, lui arracher l'emblème tressé d'or, symbole de son pouvoir. Une fois encore les divinités aztèques s'étaient montrées défavorables et les Mexicains selon leur coutume apprenant que leur capitaine était mort, cessèrent la lutte et commencèrent à se retirer. Les Espagnols avaient perdu leurs fauconneaux en traversant les canaux sur la chaussée de Tacuba, les quelques arquebuses sauvées dans la fuite étaient inutilisables par manque de poudre, ils n'avaient que leur courage. Gonzalo de Sandoval avait crié pour animer les siens : « Allez, mes Seigneurs, c'est aujourd'hui qu'il nous faut vaincre ; ayez espoir en Dieu, nous en sortirons vivants car il a pour nous d'autres desseins », et le miracle s'était accompli. Ils lui rendirent grâce avec d'autant plus de soulagement qu'ils voyaient au loin se profiler les montagnes de Tlaxcala où ils furent accueillis après cette surprenante victoire contre la fine fleur des guerriers de Mexico, de Texcoco et d'Otumba[10].

Signalons enfin une histoire extraordinaire où la miséricorde divine permit un bien surprenant prodige. En 1536, à Mexico, le vice-roi Antonio de Mendoza reçut avec beaucoup d'égards Álvar Núñez Cabeza de Vaca et ses trois compagnons. Cabeza de Vaca rapporte leurs aventures dans ses *Naufrages* qui lui valurent la réputation d'un homme exceptionnel qui, par la grâce de Dieu, aurait ressuscité un mort.

Tous quatre étaient des rescapés de l'expédition de Pánfilo de Narváez qui s'était heurtée aux Seminoles. Reprenant la mer sur des barques de fortune, ils avaient été poussés sur le rivage d'une île qu'ils nommèrent Malhado (mauvais sort) à l'ouest de l'embouchure du Mississippi. Des Indiens Dakotas touchés par leur dénuement, les recueillirent. Mais une épidémie, peut-être le choléra, se déclara. Ces sauvages croyaient les

Espagnols venus du ciel, donc dotés de quelques pouvoirs, et les tinrent pour responsables. Peu s'en fallut qu'ils ne soient mis à mort. Ils les incitèrent à devenir plutôt guérisseurs estimant qu'ils seraient de cette façon plus utiles. C'était le seul moyen pour eux d'éveiller le respect des natifs, d'obtenir de la nourriture et de se protéger contre les mauvais traitements. Sans avoir les diplômes requis, ils devinrent médecins, chamans pour mieux dire, et se mirent à soigner à la façon des Saludadores espagnols avec signes de croix, et soufflèrent sur les plaies ou sur les parties du corps atteintes par la maladie. Ils récitaient un Pater Noster et un Ave Maria, priaient Notre Seigneur de guérir et d'inspirer aux indigènes une attitude plus favorable à leur égard. Tous ceux dont ils s'occupèrent, à leur grand étonnement, se déclarèrent soulagés.

Lorsqu'il s'agissait d'un cas difficile, on laissait le malade entre les mains de Cabeza de Vaca qui montra des qualités exceptionnelles. Il décrit en effet avec précision comment il extirpa une pointe de flèche logée près du cœur d'un blessé, comment il étancha le sang et fit des points de suture. Enfin plus surprenant encore, il ramena à la vie un Indien qui offrait tous les signes apparents de la mort. Après avoir supplié de son mieux le Seigneur, il fit le signe de la croix et souffla plusieurs fois sur le corps inanimé. Le soir même il apprit que cet homme revenu à lui, s'était levé en bonne santé, s'était promené, avait mangé et parlé à son entourage. D'ailleurs, tous ceux qu'il soigna ce jour-là se retrouvèrent parfaitement sains et fort contents. Cette résurrection, on le comprend, causa étonnement et stupeur. Les quatre compagnons purent désormais aller de tribu en tribu, précédés d'une réputation fort élogieuse. Álvar Núñez affirme humblement que seul Dieu intervenait. Gómara, en relatant l'événement, souligne que le Ciel voulait garder en vie les Espagnols et les défendre de « ces barbares ». Il n'hésite pas à parler de miracle mais ajoute

avec prudence qu'il rapporte les faits tels que Cabeza de Vaca lui-même les racontait.

Ainsi, nous le voyons, les conquistadores se plaçaient sous la protection divine, elle seule leur donnait la force d'accomplir leurs exploits. Ils ne pouvaient endurer les peines et souffrances que portés par leur confiance en Dieu qui les avait choisis pour amener à la sainte mère l'Église catholique cette multitude d'Indiens. Peu d'entre eux oubliaient cette mission. En prenant possession des terres découvertes, ils demandaient à Jésus-Christ de les guider et de permettre que son nom sacré soit connu dans « cette autre partie du monde ».

Telle fut la prière de Christophe Colomb, le vendredi 12 octobre 1492, sur le rivage inconnu qu'il était le premier homme blanc à fouler. Ses compagnons le reçurent pour leur amiral et vice-roi, lui jurèrent obéissance et tous chantèrent le Salve Regina. Une vingtaine d'années après, le 25 septembre 1513, lorsque Vasco Núñez de Balboa découvrit la mer du Sud, lui aussi tomba à genoux et loua le Seigneur. Il appela ensuite ses compagnons et leur demanda de rendre grâce à Dieu, de le prier pour qu'il aide à conquérir cette terre et cette mer nouvelles que nul chrétien n'avait vues. Il leur dit ensuite qu'avec la faveur du Christ ils deviendraient les plus riches Espagnols jamais passés par les Indes, et les meilleurs serviteurs de leur roi. L'honneur et la gloire pour la conquête et la conversion à la foi catholique de ces territoires leur reviendraient entièrement.

La mort

Le service du souverain, la puissance et l'or n'étaient pas négligés, mais ces motivations ne prenaient que rarement le pas sur la nécessité de répandre la bonne parole. Ces

hommes savaient que Dieu était un juge impitoyable et que le châtiment pourrait être terrible. Ils souhaitaient tous à leur dernière heure pouvoir demander pardon de leurs fautes et la crainte de mourir subitement les emplissait de frayeur. Souvenons-nous de François Pizarre assassiné. Il tomba en criant « Jésus », demanda un prêtre, traça une croix avec son sang et s'éteignit sans que personne ne lui dise « Dieu te pardonne ». Le dernier conquistador du Pérou encore vivant, Mancio Sierra Lejesema, fit rédiger son testament le 15 septembre 1589 à Cuzco. Il s'adressa au roi Philippe II qu'il voulait avertir depuis longtemps afin de décharger sa conscience. En effet les Espagnols avaient détruit le bon gouvernement qui régissait le royaume des Incas. Lorsque les naturels virent que parmi leurs nouveaux maîtres il y avait des voleurs et que certains d'entre eux incitaient au péché leurs femmes et leurs filles, ils se mirent à les mépriser. Le désordre provoqué par le mauvais exemple fut tel, que les Indiens passèrent d'une extrémité à l'autre et ne se vouèrent qu'au mal. Il fallait donc que Philippe II leur vienne en aide car lui seul pouvait les secourir. Mancio Sierra supplia Dieu de lui pardonner pour la part qu'il avait prise dans l'anéantissement d'une civilisation aussi parfaitement policée. On pourrait trouver les mêmes inquiétudes dans le testament de Cieza de León mort en 1560 à quarante-deux ans qui regrette amèrement les souffrances endurées par les indigènes au cours des guerres civiles.

La crainte et le remords tourmentaient les conquistadores. Ils savaient qu'au cours des combats ou de leurs querelles sanglantes ils avaient agi avec cruauté, poussés par la dureté d'une existence fondée sur la violence. Ceux qui restèrent jugeaient avec plus de lucidité l'aventure passée. Rassérénés, éprouvant un attachement profond pour ces terres devenues les leurs, la conduite de naguère nourrissait leur angoisse.

Peu d’entre eux se comportèrent avec indifférence devant la mort. Souvenons-nous par exemple de l’affolement de Diego de Almagro le vieux combattant, dans sa prison de Cuzco, confronté à l’intransigeance et au mépris de Fernand Pizarre. Seul peut-être Francisco de Carvajal accepta avec détachement la sentence qui le frappait. Après la défaite de Xaquixaguana contre La Gasca, il fut condamné à être pendu puis démembré. Il refusa de se confesser et, jusqu’au dernier moment, mania l’ironie avec sa vivacité coutumière. Célèbre pour sa férocité, il avait beaucoup à se faire pardonner. Carvajal serait mort, dit-on, comme un païen, toutefois pour satisfaire le prêtre qui l’accompagnait au supplice il aurait accepté de prononcer ces mots : « Pater Noster, Ave Maria », pour se taire ensuite définitivement.

Une autre fin surprenante fut celle de Luis Ponce, venu à Mexico au nom de l’empereur, pour enquêter sur la gestion de Fernand Cortez. Après avoir écouté la messe à San Francisco, il fut pris de fortes fièvres. Le soir précédant sa mort, il demanda qu’on lui fasse jouer une danse nommée « basse » ou « allemande » et de son lit, avec ses pieds, rythma la cadence et les pas. Puis il perdit la parole et rendit l’âme avant l’aube. Gómara ajoute : « Peu d’hommes meurent en dansant comme le fit ce légiste. » Certes il avait reçu les sacrements, fait son testament, apparemment la conscience en paix, bien plus peut-être que son hôte Cortez. Celui-ci le fit enterrer en grande pompe, avec une profusion de cierges.

Le respect des morts exigeait le plus souvent des funérailles majestueuses quelles qu’aient pu être les circonstances. Ainsi François Pizarre porte le deuil d’Atahualpa et semble profondément ému ; ses frères mènent le cortège qui accompagne le cadavre de Diego de Almagro qu’ils ont fait exécuter ; on respecte scrupuleusement les dernières volontés de son fils supplicié

sur la grand-place de Cuzco ; Gonzalo Pizarre, fortement peiné, rend les honneurs au vice-roi Blasco Núñez assassiné sur le champ de bataille. Il n'y avait là aucune hypocrisie, le Ciel avait choisi le vainqueur. Les nécessités de la guerre civile réclamaient les décisions irrémédiables et l'exemplarité imposait parfois d'exposer la tête ou les membres de ceux que l'on considérait comme des traîtres, mais l'âme appartenait désormais à Dieu, le seul juge authentique.

Les prêtres soldats

Prêtres et moines qui accompagnaient les troupes en campagne avaient donc le rôle essentiel de confesser les mourants, de les assister et d'apporter le réconfort aux condamnés, même dans les situations les plus dramatiques comme le fit fray Juan Varillas pour la pendaison de Cuauthémoc à Tuxakha. Il récita la prière des morts aussitôt traduite par Marina. L'Indien avait été baptisé avant le départ de l'expédition et portait le nom de don Hernando de Alvarado Cuauthémoc.

Ces religieux devaient aussi partager les souffrances des soldats et participer, quand il le fallait, aux engagements. Ils en venaient à avoir les mêmes réactions que leurs compagnons, oublieux parfois de leur mission. Nous les voyons figurer dans toutes les péripéties de la conquête et certains comme les padres Valverde ou Olmedo ont eu une influence prépondérante auprès de leur chef. D'autres réputés pour leur honnêteté, servirent de conseillers et d'arbitres lors des conflits qui opposèrent les capitaines. Ainsi Francisco de Bobadilla de l'ordre de La Merci, fut chargé d'arranger l'entrevue entre Diego de Almagro et François Pizarre en 1537 à Mala. Quelques-uns poussés par l'aventure rêvèrent de royaumes lointains comme fray Marcos de Niza ou bien cherchèrent à percer les secrets de

la nature, tel fray Blas de Iñesta un dominicain, avec deux compagnons, suspendus dans des paniers à l'intérieur d'un cratère au Nicaragua et s'efforçant de découvrir quels étaient les métaux en fusion[11].

Les moines n'hésitaient pas à porter les armes et fray Rocha se transforma en hallebardier pour protéger don Pedro de La Gasca au cours de la bataille décisive contre Gonzalo Pizarre. La Gasca était prêtre. A ses yeux, la soutane et le bréviaire valaient toute autre force. Il y avait d'ailleurs tant de *licenciados* de haut niveau dans les rangs légitimistes que l'on vit « les évêques aller parmi les arquebusiers et les exhorter à tirer contre les tyrans et les traîtres[12] ».

Avant l'établissement des Espagnols sur le continent, des hommes d'église avaient pu faire fortune en gérant des encomiendas ou bien en apportant leur aide à des compatriotes moins lettrés. Ainsi Bartolomé de Las Casas premier prêtre ordonné au Nouveau Monde, avait dirigé une exploitation avec son ami Pedro de Rentería qui se montra le moins cupide des deux. Bartolomé renonça à ses privilèges en 1514 pour pouvoir dénoncer avec plus d'efficacité les excès auxquels aboutissaient le désir de richesse. A Panamá, Fernando de Luque, vicaire de cette ville, pourra financer, en mars 1526, l'expédition de Pizarre et d'Almagro en apportant à la signature du contrat 20 000 pesos en barres d'or. Ses associés qui avaient derrière eux un passé d'aventures étaient démunis. Les prêtres des Indes, outre leur sacerdoce, s'adonnaient donc à d'autres activités plus fructueuses. Ils n'avaient pas toujours le courage de rejeter le profit et n'étaient pas tous dignes de respect. Le contact journalier avec des soldats qui n'avaient rien à perdre mettait en péril les vertus religieuses.

Avant le départ en août 1519, vers l'intérieur des terres, depuis la côte mexicaine, parmi les conspirateurs qui concertèrent de s'emparer d'un navire, d'abandonner Cortez, de regagner Cuba et de se mettre au service de Diego Velázquez, se trouvait un prêtre du nom de Juan Díaz. Par déférence pour son habit et sa mission, on se contenta de lui faire peur. Les autres furent sévèrement condamnés et deux pendus. Juan Díaz n'avait rien tenté pour les apaiser ; complice, il avait même contribué à la révolte.

Ces ministres du culte médiocres, livrés à eux-mêmes, latinistes malhabiles, ne parvenaient pas à éveiller la considération des soldats. Ils ne pouvaient pas être « ces religieux de bonnes mœurs et exemplaires » capables de convertir les indigènes à la Sainte Foi catholique. Dans la *Carta* de *relación* du 15 octobre 1524 et envoyée depuis Tenochtitlán à l'empereur, Cortez expose les grandes lignes de sa politique. Il veut reconstruire la capitale, pacifier les régions avoisinantes, assurer la présence des Espagnols et convertir ces peuples à présent vassaux de la couronne. L'hostilité du gouverneur de Cuba sème beaucoup d'obstacles mais ce qui s'est passé aux Îles ruinées et dépeuplées doit servir d'exemple et permettre d'éviter les mêmes erreurs. Préparer l'avenir en établissant les Espagnols sur ces terres nouvelles pour qu'ils s'y perpétuent, enraciner la foi chrétienne, tels sont les premiers impératifs.

Déjà, Christophe Colomb, dans la lettre aux Rois Catholiques de 1494, soulignait la difficulté de propager l'Evangile sans interprètes qui entretiennent des relations suivies avec les indigènes. La situation est encore plus complexe en Nouvelle-Espagne car les Indiens y « sont plus policés et vivent plus raisonnablement que toutes les autres peuplades connues jusqu'à ce jour ». Cortez se méfie

grandement du clergé séculier pour assurer les conversions et supplie le souverain d'envoyer des moines zélés et désireux d'accomplir leur mission. On les aidera à s'établir grâce à une dîme pour financier l'édification d'églises et de monastères. Ces sommes devront être levées et distribuées par des officiers royaux et non pas laissées à la disposition des évêques ou prélats qui ne pensent qu'à disposer des biens de l'Église « pour leurs pompes et autres vices en laissant des majorats à leurs enfants ou à leurs parents ». Le mal serait ici d'autant plus grand, que les Mexicains avaient des prêtres honnêtes et chastes, qui menaient une vie de recueillement. S'ils constataient que le service de Dieu appartient à des chanoines ou autres dignitaires qui se livrent à la débauche et profanent la religion, comme cela était arrivé à Santiago de Cuba et à Panamá, ils mépriseraient le christianisme. Les prédications n'auraient alors plus aucun fondement. Pour suppléer les évêques, conférer les ordinations, consacrer les temples et bénir le Saint Chrême, il serait indispensable que le pape accorde ces pouvoirs aux principaux de l'ordre de Saint-François et de Saint-Dominique. Douze moines franciscains tous d'une réputation sans tache, s'étaient déjà embarqués à Sanlúcar de Barrameda pour le Nouveau Monde, le 25 janvier 1524.

Dans sa dernière lettre à Charles Quint écrite depuis Valladolid, le conquistador au seuil de la mort montre une fois encore sa fierté d'avoir glorifié le nom du souverain et augmenté son patrimoine, risqué la mort, dépensé fortune et temps « au service de Dieu, amenant au bercail des brebis éloignées de notre Empire, inconnues et non citées dans les Saintes Écritures ».

II. — L'évangélisation et les bons moines

Le traité de Tordesillas et l'intervention de l'Église

A une lieue environ de Palos de La Frontera, sur la rive gauche du río Tinto, au sommet d'une colline, se dresse le couvent franciscain de la Rábida. C'est à l'entrée de ce monastère que Christophe Colomb accompagné de son fils Diego, alors âgé de huit ans, s'arrêta à bout de force pour demander l'aumône du pain et de l'eau. Il avait essayé en vain d'intéresser à son projet Jean II de Portugal, mais celui-ci était davantage attiré par l'exploration des côtes occidentales de l'Afrique. Le roi avait cependant envoyé secrètement deux caravelles au-delà du cap Vert. Les marins portugais revinrent au bout de quelques jours, convaincus que l'entreprise était impossible.

Colomb, au printemps de 1485, était donc parti à pied vers l'Espagne dans l'intention de gagner Huelva. Le dépit mais aussi la crainte d'être retenu prisonnier par Jean II, soucieux de masquer ses intentions, transformèrent ce voyage en fuite. A la Rábida, le destin lui fit rencontrer fray Antonio de Marchena, versé dans les sciences de l'univers, qui sera séduit par le personnage et se passionnera pour son dessein. Le père supérieur du couvent, Juan Pérez, ancien confesseur d'Isabelle la Catholique permettra au Génois de rencontrer la souveraine. Cinq années seront nécessaires pour battre en brèche les objections pertinentes des docteurs de Salamanque et vaincre la méfiance de Ferdinand d'Aragon, avant que Juan de Coloma, secrétaire particulier de la reine Isabelle, puisse rédiger les Capitulaciones de Santa Fe, le 17 avril 1492. L'intervention des moines franciscains, leur savoir et leur ouverture d'esprit avaient été déterminants. Ce contrat satisfait totalement les prétentions de Christophe Colomb, en lui accordant sans mesure titres et privilèges, mais confirme aussi les volontés des Rois Catholiques.

Le but premier de l'expédition, atteindre les Indes orientales par l'Occident. Colomb devait être

l’ambassadeur des Rois Catholiques auprès des souverains qu’il trouverait sur sa route. Luis de Santángel, secrétaire aux comptes du royaume d’Aragon et familier de la reine avait aussi montré que l’entreprise pouvait avoir une extrême importance pour Dieu et son Église. Isabelle était favorable au projet en vue essentiellement de la propagation de la foi, d’autant plus que l’on croyait à l’existence de communautés chrétiennes isolées dans les royaumes soumis par Gengis Khan après sa victoire sur Jean le prêtre, relatée par Marco Polo.

On reste cependant confondu devant les privilèges accordés au navigateur génois par un roi aussi habile que Ferdinand qui n’avait pas la réputation d’être particulièrement généreux et par son épouse. La reine aimait écouter les conseils d’hommes sages et pieux mais n’agissait que selon sa propre volonté. Elle avait horreur des sortilèges et des devins[13], pourtant un visionnaire que beaucoup imaginaient insensé et d’autres nécromant, était parvenu à la convaincre. Il fallait que leurs raisons soient impérieuses : le commerce des épices, la possession de nouveaux territoires, la poursuite de la lutte contre les infidèles devaient s’accompagner du désir de contrecarrer les desseins du roi du Portugal. Ils voulaient aussi éviter qu’un autre prince aide Christophe Colomb et puisse en tirer gloire et puissance.

Le 15 mars 1493, après deux cent vingt-cinq jours, la *Niña* était de retour à Palos et Colomb alla rejoindre la cour à Barcelone. Les Rois Catholiques eurent beaucoup de peine lorsqu’ils apprirent que les habitants des contrées nouvelles étaient anthropophages et idolâtres ; ils firent donc baptiser les six Indiens venus jusqu’à eux. Ferdinand en homme avisé, voulut aussi renforcer les droits de la couronne et obtenir du pape un monopole semblable à celui qui avait été accordé au Portugal pour le continent africain.

Il envoya aussitôt des messagers à Rome annoncer la découverte et Alexandre VI Borgia né à Játiva, en accord avec les cardinaux, concéda à la Castille la propriété de toutes les îles et terres qui seraient découvertes à l'ouest d'une ligne de démarcation passant à cent lieues des Açores ou du cap Vert. La bulle est datée du 3 et 4 mai 1493, première année du pontificat d'Alexandre VI élu pape le 11 août 1492. Il y avait une condition essentielle : des prédicateurs, des hommes probes et doctes devaient être envoyés dans ces régions conquises pour y instruire les natifs dans la foi catholique et réformer leurs coutumes.

Cette division arbitraire ne convainquit pas le roi du Portugal et après de laborieuses négociations diplomatiques, la ligne fut portée à 370 lieues à l'ouest des îles précitées, le 7 juin 1494 par le traité de Tordesillas. Marmontel, historiographe de France écrit en 1777 dans la préface de son livre *les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou,* qu'un pape « ...de sa propre autorité partagea le Nouveau Monde entre deux couronnes exclusivement » ; il ajoute dans une formule à la Prudhomme : « ... De tous les crimes de Borgia, cette bulle fut le plus grand. » Il est vrai que les autres nations n'acceptèrent jamais cette décision et refusèrent de reconnaître le pouvoir théorique de Rome sur les affaires séculières et sa souveraineté sur le monde païen.

Le patronage royal

Nous l'avons vu, au cours de la conquête, la conversion des infidèles et les directives données à ce sujet étaient scrupuleusement respectées. Ainsi Cortez, des instructions communiquées par Velázquez le 23 octobre 1518, ne suivit que celle-ci : « Et veillez avec le plus grand soin à les instruire (les Indiens) dans la véritable foi car c'est la raison principale pour laquelle nos altesses nous

permettent ces découvertes. » Il est vrai que les souverains espagnols se mettent au service des normes morales et religieuses de l'orthodoxie catholique qui sont en réalité les lois de tout citoyen : enfreindre la religion, c'était enfreindre l'État.

Pourtant la bulle alexandrine *Inter Caetera,* donation des terres découvertes et à découvrir, sous la condition qu'elles n'appartiennent pas déjà à un prince chrétien, fut précédée le 30 avril 1493 d'un document rédigé à Grenade ratifiant et amplifiant les droits de Christophe Colomb. Il attestait par exemple le titre de « don » pour lui, ses fils et ses descendants mais ne donnait aucune instruction pour la « conquête spirituelle » des contrées nouvelles. Juan Coloma, secrétaire des Rois Catholiques, fit rédiger le 28 mai 1493 une confirmation, après la décision papale, qui n'apportait étrangement aucune information sur l'évangélisation.

Cette préoccupation n'est toutefois pas ignorée et parmi les mille cinq cents passagers du deuxième voyage, le 25 septembre 1493, organisé en accord avec Juan de Fonseca, archidiacre de Séville à l'époque, se trouvait fray Bernal Boyl bénédictin de Montserrat, à la tête d'une douzaine d'ecclésiastiques. Il avait dit-on été navigateur dans sa jeunesse et le roi Ferdinand fit appel à lui pour entreprendre la conversion des païens en qualité de vicaire apostolique. Parmi ces religieux se trouvait fray Ramón Pané, ermite de Saint-Jérôme, chargé par la suite de recueillir les traditions des Indiens de La Hispaniola et trois moines franciscains originaires de Picardie et de Bourgogne.

Ayant trouvé le fort de la Navidad totalement détruit, Colomb découvrit un autre emplacement vers le levant, non loin des îles de Monte Cristo, à l'embouchure d'une rivière, près d'une vaste plaine et de mines aurifères au dire des indigènes, où l'on pourrait construire une forteresse. Il y fonda la ville de La Isabela en mémoire de la reine et fit

dresser la première église des Indes, inaugurée le 7 février 1494. A dix-huit lieues vers l'intérieur, il établit le fort de Santo Tomás dont il donna le commandement à un noble catalan Pedro Margarit. L'amiral partit à nouveau en exploration et appareilla avec trois caravelles le 24 avril 1494. Il avait institué un Conseil, nommé son frère cadet Diego président, assisté de deux régents dont le padre Bernal Boyl et de deux autres membres. Pendant son absence jusqu'au 29 septembre, le climat épuisant, la mauvaise nourriture, l'inaptitude au travail des gentilshommes et des marins, l'irritation de devoir obéir à Diego, furent source de mécontentements et de désordres. En outre Pedro Margarit au lieu d'accomplir sa tâche de pacification, se comporta en conquérant, qui ne sortait du fortin que pour pressurer les indigènes au point de provoquer un soulèvement difficilement réprimé par Alonso de Ojeda. Blessé dans son orgueil, inadapté et conscient de sa méprise, malade, peut être atteint de syphillis, il décida de regagner l'Espagne, entraînant son compatriote fray Boyl. Celui-ci fut un puissant allié car il avait la confiance du roi Ferdinand pour lequel il avait mené des missions diplomatiques en France et en Sicile. Ils abandonnèrent leur poste et partirent sur les navires que Bartolomé Colomb, frère aîné de Christophe, avait conduit à La Hispaniola. Bernal Boyl et Pedro Margarit ne purent se justifier auprès des souverains qu'en dénonçant l'anarchie qui régnait dans la colonie, abandonnée par l'amiral et laissée entre les mains d'incapables. Ils parlèrent aussi des difficultés auxquelles la population devait faire face et de la pauvreté en or des mines.

A la fin de l'été 1495 quatre caravelles touchèrent le port de La Isabela amenant un commissaire royal, l'arrogant Juan Aguado, venu enquêter après les accusations portées en particulier par fray Boyl. Pendant son court séjour, ce dernier n'avait guère quitté l'agglomération de La Isabela,

davantage préoccupé de préséance et des prérogatives afférentes à son titre de vicaire apostolique que de l'évangélisation des aborigènes[14].

L'obstacle majeur à la propagation de la foi, venait de la méconnaissance des langues indigènes. Dans le mémorial du 30 janvier 1494 adressé aux Rois Catholiques et confié à Antonio de Torres, Colomb propose d'envoyer des hommes, femmes et enfants choisis parmi les Indiens cannibales afin qu'ils apprennent la langue espagnole. L'éloignement en Castille, leur « ôterait une fois pour toutes cette coutume inhumaine de manger des hommes ». Ils recevraient le baptême et, revenus aux Indes, ces Caraïbes qui inspiraient naguère la terreur, apporteraient la bonne parole, ce qui serait du meilleur effet sur les populations paisibles.

Cette préoccupation fut essentielle pour Christophe Colomb. Dans sa lettre à Luis de Santángel, datée du 14 février 1493, en vue des îles Canaries, au retour du premier voyage, il écrit qu'au début de la découverte Il avait pris des indigènes afin de les initier à la langue espagnole et obtenir des renseignements sur les îles environnantes. A La Hispaniola, le hiéronymite catalan Ramón Pané sur l'ordre de l'amiral, étudia les dialectes des Taínos jugés pacifiques[15]. Il vécut pendant presque deux ans en compagnie des caciques Guarionex et Mabiatué et rédigea une relation sur leurs coutumes, vers 1498, « comme un homme qui connaît leur langue ». Aidé par le franciscain Jean de Bourgogne, il s'efforça de prêcher. Le premier indignène baptisé aux Indes le fut en 1496 le jour de la Saint-Mathieu et prit donc le nom de Juan Mateo, Jean-Mathieu.

Toutefois, convaincre n'était pas toujours facile. L' « humble ermite », Ramón Pané, subit un échec avec le cacique Guarionex. Après un long enseignement, celui-ci

refusa de se convertir. D'autres chefs lui avaient reproché d'obéir à des chrétiens « qui s'étaient emparés de leurs terres par la force ». Le moine, fort de son expérience, ajoute qu'il sera nécessaire d'agir parfois avec rigueur et de ne pas reculer devant les sanctions, pour châtier les notables qui se rient de la religion chrétienne.

Les franciscains du deuxième voyage revinrent en Espagne pour rendre compte de leur mission. L'archevêque Francisco Jiménez Cisneros, le futur régent et franciscain lui-même, intervint auprès des souverains pour que son ordre poursuive l'évangélisation.

Il y avait plusieurs moines mendiants sur les deux caravelles de Francisco de Bobadilla, qui atteignirent Saint-Domingue le 23 août 1500. Le commandeur fit arrêter les trois frères Colomb. Ils accostèrent à Cadix le 25 novembre. Les plaintes de l'amiral demandant justice décidèrent les souverains à envoyer Nicolás de Ovando, de l'ordre d'Alcántara. Une flotte de trente-deux nefs partit de Sanlúcar le 13 février 1502. Elle emmenait douze franciscains et le prélat fray Alonso de Espinal. Les instructions de la reine Isabelle exigeaient que les Indiens soient traités avec justice, en vassaux du royaume de Castille et que les mesures nécessaires pour les instruire dans la Sainte Foi catholique, soient effectives[16].

La mission évangélique de l'État espagnol avait été précisée dans une bulle d'Alexandre VI de 1501. Le pape accordait aux souverains castillans la rente des dîmes avec l'obligation de christianiser les indigènes. Ils devenaient ainsi les seuls représentants et intermédiaires entre le Saint-Siège et le clergé des Indes : c'est le *Regio Patronato,* le Patronage royal. Une relation étroite fut ainsi établie, Rome n'avait pas les ressources suffisantes pour assurer

l’entreprise et l’Espagne manquait de la force morale conférée par le souverain pontife.

A la disparition d’Isabelle, Ferdinand devint régent de Castille et envoya son ambassadeur Francisco de Rojas auprès de Jules II demander pour lui ces mêmes prérogatives. Elles furent accordées en 1508 dans la bulle *Universalis Ecclesiae.* Ferdinand, parti pour Naples quelques jours avant la mort de son gendre Philippe le Beau en septembre 1506, revint en Espagne au mois d’août 1507. Il avait pu intervenir auprès de Rome avec plus d’efficacité, mais son retour aux affaires castillanes, grâce à l’archevêque Jiménez Cisneros, décida le Saint-Père. Ainsi était concédé à perpétuité aux souverains de Castille, le pouvoir d’établir et d’organiser l’Église du Nouveau Monde. Le Patronage royal est à l’origine d’une profusion de décrets sur la fondation des temples, des couvents et des hôpitaux, sur le choix des hautes dignités ecclésiastiques, sur les dîmes et les tributs, etc. Il s’exerça d’une manière absolue tout au long de la période coloniale et les rois y attachaient une telle importance qu’ils firent apposer leurs armes sur les frontons des cathédrales et des monastères. Le fameux testament d’Isabelle rédigé quelques semaines avant sa mort, le 26 novembre 1504, continua à inspirer les lois sur les Indes. La conversion des indigènes des îles et de la Terre Ferme devait être confiée à de saints hommes craignant Dieu. Les natifs seraient traités dignement et on leur enseignerait les bonnes mœurs et coutumes.

En 1514 la bulle *Proecelsae Devotionis* de Léon X, octroyait au roi du Portugal les mêmes privilèges pour les colonies qui dépendaient de son autorité.

Antonio de Montesino

Nicolás de Ovando aida les franciscains à s'établir, à construire le premier couvent d'Amérique, à organiser des villages d'indigènes baptisés. Il protégea les îles contre la venue de personnages douteux qui auraient appartenu à des familles condamnées en Espagne par l'Inquisition et pacifia le plus souvent avec rudesse, comme un homme digne de gouverner, au dire de Bartolomé de Las Casas, « mais non pas des Indiens ». Ovando avait lutté contre les infidèles de la Péninsule, il n'avait guère notion de ce que pouvait être le rôle de missionnaire. De nouveaux franciscains débarquèrent en 1508 et préparèrent leur passage sur le continent. L'un d'eux, Remigius de Faulx, ramena par la suite quatorze religieux de Picardie, tous lettrés, de haut rang et pleins de zèle. On disait même qu'un frère de la reine d'Écosse, vieillard noble et chenu « comme on s'imagine les sénateurs romains[17] » appartenait à ce groupe.

Une quinzaine d'années environ après l'ordre de Saint-François, les dominicains venaient à La Hispaniola. Les frères Pedro de Córdoba, Antonio de Montesino et Bernardo de Santo Domingo abordèrent l'île en septembre de 1510. L'accord du général de l'ordre et du roi Ferdinand avait été obtenu par fray Domingo de Mendoza. Les frais de la traversée et l'entretien incombaient à la Casa de Contratación. Les dépenses, semblait-il, étaient infimes car ils furent accueillis par un habitant de Saint-Domingue nommé Pedro de Lumbreras et vécurent dans une hutte. Il faut dire qu'à cette époque, la plupart des habitations de la ville étaient petites et couvertes de chaume. Se nourrissant de pain de cassave, de quelques œufs, à l'occasion de poisson et de choux le plus souvent sans huile, ces moines respectaient en outre un jeûne de sept mois consécutifs. Ils allaient vêtus de bure et dormaient sur des lits de branchages et de paille. Les dominicains entreprirent aussitôt de combattre le relâchement des mœurs et la

perversion qui s’étaient emparés de l’île. Ils sermonnaient les Espagnols et prêchaient l’Évangile aux Indiens.

L’amiral Diego Colomb, fils de Christophe, et son épouse doña Maria de Toledo reçurent avec beaucoup d’honneurs Pedro de Córdoba à Concepción de La Vega. Il avait parcouru trente lieues d’une route difficile pour aller à leur rencontre. C’est là, sensiblement à la même époque, au moment de la fonte de l’or, que Bartolomé de Las Casas dit sa première messe. Elle eut ceci de remarquable qu’elle fut célébrée sans vin — il n’en restait plus la moindre goutte sur l’île — , les navires d’Espagne n’ayant pas accosté depuis longtemps. En 1511 Domingo de Mendoza à son tour, gagna La Hispaniola avec une quinzaine de religieux et tous, du vivant de Pedro de Córdoba, respectèrent les règles des Mendiants avec tant de vigueur, leur réputation de sainteté fut telle que le roi de Portugal aurait écrit à Ferdinand de lui mander certains de ces dominicains pour réformer la partie des Indes qui lui revenait.

Le bon accueil des colons était parfois factice ou limité dans le temps, car il existait un conflit latent entre les encomenderos qui ne s’intéressaient qu’à la force du travail représentée par les autochtones et les moines qui les considéraient comme des êtres humains à part entière. L’opposition apparut au grand jour avec le sermon prononcé par Antonio de Montesino le quatrième dimanche de l’avent 1511 dans l’église de Saint-Domingue, en présence de tous les notables de La Hispaniola. Prenant comme thème la réponse de saint Jean-Baptiste aux Pharisiens : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert », il dénonça avec véhémence le cruel traitement infligé aux Indiens. Ce fut le début de la lutte pour leur défense et le point de départ de l’évolution spirituelle de Bartolomé de Las Casas. Indignés, ceux qui avaient été vilipendés, exigèrent des sanctions, mais le prédicateur reçut le soutien de son vicaire Pedro de Córdoba. L’administration

du gouverneur écrivit alors au roi, exposant les désordres et l'agitation provoqués par les dominicains. Ferdinand fit alors venir le provincial de l'ordre, dont le siège était en Castille, lui demanda de porter remède au plus vite à la confusion, sinon il devrait rappeler ses frères de religion. Un franciscain, Alonso de Espinal, fut choisi pour défendre en Espagne la cause des encomenderos, exposer leurs difficultés et parler des richesses des Antilles.

Les moines accusés, dépêchèrent de leur côté Antonio de Montesino lui-même, fin lettré, habile à débattre et cause du scandale. Mais Ferdinand avait en haute estime Alonso de Espinal recommandé par Juan de Fonseca, il fut donc écouté avec bienveillance. Montesino repoussé une première fois, trompa la vigilance de l'huissier, pour parvenir jusqu'au trône. Agenouillé aux pieds du souverain, il lut son mémorial où il exposait la cruauté des encomenderos, le manque de nourriture et de soins pour les indigènes, l'absence totale d'éducation religieuse. Lorsqu'ils le pouvaient, les Indiens s'enfuyaient et se vengeaient sur les Espagnols isolés, provoquant aussitôt des représailles. Ferdinand profondément touché, promit de prendre les dispositions nécessaires contre les exactions. Théologiens et juristes réunis sur son ordre confrontèrent les positions extrêmes. Pour les uns, la seule justification de la présence espagnole aux Indes est l'évangélisation et les aborigènes sont des hommes libres ; pour les autres, Dieu a donné le Nouveau Monde à l'Espagne et les idolâtres peuvent être réduits en esclavage. Les Lois de Burgos de 1512 sont un compromis, elles humanisent le travail dans les concessions, par une série de mesures ponctuelles, mais elles ne suppriment pas les repartimientos.

Les ordres Mendiants

En 1513, Pedro de Córdoba devenu vice-provincial de son ordre, imagina de créer des communautés chrétiennes formées exclusivement d'Indiens et sollicita l'autorisation du roi Ferdinand pour entreprendre l'évangélisation des indigènes à Cumaná, sur la côte des Perles, en face de l'île Marguerite. La condition essentielle : empêcher toute incursion espagnole sur ce territoire. Le souverain accepta et trois dominicains s'y rendirent. Deux furent martyrisés car en dépit de l'interdiction, des soldats avaient accosté pour capturer des Caribes et en faire des esclaves. Cependant Pedro de Córdoba préparait une expédition plus importante avec le concours de franciscains venus des Flandres. Bartolomé de Las Casas lui rendit visite à Saint-Domingue. Il lui parla de son désir d'éclairer le roi sur la destruction totale de La Hispaniola. Pedro de Córdoba doutait quelque peu du résultat de cette démarche connaissant l'énorme crédit de l'évêque de Burgos et de son secrétaire Lope Conchillos auprès d'un souverain vieilli. Bartolomé s'embarqua en septembre 1515 accompagné d'Antonio de Montesino.

Il fut reçu à Madrid par le cardinal Cisneros, devenu régent à la mort du roi Ferdinand et par Adrien d'Utrech, ambassadeur du prince don Carlos, doyen de l'université de Louvain, et futur pape. Écouté, Las Casas eut la responsabilité de désigner trois hiéronymites qu'il emmènerait avec lui. Ils reçurent des instructions précises pour imposer l'ordre et la justice aux Antilles. Des ermites de Saint-Jérome furent choisis pour éviter une nouvelle querelle entre les dominicains, partisans de la liberté des indigènes et les franciscains mieux disposés envers les conquistadores. Parmi les mesures décidées par le régent, l'une supprime les encomiendas des fonctionnaires royaux ou administrées en leur nom. Le clérigo est nommé « procureur universel et protecteur des Indiens » le 15 septembre 1516, au nom de la reine Jeanne et du roi son

fils. Au contact des membres du Conseil des Indes, Bartolomé qui n'avait jusque-là qu'une notion insulaire du Nouveau Monde prit conscience de l'immensité du continent découvert. Il revint en Espagne en 1517 pour protester contre le comportement des hiéronymites jugés trop timorés et fit présenter au jeune roi Charles un projet de colonisation paysanne. Se souvenant de son expérience à La Hispaniola, il souhaitait faire un nouvel essai qui couplerait le repeuplement des îles et l'évangélisation pacifique de la Terre Ferme. Sa tentative à Cumaná, fut un échec. Les chasseurs d'esclaves une fois encore, provoquèrent des révoltes et le capitaine Gonzalo de Ocampo sur ordre de l'Audience de Saint-Domingue, prit le commandement d'une expédition punitive. La pénétration paysanne qui devait poursuivre de façon pratique l'œuvre des moines, était désormais impossible. Bartolomé regagna l'Espagne en 1523 et entra dans l'ordre de Saint-Dominique.

Depuis Christophe Colomb jusqu'à l'avènement de Charles Quint, le dépeuplement de La Hispaniola et des îles environnantes, Cuba, la Jamaïque, Puerto Rico, les Lucayes s'était déroulé inexorablement. Les tueries, le travail forcé, les maladies, l'inadaptation et la *codicia* avaient anéanti la main-d'œuvre locale. Les autorisations pour l'importation de Noirs furent accordées dès 1511, mais peu d'entre eux, vers 1520, avaient atteint les Antilles. Aussi, aller chercher sur les côtes les plus proches de la Terre Ferme et au-delà, en Castilla del Oro, les esclaves indispensables, sous le prétexte de la christianisation, semblait la solution la plus efficace. Les moines, après avoir dénoncé ce comportement barbare, tentèrent de s'y opposer.

Leur action sur le continent commença effectivement à Santa María la Antigua du Darién où Juan de Quevedo fit édifier le premier couvent de franciscains en 1514 ; il

deviendra évêque de Panamá lorsque cette ville sera choisie par Pedraria Dávila comme siège du gouverneur. C'est à partir de 1523, selon les vœux exprimés par Cortez, que les premiers franciscains débarquèrent à la Nouvelle-Espagne. Il s'agissait de trois moines flamands, dont Pierre de Gand que l'on disait parent de l'empereur. Ils furent reçus avec peu d'enthousiasme par les conquistadores, en raison vraisemblablement de leur origine, de leur difficulté à s'exprimer en espagnol et restèrent à Texcoco.

En 1524, arrivait à San Juan de Ulúa la fameuse « mission des douze », avec à leur tête fray Martín de Valencia et parmi ses membres Toribio de Benavente. Venant d'Estrémadure ils avaient été choisis par Francisco de Los Ángeles, de la lignée des Quiñones, général de l'ordre, à qui Cortez avait écrit, le priant d'envoyer des religieux. L'arrivée de ces moines vêtus d'humbles robes grises, marchant les pieds nus, éveilla aussitôt l'étonnement des populations. Ils se rendirent à Mexico et passant par Tlaxcala s'y arrêtèrent quelque temps. Devant l'affluence des jours de marché, ils remercièrent Dieu pour la copieuse moisson qui les attendait. Les Indiens les suivaient comme le font les enfants en présence de personnes étrangères, surpris de les voir si mal vêtus et si différents des soldats. Ils disaient entre eux « *motolinea, motolinea* » et comme ce mot revenait souvent, l'un des frères, Toribio Benavente, demanda à un Espagnol ce qu'il signifiait. Celui-ci répondit « Padre, *motolinea* veut dire : pauvre ou pauvres ». Alors le moine dit : « Tel sera mon nom pour la vie. » Il ne se nomma plus et ne signa plus désormais que Fray Toribio Motolinea.

A Mexico, le gouverneur accompagné de ses capitaines vint à la rencontre des missionnaires et tous s'agenouillèrent pour leur baiser les mains, ce que voyant, les caciques présents, dont Cuauthémoc, en firent autant. Cortez, écrit Gómara, ne parlait aux franciscains que son

bonnet à la main et un genou en terre, baisant leur habit pour donner l'exemple aux Indiens qui devaient devenir chrétiens et parce qu'il était de lui-même dévot et humble. Aux chefs aztèques pantois de voir ainsi respecté par leurs vainqueurs autre chose que la force des armes, Cortez expliqua qu'il était, certes, capitaine général, gouverneur, lieutenant de l'empereur du monde, mais qu'il se soumettait à ces hommes vivant d'aumônes, et vêtus de robes rapiécées parce qu'ils représentaient Dieu sur terre et venaient montrer le chemin du salut éternel. Les notables mexicains devraient les vénérer, les écouter, et conseiller à leurs sujets de les tenir en haute estime.

Avec la plus grande sincérité, les moines entreprirent aussitôt leur tâche et se mirent à prêcher, avec l'aide de Jerónimo de Aguilar et des autres interprètes. Leur simplicité, la façon naturelle qu'ils avaient de s'adresser aux autochtones et de partager leurs conditions d'existence facilitèrent leur action. Ceux-ci retenaient essentiellement qu'une autre vie bienheureuse les attendait où ils jouiraient de la paix et de l'immortalité. Le christianisme parlait de l'égalité de tous les hommes ; si, au fond de leur âme, les Indiens conservaient toujours pour leur monde une profonde ferveur, ils ne laissaient pas d'être touchés.

En 1526, les frères de Saint-Dominique gagnaient Mexico, envoyés par Garcia de Loaisa, Général de l'ordre et confesseur de Charles Quint. Ils étaient douze eux aussi, comme les premiers franciscains et les apôtres, mais ils eurent beaucoup de difficultés à s'adapter et la plupart moururent de modorra, sorte de maladie de torpeur, entrecoupée d'accès de fièvre. En 1528, c'est une relève de huit autres moines qui étendirent leur activité vers Oaxaca et Tehuantepec, régions non encore explorées par les missions. On sait que Las Casas, devenu dominicain, s'embarqua pour son dernier voyage en Amérique en 1544, à l'âge de soixante-dix ans, parce qu'il n'avait pu refuser

l'évêché du Chiapas. Il était précédé d'une réputation fort préoccupante pour les colons et, de fait, les trois années de son épiscopat se passèrent en hostilités avec les Espagnols.

En juin 1533, sept augustins gagnaient à leur tour la Nouvelle-Espagne. L'ordre de La Merci, auquel appartenait Bartolomé de Olmedo, envoya depuis son couvent de Saint-Domingue, fondé en 1514, des religieux en direction de la Bolivie et du Pérou. Les franciscains s'établirent à Quito à partir de 1531. En 1548, ils avaient édifié des maisons à Cuzco, Lima et Trujillo. Vicente de Valverde, chapelain de Pizarre et dominicain, fut évêque de Cuzco en 1537, puis de Lima en 1541, ville où les augustins ne se fixèrent qu'en 1551.

Les guerres civiles et les soulèvements de Manco Inca retardèrent l'évangélisation du Pérou. Diego de Almagro le Jeune expulsa le padre Valverde et contribua à lui faire une triste réputation qui retomba sur l'ordre de Saint-Dominique. Il fallut attendre la défaite de Gonzalo Pizarre pour que s'établissent des groupes importants de franciscains et qu'ils organisent des missions vers le Chili. Cependant l'immensité de la vice-royauté, les cordillères, les terres hostiles et désertes, firent que de vastes régions de ce territoire restèrent longtemps oubliées.

Le Conseil des Indes, devenu la plus grande autorité pour les affaires du Nouveau Monde y compris pour l'organisation de l'Église, favorisa essentiellement la venue des ordres Mendiants qu'il estimait mieux préparés à la conversion des âmes, à la prédication et à une vie particulièrement difficile. Il se montra plus réservé envers les contemplatifs et les cloîtrés. Le pape Adrien VI, qui eut un très court pontificat, avec la bulle *Omnimoda,* en 1523, donna aux Mendiants la possibilité d'élargir une action dont il avait compris l'importance, au contact de Cisneros et de Las Casas. Au cours du XVI^{e} siècle, sur les 171 évêques nommés, 108 furent des moines. Vers 1559, le

clergé régulier atteignait sensiblement 800 membres dont 380 franciscains. De fait, pendant une trentaine d'années, l'évangélisation sera conduite avec un zèle admirable.

La Compagnie de Jésus avait demandé l'autorisation au souverain pontife de participer à l'aventure américaine dès 1539, au moment où Paul III donna une première autorisation verbale pour la fondation de l'ordre, confirmée par une bulle en 1540. Le Saint-Père estima que leur rôle essentiel était à Rome dont il voulait faire un modèle de catholicisme. Si le navarrais François de Xavier, l'un des six compagnons de Montmartre partit pour Goa en 1541 au service de Jean III de Portugal, le Conseil des Indes espagnol se montra plus méfiant. Ses membres se souvenait qu'Ignace de Loyola avait été inquiété par l'Inquisition à Salamanque en 1527 et que la Compagnie était entièrement à la disposition du pape. Le vice-roi Hurtado de Mendoza voulait emmener dans sa suite quelques jésuites en 1555. Il se vit refuser le consentement que Philippe II accorda, en 1565, pour une expédition en Floride, contre des huguenots. Les militants de Jésus n'arrivèrent qu'en 1568. Admis en Amérique, les jésuites durent adapter leur conception de la vie pastorale et leur croisade spirituelle à la réalité indigène, ce qui les poussa à organiser des réductions. La première fut créée à Juli, à proximité du lac Titicaca, en 1576, et servit de modèle pour le Paraguay.

L'évangélisation

Vers 1547, les Indes comptaient une vingtaine d'évêchés, le plus ancien à Puerto Rico, et le plus récent à Asunción. Ils dépendaient de l'archevêque de Séville. La distance rendait impossible le contrôle et l'organisation de la «

conquête spirituelle[18] ». Le Conseil des Indes pria donc l'empereur de solliciter du pape la création de plusieurs archevêchés en Amérique. Trois furent institués en 1547, à Saint-Domingue, à Mexico, à Lima. Ils permirent une organisation ecclésiastique plus efficace.

Plusieurs facteurs contribuèrent à une implantation vaste et rapide : l'appui financier constant des monarques espagnols, prenant à leur charge les frais de la traversée, l'établissement des missions et la possibilité de lever des dîmes. Les répartitions n'allaient pas sans peine puisque les ordres religieux se disputaient entre eux les provinces qui semblaient les plus riches et autorisaient des actions de large envergure.

Un autre élément favorable fut l'attitude des conquistadores associant l'entreprise militaire et l'évangélisation. Ils n'hésitaient pas à faire accompagner les moines de petites troupes armées dans les régions dangereuses, en Floride par exemple ou dans le río de la Plata. Les soldats contrecarraient parfois l'effort des pères, car les Indiens faisaient l'amalgame dès qu'il y avait des mesures de représailles et se vengeaient sur les moines. Le bon accueil initial des colons se transforma souvent en hostilité de la part d'encomenderos irrités par les rapports critiques que les religieux envoyaient à la cour d'Espagne.

Jusqu'aux dernières années du XVI^{e} siècle, avant l'expansion de la Compagnie de Jésus, les ordres Mendiants seront les maîtres de l'Église du Nouveau Monde. La gigantesque mission qui s'offre à eux, ils l'entreprendront courageusement, avec l'esprit des croisés choisis par Dieu pour instituer la paix et l'unité religieuse sur terre. Il fallait redonner au catholicisme toute sa vigueur pour sauver ensuite l'Europe en proie au démon de la Réforme. Prêcher, évangéliser, baptiser, convertir, sans trop s'étonner de la résignation et parfois même de l'opportunisme des

indigènes. Fray Toribio de Benavente Motolinea estime que plus de 9 000 000 d'âmes furent sauvées entre 1524 et 1540. Gómara se montre moins précis : « Certains disent que l'on a baptisé en Nouvelle-Espagne six millions de personnes, d'autres huit et quelques-uns dix. » Chiffre dépassant sans aucun doute la population du pays. Il ajoute, enthousiaste, que l'on serait plus près de la vérité en disant qu'il ne reste plus un être humain à christianiser sur un territoire de quatre cents lieues. Deux religieux auraient lavé du péché originel 15 000 natifs en une journée, à Xochimilco. Le moine qui aurait converti 400 000 Indiens, il est vrai sur une assez longue période, n'est autre que fray Toribio Motolinea. Il avait parcouru à pied les diverses régions du Mexique, du Guatemala et du Nicaragua, et bravé tous les dangers. Nommé par la suite gardien du couvent franciscain de Texcoco il continua son œuvre, gagnant à Dieu de 300 à 500 autochtones par semaine.

Si l'on accorde quelque crédit à ces chiffres, il est évident que l'instruction ne pouvait être que sommaire et les vieilles croyances, le plus souvent, n'étaient qu'ébranlées. Il fallait donc supprimer tout ce qui pouvait rappeler de près ou de loin la puissance du démon, détruire temples et idoles en tous lieux, s'opposer aux cérémonies païennes, créer une sorte de vide spirituel pour semer le bon grain. Bernardino de Sahagún écrit que la plupart des annales qui rapportaient par signes et figures peintes les traditions mexicaines furent brûlées. « On détruisit en même temps, les autres choses se rapportant à l'idolâtrie. » Dès son arrivée vers 1529, il chercha à conserver ce qui pouvait l'être. Le franciscain fray Juan de Zumárraga, premier évêque de Mexico aurait ordonné de brûler sur la grand-place une importante quantité de livres sacrés, poussé uniquement par le désir de faire table rase et de laisser le champ libre aux prédicateurs.

De jeunes Indiens, parmi ceux qui avaient reçu un enseignement religieux furent d'un grand secours et prenaient soin d'aviser les moines des actes de paganisme et de débauche. Ils exhortaient aussi les femmes répudiées et les esclaves des caciques à se plaindre aux religieux. Diego de Landa, à propos des franciscains au Yucatán, rapporte ce comportement d'adolescents néophytes dont le zèle ne laisse pas de rappeler des souvenirs plus récents. Lui-même dut rendre compte en Espagne d'un autodafé qu'il fit célébrer à Campeche, vers 1560, avec l'assentiment de l'alcalde mayor, pour punir des indigènes qui, instruits dans la vraie religion, s'étaient à nouveau laissés pervertir par leurs prêtres. Certains furent condamnés au pilori, fouettés, tondus, d'autres portèrent le bonnet d'infamie ou le san-benito et quelques-uns, poussés par le remord, se pendirent.

Certes des martyrs indiens payèrent de leur vie la dénonciation des pratiques héritées de leurs ancêtres, tel ce jeune fils d'un notable de Tlaxcala, nommé Cristóbal, qui fut assassiné en 1527 par l'une des femmes de son père, peut-être parce qu'il avait vitupéré la polygamie[19]. Mais il y eut aussi des renégats. D'ailleurs certains comportements éveillaient la suspicion des frères sur la sincérité des prosélytes. Ils se donnaient par exemple, la discipline, se fouettant sans rechigner au cours des processions, perpétuant ainsi la coutume d'offrir leur sang aux divinités. Ils n'acceptaient parfois que du bout des lèvres de se séparer des idoles, les enterraient et plaçaient par-dessus une croix. Alors que les chrétiens s'imaginaient qu'ils adoraient le Christ, ils vénéraient leurs dieux. Les natifs n'eurent pas toujours besoin de telles ruses car les églises furent souvent édifiées à l'emplacement des temples et les statues détruites servaient de comblement. Selon Gómara, ce qui coûta le plus aux notables fut de répudier leurs nombreuses épouses pour n'en conserver qu'une. Ils

arguaient qu'ils les aimaient toutes. Ils ne voulaient pas commettre d'injustice ou faire de peine par un choix arbitraire. En outre, l'heureuse élue pouvait devenir stérile ou laide. Alors que les chrétiens avaient et prenaient toutes celles qu'ils voulaient, pourquoi leur imposer à eux seuls, un tel sacrifice. Le pape Paul III, compréhensif, concéda des dispenses pour les Indiens.

Les langues indigènes

La plupart des missionnaires étaient conscients de la fragilité des conversions, de la contamination des traditions et des fêtes païennes. Ils avaient su en tirer profit, connaissant l'attrait irrésistible que représentait aux yeux des indigènes, le cérémonial et la pompe de la religion catholique. Mais si les moines et particulièrement les franciscains voulaient reconstruire la chrétienté et participer au triomphe de l'Esprit Saint prophétisé par Joachim de Flore, ils devaient entreprendre une action plus soutenue et mieux structurée. Continuer à donner une image exemplaire, en suivant les préceptes de leurs sermons, au mépris des richesses et des biens de ce monde ; créer ensuite des missions fixes et rassembler autour des couvents les naturels, pour approfondir les contacts et donner un meilleur enseignement. Les fonctionnaires royaux n'hésitèrent pas quelquefois à employer la force, brûlant les cahutes, coupant les arbres fruitiers, détruisant ainsi les moyens de subsistance pour obliger les populations rétives à se rallier et à se rassembler à l'ombre des monastères.

Les moines faisaient venir les jeunes enfants, à qui des parents apportaient chaque jour la nourriture, leur donnaient une instruction religieuse suivie, tout en leur apprenant le castillan et des rudiments de latin. Il fallait échelonner ces missions selon des axes précis, de façon à

laisser le moins possible de régions démunies, sans pour autant abandonner des territoires encore peu colonisés ou inexplorés. Enfin et surtout, les religieux se devaient d'acquérir la connaissance des langues et des dialectes indiens, ne plus se fier aux interprètes, aux symboles, aux formules traduites que des frères apprenaient et qu'ils récitaient sans trop savoir ce qu'ils disaient. Certes il s'agissait de textes simples comme le Credo, d'explications naïves du paradis, de l'enfer ou de la puissance du pape, mais la transposition était toujours difficile pour des mots essentiels tels que roi, prêtre ou Dieu. Diego de Landa nous montre fray Luis de Villalpando apprenant le maya à l'aide de signes et comptant avec des petits cailloux le nombre de paroles des prières qu'il s'efforçait de graver dans sa mémoire. Il devint par la suite un grand spécialiste, composa une grammaire, et une doctrine chrétienne en langue maya.

Les moines, parfaits éducateurs, avaient su s'adapter aux coutumes des autochtones, à leur imagerie, à leurs chants. Ils avaient compris que les civilisations étaient diverses, qu'elles avaient des degrés différents selon les peuplades et que les symboles pouvaient être néfastes et dangereux. Ainsi, le serpent qui aurait dû évoquer sans hésitation l'enfer, avait une tout autre signification pour un Toltèque ou un Maya. Imaginons ce que le soleil pouvait représenter pour un Mixtèque ou un Olmèque, alors que le prédicateur qui l'avait montré et levé les yeux vers le ciel, cherchait à matérialiser la puissance du souverain pontife et le paradis. Non seulement la connaissance des langues s'avérait indispensable, mais elle devait s'accompagner d'une étude détaillée des traditions et des mœurs indigènes. Les religieux s'attelèrent à cette entreprise avec toute leur conviction.

Une telle opération devint possible parce que les frères étaient dans l'ensemble des hommes d'une grande culture qui avaient abandonné les honneurs et les titres. Jean Focher, Arnaldo Basaccio venaient de l'université de Paris, Francisco de Bustamante était considéré comme un prédicateur exceptionnel, Jacques de la Testera, issu d'une famille noble de Bayonne, avait un frère chambellan de François I^{er} et Pierre de Gand était apparenté à Charles Quint. Ils se consacrèrent à leur tâche avec toutes leurs capacités qui étaient grandes.

Des évêques tels que le franciscain Juan de Zumárraga à Mexico, Julián Garcés le dominicain à Tlaxcala, Vasco de Quiroga dans le Michoacán ou fray Jerónimo de Loaisa à Lima donnèrent leur appui. Les vice-rois, Antonio de Mendoza et Pedro de La Gasca accordèrent des moyens financiers. Ils durent aussi tirer profit de l'activité des natifs rassemblés et pratiquant des travaux agricoles, puis d'établissements organisés à l'image de celui de Pierre de Gand à Mexico, où l'on enseignait les arts et les métiers.

Les moines apprirent, en général, les dialectes des régions qu'ils devaient évangéliser, mais ils durent commencer par le nahuatl, langue auxiliaire utilisée dans la plupart des régions parce qu'elle avait été celle des marchands et des fonctionnaires venus de Tenochtitlán. Un jeune Espagnol, Alonso de Molina, qui avait acquis une connaissance satisfaisante du nahualt, fut leur premier maître. Il devint par la suite franciscain et composa un vocabulaire mexicain. Les frères eurent recours aux enfants qui suivaient leur enseignement dans les concentrations d'Indiens situées auprès de leurs maisons. Un exemple remarquable est celui d'un jeune Maya, Gaspar Antonio Chi, éduqué dès l'âge de quinze ans par le père Herrera. Parlant nahuatl, maya, castillan et les écrivant, il devint secrétaire et participa à la rédaction de

chroniques[20]. Quelques années lui avaient été nécessaires pour atteindre à tant de savoir.

En 1524, au moment où Pierre de Gand fonda les premières écoles, les notions d'écriture et de lecture n'étaient pas évidentes, même si les civilisations les plus développées, maya, mixtèque, toltèque et aztèque, se servaient de glyphes, de signes onomastiques et de chiffres peints sur les codex. L'évêque Zumárraga, qui fit installer une imprimerie à Mexico, en accord avec le vice-roi, pouvait éditer dès 1539 des « doctrines » destinées à l'enseignement religieux et dont certaines étaient rédigées en langues indiennes.

La première grammaire *(arte)* nahuatl fut composée en 1547 par Andrés de Olmos qui pouvait, dit-on, prêcher en dix dialectes différents, dont le chichimèque et le totonaque. Le père Francisco de Toral, premier évêque du Yucatán, faisait tous les dimanches son sermon en deux langues, nahuatl et maya. Mentionnons aussi, pour l'anecdote, fray Jerónimo de Mendieta l'auteur de la *Historia ecclesiastica indiana,* venu au Mexique en 1554. Pratiquement bègue en espagnol, il s'exprimait avec beaucoup d'élégance en nahuatl. Citons encore Juan de Córdoba, spécialiste du zapotèque, Juan Bautista Laguna du dialecte tarasque, etc.

Au Pérou, la première étude sur la langue quechua est due à un dominicain, le père Aparicio, du couvent de Los Reyes (Lima), et date sensiblement de 1540. Le provincial de l'ordre, fray Domingo de Santo Tomás, eut les connaissances les plus approfondies de la langue et des traditions quechuas ; il conseilla d'ailleurs Cieza de León. Nommé prieur de Los Reyes en 1545, il devint titulaire de la chaire de théologie de l'université de San Marcos fondée en 1551, puis évêque de Chalcas en Bolivie. Nous lui devons une grammaire quechua, éditée en 1560 et un *Lexicón o Vocabulario de la lengua general del Perú.* Dès le

premier concile de Lima en 1551, avec l'approbation de l'archevêque fray Jerónimo de Loaisa, une relation avec traduction des prières, du catéchisme, de la doctrine chrétienne en langues quechua et aymara aurait été préparée. Il fallut cependant attendre l'établissement de la Compagnie de Jésus à Juli sur les bords du lac Titicaca, et la venue d'Alonso de Barzana en 1577 pour que l'aymara soit l'objet d'une étude suivie : un *Arte* y *Vocabulario de la lengua aymará* fut édité à la fin du XVI^{e} siècle et une *Doctrina cristiana,* traduite dans les deux langues générales du royaume du Pérou, oeuvre commune de plusieurs pères jésuites, sera imprimée en 1583 à Lima, après le deuxième concile provincial. Entre 1524 et 1572, plus de 100 ouvrages : *Doctrinas, Artes, Vocabularios, Salterios* (psautiers), etc., publiés aussi bien en Europe qu'aux Indes, généralisèrent l'utilisation des langues indigènes.

Bernal Díaz del Castillo, qui avait commencé à rédiger son *Histoire véridique de la conquête de Nouvelle-Espagne* vers 1551, une trentaine d'années après la chute de Tenochtitlán, écrit que tous les Indiens, hommes, femmes et enfants en âge d'apprendre, savent dans leur propre langue toutes les prières qu'ils sont obligés de dire. Tel est le résultat de l'immense effort accompli par les bons religieux de tous les ordres qui par leur exemple, leurs sermons et leur action d'éducateur sont parvenus à enraciner l'Évangile dans le cœur des aborigènes.

Les cultures indigènes

L'étude des civilisations avait eu un modeste début aux premières années de la conquête des îles, avec la *Relación* de Ramón Pané. Il s'agissait à présent de rassembler les éléments essentiels à la connaissance des populations, de leur vie spirituelle. Faire apparaître les points communs

avec la religion catholique justifiait l'espoir d'une chrétienté nouvelle. Les divergences, œuvres du démon, devaient être combattues, non pas en s'opposant aux rites et aux croyances anciennes, mais en les adaptant et si possible en les intégrant, quand il ne s'agissait pas de sacrifices humains, d'anthropophagie et de sodomie. C'est ainsi que le sanctuaire de la Virgen de Guadalupe aurait été édifié à l'emplacement d'un temple consacré à Tenanzín, mère des dieux. A cette place, en 1531, Marie, mère du Christ apparut à un Indien du nom de Juan Diego, converti depuis peu. Elle lui demanda d'édifier une église. L'évêque Zumárraga refusa de croire en ce miracle et Juan Diego se rendit une fois encore au lieu de sa première vision. Il y trouva un champ de roses dont il emplit son manteau et lorsqu'il le déploya devant l'évêque une image de la Sainte Vierge était peinte sur le tissu. Le pèlerinage à la vierge mexicaine vint s'unir à celui de Tenantzín.

En Nouvelle-Espagne, Toribio de Benavente Motolinea, le premier, écrivit une *Histoire des Indiens.* Une bonne connaissance du nahuatl et les rapports personnels qu'il avait longtemps entretenus avec les Mexicains lui permirent de traiter de leur religion et des caractères originaux de leur nation. L'auteur n'hésite pas non plus à relater des événements miraculeux qu'il devait juger indispensables pour l'édification des néophytes. Il faut dire que sa piété exemplaire fut à l'origine, selon ses biographes, de bien des prodiges.

Mentionnons encore le dominicain fray Diego Durán, vraisemblablement métis et Juan de Tóvar de la Compagnie de Jésus qui s'intéressèrent aux peintures hiéroglyphiques indigènes, rassemblant les documents et témoignages, sources essentielles de leurs relations sur la Nouvelle-Espagne *(Atlas o Códice de Durán, Cédice Ramírez).* Tous deux inspirèrent pour la partie mexicaine le jésuite José de Acosta venu au Pérou en 1571 et qui après avoir appris le

quechua, publia en 1590 son *Historia natural y moral de los Indios*.

L'œuvre la plus exceptionnelle est due au padre Bernardino de Sahagún qui consacra une soixantaine d'années à l'étude de la civilisation aztèque et rédigea *l'Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne.* Sahagún gagna le Mexique en 1529,. Nommé au collège de Santa Cruz de Tlatelolco, fondé par l'évêque Zumárraga en 1532, il fut chargé d'apprendre le latin à de jeunes Indiens, le plus souvent fils de notables, choisis dans les missions pour leurs qualités intellectuelles et qui savaient déjà lire et écrire. Ils étaient logés dans le collège et recevaient un enseignement extrêmement poussé, au point que deux ou trois années suffisaient à la plupart pour comprendre, parler et écrire le latin. Grâce à eux, les moines purent avoir une connaissance beaucoup plus subtile des langues indigènes et découvrir les choses incongrues qu'ils pouvaient dire dans leurs sermons par ignorance des traditions autochtones. « Ils nous corrigent tout cela et rien de ce qui doit être traduit en leur langue ne peut être privé de fautes si cela n'est passé sous leurs yeux[21]. » Précisons que les langues pédagogiques étaient le nahuatl et le latin.

A l'attention des missionnaires futurs, pour qu'ils puissent pénétrer les recoins les plus cachés de l'âme de ceux qu'ils allaient convertir, il entreprit méthodiquement ses recherches, dès 1540. Sa connaissance du nahuatl est parfaite — il aurait commencé à l'apprendre en Espagne avec des Indiens venus sur les premiers bateaux du Mexique — , sa passion pour la culture et le pays immense. Il aurait même été le premier à atteindre le sommet de l'Iztaccihuatl. En parfait ethnologue à Tepepulco, il interrogea des anciens et des notables dans leur langue, pendant de longues entrevues réparties sur deux années. Il fit composer et commenter des peintures hiéroglyphiques, aidé en cela par de jeunes Aztèques qui avaient été ses

élèves. A Tlatelolco il soumit ces documents à la critique d'un nouveau groupe, dans une sorte de contre-enquête. Enfin à San Francisco de Mexico, à partir de 1565, reprenant la première version hâtivement rédigée, Sahagún écrivit son *Histoire* en nahuatl avant de la traduire en espagnol. La présentation qu'il fait de son œuvre illustre parfaitement ses intentions.

Avant tout, les prédicateurs et confesseurs doivent connaître les vices qui dominent dans les pays à évangéliser, afin de préparer leurs interrogations et mieux comprendre les indigènes. Il faut savoir que les péchés d'idolâtrie, les rites païens et les superstitions n'ont pas totalement disparu et ce sont les fautes les plus graves. La méconnaissance de la langue empêche les religieux de rechercher les vraies sources de la corruption. Sahagún, à son arrivée en 1529, avait pu constater que la conversion n'était guère avancée et que, pour persuader les notables, de longs dialogues, selon la coutume mexicaine, étaient nécessaires ; les interprètes, si habiles soient-ils, ne pouvaient donc suffire. Il écrit son œuvre, à la demande de son provincial Francisco Toral, pour que ceux qui lui succéderont « n'aient pas lieu de se plaindre de ce que leurs prédécesseurs n'auraient rien fait pour dissiper l'obscurité des choses indigènes de la Nouvelle-Espagne ». Il veut montrer en outre la valeur de la civilisation aztèque, de ces Indiens qui passent pour barbares et qui ne le cédaient en rien, dans les pratiques de la bonne administration, à d'autres nations qui ont la prétention d'y exceller. Sur eux, est tombée une malédiction semblable à celle du prophète Jérémie, et des hommes, avides de carnage, ont détruit tout ce qu'ils possédaient.

Sahagún mourut en 1590, ayant connu bien des difficultés pour sauver le travail de toute une vie. Une certaine désillusion avait fini par le gagner car après une cinquantaine d'années de prédication, la foi des natifs était

encore fragile. Si l'on donnait une nouvelle orientation à l'évangélisation, comme le laissait entendre la nomination d'un commissaire général hostile à la conception franciscaine, il faudrait peut-être moins d'un demi-siècle pour qu'il ne reste plus trace de la doctrine enseignée. L'heureux temps du vice-roi Antonio de Mendoza qui avait commandé le merveilleux codex, baptisé de son nom, pour que l'empereur se fasse une idée plus précise du Nouveau Monde, appuyé la création du collège de Tlaltelolco et soutenu l'ordre de Saint-François, semblait bien révolu.

Les moines avaient rêvé d'une Église des Indes, loin du monde cupide des conquistadores, des colons et des administrateurs royaux, où le Bien triompherait du Mal. De bons pasteurs mèneraient leurs ouailles à l'état d'innocence, vers le salut. Dès 1524, ils s'étaient efforcés de mettre en pratique leurs idées avec Pierre de Gand. Celui-ci fonda le premier établissement d'enseignement en Nouvelle-Espagne, son école atteignit jusqu'à un millier d'étudiants indiens à qui l'on apprenait non seulement le latin et l'espagnol, mais encore la musique, les arts et les métiers. Cette formation professionnelle familiarisa avec les techniques européennes des artistes mexicains, devenus à leur tour des maîtres. Bernal Díaz del Castillo cite trois d'entre eux, orfèvres ou lapidaires célèbres : Andrés de Aquino, Juan de la Cruz et Le Crespillo. Il ajoute que la plupart des naturels apprirent fort bien les métiers espagnols. La fusion des influences, l'apport mauresque ne devant pas être oublié, donnera naissance au style baroque colonial.

Pierre de Gand est aussi à l'origine de la création d'hôpitaux pour enfants où l'on donnait, en outre, un enseignement de la médecine. Le premier, hospital de Jésus, fut construit à Mexico quelques années après la conquête. Une autre expérience est celle que Vasco de Quiroga, nommé évêque de Michoacán en 1537, imagina de

poursuivre dans son diocèse (à Tzintzuntzán), après avoir établi une communauté indigène à Santa Fe, à proximité de Mexico. S'inspirant de *L'Utopie* de Thomas More, ami d'Erasme, dont le texte latin avait eu une célébrité européenne, Quiroga fonde des *hospitales-pueblos,* villages d'accueil, sur le principe de la bonté humaine. La période de travail se limitait à six heures journalières, moins que ne le préconisait Thomas More et le reste du temps était consacré à l'édification spirituelle. Le corps et l'âme devaient être formés en harmonie et atteindre au bonheur terrestre. Une autorité patriarcale gérait la communauté, le dernier recours étant le religieux espagnol qui patronnait cette société de l'Âge d'or.

Le désir de créer une république chrétienne, Bartolomé de Las Casas l'avait eu dès 1518 et il chercha encore à le réaliser à partir de 1545 à la Verapaz, au Guatemala, dans une région si hostile qu'elle avait été nommée Tierra de Guerra. L'éloignement de la mission et la malveillance des colons réduisirent considérablement la portée de l'entreprise. En effet, les encomenderos n'acceptaient pas toujours avec enthousiasme les curieuses initiatives des moines qui avaient pour but essentiel de protéger les Indiens de leur emprise.

Ainsi Jacques de la Testera avait été chassé du Yucatán par les Espagnols dont il tentait de réduire les excès. Il aida à la création de missions au Michoacán et au Guatemala et participa à l'établissement de communautés indigènes. De retour au Yucatán en 1534, il suivit la même voie. A sa mort en 1543, Luis de Villalpando le suppléa et chercha à fonder une maison à Valladolid, sur la côte ouest du Yucatán. Les colons, chagrins de voir les frères édifier des monastères, chassaient les jeunes enfants de leurs répartitions pour les empêcher de recevoir la sainte doctrine. Par deux fois, ils brûlèrent le couvent de Valladolid et son église de bois, obligeant les religieux à aller vivre parmi les Indiens. Les

encomenderos les accusèrent alors d'avoir été à l'origine de soulèvements indigènes. Leur haine ne fit que rapprocher les natifs des religieux.

Ce n'était pas toujours le cas, en effet, les caciques éprouvaient une certaine méfiance envers l'influence que pouvaient exercer les moines. Ils hésitaient à leur confier les enfants, craignant de les voir s'éloigner à jamais. L'adelantado du río de La Plata, le célèbre Alvar Núñez Cabeza de Vaca, eut bien des soucis avec le franciscain fray Bernaldo de Armento et son compagnon fray Alonso. Ceux-ci, au cours d'explorations, avaient déjà eu la fâcheuse manie de rafler la nourriture dans les paisibles villages guaranis, pour eux et les Indiens grands et petits qui les accompagnaient. Lorsque la troupe arrivait, l'accueil des natifs était certes chaleureux, mais ils n'avaient plus grand-chose à donner. Les deux padres firent mieux encore lors de l'expédition pour remonter le fleuve Paraguay, en septembre 1543. Ils décidèrent de partir pour le Brésil. Ce projet secret qui avait pour origine un conflit avec le gouverneur, fut découvert par des chefs indigènes. Ils se présentèrent à Cabeza de Vaca lui demandant de faire rendre les jeunes filles confiées aux religieux pour recevoir une instruction chrétienne. Ils avaient entendu dire qu'elles seraient emmenées contre leur gré, comme des prisonnières. Le gouverneur prit aussitôt les mesures nécessaires, on rattrapa les moines et les nombreux néophytes de leur escorte, dont trente-cinq jeunes natives[22]. La réprobation fut générale aussi bien de la part des Espagnols que des notables indiens.

Pour beaucoup de conquérants, les moines cherchaient uniquement à gouverner les Indes selon leur bon plaisir. Leur intervention continuelle auprès de la couronne et de Rome avait contribué à fixer la doctrine officielle de l'Église, dès 1537, avec la bulle de Paul III *Sublimis Deus.* Elle établissait que les Indiens étaient des êtres rationnels

et libres, membres de plein droit de l'humanité. Les Lois Nouvelles élaborées entre 1542 et 1543, soulevèrent une tempête de protestations et Bartolomé de Las Casas, l'inspirateur, fut considéré comme un agitateur irresponsable. Il avait eu une influence décisive en présentant à l'empereur un mémorial qui devint par la suite la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* publiée en 1552. Troublé, Charles Quint aurait peut-être songé un temps à abandonner sa souveraineté sur le Nouveau Monde[23].

Inlassablement, Las Casas dénonça l'esclavage auquel étaient soumis les indigènes dans les encomiendas, affirmant leur droit à la dignité et à la liberté ; il soutenait que les Espagnols devraient rendre toutes les terres prises par la force et rétablir les princes indiens. Dès 1539, il eut la responsabilité du choix des dominicains en partance pour les Indes, et leur donna les directives qui lui tenaient à cœur. Son successeur en 1547 au Chiapas, l'évêque Tomás Casillas, continua avec autant d'intransigeance l'action déjà entreprise. Lui, de retour en Espagne, soutint jusqu'à sa mort en 1566, d'ardentes polémiques avec l'humaniste Juan Ginés de Sépúlveda. Celui-ci, reconnaissant la légitimité du souverain pontife sur les terres découvertes, affirmait qu'il fallait apporter à ces peuples la civilisation chrétienne pour les libérer de leur sauvagerie ; c'était un devoir impératif. Certes, il rejetait tout acte de cruauté ainsi que le cupide appât du gain.

Las Casas plus véhément, souvent excessif, voulait par tous les moyens combattre l'iniquité. Il avait vécu toutes les étapes de la domination, des Rois Catholiques à Philippe II. « Comme un homme qui a cinquante ans et plus d'expérience, écrit-il dans le prologue de la *Destruction des Indes,* qui a vu tant de morts et disparaître tant de trésors », il avertit une fois encore son souverain : on ne peut accorder le droit à la conquête sans violation de la loi

naturelle et divine, sans commettre de graves péchés mortels « dignes de terribles et éternels supplices ». Profondément humain et religieux, il refusait l'exploitation des races opprimées. Le padre Francisco de Victoria, dominicain comme lui, en s'appuyant sur des arguments théologiques et juridiques, à Salamanque, déclarait avec netteté que les Indiens étaient les seuls possesseurs de leurs terres (*Relectio de Indis,* 1539). Les conquistadores s'étaient écartés de toutes les lois humaines et divines, mais devant le fait accompli, la colonisation devait obéir aux lois les plus douces et chrétiennes, seule l'évangélisation pouvait la justifier et la faire accepter. Le padre Victoria soumet le bien-fondé de l'impérialisme espagnol à une série de restrictions éthiques, Las Casas lui, est envahi par un sentiment qui n'est pas rationnel, la miséricorde.

Au Pérou, les Espagnols furent reçus en libérateurs à Cuzco, parce qu'ils avaient renversé Atahualpa. Ils n'eurent pas à édifier une ville espagnole sur les ruines d'une capitale indienne. Pizarre avait permis la nomination du jeune Manco Inca II comme souverain de l'empire. Celui-ci commença tout d'abord par venger la mort de Huáscar avant de se rebeller en 1536. La discorde entre les conquistadores ne laissait guère de place à la colonisation et les guerres civiles retardèrent encore une évangélisation systématique. Extrêmement violentes jusqu'à l'exécution de Gonzalo Pizarre en 1548, elles se poursuivirent toutefois avec moins d'intensité jusqu'au supplice d'Hernández Girón en 1554. L'arrivée de Pedro de La Gasca permit une certaine trêve dans cette période troublée.

L'étude la plus remarquable sur la civilisation inca et l'ambiance de la vie péruvienne à cette époque, n'est pas due à un moine mais à un soldat des troupes royales, Cieza de León. Il termina la première partie de la *Crónica del*

Perú le 8 septembre 1550, à l'âge de trente-deux ans, après 17 années passées aux Indes. La Gasca qui avait eu connaissance de son œuvre lui permit d'obtenir des corregidors les diverses autorisations nécessaires à son enquête. Cieza de Léon éprouve une véritable vénération pour fray Tomás de San Martín qui lui apporta son aide et dont il transcrit une surprenante relation sur la sodomie. Ce provincial des dominicains, ayant une connaissance exceptionnelle du quechua, fit construire de belles églises même dans les régions reculées « où les enfants viennent recevoir la doctrine évangélique prêchée par les frères et les prêtres ». Cieza de León donne une liste des diocèses et des évêques, c'est ainsi que celui de Cuzco, Juan Solana, est dominicain comme Jerónimo de Loaisa à Lima. Il fait mention des divers monastères, Cuzco par exemple a trois couvents un pour chaque ordre, Saint-Dominique, Saint-François — édifié à l'emplacement où les Indiens avaient leur temple principal (Inti-Huasi, la Maison du Soleil) — et l'ordre de La Merci. Ces maisons méritent d'être citées parce qu'elles sont le refuge de vénérables saints hommes dont « quelques-uns très doctes[24] ».

Le gouvernement du Pérou sous la haute autorité du vice-roi Antonio de Mendoza est resplendissant ; les Indiens sont maîtres de leurs terres et de leurs personnes, protégés de la tyrannie et des mauvais traitements. Pourtant beaucoup n'ont pas encore été touchés par la bonté de Dieu et sont aussi mauvais en 1550 qu'ils n'étaient jadis. Ils continuent leurs rites païens et le culte des morts dans des lieux écartés, loin des agglomérations. Le démon ne se laisse pas exorciser sans lutter[25]. S'il n'y avait eu les Guerres civiles, si les Espagnols au lieu de se combattre avait poursuivi une action réelle de conversion, la plupart des indigènes auraient été sauvés.

De fait, l'œuvre des moines au Pérou, fut bien conduite, mais à côté d'eux, le clergé séculier eut un rôle qui n'était

pas toujours désintéressé. En outre, la structure administrative plus stricte dans un pays subversif ne laissa pas aux frères autant de liberté qu'en Nouvelle-Espagne. Le dominicain Jerónimo de Loaisa, archevêque de Lima, fit de son mieux pour protéger les natifs, parfois avec intransigeance. Les conciles de Lima cherchèrent par tous les moyens à détruire les superstitions qui entouraient en particulier les funérailles des caciques, accompagnées parfois de suicides, mais les résultats ne furent pas à la hauteur des espérances.

Les moines d'Amérique accomplirent une mission extraordinaire avec le plus grand dévouement. Étaient-ils utopistes, hors de toute contingence politique ? Ce n'est pas évident. Certes, dans une période extrêmement troublée en Europe, depuis Savonarole et Alexandre VI Borgia, Martin Luther, Zwingli, en passant par les guerres de la ligue de Smalkade[26] le sac de Rome (au moment de la nomination de Zumárraga à Mexico) ; Jean Calvin, le schisme anglican, etc., ils ont cru pouvoir aider au triomphe du Bien, vaticiné par l'Apocalypse. Aussi ont-ils recherché des raisons d'espérer dans les civilisations indiennes et les rapports avec le catholicisme venaient étayer leur confiance. Ils ont apparemment montré un intérêt et une curiosité moindre envers les tribus peu évoluées, mais ont toujours cherché à comprendre les indigènes qu'ils côtoyaient et les ont aimés.

On leur reproche justement d'avoir détruit les monuments et les symboles qui rappelaient à leurs yeux l'idolâtrie, d'avoir profité du zèle, exagéré, de jeunes enfants pour abattre les idoles, mais on leur doit aussi beaucoup car ils ont sauvé un grand nombre de documents et nous ont offert une moisson exceptionnelle de travaux pertinents. Ils donnèrent, par leurs enseignements, des possibilités d'évolution inconcevables dans les sociétés

précolombiennes fortement hiérarchisées. La cupidité et le désir de richesses n'eurent aucun pouvoir sur eux et ils partagèrent l'existence des humbles avec la simplicité d'hommes vertueux. C'est aux moines que l'on doit la généralisation du nahuatl et du quechua, dont peut-être au détriment d'autres langues, ils garantirent la pérennité. Le grief le plus grand qu'il leur soit fait porte sur la marginalisation des Indiens, rendus impuissants face à une administration mise en place après la conquête, ceci pour avoir voulu trop les protéger des influences pernicieuses de la colonisation.

Les religieux des ordres Mendiants seront petit à petit repoussés vers les frontières, les régions isolées, laissant place aux jésuites. Le clergé séculier considérera avec une certaine suspicion l'œuvre accomplie. Rejetant toute éventualité de prêtrise pour les indigènes, il ne voyait pas pourquoi on leur ferait lire les Saintes Écritures, sinon pour en faire des hérétiques.

Au XVI^{e} siècle, la Compagnie de Jésus édifia des réductions au Paraguay, réalisations proches de l'idéal souhaité pour les ordres Mendiants qui montrèrent, elles aussi leurs limites. Dans ces missions, en effet, on imaginait difficilement que des indigènes à la candeur native, puissent un jour se libérer du soutien vigilant et de la tutelle de l'Église métropolitaine.

Notons enfin que si la charge de commissaire de l'Inquisition pouvait être exercée par les évêques, le premier tribunal du Saint-Office fut institué à Lima en 1570 et à Mexico en 1571. L'Inquisition au cours du XVI^{e} siècle se comporta avec mansuétude envers les Indiens et les néophytes. Sa vigueur s'exerça plutôt contre les étrangers et les pirates, soupçonnés d'être luthériens ou calvinistes.

CHAPITRE VI

TRIBULATIONS ET VICISSITUDES

Le partage du Pérou en deux territoires, la Nouvelle-Castille pour François Pizarre et la Nouvelle-Tolède pour Diego de Almagro, la possession de Cuzco, provoquèrent une inimitié profonde entre les deux capitaines. Vaincu à la bataille de Las Salinas, Almagro mourra étranglé dans sa prison en 1538. Son fils le vengera en faisant assassiner François Pizarre en 1541. Triomphe de courte durée, car le gouverneur Cristóbal Vaca de Castro le mit en déroute à la bataille de Las Chupas, près d'Ayacucho, et le jeune Almagro sera décapité en 1542. Les guerres civiles péruviennes se poursuivirent avec la venue du vice-roi Blasco Núñez Vela en 1544, chargé d'imposer les Lois Nouvelles sur les encomiendas, cause de la rébellion de Gonzalo Pizarre.

Pour mettre à exécution de telles mesures, l'empereur choisit Blasco Núñez Vela, homme sans nuance, dur et violent, qui saurait faire respecter par des sujets séditieux des lois aussi rigoureuses. Il arriva à Nombre de Dios, le 10 janvier 1544. A Panamá, puis à Túmbez et à San-Miguel, tout au long de son itinéraire vers Lima, il faisait libérer les Indiens (avec des fortunes diverses)[1], en appliquant au pied de la lettre les ordonnances. Les vétérans des conquêtes, couverts de cicatrices, « eux qui avaient perdu leurs dents à cause de la mauvaise nourriture », qui avaient tout supporté, donné leur sang et leur argent pour l'empereur, ne comprenaient pas. Certains, puisqu'il avait été décrété que les titulaires d'encomiendas devaient être mariés,

avaient même épousé leur concubine pour rester à la tête d'une répartition. Ils ne maltraitaient pas leurs Indiens et sans les consulter on leur imposait des décisions insanes. Les prêtres et les moines ne savaient plus comment ils pourraient maintenir leurs églises et leurs couvents. Tous sentaient naître en eux le désir de défendre leurs privilèges, s'il le fallait par les armes, comme naguère les hidalgos de Castille l'avaient fait pour leur liberté. Ils se tournèrent alors vers Gonzalo Pizarre, le priant de s'opposer à Blasco Núñez de Vela.

Le vice-roi se rendait compte que les ordonnances étaient prématurées, déraisonnables, mais ne pouvait se résoudre à ne pas les appliquer, en attendant d'autres directives de l'empereur. Pourtant, à contrecœur, craignant chaque jour davantage les forces rebelles, il dut accepter de les suspendre. Mais le mal était fait, chacun savait qu'à la première occasion il trouverait le moyen de se venger. Blasco Núñez en vint à poignarder un *factor,* receveur royal, du nom de Guillén Xuárez de Carabajal soupçonné d'être partisan de Gonzalo Pizarre et le fit achever par ses serviteurs. L'horreur de ce crime, la fébrilité et la maladresse du vice-roi pour préparer la défense de Lima, la rancœur des habitants de la capitale, la puissance sans cesse grandissante de Gonzalo Pizarre poussèrent les membres de l'Audience à faire arrêter Blasco Núñez et à le mettre à bord d'un navire en partance pour Panamá et l'Espagne. Il recouvrera sa liberté, débarquera une fois encore à Túmbez en octobre 1544 pour mourir tragiquement sur le champ de bataille d'Añaquito, vaincu par les encomenderos. Leur chef, Gonzalo Pizarre, sera abandonné à son tour par ses partisans et tombera le 9 avril 1548 entre les mains de Pedro de La Gasca, prêtre et inquisiteur, avec son vieil et fidèle lieutement le satanique Francisco de Carvajal.

Les Lois Nouvelles en portant un coup terrible aux prérogatives des conquistadores, provoquèrent ces violentes secousses qui achevèrent de désorganiser l'empire des Incas et poursuivirent son appauvrissement. Ces ordonnances furent d'ailleurs abrogées par l'empereur dès février 1546 et La Gasca, après la victoire, pourra récompenser ses fidèles en redistribuant les concessions des encomenderos matés, provoquant derechef insatisfaction et mécontentement.

I. — Les antagonismes

Dans la lutte pour la reconquête de Tenochtitlán en 1521, Cortez blessé à la jambe était déjà agrippé par sept ou huit adversaires quand deux valeureux soldats se précipitèrent pour lui porter secours ; l'un d'eux, Cristóbal de Olea, fut tué et l'autre grièvement blessé[2]. D'autres compagnons arrivés à temps sauvèrent leur capitaine. Au cours des campagnes, le chef avait la confiance totale de ses hommes qui lui devaient obéissance et soumission, allant jusqu'à donner leur vie pour sauver la sienne.

Francisco de Carvajal, maître de camp de Gonzalo Pizarre, soutint son général contre l'Audience de Lima et Pedro de La Gasca jusqu'à la mort. Entraîné dans cette guerre civile malgré lui, Carvajal devint le symbole de la férocité ; il prenait, dit-on, un plaisir pervers à railler ses victimes, leur laissant le libre choix de la branche de l'arbre où elles seraient pendues. Sanguinaire et rancunier, il resta cependant toujours fidèle à la cause qu'il avait épousée.

En revanche l'amitié sincère et durable entre les deux capitaines fut exceptionnelle. Ainsi, Diego de Almagro et François Pizarre, les deux complices avaient parcouru ensemble une longue route. Ils avaient juré sur l'Évangile

de respecter à jamais l'association formée avec le prêtre Fernando de Luque ; s'ils étaient parjures qu'ils soient considérés comme infâmes et mauvais chrétiens, que Dieu leur en demande raison. Ce contrat, Fernando de Luque l'avaient signé, Diego Almagro et François Pizarre qui ne savaient pas écrire l'avaient fait parafer par deux témoins, en présence du notaire Hernando de Castillo, à Panamá le 10 mars 1526. La cupidité, la jalousie, les décisions royales, la défiance habilement entretenue par leurs proches et l'orgueil séparèrent irrésistiblement les vieux compagnons qui, de heurts en réconciliations, allaient finir par se combattre sans merci. Ils avaient pourtant imaginé un partage équitable, le Pérou pour l'un et le Chili pour l'autre, mais les résultats n'avaient pas confirmé les espoirs mis dans la conquête des territoires du sud. En outre la découverte des mines du Potosí changea complètement les données du problème et Diego de Almagro se laissa dominer par le ressentiment. La haine parfois pouvait lier des complices bien mieux que ne l'aurait fait toute autre passion ; Pánfilo de Narváez et le gouverneur Velázquez unirent leurs efforts pour provoquer la perte de Cortez.

La conquête fut menée par un groupe d'hommes à la personnalité complexe qui défendirent leurs privilèges par tous les moyens car ils étaient poussés par un individualisme forcené. Au temps de Valvidia, en 1550, l'une des raisons de la déroute espagnole au Chili, fut que les colons ne surent pas s'allier contre l'ennemi commun et cherchèrent isolément à protéger leurs concessions.

Balboa, Ojeda, Ponce de Léon, Hernando de Quesada, Cortez ou Pizarre, comptaient essentiellement sur eux-mêmes. Ils se méfiaient presque maladivement de ceux qui les entouraient, le plus souvent avec raison car si leur vigilance se relâchaient, ils en payaient lourdement les conséquences. François Pizarre en dépit d'avertissements

renouvelés ne crut pas entièrement à la conjuration qui se tramait contre lui.

Les conquérants avaient pourtant besoin d'aide et devaient confier des missions importantes à des hommes entièrement dévoués. Être du même village, de la même province était déjà un élément favorable et plus encore, appartenir à la même famille. Déjà Colomb avait attribué à ses deux frères Diego et Bartolomé des responsabilités d'une haute importance et préparé ses fils à prendre sa succession, avec le désir de créer une lignée. Natif de Badajoz, en Estrémadure, Pedro de Alvarado vint accompagné de ses quatre frères, Jorge, Gonzalo, Gómez et Juan. François Pizarre nommé adelantado, en 1529, rendit visite à Trujillo à ses quatre demi-frères qu'il ne connaissait pas encore, Hernando le seul légitime, Gonzalo, Juan et Martín de Alcántara. Ils formèrent désormais, une famille extrêmement soudée ; à eux vinrent se joindre des amis tels que Francisco de Orellana ou de lointains cousins comme le padre Valverde. Fernand Cortez qui avait lui aussi un vague lien de parenté avec les Pizarre, sera suivi dans sa conquête de Mexico par des cousins, Hernando de Sandoval l'un de ses lieutenants, Juan de Avalos, capitaine qui mourut noyé ou le frère Diego Altamarino de l'ordre de Saint-François, cité dans ses *Cartas.* Francisco de Las Casas envoyé contre Olid, était son beau-frère.

Appartenir à la même région pouvait créer des sentiments d'amitié ou de connivence, ce qui est le cas entre Pánfilo de Narváez et Diego Velázquez, tous deux originaires de Valladolid, mais aussi provoquer jalousie et méfiance. Hinojosa familier de Gonzalo Pizarre, dès son enfance, n'hésita pas à le trahir. En effet, les problèmes de préséance et les blessures d'amour-propre eurent des conséquences démesurées. Ceux qui avaient participé à la Reconquête en Espagne et devinrent gouverneurs aux Indes — l'exemple type étant Pedrarias Dávila — avaient

une idée extrêmement stricte de leur pouvoir, prenant des sanctions impitoyables à la moindre incartade.

Les guerres civiles du Pérou mirent un terme à toute loi et furent le théâtre de tous les excès. Plus rien ne fut respecté : exécutions sommaires après la bataille, blessés achevés, pillage systématique du camp ennemi où les soldats avaient laissé toutes leurs richesses, querelles pour la répartition du butin. Le sentiment de l'honneur était bafoué, il ne restait plus qu'une certaine déférence pour les actes de bravoure.

Ainsi Pedro de Lerma, natif de Burgos, avait défendu avec succès Lima contre les incursions indiennes pendant la révolte de Manco Inca. François Pizarre le destitua sans raison et nomma à sa place comme capitaine général de ses troupes, Alonso de Alvarado. Pedro de Lerma s'estimant déshonoré par cette décision, décida de passer avec une soixantaine de ses compagnons dans le camp d'Almagro. Après la bataille de Las Salinas, en 1538, où il fut gravement blessé à la cuisse dans un choc avec Fernand Pizarre, il sera poignardé de nuit sur le lit où il était étendu. Fernand, lui, atteint plus légèrement au ventre, malgré sa vaillance, fut accusé de couardise. Il aurait fait revêtir ses vêtements et sa devise à un serviteur afin de créer la confusion dans la mêlée. De fait Rodrigo Orgóñez commandant des troupes almagristes, aurait tué le valet d'un coup d'estoc dans la bouche, alors qu'il croyait abattre le maître. Plus tard, en Espagne, le Conseil des Indes mènera une enquête. Ce n'était selon Garcilaso de la Vega que pure calomnie.

Au cours de ce combat Rodrigo Orgóñez fut atteint au front d'un coup d'arquebuse. Alors qu'il se rendait, à l'issue de la journée, à des cavaliers, l'un d'eux s'approcha, le renversa de son cheval et sur-le-champ l'égorgea. Le

capitaine Rui Díaz, autre valeureux combattant, déjà fait prisonnier, fut tué d'un coup de lance. Il y eut ainsi beaucoup d'assassinats par vengeance des revers passés ou querelles personnelles. « Ils se blessèrent et se tuèrent avec très grande rage et désespoir, comme s'ils n'étaient pas tous de la même religion, ne se souvenant pas qu'ils avaient été frères d'armes... Ils se montrèrent encore plus cruels pour ceux qu'ils virent vaincus et rendus, car ils ne les épargnèrent pas, au contraire ils firent preuve d'une plus grande hargne[3]. »

Pedro de Candía, le grec resté aux côtés de François Pizarre sur l'Ile du Coq, son compagnon pendant la conquête du Pérou avait pourtant rejoint les rangs de Diego de Almagro le Jeune. Spécialiste de l'artillerie, il eut à charge de canonner les troupes du gouverneur Vaca de Castro au cours de la bataille de Las Chupas en 1542. Almagro le Jeune, surpris du peu de précision des tirs et soupçonnant quelque trahison, se jeta sur Pedro de Candía et le transperça de son épée. Au cours de la défaite de Gonzalo Pizarre en 1548 par les troupes royales, Cepeda chargé du commandement de l'infanterie, au moment où la bataille s'engageait, partit à toute bride rejoindre Pedro de La Gasca, suivi peu après par le capitaine Garcilaso de La Vega, père de l'écrivain, provoquant ainsi un mouvement de débandade chez les rebelles. Déjà Pedro de Hinojasa, venu aux Indes avec Gonzalo, en échange d'une riche concession[4] avait livré la flotte pizarriste dont il était le commandant en chef, à La Gasca. Le « Pacificateur du Pérou », maître des côtes put organiser à sa guise, depuis Panamá, sa campagne.

Plus surprenante encore en cette période troublée est l'attitude de certains Espagnols, après la défaite de Las Chupas. Ils n'hésitèrent pas à demander la protection de Manco Inca. Celui-ci en 1536, avait assiégé Cuzco pendant neuf mois et fait isoler la ville de Lima par une armée

indienne. Au comble de l'inquiétude François Pizarre envoya des messagers dans toutes les directions pour demander aide et secours, priant les colons de venir se réfugier dans la capitale. Manco Inca dut par la suite lever le siège et s'enfuir au-delà de la cordillère de Vilcabamba, à Viticos que l'on crut un temps être le Machu Pichu, d'où il menait des embuscades. Ni Fernando, ni Gonzalo Pizarre ne purent venir à bout de la rébellion et une troupe commandée par le capitaine Villadiego, affaiblie par le *soroche,* le mal des montagnes, fut exterminée à coups de fronde.

Donc, les almagristes, dès 1542 reçurent un accueil chaleureux de la part de Manco Inca. Ils l'aidèrent dans sa lutte, lui apprenant l'usage des armes à feu et l'équitation. Parmi eux se trouvait un dénommé Gómez Pérez qui servit d'intermédiaire en 1544 auprès du vice-roi Blasco Núñez Vela pour solliciter son indulgence. La réponse obtenue était encourageante et manifestait l'intention d'un pardon sans réserve. Mais une querelle ayant éclaté entre Gómez Pérez et l'Inca au cours d'une partie de jeu de quilles ou de palet, Gómez frappa à mort son adversaire. Les Indiens se vengèrent en tuant cruellement les Espagnols vivant parmi eux avant qu'ils aient pu rejoindre leurs compatriotes, selon la promesse du vice-roi. Celui-ci avait besoin d'une grande liberté de manœuvre pour s'opposer à Gonzalo Pizarre, dont il craignait avec juste raison, la puissance.

Les contacts entre factions rivales étaient fréquents et l'on se souvient par exemple de la dernière entrevue entre Diego de Almagro et François Pizarre, en 1537 dans la vallée du río de Mala (au sud de Lima). Préparée par fray Francisco de Bobadilla, elle devait décider qui, des deux conquistadores, gouvernerait la ville de Cuzco. Le résultat en fut décevant car Almagro exigeait la capitale et le marquis la lui refusait.

Mais la convention la plus surprenante fut établie entre ce même Diego de Almagro et Pedro de Alvarado, le capitaine de Cortez, qui en 1534 venait de débarquer dans la région de l'Equateur, à la tête d'une solide armée. Avec beaucoup de difficultés il atteignit la région de Quito après avoir subi pendant plusieurs jours une pluie de cendre et franchi des montagnes couvertes de neige. Pizarre envoya aussitôt Diego de Almagro rejoindre sur place les troupes de Belalcázar afin de s'opposer à l'intrus. A Liribamba le combat entre les deux armées sera évité de justesse. Le secours de personnes sensées fit accepter une transaction : Pedro de Alvarado laisserait les six navires de sa flotte, ses troupes et ses munitions, en échange de 100 000 castellanos, ce qui représentait sensiblement 500 kg d'or fin. Notons au passage que le compagnon de Cortez se rendit à l'entrevue, entouré de ses frères, Diego, Gómez et Alonso. Une fois le marché conclu, il vint à « la ville de Los Reyes où le gouverneur don François Pizarre, connaissant les accords, l'attendait ; il lui fit l'honneur et le bon accueil que méritait un capitaine aussi valeureux que don Pedro de Alvarado ; celui-ci ayant reçu les cent mille castellanos s'en retourna à son gouvernement du Guatemala[5] ». Pendant son absence, Jorge, son quatrième frère nommé lieutenant général, avait assuré l'intérim.

Fernand Cortez décida de châtier Cristóbal de Olid qui, en accord avec Diego de Velázquez, dès son arrivée au Honduras, avait rejeté l'autorité de Mexico. Il quitta la ville en 1524 avec une maison digne d'un roi ; un dépensier, un majordome, un maître d'hôtel, un sommelier, un chambellan, un médecin et un chirurgien prenaient soin de sa personne ; une troupe de musiciens, des fauconniers et bouffons avaient à charge de le distraire. Le gouverneur de la Nouvelle-Espagne était un chef prestigieux, il n'y avait plus aucun motif d'inquiétude à avoir, son autorité était

bien assise ; il prit cependant les mesures indispensables pour l'approvisionnement de la capitale et sa défense, laissant la direction des affaires à deux magistrats, Alonso de Estrada et Rodrigo de Albornoz, la justice entre les mains du licencié Alonso Suazo, trésorier de l'empereur. Voulant éviter tout risque de désordre, il emmena avec lui quelques nobles aztèques dont Cuauhtémoc et le roi de Tlacopán. Pourtant, pendant son absence qui dura vingt mois, les intrigues et les querelles de clans atteignirent une telle intensité que le marquis del Valle ne parvint jamais plus à effacer les conséquences de la funeste entreprise.

Depuis le Yucatán, il fallait traverser des terres inconnues et les obstacles à vaincre ne cessaient de croître à mesure que la troupe perdait force et courage. D'immenses marécages exigèrent la construction d'une cinquantaine de ponts ; les forêts étaient impénétrables et il était impossible de s'orienter même en grimpant jusqu'à la cime des arbres les plus élevés. Par bonheur Cortez avait une carte marine et une boussole, instrument magique aux yeux des Indiens et qui lui aurait même permis, croyaient-ils, de découvrir un complot ourdi par Cuauhtémoc. Les radeaux entraînés par les rapides étaient dirigés irrésistiblement vers les embuscades tendues par les natifs qui connaissaient parfaitement les courants ; il fallait parfois plusieurs jours pour franchir les sommets et le passage des cols causaient la mort de nombreux chevaux. Ils parcoururent ainsi plus de 500 lieues et seule la volonté inébranlable du chef « à pied, une pique sur l'épaule encourageant et redonnant confiance à ceux qui restaient en vie[6] », put éviter le pire. Harrassés de fatigue, ils parvinrent à toucher les premiers postes espagnols au nord de Las Hibueras (Honduras).

Ils reçurent alors des nouvelles inquiétantes de Mexico, en proie à l'anarchie la plus totale. La mort de Cortez était certaine et la lutte pour sa succession acharnée. Son cousin

et majordome Rodrigo de Paz avait été pendu, Alonzo de Suazo embarqué pour Cuba, la demeure du marquis mise à sac et ses biens confisqués[7]. Il devait sans plus tarder, rejoindre la capitale. Depuis Vera Cruz son retour se transforma en marche triomphale, mais beaucoup ne le reconnaissaient plus tant il avait souffert dans son corps et dans son âme, brûlé par les fièvres et perturbé par un pénible voyage en mer. La désillusion s'était emparée de lui. Une lettre d'accusation mettant en cause ses agissements avait été envoyée à l'empereur. Le juge Ponce de León venu lui demander des comptes, fut emporté par une épidémie. Un autre, moins intègre, Marcos de Aguilar, le remplaça. Cortez aurait pu s'emparer du pouvoir, mais il n'en avait plus le désir. Il s'embarqua pour l'Espagne en 1528 car seul l'empereur pourrait le laver de tant de calomnies.

A Mexico, les magistrats n'avaient eu d'autres moyens pour tenter de s'imposer que la ruse et l'intrigue, eux qui n'avaient pu apporter la preuve de leur capacité dans les combats. Plus encore, leur impuissance fut telle que certains notables indiens reprirent la lutte. Une longue absence avait suffi pour éveiller les convoitises, montrant combien l'autorité d'un chef incontesté était indispensable, mais aussi combien l'amertume de ceux qui avaient dû obéir était grande. En outre au cours de l'expédition, le conquistador poussé par la colère, peut-être aussi par la crainte de ne pouvoir résister à un soulèvement indigène, au plein cœur de la forêt vierge, fit pendre Cuauhtémoc et Tetlepanquetzín, seigneur de Tlacopán ; cette décision, loin d'emporter l'assentiment de ses compagnons d'armes, ne laissa pas de ternir son image.

Au retour, depuis le Honduras, Cortez dirigea ses navires vers La Havane où il mit pied à terre. Les habitants le reçurent fort bien parce que son ennemi juré, le gouverneur Diego Velázquez de Cuéllar, était mort en 1524.

Celui-ci, depuis l'année 1519 n'avait cessé de le poursuivre de sa haine. Il avait lancé contre lui Pánfilo de Narváez, organisé une sorte de blocus pour empêcher l'arrivée d'armes, de poudre et de chevaux au Mexique, parvenant même à soudoyer Cristóbal de Olid. Au comble de l'irritation, le marquis del Valle écrivit à l'empereur que s'il réussissait à prouver l'intervention du gouverneur de Cuba dans la trahison de son capitaine, il enverrait une troupe de soldats s'emparer de lui pour l'expédier en Espagne[8]. Réaliser une telle entreprise semblait bien hypothétique.

Bartolomé de Las Casas avait connu Fernand Cortez avant 1519. Ce dernier, affirme-t-il, aurait été honoré de recevoir une faveur du plus humble des serviteurs de Diego Velázquez, qui l'avait ensuite distingué, le nommant l'un de ses deux secrétaires, grâce à sa connaissance du latin. Bartolomé prend fait et cause pour le gouverneur de Cuba, déclarant qu'il ne fut payé que d'ingratitude.

Diego Velázquez organisait de véritables razzias à la recherche de l'or et des perles. Il capturait dans les îles des Indiens pour en faire des esclaves. Hernández de Córdoba, Juan de Grijalva, avec moins de succès, eurent les mêmes motivations. Cortez, lui, avait investi beaucoup d'argent dans la préparation de l'expédition et son intention était plus nettement de coloniser. Une vision totalement contraire opposait les deux hommes et le gouverneur de Cuba ne pouvait que se sentir trompé, comme plus tard, Fernand Cortez fut déconcerté par la conduite de Cristóbal de Olid.

Le comportement du gouverneur de la Nouvelle-Espagne ne fut pas toujours d'une moralité à toute épreuve et selon Las Casas qui, une fois encore, ne se montre guère charitable, son arrogance et son astuce lui ont permis de « tromper le monde et les historiens qui ont écrit ses aventures en langue espagnole ». Il savait convaincre, ruser et pouvait à l'occasion prendre les décisions les plus

graves dans l'instant. Ceux qui ne l'aimaient pas affirmaient qu'il n'avait même pas reculé devant le crime. Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui avait débarqué sur les côtes mexicaines à la tête d'une petite armée, dans l'espoir de préparer une expédition vers le fleuve de Las Palmas, mourut malencontreusement d'un point de côté en décembre 1523 « pauvre, mécontent, dans une demeure étrangère, sur une terre hostile[9] ». Il nomma comme exécuteur testamentaire, son hôte, Fernand Cortez, avec qui il avait joyeusement déjeuné la veille de tomber malade. On murmura que la fatalité n'était pas la seule responsable. A son tour, le juge Luis Ponce de León aurait été empoisonné ; il n'était peut-être pas très bien disposé envers Cortez. Celui-ci dans ses *Cartas,* parle d'une épidémie qui emporta plus de trente personnes ; en tout cas il pleura le magistrat comme s'il avait été son père et lui fit des funérailles grandioses. Catalina Juárez épousée à l'instigation du gouverneur de Cuba, était venue le rejoindre inopinément en 1522. Elle perdit la vie dans d'étranges conditions, vraisemblablement étranglée, après une scène de jalousie plus violente que les autres ; à la vérité, le marquis fut toujours très attiré par les femmes[10]. Il en porta le deuil pendant plusieurs années et ne se remaria qu'en 1528 avec doña Juana de Zúñiga, dame de très haute noblesse.

Doit-on parler de machiavélisme, de bonne étoile ou de fatalité ? Le chroniqueur López de Gómara qui fut aumônier de Cortez, ne craint pas le panégyrique, s'opposant ainsi aux propos souvent malveillants du clérigo Las Casas. Bernal Díaz del Castillo qui a vécu jour après jour les événements en Nouvelle-Espagne se veut plus objectif. Il a pu voir les difficultés que Cortez dut surmonter pour réduire l'hostilité permanente de l'évêque de Burgos, Juan Rodríguez de Fonseca, maître incontesté pendant une trentaine d'années du Conseil des Indes. Ces propos sont

repris par Diego de Landa dans sa *Relation des choses du Yucatán.* Lorsque Francisco de Montejo fut envoyé à la cour en 1519 pour porter le quint royal et décrire les terres nouvellement découvertes, il se heurta à l'hostilité de l'évêque de Burgos qui souhaitait donner à Diego Velázquez, en plus du gouvernement de Cuba, celui de la Nouvelle-Espagne. Montejo devra lutter avec persévérance pendant plusieurs années, avant de parvenir à convaincre l'empereur.

Juan Rodriguez de Fonseca un temps chapelain de la reine Isabelle, eut à charge dès 1495 de s'occuper de toutes les affaires qui auraient un rapport avec les voyages et les découvertes de Christophe Colomb. Certainement l'évêque avait une capacité d'organisation exceptionnelle et les désordres provoqués par le comportement de l'amiral, le conduisirent à plus de rigueur[11]. Une attitude stricte, méfiante envers les hommes qui n'avaient pas fait leurs preuves au service de la couronne, une manière autoritaire de prendre les décisions soulevèrent les protestations de ceux qui devaient faire antichambre, et attendre le bon vouloir d'un fonctionnaire royal avant de réussir à rencontrer le souverain ou de lui faire parvenir leur requête.

En effet, pour obtenir l'autorisation d'entreprendre une expédition, imposer sa présence sur une terre gagnée, résoudre les problèmes soulevés par le partage des concessions, des titres à décerner, de la hiérarchie à respecter entre les chefs, des limites apportées à leur juridiction, la seule légitimité indiscutable ne pouvait venir que de l'empereur. Chacun dès lors voulait partir pour l'Espagne, obtenir confirmation de ses droits. Les conquistadores avaient fait montre de toutes les audaces, mais éprouvaient une sorte de complexe en présence de nobles ou de courtisans qui se moquaient d'eux, les jugeait

peu dignes de leurs richesses. Pourtant, une fois retournés aux Indes, ils cherchaient à imiter l’apparat et le cérémonial dont ils avaient pâti.

II. — La destinée tragique des conquistadores

Au soir de son existence, le chroniqueur Bernal Díaz del Castillo, vétéran de la conquête du Mexique, avait toujours grand mal à dormir dans un lit. Devenu encomendero au Guatemala, jouant un rôle administratif important dans sa ville, il ne parvenait pas à oublier les contraintes auxquelles se soumirent les « véritables conquistadores ». Et la nuit, il se levait pour contempler le ciel et les étoiles, se promenait un instant sans craindre le serein, comme jadis montant la garde ou à la veille des batailles, attentif aux bruits, prêt à s’élancer au moindre cri d’alarme. A la fin de son œuvre, vers 1575, seulement cinq de ses compagnons, précise-t-il, sont encore vivants.

Sans oublier les soldats tués au cours des combats, emportés par les ouragans des Caraïbes, morts d’épuisement et de froid, comme ces hommes d’Almagro partis vers le Chili, les prisonniers immolés, quelle fut la destinée des protagonistes de la conquête ?

Peu d’entre eux terminèrent leur existence entourés de l’affection de leurs enfants, respectés de tous et comblés par le roi. Ceux qui revinrent en Espagne, en butte à l’indifférence, usèrent leurs forces et leur argent dans de longues querelles juridiques, victimes d’intrigues et de diffamations qu’ils ne comprenaient pas. Colomb s’éteignit en 1506 à Valladolid, totalement brisé, ignoré du roi Ferdinand et trompé dans ses espérances. Fernand Cortez, après l’échec de l’expédition commandée par Andrea Doria devant Alger, mourut de lassitude en 1547, à Castilleja de La Cuesta, près de Séville, alors qu’il préparait son départ

à la Nouvelle-Espagne pour y finir ses jours ; il avait soixante-trois ans.

La vengeance de l'Inca — Mourir aux Indes

Tous ceux qui prirent une part dans le jugement et l'exécution d'Atahualpa, eurent des fins misérables et violentes. Le sort s'acharna sur eux avec tant de cruauté que beaucoup y virent la main de Dieu. Seul du nom, Fernand Pizarre mourut dans son lit, en 1576. Au moment du forfait, il avait été tenu éloigné en raison de son amitié pour l'Inca et chargé de négocier en Espagne le partage des terres explorées. Ceci pourrait expliquer la relative clémence du Ciel car il passa une vingtaine d'années à la forteresse de Médina del Campo, la Mota, et s'y trouvait encore lorsque Gómara écrivait son *Histoire des Indes.* Fernand fut condamné pour avoir participé à la bataille de Las Salinas et ordonné l'exécution d'Almagro. Il mourut aveugle et centenaire ayant survécu à tous les chicaneurs qui nourrirent contre lui procès et litiges. Fernand Pizarre eut une influence déterminante sur le conflit qui ensanglanta le Pérou. Catalysant les antagonismes, il provoqua à son tour, les inimitiés les plus farouches.

Les guerres civiles poussèrent jusqu'au paroxysme les rivalités personnelles.

Les troupes de Fernand et Gonzalo Pizarre rencontrèrent celle de l'adelantado Almagro à Las Salinas, près de Cuzco, en 1538, sous le regard intéressé de milliers d'Indiens pour une fois spectateurs. Le vieil Almagro borgne et rongé par la syphilis, assista allongé sur une civière à la défaite de ses hommes. Il fut pris et Fernand Pizarre, impitoyable, assouvit une ancienne rancoeur fondée sur le mépris qu'il éprouvait pour ce rustre. Almagro essaya de le toucher en lui parlant de l'amitié fraternelle qui le liait au marquis ; il

lui demanda de le laisser vivre en prison les quelques mois qui lui restaient ; rien n'y fit. Fernand éprouvait un plaisir certain à voir son prisonnier humilié, implorant et s'étonnait qu'il puisse craindre à ce point la mort. Almagro sera étranglé dans son cachot et son corps décapité sur la grande place de Cuzco en 1538. Son jeune fils, métis et bâtard, Diego Almagro, selon la tradition des « romances » espagnols, vengea l'honneur de son père en faisant assassiner le gouverneur François Pizarre, dans sa capitale de Lima. Profitant de l'absence de Gonzalo Pizarre parti explorer l'Amazonie et de Fernand détenu en Espagne, « ceux du Chili » (almagristes qui avaient participé à la campagne du Chili), prirent d'assaut la maison du gouverneur, le 26 juin 1541. François qui avait soixante-cinq ans, combattit avec vaillance et tomba la gorge transpercée d'un coup d'épée ; il traça alors avec son sang une croix à même le sol et tenta d'y poser ses lèvres. Il avait reçu dix-sept blessures avant le coup fatal. Son demi-frère Martín de Alcántara, quelques serviteurs et un esclave noir payèrent de leur vie leur fidélité.

Les désordres sanglants continuèrent. Les séditieux s'emparèrent de Lima, procédèrent à des règlements de comptes et firent exécuter publiquement Antonio Picado secrétaire du marquis, après l'avoir passé à la question. Le Padre Vicente Valverde devenu évêque de la capitale, pourra s'embarquer au Callao ; il devait mourir peu après assassiné par des Indiens, en accostant l'île de Puná, près de Guayaquil.

Diego de Almagro le Jeune prit le titre de gouverneur, « avec l'amour et l'accord de toute la république[12] ». Nomination que l'Audience royale de Panamá n'accepta pas. A son tour, il est vaincu par les troupes légitimistes de Cristóbal Vaca de Castro, à Chapas en 1542. Arrêté au moment où il s'apprêtait à trouver refuge auprès de Manco Inca, il sera exécuté, à sa demande, à l'endroit même où

son père avait été décapité. Il avait vingt-deux ans. Les Espagnols combattirent avec un tel acharnement, que sur les sept cents hommes, environ, que comptaient les troupes de Vaca de Castro, trois cents furent tués. Nombre d'almagristes s'enfuirent à la faveur de la nuit en arborant l'écharpe rouge de l'armée royale qu'ils avaient ôtée aux morts. Seule la couleur rouge ou bleue distinguait des soldats amis des ennemis. Les officiers des deux camps qui se connaissaient fort bien se livrèrent à de véritables combats singuliers. Le stratège des vainqueurs était Francisco de Carjaval, ami et second de Gonzalo Pizarre.

Le premier vice-roi nommé par Charles Quint, Blasco Núñez Vela, arriva à Lima en mai 1544, porteur des Nouvelles Lois qui provoquèrent la rébellion de Gonzalo Pizarre. Vaincu à Añaquito, en janvier 1546, et reconnu sur le champ de bataille, alors que gravement blessé il se confessait au chapelain de Gonzalo, Nuñez Vela eut aussitôt la tête tranchée par un esclave noir. Elle fut exposée sur le pilori de la ville de Quito.

Pedro Gasca choisi par l'empereur, atteignit Panamá au moment de l'assassinat du vice-roi. En homme habile, « un renard réussirait là où un lion avait échoué[13] » avec patience, il prépara le retour à la légitimité. Recevant l'appui d'illustres capitaines, il vainquit Gonzalo Pizarre en avril 1548 à Jaquijahuana. Ce dernier sera condamné à être mené sur le lieu du supplice à dos de mule, précédé d'un crieur public annonçant sa trahison, à avoir la tête tranchée puis exposée à la ville de Lima. Francisco de Carvajal, fut pendu, son corps dépecé, ses membres accrochés aux quatre coins de la ville et sa tête exhibée auprès de celle de Gonzalo. Jusqu'au dernier moment, il fit montre d'un humour grinçant et Cieza de León qui assista à son exécution, nous dit qu'en dépit de son grand âge, quatre-vingt-quatre ans, il était sain et vigoureux. Garcilaso

de la Vega, enfant, vit sur le pilori de la place de Cuzco, dans des cages de fer, les têtes d'hidalgos pendues, puis décapitées et envoyées dans les diverses villes du royaume. Pour achever le récit dramatique de l'aventure péruvienne, indiquons encore que Felipillo de Puechas fut pendu puis démembré par l'Adelantado Diego de Almagro de retour du Chili. L'interprète indien avait participé au soulèvement de Manco Capac. Il avoua avoir accusé faussement Atahualpa.

En cette année 1536, Cuzco est assiégée. Pour desserrer l'étau, libérer la ville des incursions indiennes, les Espagnols décidèrent de reprendre la forteresse de Sacsahuamán. Au cours de l'assaut, le jeune demi-frère de François, Juan Pizarre est blessé à la tête par une pierre. Il mourut quelques jours plus tard. Hernando de Soto, le cavalier, lui qui avait fait caracoler sa monture devant Atahualpa, après avoir été gouverneur de Cuba, entreprit une expédition en Floride, en 1539. Il parcourut d'immenses territoires, sans cesse harcelé par les natifs et s'éteignit épuisé par les fièvres en 1542, sur les bords du Mississippi qu'il avait découvert. Ses compagnons placèrent son corps à l'intérieur d'un chêne évidé qu'ils abandonnèrent au courant du fleuve. Les guerres civiles prirent réellement fin en 1554, avec le supplice de Francisco Hernandez Girón qui s'était soulevé contre l'Audience de Lima. Pedro de La Gasca, le « pacificateur du Pérou », était retourné en Espagne en 1550.

Le plus soupçonneux et le plus cruel des gouverneurs fut sans conteste Pedrarias Dávila qui, à près de soixante-quinze ans, partit pour le Darién en 1514. Très vite persuadé que Núñez de Balboa, administrateur par intérim du territoire, ignorait son autorité et continuait à agir pour son propre compte, Pedrarias Dávila décida de le convoquer. Certain de son refus, il envoya François Pizarre pour l'arrêter. En dépit de ses protestations, le gouverneur,

qui en outre était son beau-père, fit décapiter Balboa pour trahison : « vous vouliez vous rebeller contre la couronne de Castille, il n'est pas juste de vous traiter comme un fils, mais bien comme un ennemi[14] ». Ainsi mourut en 1517, dans la ville d'Acla, l'adelantado de la mer du Sud et de Panamá. Mort ignomineuse selon Bartolomé de Las Casas, au moment même où il se voyait atteindre les sommets[15].

C'est encore pour devancer l'insatiable vieillard Pedrarias Dávila que Fernand Cortez organisa deux expéditions, l'une vers le Guatemala, l'autre vers le Honduras. La première était commandée par Pedro de Alvarado, la seconde par Cristóbal de Olid. Celui-ci partit de Vera Cruz en 1524 et vit l'occasion de se libérer de la tutelle de Mexico. Francisco de Las Casas, cousin de Cortez, envoyé à la tête d'une flotte, puis González Dávila, furent arrêtés par Olid qui leur fit jurer obéissance. Sachant que Fernand Cortez en personne venait rétablir l'ordre, les prisonniers profitèrent de l'insouciance de leur hôte. Un soir qu'il bavardait en leur compagnie, ils tentèrent de l'assassiner. Francisco de Las Casas, armé d'un coupe-papier dont il se curait les ongles, le saisit par la barbe et le poignarda[16]. Olid blessé, parvint à s'enfuir : recherché et découvert, après un simulacre de procès, il eut la tête tranchée le lendemain. Les habitants de la ville Triomphe de la Croix, qu'il avait fondée, « manifestèrent leur joie de recouvrer leur liberté ».

De son côté, le beau et fougueux Pedro de Alvarado obtint le titre de gouverneur du Guatemala, après deux années de campagne. Lui aussi avait édifié au nom de sa majesté une cité d'Espagnols nommée Santiago et dont il prit la charge. On se souvient de son aventure à Quito et de son accord avec Diego de Almagro. Plus tard encore, attiré par la pointe des Baleines (Californie) et Cibola, il reçut du vice-roi Antonio de Mendoza, l'accord pour prendre le commandement d'une expédition. De retour à Mexico, il se

rendit à Jalisco pour réduire un soulèvement provoqué par les tribus Zacatecas. A Nochistlán (près de Guadalajara) il voulut prêter main-forte à Pedro López de Zúñiga et prendre d'assaut un pic où s'étaient réfugiés les rebelles. La pente était dure et caillouteuse ; un cheval qui avait glissé, rebondissant de rocher en rocher, emporta dans sa chute Pedro de Alvarado, qui situé plus bas, avait mis pied à terre pour tenter de l'éviter. Il mourut quelques jours après, le 4 juillet 1541. « Il avait été meilleur soldat que gouverneur[17]. » Comblé d'honneurs, ayant reçu l'habit de l'ordre de Saint-Jacques, à plus de cinquante ans Pedro de Alvarado n'avait pu résister à la convoitise des contrées nouvelles. Les simples soldats eux-mêmes, comme le dit Bernal Díaz del Castillo, oubliaient soudain leurs fatigues et trouvaient dans les histoires merveilleuses qui leur étaient contées, les ressources nécessaires pour accomplir d'autres exploits et braver une fois encore le danger.

Les hommes du *Victoria* avaient su eux aussi affronter avec intrépidité les périls de la mer. 18 marins menés par un gentilhomme basque, Juan Sebastián El Cano, arrivèrent le 6 septembre 1522 au port de Sanlúcar de Barrameda. Ils achevaient le premier tour du monde entrepris trois ans auparavant, sous le commandement de Magellan, avec 5 navires et 265 hommes. Celui-ci avait perdu la vie en avril 1521 : blessé tout d'abord par une flèche empoisonnée, il en reçut une autre en plein visage puis dans le bras droit : « Les ennemis se précipitèrent sur lui tous à la fois, et l'un d'eux lui fit d'un coup de sabre une telle blessure à la jambe gauche qu'il tomba la tête en avant. Aussitôt tous les Indiens se jetèrent sur lui et le percèrent à coups de lance[18]. » Jusqu'au dernier moment, Magellan avait couvert la retraite de ses compagnons. C'était une bataille inutile contre un chef indigène, pour défendre les intérêts du roi de Cebú (archipel des Philippines). Après des tribulations

inouïes, naufrages, rébellion, scorbut, l'hostilité des peuplades et de la flotte portugaise, El Cano était parvenu miraculeusement au bout du périple.

Une autre expédition fut organisée sous le commandement de Jofre de Loaisa, elle devait confirmer les prétentions espagnoles sur les îles des Épices. Sebastián El Cano âgé de 60 ans, participa à l'entreprise comme second de Loaisa. La flotte des quatre navires partit de la Corogne et le voyage vers les Moluques fut particulièrement malheureux. Trois nefs seulement franchirent le cap Horn et furent dispersées par la tempête. Au cours de la longue traversée du Pacifique, Sebastián El Cano mourut en 1526 de maladie, cinq jours après Loaisa qu'il avait remplacé. Ils eurent tous deux l'océan pour tombe.

Magellan, depuis Rio de Janeiro, naviguant vers le sud, dans l'espoir de découvrir le passage qui le conduirait à l'autre océan, avait exploré minutieusement en 1520 l'estuaire de La Plata que Juan Díaz de Solís nomma la « mer douce ». Ayant atteint, en 1516, l'île de Martín García qu'il accosta à bord d'un canot, Solís tomba dans une embuscade tendue par les indiens Guaranis. Lui et ses compagnons furent dévorés sous les yeux épouvantés de ceux qui étaient restés sur les navires.

Après l'expédition du vénitien Sebastián Cabot (1526), Pedro de Mendoza sera chargé par l'empereur Charles Quint, en 1535, de coloniser la région du río de La Plata et de poursuivre vers l'ouest, pour atteindre le Pacifique. Mission difficilement réalisable, car il fallait parcourir des centaines de lieues au travers des steppes, vaincre l'hostilité de tribus sauvages, trouver la nourriture nécessaire, pour se heurter à l'imposante barrière des Andes. Au-delà, s'étendait la terre chilienne dont la triste

renommée n’était plus à faire, après l’expédition en 1535 de Diego de Almagro.

Pourtant Pedro de Valdivia, vétéran des guerres d’Italie qui participa à la bataille de Las Salinas avec discernement, obtint l’autorisation d’occuper les territoires du sud. Elle lui fut accordée sans trop de peine par François Pizarre en 1540. Pendant treize années il s’efforça de coloniser le territoire, tour à tour géomètre, maçon, paysan, berger, « en somme fondateur, éleveur, conquérant et découvreur ». La ville de Santiago instituée, il se fit nommer gouverneur, sans parvenir toutefois à pacifier ce pays qu’il appela la « Nouvelle-Estrémadure ». De retour du Pérou en 1547, après avoir pris part à la lutte contre Gonzalo Pizarre, il reprit sa marche vers le sud, sans cesse en lutte contre les indomptables Araucans. Leur chef Caupolicán prit la tête d’un terrible soulèvement en 1553 et attaqua trois fortins que les Espagnols avaient édifiés sur les rives du fleuve Biobio, pour assurer la protection des terres déjà mises en valeur. Valdivia, alors qu’il venait au secours de l’un de ces forts, à la tête d’un détachement de quarante cavaliers, fut attaqué par des troupes d’Indiens fort nombreuses. Elles étaient dirigées par un natif, Lautaro, ancien serviteur de Valdivia, baptisé et nommé Philippe. Il avait imaginé un plan d’attaque par vagues successives afin d’épuiser la résistance des chevaux. Malgré leur bravoure, les Espagnols perdirent la bataille. Valdivia aurait pu s’enfuir, mais il voulut venir en aide à son chapelain qui n’avait pas de monture et tous deux furent faits prisonniers.

Il y eut plusieurs récits de leur mort. Valdivia aurait été tué d’un coup de massue par un vieil Indien, alors qu’il négociait auprès de Caupolicán, les conditions de sa mise en liberté. « Le cruel vieillard ne donna pas son coup en vain, car il livra Valdivia au sommeil éternel et sur le sol, dans sa chute subite, son corps dans un frémissement,

perdit la vie[19]. » L'Inca Garcilaso de la Vega donne une autre version, les Araucans auraient organisé des fêtes pour célébrer leur victoire : « A chaque danse, ils coupaient un morceau de chair de Pedro de Valdivia, et un autre du prêtre attaché près de lui, ils les faisaient rôtir devant eux et les mangeaient. » Garcilaso ajoute qu'ils auraient peut-être été dévorés une fois tués en vengeance des souffrances que Valdivia fit endurer aux Indiens. Il n'avait pas hésité dans sa marche vers le sud, à faire couper le nez et les mains de plusieurs centaines de prisonniers, provoquant ainsi la haine de tous, alors qu'il espérait intimider les chefs ennemis. Il subit vraisemblablement une mort atroce, selon les coutumes d'une guerre sans merci. Valdivia reste l'un des personnages les plus caractéristiques de ceux qui firent l'histoire de la conquête ; habile meneur d'hommes, il était à la fois noble et cruel, généreux et calculateur, opportuniste et patient. En 1554, date de son exécution, le soldat des Flandres et de Pavie, le pionnier famélique des premières années chiliennes, avait fait place à un riche colon gagné par l'embonpoint.

Lautaro qui avait trahi sa confiance, mourra en 1557 en combattant contre Francisco de Villagrán, devenu gouverneur par décision de l'Audience de Lima : « Son âme du corps mortel libérée, descendit furieuse au séjour infernal. » Le vieux Caupolicán, tombera entre les mains de Garcia Hurtado de Mendoza (fils du vice-roi du Pérou) venu à la tête d'une armée, dans laquelle se trouvait le poète Alonso de Ercilla. « Le rebelle » condamné à être empalé vif puis achevé à coups de flèches, fut conduit au supplice nu-tête, les pieds nus, traînant deux lourdes chaînes, une grosse corde nouée à son cou, tirée par le bourreau[20]

Alonso de Ercilla y Zúñiga l'auteur du poème héroïque *La Araucana* versifie la mort du rebelle, avec une réelle émotion. Il fut lui-même grâcié au tout dernier moment alors qu'il se trouvait sur l'échafaud dressé pour son

supplice. Lorsqu'une apparence de tranquillité s'étendit sur le Chili, Ercilla épuisé par les fatigues d'une guerre incertaine et les longs voyages vers les territoires brumeux du sud, décida de rejoindre Lima. Issu d'une noble famille, lui qui avait été page du prince des Asturies (futur Philippe II) et l'avait accompagné dans ses voyages en Europe, particulièrement en Angleterre, n'avait pas vocation à être chercheur d'or et moins encore propriétaire terrien. Il décida donc de participer à l'expédition lancée à la poursuite du sanguinaire Lope de Aguirre qui, « plus cruel que Néron et qu'Herodes, passa tant d'amis au fil de l'épée, ainsi que sa fille bien-aimée[21] ».

Le vice-roi Antonio de Mendoza prit vers 1560 la décision d'envoyer une armée à la conquête du bassin amazonien. Son intention première était bien la recherche des richesses, mais il voyait aussi l'opportunité d'éloigner pour un temps et peut-être pour toujours, nombre de traîne-rapières qui formaient à Lima, un milieu dangeureux pour la quiétude de la capitale. Parmi eux, Lope de Aguirre, une sorte de fou sanguinaire, contrefait de surcroît, que l'on nomma bientôt « Aguirre le Traître », ce dont il tirait gloriole. Au travers de l'immense forêt, les brigantins descendaient péniblement le cours du fleuve. Devant les obstacles continuels, l'espoir laissa place à l'irritation et Lope de Aguirre profitant du mécontentement, imagina de prendre à son compte l'exploration. Il organisa un complot, fit assassiner, le commandant Pedro de Ursúa, son successeur Fernando de Guzmán qu'il avait pourtant fait nommer, et quelques soldats restés fidèles.

Pirate, rebelle à son pays, il voulait créer pour lui seul un empire, envisageant même de reconquérir le Pérou. Sur des radeaux, la bande se perdit dans le labyrinthe des affluents et déboucha dans le bassin de l'Orénoque, après avoir erré pendant presque un an. Prise de l'île Marguerite

où se trouvait un poste espagnol, exécutions en nombre ; on dit même qu'il fit mettre à mort un prêtre qui refusait de lui donner l'absolution. Aguirre le Traître atteignit en août 1561 les côtes du Venezuela à bord d'un navire qu'il avait capturé. Marquant son passage par des pillages et des tueries, il atteignit Barquisimeto. Assiégé par Diego de Paredes et Jiménez de Quesada, il se rendit après avoir assassiné sa fille pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des assaillants. L'un de ses propres compagnons le tua d'un coup d'arquebuse ; il fut ensuite décapité par un Indien et son corps démembré. Voilà l'exemple extrême de ce que l'ambition peut produire dans un esprit tourmenté et instable. Un aventurier sans foi ni loi, qui ne recula pas devant le sacrilège et rejeta l'autorité royale.

On pourrait encore poursuivre l'énumération, mais comme le dit Bernal Díaz del Castillo, après l'abandon de la ville de Mexico, « s'il fallait dire tous ceux qui manquaient, nous n'en finirions pas de longtemps ». De son côté, Cieza de León écrit : « Dans la navigation et la découverte de tant de territoires, que de souffrances, de faim et de soif, de peurs, de dangers et de morts les Espagnols durent endurer ; que de sang versé que de vies il leur en a coûté. » En effet, peu nombreux furent les capitaines qui purent vivre longtemps dans la quiétude et l'opulence, après avoir arrêté leur quête. Parmi ceux qui eurent la chance de devenir encomenderos, dans la mesure où les querelles en justice, les révoltes indiennes et les représailles leur accordaient quelque répit, beaucoup passaient plus de temps à conter les exploits passés qu'à planter ou semer[22]

L'Espagne des illusions perdues

L'adaptation à une vie sédentaire ne se faisait pas sans peine, mais il n'était pas facile non plus, après de longues années d'absences, de regagner la Péninsule, sa province

ou son « pueblo » pour y vivre paisiblement le reste de son âge. Le nombre de ceux qui parvinrent à s'intégrer dans une société qu'ils redécouvraient, est particulièrement réduit. En métropole, l'étonnement avait fait place à l'indifférence, plus encore, on parlait d'exactions et de crimes. La suspicion en venait à dicter bien des attitudes envers ces aventuriers qui un temps avaient grisé même les plus rétifs.

Alvar Núñez Cabeza de Vaca, en récompense de son extraordinaire randonnée terminée à Mexico en 1535 et parfaitement exploitée, parce qu'il appartenait à une noble lignée, fut nommé gouverneur du Paraguay en 1540. L'empereur lui faisait obligation de recueillir les survivants de l'expédition de Pedro de Mendoza.

Cabeza de Vaca ne semblait pas avoir les capacités et l'autorité nécessaires pour mener à bien sa mission. Alors qu'il revenait d'une exploration le long du fleuve Paraguay, il dut faire face à une conspiration dans la ville d'Asunción. Relevé de ses fonctions, il fut arrêté puis expédié en Espagne. Le Conseil des Indes prenant en compte les plaintes des rebelles le condamna à huit années d'emprisonnement. Enfin réhabilité, il mourut à Séville en 1564. L'une des raisons qui avaient provoqué les troubles dans le río de La Plata, était la politique d'amitié menée envers les Indiens guaranis. L'expérience de sa longue marche lui avait appris la compréhension et le respect des indigènes.

Le conquistador Gonzalo Jiménez de Quesada fut lui aussi sanctionné par le Conseil des Indes pour avoir provoqué la mort de Sagipa, *Zipa* (roi) de Bogotá, soumis à la torture pour révéler où se trouvaient les trésors cachés à l'arrivée des Espagnols. Gonzalo de Quesada ne reçut donc pas le titre de gouverneur mais simplement celui de maréchal de la Nouvelle-Grenade (la Colombie) et une rente annuelle de 5 000 ducats. L'histoire de sa vie comporte tous les

éléments qui caractérisent le destin des conquérants espagnols : l'aventure et la puissance, le courage et la désillusion. Fernández de Lugo, gouverneur de Santa Marta sur la mer des Caraïbes, le chargea en 1536 de remonter le cours du fleuve Magdalena. Un an après atteignant la région actuelle de Santander (sud de Cali), il ne lui restait plus que cent soixante-six soldats sur les neuf cents que comptait l'expédition au départ. Plus que des flèches empoisonnées, ils avaient été victimes des « tiques, des vampires, des moustiques, des serpents voraces, des crocodiles et des jaguars ». Ils dormaient perchés sur les arbres alors que les chevaux pataugeaient dans les marécages enfoncés dans la boue jusqu'aux ventrières. Ils pénétrèrent enfin dans l'empire des Chibchas, la terre des émeraudes. Ici se place l'épisode du roi torturé. Gonzalo de Quesada fonda la ville de Santa Fe, après avoir pacifié la région et traité les indigènes avec humanité. A quelques lieues de là, s'accomplit la célèbre rencontre entre l'allemand Nicolas Federmann parti du Venezuela, le gouverneur Belalcázar venu du Pérou et Gonzalo de Quesada qui, depuis trois ans, vivait totalement isolé. Les capitaines pactisèrent et s'embarquèrent à Carthagène pour l'Espagne. De retour il s'établit à Santa Fe, profita un temps de sa rente, de son titre de maréchal et joua un rôle municipal. Mais à plus de soixante-dix ans, Gonzalo de Quesada ne put résister au désir de découvrir le fabuleux El Dorado. Après avoir touché les rives de l'Orénoque, il revint totalement épuisé et ruiné. Il mourut en 1579 à Mariquita. Gonzalo de Quesada était donc parvenu à faire ce que tant d'autres avant lui avaient souhaité, obtenir en Espagne une certaine reconnaissance de ses mérites, puis revenir sur la terre qu'il avait conquise. Sa fin fut cruelle puisqu'il périt rongé par la lèpre.

La *Niña,* on s’en souvient, atteignit Palos de Moguer le 14 mars 1492. Les Rois Catholiques qui se trouvaient à Barcelone, demandèrent à l’amiral de venir. Depuis Séville, le passage de la caravane provoquait l’étonnement et l’enthousiasme ; six indiens à la peau cuivrée, des oiseaux multicolores, des bahuts débordant d’épices et d’or. De village en village, le carillon des églises accompagnait cet équipage. Le 3 avril Colomb atteignit Barcelone. Il entra dans la ville au milieu de la foule en liesse, une troupe de cavaliers lui faisant une haie d’honneur. Ferdinand et Isabelle vinrent à sa rencontre, le relevèrent lorsqu’il mit un genou en terre pour les saluer et lui permirent, faveur insigne, de s’asseoir en leur présence. Ils écoutèrent avec beaucoup d’attention la relation de ses découvertes, furent surpris par le plumage multicolore des papegais, goûtèrent *l’ají* qui leur brûla la langue et firent baptiser les six indiens[23]. Colomb pendant plusieurs semaines partagea la vie du couple royal, reçut confirmation de tous ses droits et son fils Diego devint page du prince héritier Juan qui devait mourir quelques années plus tard.

Vers l’année 1500, Christophe Colomb avait perdu tout son prestige. Hernando, son fils, rapporte une anecdote symptomatique qui se situe approximativement à la même époque. Elle a pour lieu Grenade. Si lui et son frère, pages de la reine, croisaient sur leur chemin les mécontents revenus des Indes et qui importunaient les Rois Catholiques jusque dans l’Alhambra, aussitôt ces gens s’écriaient : « Voyez les fils de l’amiral des moustiques, de celui qui a découvert des terres de vanité et de leurre pour les hidalgos castillans et ils ajoutaient d’autres injures, au point que nous évitions de passer devant eux[24]. » Les perroquets et les bons sauvages ne faisaient plus recette. On avait finit par croire les nombreuses plaintes affirmant que Christophe Colomb et son frère ne savaient pas gouverner, du moins des gens honorables, parce qu’ils

n’avaient pas appris à administrer un pays et qu’ils étaient étrangers.

Au-delà des îles, les limites du Nouveau Monde reculaient sans cesse, mais qui voyait-on hanter les antichambres de la cour ? Les victimes, les plaignants, ceux qui venaient protester et implorer l’arbitrage du Conseil des Indes ou du monarque. Débarquaient aussi en grand équipage ceux qui sollicitaient des « capitulations » pour obtenir l’autorisation d’entreprendre une expédition. Par leurs présents, ils justifiaient la richesse des terres qu’ils avaient découvertes et qu’ils voulaient soumettre. Il s’agissait de territoires non encore explorés et les frontières entre les diverses répartitions restaient extrêmement vagues, plus encore depuis l’Espagne. Les situations étaient donc souvent confuses et, avec la meilleure volonté du monde, ce qui n’était pas toujours le cas, il était impossible d’éviter les méprises. Les conquérants avaient pourtant un besoin impératif d’obtenir l’accord de leur prince, s’ils voulaient préparer les convois avec l’assentiment de la Casa de Contratación de Séville et souhaitaient, une fois arrivés à bon port, éviter les malveillances.

Il est surprenant de voir l’imprécision avec laquelle sont déterminés les territoires que François Pizarre pourra découvrir et explorer en faveur de la couronne de Castille. Les capitulations signées à Tolède en juillet 1529 donnent les indications suivantes : « Depuis le village nommé en langue des Indiens Tenumpuela et qu’ensuite vous avez appelé Saint-Jacques, jusqu’à atteindre le village de Chincha, ce qui représente à peu près deux cents lieues de côte, plus ou moins[25]. » On sait quelles furent les conséquences d’instructions aussi floues. Celles rapportées par Fernando Pizarre, en 1534, l’étaient tout autant. Il avait fait la traversée pour donner les preuves de l’immense richesse du Pérou à l’empereur, celui-ci se trouvait à

Calatayud où il présidait alors les Cortes d'Aragon. Fernando reçut l'ordre de Saint-Jacques et fit accorder pour Diego de Almagro la possibilité de prendre possession des terres s'étendant jusqu'à deux cents lieues à partir de la limite méridionale du territoire de François Pizarre. Ce nouveau pays s'appellerait la Nouvelle-Tolède. Diego de Almagro, avide d'honneur, après avoir pris conseil de ses capitaines décida donc de s'emparer de Cuzco.

Parfois, en raison même de la vision totalement erronée des distances, certaines prétentions sont ahurissantes par leur démesure. Ainsi, Bartolomé de Las Casas en 1519, demande une concession de mille lieues, qu'il n'obtiendra d'ailleurs pas, car il se heurta à l'hostilité du prélat Fonseca. Pourtant Las Casas rêvait de pouvoir chasser du Darién Pedrarias Dávila, dont la nomination, à son avis, n'avait pu être obtenue que par l'intrigue. En réalité, sur les conseils de l'évêque de Burgos qui avait toute sa confiance, le roi Ferdinand confirma la nomination de Pedrarias, homme de sa maison et connaissant l'art de la guerre, pour calmer les désordres de la Terre Ferme. En 1522, en revanche, Charles Quint, contre toute attente, reconnut les mérites de Cortez, s'opposant à l'avis défavorable du Conseil des Indes. Le monarque se trouvait alors dans les Flandres et l'or mexicain lui était indispensable.

On peut voir combien les résolutions prises à Séville ou à Valladolid avaient des incidences, parfois dramatiques, sur les déroulements de la découverte. Ainsi le choix des hommes obéissait à des considérations ou des intérêts particuliers ; les auditeurs du Conseil des Indes, par exemple, estimant indispensable de confier des postes importants à des notables dont on imaginait sans peine le comportement.

L'empereur y ajouta une autre logique, harmoniser les grands principes de sa politique européenne et

l’établissement de son autorité sur les immenses territoires du Nouveau Monde. Si l’on compare les dates de la conquête avec celles des événements importants dans la Péninsule ou sur le vieux continent, on saisit mieux certaines attitudes du souverain. Ainsi, l’année de la marche vers le Mexique, 1519, est celle de son élection à la tête de l’empire ; 1521, date du retour de Cortez à Tenochtitlán, est en Espagne la révolte des communautés castillanes qui défendent leurs privilèges contre un jeune roi étranger, la bataille de Villalar et l’exécution des chefs rebelles. La rivalité avec François I^{er} allait se solder par une série de conflits qui avaient pour théâtre l’Italie et comme raison essentielle, la possession du Milanais. L’exploration et la soumission du Pérou ont pour parallèle la lutte contre Soliman le Magnifique et la prise de Tunis en 1535.

En somme, il fallait museler l’expansionnisme de la France, éviter son alliance avec Henri VIII d’Angleterre, défendre l’intégrité de l’Espagne, protéger le catholicisme, dans un jeu habile d’influences ou d’alliances qui s’achètent ou s’imposent. Aussi les querelles stupides pour quelques lieues d’une terre inconnue, les maquignonnages de paysans d’Estrémadure, selon des principes moyenâgeux totalement dépassés en Espagne, semblaient une aberration. L’attitude arrogante de roturiers et de petits hobereaux qui, en raison des circonstances se prenaient pour des princes et cherchaient à justifier leur bon droit à la cour, ne pouvait emporter une adhésion sans réserve.

Pourtant l’empereur savait qu’il ne pouvait soutenir sa politique, entretenir une infanterie redoutable sans les « nombreux trésors qui entrèrent en Castille grâce aux Indes ». Combien de milliers de ducats, par exemple, avait coûté la trahison du connétable de Bourbon, l’entretien de ses troupes et de ses lansquenets ? Les perles, l’argent et l’or

du Pérou suffirent à peine. L'empereur, ayant lassé les Cortes de Castille, dut solliciter l'aide de banquiers tels les Welser d'Augsbourg, qui obtinrent, par la suite, l'autorisation d'explorer le Venezuela. Certes l'intérêt de Charles Quint grandit avec la découverte des mines du Potosí, mais il laissait encore le Conseil des Indes agir en son nom.

Les lettres des officiers à leur général, des gouverneurs au prince, exaltant les exploits, détaillant les difficultés, indiquant par le menu le coût de chaque expédition, avaient pour but essentiel de souligner l'importance des services rendus et d'obtenir de justes récompenses. « Je vous supplie de dire à Sa Majesté qui je suis… la volonté qui est la mienne de continuer à le servir, qu'à son service j'ai été blessé à une jambe, la maigre solde que j'ai pu gagner jusqu'à présent ainsi que les hidalgos qui m'accompagnent et le peu de profit que jusqu'à présent nous en avons tiré », écrit Pedro de Alvarado à Cortez pour qu'il soit son intermédiaire auprès de Charles Quint. Il fallait aussi justifier les décisions prises dans le feu de l'action et faire accepter les responsabilités de commandement imposées par les circonstances.

L'exemple le plus exceptionnel est celui de Fernand Cortez qui envoya cinq lettres à l'empereur entre 1519 et 1526, dans lesquelles il fait une relation très précise de son action. Nous avons un grand nombre de rapports dus à des personnages de premier plan qui s'accordent volontiers le bénéfice des victoires en raison de leur habileté et dégagent leurs responsabilités dans les échecs subis. Les témoignages apportés par d'autres acteurs, nuancent le plus souvent ces affirmations trop catégoriques. Nous pourrions en trouver maintes preuves dans l'œuvre de B. Díaz del Castillo qui certes, avait une très grande

admiration pour son chef, mais lui reprochait de s'attribuer « la découverte et l'honneur de toute chose[26] ».

Les chroniques et récits eurent bien des attraits pour les lecteurs espagnols habitués au monde fantastique du roman de chevalerie. Ils voyaient se concrétiser un univers jusque-là imaginaire. L'or et les pierres précieuses, les coutumes étranges : guerriers emplumés et frénétiques, combats à un contre cent, la divine Providence, la flore luxuriante, animaux inconnus, ouragans et tempête, palais étincelants, captives indigènes, triomphe du pieux chevalier : c'est aussitôt la haine injustifiée du roi Lisuarte contre Amadis le bâtard, l'île Ferme ou la lutte contre l'Endriague crachant le feu.

Au Conseil des Indes, arrivaient cependant d'autres déclarations. Le roi lui-même recevait directement des témoignages d'une toute autre nature, lettres de dénonciation, missives rédigées par les conseillers d'une ville et se plaignant de la gestion de tel alcalde ou tel gouverneur, enfin et surtout les écrits de religieux qui protestaient inlassablement contre les malversations et les forfaits, parfois, nous l'avons vu, avec une exaltation qui déformait la réalité. Cette vision de la conquête avait fortement marqué les conseillers du prince et les pionniers, qui exploraient la Terre Ferme, ne parvinrent pas à faire oublier cette triste réputation. Ils avaient pourtant combattu de farouches guerriers et craint leurs flèches empoisonnées. Ils avaient assisté à des sacrifices humains, ils redoutaient la trahison de ceux qui les avaient rejoints, les sachant habiles et rusés. Leur connaissance des Indiens divergeait le plus souvent de la représentation donnée par Bartolomé de Las Casas peignant un monde de peuplades innocentes, douces brebis sans rancœurs et sans haine, prêtes à recevoir avec docilité la sainte foi catholique[27]

Les souverains, se fondant sur les rapports des moines qui dans leur immense majorité, avaient su éveiller l'estime et le respect des natifs, confirmant ces informations par leur impression personnelle formée au contact des messagers ou des fonctionnaires venus les instruire, prirent une série de mesures, édictèrent des lois qui ne pouvaient que désemparer les conquérants. Ces derniers comprenaient d'autant moins, qu'ils avaient la certitude d'être calomniés et grugés. La formule du *requerimiento,* sommation lue et traduite en langue indienne, donnait la possibilité de réduire en esclavage ceux qui s'opposaient au roi d'Espagne et à son Dieu : « ... Et nous prendrons vos personnes et vos femmes et fils et les ferons esclaves et comme tels, nous les vendrons et disposerons d'eux comme Nos Altesses l'ordonneraient et nous vous prendrons vos biens et vous ferons subir tous les dommages et maux que nous pourrons, comme à des vassaux qui n'obéissent pas, ni veulent recevoir leur seigneur, s'opposant à lui et le contredisant[28]. »

En conséquence, les Espagnols avaient des esclaves indiens « marqués au fer de Sa Majesté » — , qui par ailleurs recevait sa part et en faisait commerce. « Faire de ces barbares presque sauvages, des esclaves, ce sera rendre un grand service à Votre Majesté et ce sera profitable aux Espagnols, car ils tireront l'or des mines et de plus il se pourrait qu'à notre contact, certains puissent sauver leur âme », écrit Fernand Cortez à Charles Quint, au sujet des Chichimèques. C'est l'attitude exemplaire d'un capitaine soumis à son souverain dont il souhaite agrandir la puissance. Le refus de différencier les conditions d'existence aux Indes avec celles de la Péninsule, ne pouvaient trouver de justification aux yeux des conquistadores. Il leur était donc difficile de s'intégrer dans une société espagnole retrouvée après plusieurs décennies. Un pays totalement changé s'offrait à eux, épuisé dans la

défense de l’empire et dans sa lutte pour l’hégémonie avec la France, soumis à l’intérieur, à une administration royale centralisée.

Les conditions d’existence étaient différentes ; Valladolid avait été choisie par l’empereur comme résidence de la cour, au mépris de Tolède trop marquée par la résistance des Comuneros. Séville était devenue et de loin, la ville la plus peuplée d’Espagne, atteignant au moins 100 000 habitants, en raison du commerce avec l’Amérique. Comme l’écrit Garcilaso de La Vega qui avait trouvé refuge dans la famille de son père, en Andalousie et se plaignait amèrement de la cherté de la vie, la mer d’or et d’argent répandue depuis les Indes, baignait de ses vagues toutes les nations du monde[29]. Ces richesses attiraient une population trouble mais développaient aussi un grand nombre de commerces, créaient des classes nouvelles de marchands’ et de banquiers dont l’autorité ne cessait de grandir. Ceux qui avaient regagné la Péninsule ne rêvaient plus que de finir leurs jours aux Indes que le temps et l’éloignement paraient de tous les charmes.

L’opposition de l’Église, les désordres continuels, l’impossibilité d’appréhender une situation mouvante, la défiance envers ces soldats devenus hidalgos, envers ces hidalgos maîtres de territoires plus vastes que l’Espagne poussèrent l’empereur et ses conseillers à imposer dans toute sa force l’autorité espagnole. La conquête touchait à son terme. Avec la venue à Mexico en 1535 du vice-roi Antonio de Mendoza puis son départ à Lima en 1530, une ère coloniale débutait qui se poursuivrait jusqu’à la bataille d’Ayacucho en 1824 et la défaite du dernier représentant de la couronne José de la Serna.

CONCLUSION

Né avec le siècle, Charles Quint « prit sa retraite à 55 ans, comme un douanier[1] », selon la plaisante expression de Giono. En 1556 l'action des guerriers et des conquérants était quasiment terminée. Certes, les Araucans tenaient encore la dragée haute aux nouveaux maîtres (ils ne signeront un traité de paix qu'en 1641, pour ainsi dire de puissance à puissance) ; certes, plusieurs soulèvements auront lieu au cours des temps dans les territoires jadis soumis aux Incas, mais la lutte répressive sera menée par des troupes régulières sous les ordres du vice-roi de Lima.

Pour lors, les survivants et les vétérans des premiers exploits se comptent sur les doigts des deux mains. Sans aucun doute, ont-ils le sentiment d'avoir participé à une entreprise à nulle autre pareille et l'orgueil (mêlé d'amertume) emplit-il leur cœur. Ils voient autour d'eux les fonctionnaires s'efforcer de transformer le Nouveau Monde en province espagnole. Parfois, ils ont conscience d'avoir assisté à des scènes d'une cruauté inexcusable, peut-être même d'y avoir participé. Plusieurs l'ont écrit et ont approuvé l'évident châtiment que Dieu sembla imposer aux coupables : Diego de Landa[2] par exemple et Cieza de León[3], sans parler bien entendu de Las Casas[4]. Sans doute aussi se sont-ils rendu compte qu'ils étaient à l'origine d'une modification fondamentale dans la vision du monde et que le mode de vie de l'Europe et des terres nouvelles allait changer grâce à de multiples apports réciproques.

Eurent-ils conscience de l'énorme renouveau alimentaire que les produits américains allaient fournir au vieux continent ? Cela n'est pas impossible si l'on en juge par la minutie avec laquelle beaucoup d'entre eux décrivent les cultures et les mets indiens. Oviedo, par exemple, consacre de nombreuses pages à l'observation de la culture du maïs et à l'utilisation qui en est faite. Déjà, en 1520, les indigènes étaient friands de cette « pâte de maïs que l'on enveloppe dans une feuille de la même plante et que l'on place dans la braise où elle cuit[5] », tout à fait semblable aux *tamales* actuels. De même il n'oublie aucun détail lorsqu'il présente une autre « sorte de pain nommé *cazabe* (cassave)[6] » élaboré grâce au yucca. D'ailleurs l'œuvre d'Oviedo est une mine inépuisable de renseignements, toujours présentés avec minutie et vivacité : il suffirait pour s'en persuader de lire le compte rendu d'une pêche effectuée à l'aide d'un rémora ou celui d'une chasse aux oies sauvages. Dans le premier cas nous voyons les indiens caresser et encourager chacun son poisson-ventouse avant de le lancer vers la proie convoitée ; dans le second cas, nous admirons des nageurs exceptionnels qui s'avancent silencieusement vers les oies au repos sur un lac. Auparavant ils ont glissé leur tête dans une calebasse creusée, ce qui leur permet de se mêler à des citrouilles flottantes disposées là auparavant. Saisir un oiseau « sans défiance », le noyer, l'attacher à la ceinture est alors un jeu d'enfant[7]…

Bien sûr, l'oie ornait déjà les tables princières européennes, mais la dinde, faut-il le rappeler, fut ramenée du Mexique. C'est du Pérou par contre qu'est originaire la pomme de terre (*papa*) dont Oviedo explique qu' « elle ressemble à la truffe et une fois bouillie elle est aussi moelleuse que la châtaigne. Elle n'a pas plus de cosse ou de coquille que la truffe et, comme elle, elle pousse sous terre[8] ».

Ajoutons pêle-mêle à ces conquêtes gastronomiques le haricot, originaire du Mexique méridional, la tomate, le poivron et le piment (*ají*) « que les Espagnols de retour des Indes préfèrent ensuite au poivre[9] », l'ananas « l'un des fruits les plus beaux et les plus savoureux du monde ; il suffit d'en avoir un ou deux dans une maison pour qu'il la parfume tout entière[10] ». Citons enfin le maïs, le chocolat, l'avocat, la goyave, la patate douce, etc.

Terminons ce court inventaire par le tabac et la coca. L'usage du premier est observé par Oviedo dans les îles : « Les indiens de La Hispaniola se livrent à un vice très mauvais : ils respirent des sortes de fumigations d'une herbe qu'ils nomment « tabac » et qui les plonge dans l'inconscience. Ils utilisent des tubes creux de la grosseur du petit doigt et qui sortent d'un tube central. Les deux petits tubes sont placés dans les narines et le tube central reçoit la fumée que dégage l'herbe qui brûle sur des braises[11]. » Pour ce qui est de la coca, Cieza de León lui consacre tout un chapitre dans sa *Chronique du Pérou*[12]. La légende indienne affirmait, selon certains, que la coca donnerait aux peuples asservis leur vengeance future.

De leur côté, les conquérants pouvaient s'enorgueillir d'avoir répandu partout la vraie foi salvatrice et peut-être d'avoir donné à ces populations hétégorènes un langage unique et sonore. Ils étaient conscients, par ailleurs, d'avoir introduit dans les terres nouvelles des produits et des animaux inconnus jusqu'alors et surtout des techniques utiles au développement de tous. Mais leur vision n'avait pas, ne pouvait pas avoir, le recul nécessaire ou l'objectivité scientifique que l'histoire aurait dû s'efforcer d'obtenir par la suite. Ils ne pouvaient concevoir qu'ils avaient sans doute paralysé une civilisation et une culture originales ; qu'ils avaient fait acte de violence sociale en imposant des modes de vie et de pensée traumatisantes.

Est-il raisonnable de faire grief à des hommes à peine sortis du Moyen Age de n'avoir pas appliqué des « droits de l'homme » élaborés bien plus tard et si souvent violés depuis ? Comment demander une véritable objectivité paisible à des hommes emportés par le tourbillon de la conquête et englués dans leurs certitudes divines ?

Cette histoire des conquistadores ne prétend donc pas être le reflet d'une réalité historique critique. Elle est fondée presque exclusivement sur les chroniques écrites par des participants ; elle rapporte ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils ont ressenti. Quelque part, Cabeza de Vaca nous dit des Indiens qui l'attaquent : « Je ne sais pas s'ils étaient vraiment gigantesques, mais tout au moins, ils nous apparaissaient comme tels[13]. » Un autre, moins prudent, nous eût peut-être affirmé qu'un peuple de géants s'était opposé à ses troupes. Il ne nous aurait pas été permis de vérifier la taille véritable des combattants et tel n'était pas le propos de ce livre. Il s'agissait de se replonger dans la fièvre d'une aventure sans précédent en s'efforçant de conserver une partie du regard et des pensées des acteurs. Surtout, il fallait échapper aux idées reçues et démontrer que les noirs tableaux tracés par l'abbé Raynal[14] ou Marmontel[15] (entre autres) ne présentaient pas aux lecteurs une vision objective. Bien entendu, essayer d'expliquer et de comprendre ne signifie pas tout excuser, mais permet de mieux apprécier la réalité de faits qui ne doivent pas être détachés de leur époque.

L'énorme empire, nous le savons, se disloqua au moment des guerres napoléoniennes sous l'impulsion des curés Hidalgo (1811) et Morelos (1815) au Mexique, et sous l'action des Belgrano, Artigas, Sucre, O'Higgins, San Martín, Miranda et surtout Bolívar partout ailleurs. Enfin, en 1898 le conflit contre les Etats-Unis d'Amérique du Nord arracha à l'Espagne ses ultimes possessions lointaines, Cuba et les îles Philippines (traité de Paris). La patrie des

conquistadores se trouva dès lors presque réduite à ses limites péninsulaires. L'orgueil espagnol, encore tourné vers le rôle historique prééminent qui fut le sien, en ressentit un choc psychologique profond. La jeunesse qui avait vingt ans en 1898 — *la generación del noventa y ocho* — se posa le problème lancinant de la place réelle de l'Espagne dans le monde. Peut-être est-il temps pour d'autres nations, autrefois puissantes, de mesurer plus exactement leur poids réel dans l'univers.

CHRONOLOGIE COMPARÉE 1469-1556

1469	Mariage d'Isabelle et de Ferdinand	
1492	Premier voyage de Colomb (Lucayes, Grandes Antilles)	Prise de Grenade. Expulsion des Juifs d'Espagne
1493	Deuxième voyage de Colomb (Jamaïque, Petites Antilles)	Le pape Alexandre VI publie la bulle *Inter Cætera* qui partage le monde en deux (Espagne-Portugal). Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne.
1494	Traité de Tordesillas entre Castille et Portugal (partage du monde)	Début des guerres d'Italie (Charles VIII)
1497	J. Cabot longe le Labrador	Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance
1498	Troisième voyage de Colomb (île de la	Louis XII, roi de France

	Trinité, côte du Venezuela)	
1499	Les frères Pinzón longent la côte des Guyanes et du Brésil jusqu'à la hauteur de l'embouchure de l'Amazone. Juan Díaz de Solís longe la côte du Honduras. Alonso de Ojeda et Juan de La Cosa terminent la reconnaissance de la côte du Venezuela	*La Célestine* de Fernand de Rojas (Espagne)
1500	Cabral poursuit la découverte des côtes du Brésil (Portugal)	Naissance du futur Charles I^{er} (Quint) à Gand. Soulèvement arabe dans les Alpujarras
1501	Américo Vespucci parvient à la hauteur du Rio de Janeiro	
1503	Organisation de la Casa de Contratación à Séville. Autorisation de mise en esclavage les Indiens Caribes pris en actions guerrières	Victoire contre les Français à Cerignole et Garigliano (Gonzalve de Cordoue)
1504	Mort d'Isabelle la Catholique. Retour du dernier voyage de Colomb. Publication	

	du *Mundus Novus* d'Américo Vespucci	
1508	Bulle *Univesalis Ecclesiae.* Díaz de Solís sur les côtes du Yucatán	*Éloge de la folie* d'Érasme (Pays-Bas). *Amadis de Gaule* (Espagne)
1509	Reconnaissance de la Castilla del Oro et du golfe d'Urabá. Les encomiendas sont autorisées	Conquête d'Oran par l'Espagne. Henri VIII, roi d'Angleterre. Naissance de Michel Servet
1510	Première audience à Saint- Domingue. Fondation de Santa María la Antigua (Terre Ferme)	Conquête de Bougie et de Tripoli, mais désastre espagnol à Los Gelves
1511	Sermon du padre Montesinos contre les cruautés et premier évêché à Saint-Domingue	
1512	Lois de Burgos (défense des Indiens)	
1513	Vasco Núñez de Balboa découvre le Pacifique. Juan Ponce de León touche la Floride	
1515		François I^{er}, roi de France. Victoire de

		Marignan. Invasion française du Milanais. Rénovation du château de Blois-Chenonceaux
1516	Díaz de Solís parvient au río de La Plata. Charles I^{er}, roi d'Espagne	Mort de Fernando le Cathotique. Cisneros régent. *Arioste, Roland furieux* (Italie). *l'Utopie* de Thomas More (Angleterre)
1518	Juan de Grijalva touche le Mexique	
1519	Cortez débarque au Mexique et s'empare de Mexico. Première épidémie de variole à Haïti	Mort de Maximilien I^{er}. Mort de Léonard de Vinci au château d'Amboise. Charles I^{er} d'Espagne, empereur Charles Quint
1520	Passage du détroit de Magellan vers le premier tour du monde par El Cano (1522). La Nuit triste de Mexico, mais victoire d'Otumba	Entrevue du Drap d'or (Henri VIII et François I^{er}). Mort de Raphaël. Excommunication de Luther
1521	Prise de Mexico par Cortez. Juan Ponce de León essuie un échec en Floride	Victoire de Charles Quint (Villalar) contre les nobles Castillans. Début de la guerre

		entre Charles Quint et François I^{er}
1524	Création du Conseil royal des Indes. Les douze premiers franciscains sont reçus par Cortez à Mexico. Verrazzano longe la côte des États-Unis actuels pour le compte de François I^{er}	Mort de Bayard en Italie
1525	Exécution de Cuauhtémoc par Cortez	Défaite de Pavie. François I^{er} prisonnier. *De la véritable et de la fausse religion* par Zwingli (Allemagne)
1526	*Historia natural de las Indias* par Fernández de Oviedo. Cortez explore le Honduras, Francisco de Montejo le Yucatán	
1527	Pizarre au Pérou	Sac de Rome par les Impériaux
1528	Mort de Pánfilo de Narváez en Floride	Mort de Dürer

1529	Destitution de Cortez et nomination d'une audience présidée par Nuño de Guzmán	Paix des Dames à Cambray (signée par Louise de Savoie pour François I^{er} et Marguerite d'Autriche pour Charles Quint). Les Turcs sont devant Vienne
1531		Henri VIII chef de l'Église d'Angleterre
1532	Capture d'Atahualpa par Pizarre. Découverte de la Californie	*Adolescence clémentine* de Clément Marot (France). *Gargantua* et *Pantagruel* de Rabelais (France). *Le Prince* de Machiavel (Italie)
1533	Création du collège d'Indiens à Tlaltelolco (Mexico) par les franciscains. Prise de Cuzco, exécution d'Atahualpa. Jacques Cartier atteint Terre-Neuve et le Labrador	Henri VIII répudie Catherine d'Aragon : début du schisme anglican. Titien, *Portrait de Charles V*
1534		Constitution de la Compagnie de Jésus
1535	Création de la vice-royauté de Nouvelle-	Expédition de Charles Quint en Afrique du

	Espagne. Alvarado en Équateur	nord. Traité d'alliance entre François I^{er} et Soliman le Magnifique. Édit condamnant les hérétiques aux Pays-Bas
1536	Soulèvement de Manco Capac au Pérou. Almagro au Chili. Fondation de Buenos Aires par Pedro de Mendoza	Invasion de la Provence par les Espagnols. *L'Institution chrétienne* de Calvin. Mort d'Érasme
1537	Mission dominicaine au Guatemala	Barberousse combat Andrea Doria en Méditerranée
1538	Création de l'audience de Panamá et de l'université de Santo Domingo	
1539	Hernándo de Soto en Floride. Rencontre en Colombie de Belalcázar, Federman et Quesada	
1540	Valdivia au Chili. Alvar Núñez Cabeza de Vaca au Paraguay. Francisco de Montejo (le jeune) au Yucatán	Paul III reconnaît la Compagnie de Jésus

1541	Assassinat de François Pizarre	Calvin organise la théocracie genevoise
1542	Audiences de Lima et du Guatemala. Promulgation des Lois Nouvelles sur les Indiens	Les Espagnols aux Philippines. Couronnement de Marie Stuart en Écosse
1543	Orellana descend le haut Amazone. Début des guerres civiles au Pérou	Éditions des œuvres de Boscán et de Garcilaso
1545	Découverte des mines d'argent du Potosí (Haut-Pérou) et de Zacatecas (Mexique)	Ouverture du concile de Trente
1546	Mort de Cortez	
1547	Création des archevêchés de Lima et Mexico et des audiences de Santa Fe et de Bogotá	Mort de François I^{er} (Henri II). Mort de Henri VIII d'Angleterre (Édouard VI). Victoire de Charles V contre les princes protestants à Mühlberg. Naissance de Miguel Cervantes y Saavedra
1548	Gonzalo Pizarre exécuté par de La Gasca	

1549		*Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay
1551	Fondation de l'université royale et pontificale de Mexico et de Lima	Occupation de Metz, Toul et Verdun par les Français
1552	Publication de *La Destrucción de las Indias* par Bartolomé de Las Casas et de *Historia de las Indias y conquista de México* par López de Gómara	Alliance de Henri II avec les princes protestants d'Allemagne
1553	Valdivia est tué par les Araucans au Chili	Charles Quint lève le siège de Metz et cède les Deux-Siciles à son fils. Mort d'Édouard VI d'Angleterre ; Marie Tudor règne. Michel Servet brûlé à Genève
1554		Marie Tudor épouse le futur Philippe II d'Espagne qui devient prince consort. Victoire de Henri II contre les Impériaux à Renty. *Lazarillo de*

		Tormes est publié en Espagne
1556	Instructions royales recommandant d’utiliser les mots *descubrimiento* (découverte) et *poblador* (colon) au lieu de *conquista* et *conquistador*	Charles V abdique en faveur de son fils Philippe II et se retire au monastère de Yuste. Au Pays-Bas, manifestation des Gueux. Mort d’Ignace de Loyola

NOTES

CHAPITRE I

1

López de Gómara, *Historia de las Indias,* Madrid, Académie espagnole, coll. « B.A.E. », t. XXII, p. 166 b.

2

Selon la revue *National Geographic Society,* n° de novembre 1986, Christophe Colomb aurait abordé un minuscule îlot, Samanta-Cay, à 140 kilomètres plus au sud que San Salvador.

3

1 arroba mayor = 8 azumbres, soit sensiblement 17 litres. 1 azumbre avait une contenance d'un peu plus de 2 litres. Une « tonelada castellana » n'atteignait pas 1 000 litres.

4

Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias,* II, B.A.E., t. XCVI, p. 13 a.

5

Colón Hernando, « Historia del almirante », Historia 16, n° 1, chap. XVIII, p. 99.

6

Antilia : cette île imaginaire, dans la carte dessinée par Paolo Toscanelli en 1474, se trouvait à mi-distance des côtes africaines et de Cipango. Martin Behaim en 1492 la situe sur le tropique du Cancer, à quelque vingt degrés

au sud des Açores. En 1484, Christophe Colomb proposa à Jean II de Portugal, de financer une expédition vers l'ouest. Le roi poussé par la méfiance ou souhaitant devancer le génois, fit armer deux caravelles pour atteindre l'île Antilia. Ce fut une recherche vaine. Selon Bartolomé de Las Casas, Américo Vespucci à son deuxième voyage en 1500, donna le nom d'Antilia à La Hispaniola.

7

Albert Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique,* Montréal, Édition G. Le Pape, 1979, p. 160.

8

B. de Las Casas, *op. cit.,* p. 16 a.

9

Hernández de Oviedo y Valdés, *Sumario de la natural historia de las Indias,* Madrid, Académie espagnole, coll. « B.A.E. », t. XXII, p. 473.

10

Fernand Cortez, *Cartas de relación de la conquista de México,* Buenos Aires, Éd. Espasa-Calpe, coll. « Austral », vol. 547, p. 294 *(Carta quinta).*

11

Cristophe Colomb, B. de Las Casas (ed.), *Los cuatro viajes del almirante,* Buenos Aires, Éd. Espasa-Calpe, coll. « Austral », vol. 633, p. 165.

12

Vicens Vives, *Historia de España y América,* Barcelone, Gráficas Instar 1982, t. III, p. 327.

13

Bernal Díaz del Castillo, *Verdadera historia de los sucesos de la conquista de la Nueva España,* Paris, Ch. Bouret, t. I, chap. LVIII, p. 203.

14

C. Colomb, *op. cit.,* p. 52.

15

Centre national de la recherche scientifique, 1972, « Charles Quint et son temps », Richard Konetzke, p. 107.

16

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. I, p. 473.

17

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* t. I, chap. VI.

18

F. Cortez, *op. cit.,* p. 227.

19

López de Gómara, *op. cit.,* p. 170 a.

20

B. de Las Casas, *op. cit.,* p. 13.

21

C. Colomb, *op. cit.,* p. 174.

22

H. Colón, *op. cit.,* p. 289.

23

B. de Las Casas, *op. cit.,* p. 292.

24

H. Colón, *op. cit.,* p. 310.

25

H. Colón, *op. cit.,* p. 233.

26

H. Colón, *op. cit.,* p. 308, de Las Casas, *op. cit.,* p. 63.

27

C. Colomb, *op. cit.,* p. 190.

28

A. Rousin, *op. cit.,* « Américo Vespucci, lettre à Solderini », p. 257.

29

F. Cortez, *op. cit.,* p. 69.

30

Dès l'année 1518 (instructions datées du 23 octobre) Diego Velázquez, gouverneur de Cuba, demandait à Cortez de rechercher la terre des amazones et de savoir s'il existait des peuplades caractérisées par de très grandes oreilles ou des têtes de chien.

31

B. de Las Casas, *La destrucción de las Indias,* Paris, Ch. Bouret, p. 105.

32

Aux archives des Indes, à Séville, une carte datée de 1778, situe la lagune Parime (ou mer Dorée, ou mer Blanche) au sud-ouest de la Guyane.

33

Alexandre de Humboldt, *Voyage dans l'Amérique équinoxale,* Paris, Maspero, 1980, t. II, p. 16. (Introduction, Choix et notes de Ch. Minguet.)

34

Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán,* Paris, Éd. Genet, 1928, t. I, p. 96.

CHAPITRE II

1

Journal de bord de Christophe Colomb, Sommets de la littérature espagnole, Lausanne, Éd. Rencontres, 1961, vol. III, p. 356-357.

2

C. Colomb, *op. cit.,* p. 358-359.

3

C. Colomb, *op. cit.,* p. 360-361.

4

C. Colomb, *op. cit.,* p. 362.

5

C. Colomb, *op. cit.,* p. 363.

6

C. Colomb, *op. cit.,* p. 366.

7

C. Colomb, *op. cit.,* p. 372.

8

C. Colomb, *op. cit.,* p. 390.

9

C. Colomb, *op. cit.,* p. 411.

10

C. Colomb, *op. cit.,* p. 419.

11

C. Colomb, *op. cit.,* p. 438.

12

C. Colomb, *op. cit.,* p. 440.

13

Samuel Eliot Morison, *Christophe Colomb,* Paris, Julliard, 1968, p. 250-251.

14

S. Eliot Morison, *op. cit.,* p. 301.

15

S. Eliot Morison, *op. cit.,* p. 303.

16

Bernal Díaz del Castillo, *La conquista de Nueva España,* Paris, Librería de la Vinda de Ch. Bouret, 1936, chap. III, p. 30.

17

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XIII, p. 62.

18

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XIV, p. 63.

19

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XLIV, p. 157.

20

H.B. Parkes, *Histoire du Mexique,* Paris, Payot, p. 35.

21

Mireille Simoni-Abbat, *Les Aztèques,* Paris, Le Temps qui court, 1976, p. 116.

22

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. XCII, p. 43 *sq.*

23

Gómara, *Conquista,* chap. « El osario que los Mejicanos tenian para remembranza de la muerte ».

24

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLII, p. 85.

25

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLII, p. 84.

26

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XLVI, p. 165.

27

P. de Cieza de León, *La Crónica del Perú,* Buenos Aires, Éd. Espasa-Calpe, coll. « Austral », vol. 507, chap. XIX, p. 76.

28

Rafaël Karsten, *La Civilisation de l'empire Inca,* Paris, Payot, 1972, p. 213.

29

Siegfried Huber, *Au royaume des Incas,* Paris, Plon, 1954, p. 214.

30

Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán,* Éd. Genet, 1928, chap. XXVIII, p. 202.

31

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LXIV, p. 226.

32

B. Díaz del Castillo, vol. I, chap. LXX, p. 246.

33

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LXXVIII, p. 278.

34

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LXXXIII, p. 297.

35

« Hernán Cortés : Tercera carta relación (15 de mayo de 1522) », *Historia 16,* 1985, p. 185.

36

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLIII, p. 89.

37

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLII, p. 85.

38

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLVI, p. 116-117.

39

Albert Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique,* Montréal, Éd. G. Le Pape, 1979, p. 247.

40

A. Ronsin, *op. cit.,* p. 255.

41

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XI, p. 58.

42

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XII, p. 61-62.

43

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XIX, p. 78.

44

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XX, p. 79.

45

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XXVIII, p. 98.

46

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap II, p. 27.

47

Reay Tannahill, *Le Sexe dans l'histoire,* Paris, Laffont, 1982, p. 233.

48

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap LI, p. 180.

49

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LXIV. Dans ce chapitre, l'auteur signale que ce vice sodomite est le fait d'une petite partie de la population du royaume car « les

princes Incas et les autres seigneurs de ces terres sont exempts de ce péché ».

50

Reay Tannahill, *op. cit.,* p. 234-235.

51

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XLIV, p. 145.

52

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LII, p. 163.

53

Reay Tannahill, *op. cit.,* p. 233. L'auteur cite Gonzalo Fernández de Oviedo d'après *La Historia general de las Indias*.

54

Gómara, *Descubrimiento de la mar del Sur,* Madrid, Académie espagnole, coll. « B.A.E. », t. XXII.

55

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXXXV, p. 240-241.

56

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CXLIII, p. 5.

57

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLVII, p. 122.

58

Alvar Núñez Cabeza de Vaca, *Comentarios,* Paris, Fayard, 1980, chap. XLIII, p. 277.

59

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XXXVII, p. 133.

60

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LXXVII, p. 272.

61

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. VI, p. 50.

62

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XLIV, p. 145.

63

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XLIX, p. 156.

64

Hernández de Oviedo y Valdés, *Sumario de la natural historia de las Indias,* chap. X.

65

Garcilaso de La Vega, *Comentarios reales,* Buenos Aires, Éd. Espasa-Cape, coll. « Austral », vol. 376, chap. XXXVIII.

66

F.A. Kirkpatrick, *Les Conquistadores espagnols,* Paris, Payot, 1935, p. 112.

67

Alvar Núñez Cabeza de Vaca, *Naufragios,* chap. XXXVIII, p. 198.

68

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. XCI, p. 31.

69

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. XC, p. 29.

70

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. XCVII, p. 70 à 72.

71

Siegfried Huber, *op. cit.,* p. 196.

72

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LXXVIII, p. 276.

73

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. LXXXVI, p. 16.

74

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. XCII, p. 44.

75

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LXXXII, p. 224.

CHAPITRE III

1

Bernal Díaz del Castillo, *La conquista de Nueva España,* vol. I, chap. XV, p. 65.

2

La première *Carta relación,* rédigée par les personnages officiels de la ville de Vera Cruz et adressée à la reine doña Juana et à son fils l'empereur Charles V (le compte rendu de Cortez fut perdu après avoir été pris par le pirate français Fleury) donne des informations différentes. Il y est dit : « Diego Velázquez fournit seulement le tiers des navires de la flottte et le capitaine Fernand Cortez paya de ses deniers les deux autres tiers et tous les frais. » Madrid, *Historia 16,* p. 40.

3

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XX, p. 79.

4

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XXV, p. 95.

5

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LVII, p. 201.

6

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. XCV, p. 63.

7

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CXLVIII, p. 39.

8

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XCI, p. 35.

9

« *Hernán Cortés ; Tercera carta relación* », *Historia 16,* 1985, p. 227.

10

Pour avoir une idée du point de vue indien, voir Miguel León Portilla, *El Reverso* de la *conquista,* Mexico, Éd. Joaquin Mortiz, 1964, p. 67. Les impressions indiennes rapportées par León Portilla sont tirées de : *Títulos de la Casa Ixquin Nehaib,* publiés par Adrian Recinos, dans *Crónicas indígenas de Guatemala,* Guatemala, Éd. Universitaria, 1957.

11

José Luis de Rojas, « *Alvarado conquista Guatemala* », *Historia 16,* p. 114.

12

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXXVIII, p. 195 à 210.

13

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLII, p. 79. Les trois extraits présentés ici sont fidèlement traduits. Les variations de temps (présents de narration après passés) ont été conservées de sorte que l'émotion et la vivacité du récit apparaissent mieux.

14

Inca Garcilaso de La Vega, *op. cit.,* p. 186 à 191.

15

Pour de plus amples informations sur ce sujet, voir l'article de Mercedes Guinea Bueno, professeur à l'université Complutense de Madrid et intitulé, « La crisis demográfica del México central provocada por la Ilegada de los Españoles ».

16

Le Nouvel Observateur, n° 1129, 27 juin au 3 juillet 1986.

17

Voir dans la revue *l'Histoire,* n° 63, janvier 1984, l'article de Anne-Marie Moulin et Robert Delort, « Syphilis mal américain ? ».

18

Alvar Núñez Cabeza de Vaca, *Comentarios,* chap. I, p. 209.

19

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXXIX, p. 212.

20

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXXXIII, p. 232.

21

Inca Garcilaso de La Vega, *op. cit.,* p. 167.

22

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXLI, p. 280.

23

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXXXIV, p. 237.

24

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. cxxxi, p. 226.

25

Pedro de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LIV, p. 170.

26

Inca Garcilaso de La Vega, *op. cit.,* p. 166 à 169.

27

Inca Garcilaso de La Vega, *op. cit.,* p. 208 à 213.

28

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit., Comentarios,* chap. LIV, p. 303.

29

Hernández de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. VIII.

30

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. LXXXI, p. 508.

31

A. Núñez Cabeza de Vaca, *Comentarios,* chap. II, p. 211.

32

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XI, p. 56.

33

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XXXV, p. 123.

34

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. LXXXIX, p. 26.

35

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. XL, p. 144.

36

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. LXI, p. 316.

37

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XVIII, p. 122.

38

F. Cortez, *op. cit.,* p. 390.

39

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. VII, p. 52.

40

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XXIII, p. 141.

41

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XXVII, p. 151.

42

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. II, chap. CXV, p. 137.

43

F. Cortez, *op. cit.,* p. 377.

44

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. L, p. 292.

45

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XIV, p. 105.

46

Diego de Landa, *op. cit.,* chap. II, p. 33.

47

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XVIII, p. 122.

48

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. LVII, p. 498.

49

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. II, p. 37.

50

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. IX, p. 55.

51

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. LXXXIII, p. 511.

52

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XVIII, p. 124.

53

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XXII, p. 139 et 140.

54

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XXXII, p. 175.

55

F. Cortez, *op. cit.,* p. 387.

56

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. I, chap. LXII, p. 220.

57

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. VIII, p. 84.

58

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. V, p. 71.

59

F. Cortez, *op. cit., Carta segunda,* p. 165.

60

López de Gómara, *Historia de las Indias,*

61

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit., Comentarios,* chap. LIV, p. 303.

62

Relación que dio el provisor Morales sobre las cosas que convenían probarse en el Perú, ms ; P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XLIII, p. 142.

63

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XVI, p. 70.

64

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XIV, p. 103.

65

A. Núñez Cabeza de Vaca, *op. cit.,* chap. XVII, p. 118.

66

Garcilaso de La Vega, *op. cit.,* vol. III, chap. VI, p. 132.

67

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* vol. III, chap. CLVI, p. 116.

CHAPITRE IV

1

López de Gómara, *La Conquista de México,* Madrid, Académie espagnole, coll. « B.A.E. », t. XXII, p. 393 b.

2

Fernand Cortez, *Cartas de relación de la conquista de México, Carta cuatra,* Buenos Aires, Éd. Espasa-Calpe, coll. « Austral », vol. 547, p. 224.

3

« *Hernando Colón, Historia del almirante, crónicas de América* », *Historia 16,* p. 201.

4

Christophe Colomb, *Los Cuatros Viajes del almirante,* Buenos Aires, Éd. Espasa-Calpe, coll. « Austral », vol. 633, p. 200.

5

López de Gómara, *Historia de las Indias,* p. 203 b.

6

Hernández de Oviedo y Valdés, *Sumario de la natural historia de las Indias,* Madrid, Académie espagnole, coll. « B.A.E. », t. XXII, chap. LXXXIV, p. 513 a.

7

López de Gómara, *op. cit.,* p. 298-299.

8

Pedro de Cieza de León, *La Crónica del Perú, op. cit.,* chap. XLVI, p. 152.

9

F. Cortez, *op. cit., Carta segunda,* p. 68 ; López de Gómara, *op. cit.,* p. 356-357.

10

Noble David Cook, « Los libros de cargo del tesorero Alonso Riquelme », *Humanidades,* n° 2, 1968, p. 43.

11

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XCIV, p. 245.

12

López de Gómara, *op. cit.,* p. 231 a.

13

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LXXXIV.

14

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XXI, p. 81.

15

López de Gómara, *op. cit.,* p. 454 a.

16

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. CII, p. 261.

17

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. CVIII, p. 269.

18

Garcilaso de La Vega, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas,* Paris, Maspero, 1982, t. III, p. 195.

19

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. CIX, p. 272.

20

Au milieu du XVII[e] siècle, on calcula que l'on aurait pu construire avec l'argent des mines du Potosí un pont de 2 071 lieues jusqu'à Madrid, de 4 doigts d'épaisseur et de 15 aunes de large.

21

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. LXXXV, p. 514.

22

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. II, p. 37.

23

F. Cortez, *op. cit., Carta quinta,* p. 298.

24

A. Redondo, « Hernán Cortés en 1542 », *Tilas,* XV, 1975, p. 168-173.

25

B. de Las Casas, *Historia de las Indias,* Madrid, Académie espagnole, coll. « B.A.E. », t. XCVI, p. 239.

26

F. Cortez, à diverses reprises, dans ses *Cartas,* précise que les représailles apportent la paix et la sécurité ; cf. *Carta segunda,* p. 42 et 61, *Carta cuarta,* p. 213.

27

Garcilaso de La Vega, *op. cit.,* t. LIX, chap. XXXVII, p. 300.

28

B. de Las Casas, *op. cit.,* p. 21 a.

29

B. de Las Casas, *op.* cit., chap. XIII, p. 38 et chap. XXXVII, p. 262.

30

B. Díaz del Castillo, *Conquista de Nueva España,* t. I, p. 198.

31

Marcel Bataillon, « Le clérigo de Las Casas, ci-devant colon, réformateur de la colonisation », *Bulletin hispanique,* t. LIV, n° 3-4, 1952, p. 287.

32

López de Gómara, *op. cit.,* p. 206 a.

33

B. de Las Casas, *op. cit.,* chap. CII, p. 417 a.

34

Vers 1570, il y avait aux Indes environ 40 000 esclaves noirs : *cf.* R. Konetzke, *América latina,* II, 1984, p. 72. Las Casas se laisse souvent emporter par sa véhémence lorsqu'il parle de 100 000 Noirs : *cf.* Las Casas, *op. cit.,* chap. CXXXIX, p. 487 b.

35

B. de Las Casas, *op. cit.,* chap. CXXIX, p. 488 a.

36

Pérez Bustamante, « Actividad legislativa de Carlos V en orden de las Indias », p. 113 et *sq., in Charles Quint et son temps,* Paris, C.N.R.S., 1972.

37

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LXXI, p. 202.

38

López de Gómara, *op. cit.,* p. 244 b.

39

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* p. 474 b.

40

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LXXI, p. 202.

CHAPITRE V

1

Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou,* 1863, t. II, p. 55. Manuscrit de Naharro, « Relación sumario », en note.

2

López de Gómara, *op. cit.,* p. 229 b.

3

L. de Gómara, *op. cit.,* p. 231 a.

4

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. LXXII, p. 203.

5

Fernand Cortez, *op. cit., Carta segunda,* p. 43.

6

L. de Gómara, *op. cit.,* p. 311.

7

F. Cortez, *op. cit., Carta segunda,* p. 45.

8

Bartolomé de Las Casas, *op. cit.,* chap. LX, p. 148 b.

9

Christophe Colomb, *op. cit.,* p. 140.

10

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* tome II, chap. CXXVII, p. 206.

11

L. de Gómara, *op. cit.,* p. 282 b.

12

L. de Gómara, *op. cit.,* p. 273 a.

13

Fernando del Pulgar, *Claros varones,* Zaragoza, Clásicos Ebros, 1964, p. 120.

14

Frayl Boyl et Pedro Margarit avaient dénoncé la cruauté de l'amiral qui avait fait pendre des opposants et condamné au fouet ceux qui médisaient de lui, selon López de Gómara, *op. cit.,* p. 170 a.

15

Hernando Colón, *Historia del almirante,* p. 205, « Relación de fray Ramón acerca de las antigüedades de los Indios ».

16

B. de Las Casas, *op. cit.,* chap. XII, p. 35 b.

17

B. de Las Casas, *op. cit.,* chap. XCV, p. 399 b.

18

R. Ricard, *La Conquête spirituelle du Mexique,* Paris, 1933.

19

L. de Gómara, *op. cit.,* p. 450.

20

Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán,* Éd. Genet, 1928, vol. I, p. 15 de l'introduction.

21

Bernardino Sahagún, *Historia de las cosas de la Nueva España* (à propos du collège de Tlaltelolco), Paris, Maspero, 1981, p. 63 et *sq.*

22

A. Núñez Cabeza de Vaca, *Comentarios,* chap. XLIII, p. 225, Naufragios y comentarios, Crónicas de América, *Historia 16*.

23

Marcel Bataillon, *Charles Quint et son temps,* p. 77 et *sq.* : « Charles Quint, Las Casas et Victoria ».

24

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. CXXI, p. 293.

25

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. CI, p. 259.

26

La Ligue de Smalkade, ville de la Thuringe hessoise où les états luthériens se réunirent le 25 décembre 1530. Ils disposaient d'une armée de 10 000 fantassins et 2 000 cavaliers.

CHAPITRE VI

1

López de Gómara, *op. cit.,* p. 250 b : « Otros indios se quedaron a puerto Viejo y por allí a ser putos (*gitons*), que se usa mucho y se cortaron el pelo a la usanza bellaca. »

2

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* t. II, chap. CLII.

3

Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales,* p. 268.

4

López de Gómara, *op. cit.,* p. 276 b.

5

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XLII, p. 139.

6

López de Gómara, *op. cit.,* p. 411 b. Le chroniqueur montre la volonté farouche de Cortez qui fait construire un pont de plus de mille poutres, au travers du marais. *Cf., Carta quinta,* F. Cortez, *op. cit.,* p. 243.

7

F. Cortez, *op. cit., Carta quinta,* p. 281.

8

F. Cortez, *op. cit., Carta cuarta,* p. 225.

9

López de Gómara, *op. cit.,* p. 398 b.

10

López de Gómara, *op. cit.,* p. 454 b : « Fue muy dado a mujeres y diose siempre. »

11

Juan Rodríguez de Fonseca (1451-1521), évêque de Cordoue puis de Burgos, président du Conseil des Indes (1517), fit contre lui l'unanimité. Il aurait reçu les bénéfices de villages d'Indiens et de mines d'or exploitées à La Hispaniola et dans d'autres îles.

12

Lettre du jeune Diego de Almagro à l'Audience royale de Panamá, du 14 juillet 1541, citée par Prescott, *op. cit.,* appendice, t. III, p. 307.

13

López de Gómara, *op. cit.,* p. 265 b.

14

B. de Las Casas, *op. cit.,* chap. LXXVI, p. 351 b.

15

B. de Las Casas, *op. cit.,* p. 352 b. Balboa fut décapité avec quatre de ses compagnons en 1517 à Acla (Panamá). Le dernier du nom d'Argüello allait être exécuté au moment où le soir tombait. L'assistance à genoux demanda sa grâce à Pedrarias Dávila « car il semblait que Dieu en envoyant la nuit, voulait empêcher cette mort ». Irrité, le gouverneur la refusa. Las Casas voit en lui une brute insensible et stupide. Las Casas, *op. cit.,* chap. LII, p. 300.

16

F. Cortez, *op. cit., Carta quinta,* p. 275. Gil González avait été envoyé par Pedrarias qui le fit par la suite éliminer. Il advint le même sort à Francisco Hernández de Córdoba, décapité par ordre du gouverneur du Darién et de la Castille d'or en 1526. H. de Córdoba avait proclamé son indépendance, au cours d'une campagne au Nicaragua.

17

López de Gómara, *op. cit.,* p. 285.

18

Stefan Zweig, *Magellan,* Paris, Grasset, 1958, « Récit de Pigafetta » ; López de Gómara, *op. cit.,* p. 215-216.

19

Ercilla y Zúñiga, *La Araucana,* parte I, canto III, *Crisol,* n° 188, p. 117.

20

Ercilla y Zúñiga, *op. cit.,* parte I, canto XIV, p. 326.

21

Ercilla y Zúñiga, parte III, canto XXXVI, p. 743.

22

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. CXIII, p. 277.

23

López de Gómara, *op. cit.,* p. 167 b.

24

H. Colón, *op. cit.,* chap. LXXXV, p. 281.

25

Prescott, *op. cit.,* t. III, p. 278.

26

B. Díaz del Castillo, *op. cit.,* t. I, chap. LIV, p. 193.

27

B. de Las Casas, *Brevísima relación de la destrucción de las Indias,* Paris, Ch. Bouret, p. 20.

28

B. de Las Casas, *op. cit.,* chap. LVII, p. 308-309.

29

Garcilaso de La Vega, *Comentarios reales,* p. 113.

CONCLUSION

1

Giono, Paris, Gallimard, coll. « La Bibliothèque idéale », 1965, p. 194.

2

Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán,* Éd. Genet, Paris, 1928, p. 121 et 123.

3

P. de Cieza de León, *La Crónica del Perú, op. cit.,* p. 34.

4

B. de Las Casas et la défense des Indiens, présenté par Marcel Bataillon et André Saint-Lu, Paris, Julliard, coll. « Archives », 1971.

5

Hernandez de Oviedo y Valdés, *Sumario de la historia de las Indias,* chap. IV, p. 476.

6

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. v, p. 476.

7

H. de Oviedo y Valdés, chap. VIII, p. 478.

8

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XL, p. 130.

9

Garcilaso de La Vega, *Comentarios reales, op. cit.,* chap. XXVIII.

10

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. LXXXI, p. 506.

11

H. de Oviedo y Valdés, *op. cit.,* chap. VIII, p. 478 : outre cette description du tabac, Oviedo décrit un liquide « jaillit de la montagne » qu'il nomme *betún* et qui est le pétrole.

12

P. de Cieza de León, *op. cit.,* chap. XCVI, p. 249.

13

A. Núñez Cabeza de Vaca, Naufrages, Paris, Fayard, 1980, chap. XI, p. 95.

14

Abbé Guillaume Raynal (1713-1796), auteur de *l'Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes,* 1790.

15

Jean-François Marmontel (1723-1799), auteur de *Les Incas ou la destruction du Pérou*.

BIBLIOGRAPHIE

1. LES CHRONIQUEURS, QUELQUES TRADUCTIONS FRANÇAISES

CORTEZ (Fernand), *La Conquête du Mexique,* introduction et notes de Bernard Grunberg, Paris, Maspero, 1982.

DÍAZ DEL CASTILLO (Bernal), *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne,* introduction de Bernard Grunberg, Paris, Maspero, 1980, 2 tomes.

ERCILLA Y ZUÑIGA (Alonso de), « *L'Araucana », poème héroïque,* Paris, Gilbert de Merlhiac, 1824.

GARCILASO DE LA VEGA (dit l'Inca), *Commentaires royaux sur le Pérou* des *Incas,* introduction de M. Bataillon, traduction de René L.F. Durand, Paris, Maspero, 1982, 3 tomes.

LANDA (Diego de), *Relation des choses de Yucatán,* texte espagnol et traduction française, édition annotée par J. Genet, Paris, Éd. Genet, 1928, 2 tomes.

NÚÑEZ CABEZA DE VACA (Alvar), *Naufrages et relation du voyage fait en Floride,* traduction de P. Menget, Paris, Fayard, 1980.

SAHAGÚN (Bernardino), « Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne ». Introduction choix et notes de Jean Rose, Paris, Maspero, 1981.

Sommets de la littérature espagnole, t. III, *Le Journal espagnol de bord de Christophe Colomb,* t. IV, *Les*

Conquistadores, Bartolomé de Las Casas, préface générale de Jean Cassou, Lausanne, Éd. Rencontre, 1961.

2. QUELQUES OUVRAGES EN FRANÇAIS

BABELON (Jean), *L'Amérique des conquistadores,* Paris, Hachette, 1947.

BATAILLON (Marcel), « Le Clérigo Las Casas », *Bulletin hispanique,* t. LIV, n° 3-4, p. 276 à 369, 1952.

BATAILLON (Marcel), SAINT-LU (André), *Las Casas et la défense des Indiens,* Paris, Julliard, coll. « Archives », 1971.

BAUDIN (Louis), *La Vie quotidienne du temps des derniers Incas,* Paris, Hachette, 1955.

BENNASSAR (Bartolomé), *Histoire des Espagnols,* Armand Colin, 1986, 2 tomes.

BLOND (G.), BOISDREFFRE (P. de), CASTILLO (M. del) *et al., Hernán Cortés,* Paris, Hachette, coll. « Génies et réalités », 1963.

CASSOU (Jean), *Les Conquistadores,* Paris, Gallimard, 1941.

COLLIN DELAVAUD (Claude), *Pérou,* Paris, Petite Planète, 1979.

DESCOLA (Jean), *Les Conquistadores,* Paris, Fayard, 1954.

DUVIOLS (Jean-Paul), *L'Amérique espagnole vue et rêvée : les livres de voyage de C. Colomb à Bougainville,* Paris, Promodis, 1986.

ELIOT MORISON (Samuel), *Christophe Colomb,* Paris, Julliard, 1958.

HAMMOND (Innes), *Les Conquistadores,* Bruxelles, Elzévir-Sequoia, 1971.

HOUBEN (H.), *Christophe Colomb,* Paris, Payot, 1980.

HUBER (Siegfried), *Au royaume des Incas,* Paris, Plon, s.d. ; *Pizarre et ses frères,* Paris, Plon, 1961.

HUMBOLDT (Alexandre de), *Voyage dans l'Amérique équinoxiale,* introduction, choix et notes de Charles Minguet, Paris, Maspero, 1980, 2 tomes ; *L'Amérique espagnole en 1800,* présentation de Jean Tulard, Paris, Calmann-Lévy, 1965.

IRVING (Washington), *Voyages et Découvertes des compagnons de Colomb,* Paris, Hachette, 1880.

KARSTEN (Rafaël), *La Civilisation de l'empire Inca,* Paris, Payot, 1972.

KIRKPATRICK (F.A.), Les *Conquistadores espagnols,* Paris, Payot, 1983.

KOSSOK (Manfred), MARKOV (Walter), *L'Espagne et son empire d'Amérique, 1320-1824,* Paris, Éd. Hispano-americanas, 1972.

LAFAYE (Jacques), *Les Conquistadores,* Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le temps qui court », 1964.

MADARIAGA (Salvador de), *Hernán Cortés,* Paris, Calmann-Lévy, 1953 ; *L'Essor de l'empire espagnol d'Amérique,* Paris, Albin Michel, 1953.

MAHN-LOT (Marianne), *La Conquête de l'Amérique* espagnole, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », n° 158 ; *La découverte de l'Amérique,* Paris, Flammarion, coll. « Question d'histoire », 1970 ; *Les plus belles lettres de Christophe Colomb,* Paris, Calmann-Lévy, 1961.

MARC BONNOT (Henri), *Histoire des ordres religieux,* Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », n° 338.

MARMONTEL (Jean-François), *Les Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou,* Paris, 1777.

MÉTRAUX (Alfred), Les Incas, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le temps qui court », 1965.

OLAGÜE (Ignacio), *Le Journal de bord de Jean de La Cosa,* Éd. de Paris, 1957.

PARKES (Henry Bamford), *Histoire du Mexique,* préface de J. Soustelle, Paris, Payot, 1961.

PEREYRA (Carlo), *L'Œuvre de l'Espagne en Amérique,* Paris, Éd. Les belles lettres, s.d.

PINGLÉ (Jacques), *Histoire des Espagnols,* Éditions universitaires, 1975.

POMMERET (Xavier), *Mexique,* Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le temps qui court », 1964.

PRESCOTT (William), *Histoire de la conquête du Pérou,* Paris, Firmin-Didot, 1861, 3 tomes.

RICARD (Robert), *La Conquête spirituelle du Mexique,* Paris, 1933.

ROBERTSON (William), *Histoire du règne de l'empereur Charles Quint, Paris,* 1817, 4 volumes.

RONSIN (Albert), *La Découverte et le baptême de l'Amérique,* Montréal, Éd. G. Le Pape, 1979.

ROSELLY DE SORGUES, *Vie et voyages de Christophe Colomb,* Paris, Marizot librairie-édition, s.d.

RUGGIERO (Romano), *Les Mécanismes de la conquête coloniale : les conquistadores,* Paris, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1972.

SIMONI-ABBAT (Mireille), *Les Aztèques,* Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le temps qui court », 1976.

SOUSTELLE (Jacques), *La Vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole,* Paris, Hachette, 1955.

TESTAS (Guy et Jean), *L'Inquisition,* Paris, P.U.F. coll. « Que sais-je ? », n° 1237.

ZWEIG (Stefan), *Magellan,* Paris, Grasset, 1958.

TESTAS (Guy et Jean), *La Ville en Amérique espagnole coloniale,* Sorbonne nouvelle, Paris III, 1984.